
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01670036 1



PURCHASED FOR THE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

FROM THE

CANADA COUNCIL SPECIAL GRANT

FOR

SLAVIC STUDIES

3 vol 150.–

v, 444, [illegible], [illegible] p.,
14 pl., 2 maps

HISTOIRE

DE

CATHERINE II.

T. I.

Décret concernant les Contrefacteurs, rendu le 19 *Juillet* 1793, *l'An II de la République.*

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de son Comité d'Instruction publique, décrète ce qui suit :

Art. Ier. Les Auteurs d'Ecrits en tout genre, les Compositeurs de Musique, les Peintres et Dessinateurs qui feront graver des Tableaux ou Dessins, jouiront durant leur vie entière du droit exclusif de vendre, faire vendre, distribuer leurs Ouvrages dans le territoire de la République, et d'en céder la propriété en tout ou en partie.

Art. II. Leurs Héritiers ou Cessionnaires jouiront du même droit durant l'espace de dix ans après la mort des Auteurs.

Art. III. Les Officiers de Paix, Juges de Paix ou Commissaires de Police seront tenus de faire confisquer, à la réquisition et au profit des Auteurs, Compositeurs, Peintres ou Dessinateurs et autres, leurs Héritiers ou Cessionnaires, tous les Exemplaires des Editions imprimées ou gravées sans la permission formelle et par écrit des Auteurs.

Art. IV. Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Edition originale.

Art. V. Tout Débitant d'Edition contrefaite, s'il n'est pas reconnu Contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Edition originale.

Art. VI. Tout Citoyen qui mettra au jour un Ouvrage, soit de Littérature ou de Gravure dans quelque genre que ce soit, sera obligé d'en déposer deux Exemplaires à la Bibliothèque nationale ou au Cabinet des Estampes de la République, dont il recevra un reçu signé par le Bibliothécaire ; faute de quoi il ne pourra être admis en justice pour la poursuite des Contrefacteurs.

Art. VII. Les Héritiers de l'Auteur d'un Ouvrage de Littérature ou de Gravure, ou de toute autre production de l'esprit ou du génie qui appartiennent aux Beaux-Arts, en auront la propriété exclusive pendant dix années.

Je place la présente Edition sous la sauve-garde des Loix et de la probité des Citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant *d'Edition contrefaite. J'assure même au Citoyen qui me fera connoître le* Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant, *la moitié du dédommagement que la Loi accorde. Les* deux exemplaires, *en vertu de la loi, sont déposés à la Bibliothèque nationale.* Paris, ce 1er Vendémiaire, an VIII de la République Française.

Buisson

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/histoiredecather01cast



J. Castéra.

HISTOIRE
DE
CATHERINE II,
IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

PAR J. CASTÉRA.

Nihil compositum miraculi causâ ; verùm
audita scriptaque senioribus tradam.
TACIT. *Ann. Lib. XI.*

Avec seize Portraits ou Cartes, gravés en taille-douce.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, n° 20.

AN VIII.

DK
170
C3
.V.1



840234

PRÉFACE.

Lorsque je composai le premier Essai de cet Ouvrage, il me fut arraché avec tant de précipitation, que je ne pus lui donner ni la forme, ni le titre sous lesquels je le fais paroître aujourd'hui. Je ne l'intitulai que *Vie de Catherine II*, et c'étoit beaucoup. A présent j'ose croire qu'il mérite une dénomination plus étendue, puisqu'il contient non-seulement la Vie Privée de cette Princesse, mais l'Histoire entière de son Règne, et même l'Histoire très-abrégée de la Russie, ainsi que le Tableau Statistique de cet Empire.

Pour prouver toute l'authenticité des Faits consignés dans cet Ouvrage, je crois devoir dire, avec l'austère franchise dont je fais profession, quelles sont les sources où je les ai puisés.

Ce qui a rapport à Pierre Ier, à

Catherine Iere et à leurs Successeurs, jusqu'au Règne d'Elisabeth, est tiré des Mémoires du Comte de Bruce, du Feld-Maréchal Munich, et du Général Manstein ; de la Correspondance secrète du roi de Prusse, Frédéric II, dans le temps où, n'étant que Prince Royal, il écrivoit ce qu'il n'auroit peut-être pas laissé échapper lorsqu'il fut monté sur le trône ; d'un Recueil d'Anecdotes fournies à Voltaire, mais dont, par un très-condamnable ménagement, cet Ecrivain célèbre ne fit point usage ; et enfin, d'un curieux Manuscrit de Magnan, qui, après avoir été Secrétaire de l'habile Négociateur Campredon, resta long-temps chargé des Affaires de France à la Cour de Russie.

Quant à ce qui concerne les Règnes d'Elisabeth, de Pierre III et de Catherine II, j'ai eu des Matériaux très-précieux, et que le plus extraordi-

naire concours de circonstances pouvoit seul procurer à un même Ecrivain. J'ai connu, particulièrement, dans le Nord, des Hommes très au fait de tout ce qui se passoit à la Cour de Russie. J'ai eu en main les Notes du Comte de Ranzau-Aschberg, qui fut Ambassadeur de Danemarck à Pétersbourg, et très-lié avec Grégoire Orloff. C'est d'après un Mémoire écrit sous la dictée de Soltikoff lui-même, que j'ai fait le récit des liaisons que ce Chambellan eut avec Catherine dans les premiers temps du mariage de cette Princesse. J'ai lu plusieurs fois la Correspondance secrète des Ministres de France, La Chetardie, Champeaux, Lhôpital, Breteuil, Beausset, Juigné, et des Chargés-d'Affaires Bérenger, Sabathier, Rossignol, Durand. Un autre ministre de France en Russie, non moins distingué par ses belles qualités que par ses talens aimables,

Ségur, qui vécut quelques années dans la société intime de Catherine II et de Potemkin, ne m'a épargné aucun des renseignemens qui ont dépendu de lui. Le colonel Laharpe, dix ans Instituteur des deux Grands-Ducs Alexandre et Constantin Paulowitz, et aujourd'hui l'un des plus zélés soutiens de la liberté Helvétique, m'a montré la même bienveillance que Ségur.

Le sage et brave général Kosciuszko m'a certifié que tout ce que j'ai écrit sur les Evénemens dans lesquels il a joué un si beau rôle, est exact. Des Observations, très - judicieuses, m'ont été fournies par un Officier étranger, qui a servi long-temps dans la Marine russe, par le savant et modeste Hermann, par le courageux et estimable Thurot, par un homme qui a eu beaucoup de rapports avec les Orloffs et avec le comte Panin, et par quelques autres amis de la vérité. Enfin, l'un de

ceux à qui je dois le plus pour la Statistique de la Russie, est le Traducteur anglais de la première Edition de mon Ouvrage.

Certes, si j'avois fait usage de tous les Matériaux que j'ai eus, cet Ouvrage, qui, peut-être, est déjà trop volumineux, le seroit bien davantage. Mais j'ai voulu n'écrire que des Faits qui fussent à la fois vrais et propres à faire connoître le caractère de Catherine II et les mœurs des Russes.

Aucun des hommes instruits qui ont vécu en Russie, n'a contesté un seul des Faits que j'ai avancés dans ma première Edition. Quelques traits seulement relatifs au Prince Ivan et une Anecdote sur le renvoi du Favori Zoritz, ont été, sans nulle autorité, révoqués en doute, par le paraphraseur d'une prétendue *Histoire de Pierre III*, Histoire dont le Manuscrit original étoit du très-diffus

Leclerc [1], et à laquelle on a joint les Amours de Catherine, défigurées d'après ma première Edition, et enrichies de quelques détails tudesques, copiés mot à mot dans la *Minerva* d'Archenholtz. [2]

[1] Leclerc est aussi auteur d'une Histoire de Russie, en cinq gros volumes in-4°, ouvrage renfermant de bonnes choses, mais si verbeux et si confus que personne ne l'a pu lire.

[2] Voici quelque fragmens de ce que l'ancien Ministre de France à Pétersbourg, Ségur, m'a écrit au sujet de cette ennuyeuse Histoire de Pierre III.

« L'auteur de l'Histoire de Pierre III aime mieux » critiquer les hommes qui ont parlé avec justesse de » la Russie, que de profiter de leurs lumières; . . . » les Anecdotes qui concernent Sylva sont des bruits » d'anti-chambre . . . . Il est très-vrai que Pierre III » vit le Prince Ivan à Pétersbourg; que Narischkin » fut présent à une de ces entrevues, et que, quoique » privé de la société des hommes, Ivan montra à l'em- » pereur de la douceur, un sens naturel, et le sentiment » de son malheur. C'est un fait que je tiens de Narich- » kin lui-même. . . . . On ne sait quel nom donner au » Roman obscène et ridicule qui commence le 3e vo- » lume de Pierre III. Il ressemble à ces libelles qu'on » offre honteusement aux passans dans les rues. . . . . » La comtesse de Bruce servit Potemkin auprès de

J'ai été aussi critiqué par un petit Journaliste, qui a composé beaucoup de petits Ouvrages, tous au-dessous de la critique, et qui, parlant souvent de ce qu'il n'entend pas, est d'autant plus blâmable de se montrer jaloux des succès littéraires, que de pareils succès n'ont rien de commun avec ceux qu'il peut obtenir.

» Catherine. Je tiens d'elle-même cette anecdote. Elle
» me l'a racontée en 1785, quoique l'historien de
» Pierre III la fasse mourir de chagrin en 1780. On
» peut juger, par ce trait, de l'exactitude de cet auteur,
» et de la confiance qu'il doit inspirer . . . . »

PLANCHES QUE COMPREND CET OUVRAGE.

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

TOME TROISIÈME.

FAUTES A CORRIGER.

TOME PREMIER.

Page 3, ligne 14, sortent; *lisez* sort.
——— 30, ——— 13, *ôtez* son.
——— 49, ——— 1, pense; *lisez* dépense.
——— 229, ——— 3, l'armée qui les avoit; *lisez* les armes qui les avoient.
——— 236, ——— 18, Ivan III; *lisez* Ivan VI.

TOME SECOND.

Page 162, ligne 17, ces; *lisez* les.

TOME TROISIÈME.

Page 17, ligne 8 *de la note*, son père et son grand-père l'avoient; *lisez* son père l'avoit.
——— 125, le dernier mot *de la note*, Alexis; *lisez* Alexi.
——— 239, ligne 25, souvent mise; *supprimez* souvent.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE
CATHERINE II,
IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Introduction. — Étendue et Population de la Russie. — Origine des Russes. — Tableau abrégé de leur Histoire avant l'avènement des Romanoffs au Trône. — Suite de cette histoire jusqu'au règne d'Elisabeth, fille de Pierre Premier.

Catherine II a si puissamment influé sur les destinées d'une grande partie de ses contemporains, qu'il n'est pas sans doute inutile de retracer les événemens de son règne. En racontant les actions éclatantes ou terribles de ce règne, je ne négligerai ni les ressorts secrets qui les ont produites,

ni les détails d'ambition et de volupté, soigneusement cachés à la renommée, et apperçus des seuls confidens de Catherine. Ces détails serviront à faire mieux connoître le caractère de la femme la plus dissimulée, qui jamais ait porté le sceptre, et rappeleront tout ce que les peuples ont à redouter des caprices des tyrans.

Je crois devoir commencer par donner une idée des pays et des peuples sur lesquels a régné Catherine II, ainsi que des révolutions qu'ils ont éprouvées. Qu'on ne s'imagine pourtant pas que je veuille m'appesantir sur le tableau des siècles où la Russie ne fut que barbare : des princes vulgaires et des règnes obscurs sont trop indignes du pinceau de l'Histoire.

L'empire de Russie est le plus vaste qu'il y ait jamais eu. Dès l'année 1785, il comprenoit, dans sa longueur, cent soixante-huit degrés[1] et dans son inégale largeur,

[1] Et cent quatre-vingt-six degrés un quart, en y comprenant les îles situées entre le continent d'Asie et celui d'Amérique, c'est-à-dire, depuis le 39e. degré $\frac{1}{4}$ du méridien de l'île de Fer *, jusqu'au 225e. degré et $\frac{1}{2}$.

* L'île de Fer est à l'occident de Paris de 20 degrés 32 minutes, et de Greenwich de 18 degrés 10 minutes.

environ trente-deux degrés. Sa superficie étoit de 949,375 lieues carrées, ou 422,373 myriamètres et $\frac{15}{16}$èmes. de myriamètre, dont la cinquième partie gisoit en Europe et le reste en Asie, ce qui faisoit à peu près un huitième et demi des terres connues du globe[1].

Mais cet Empire s'est encore agrandi par le dernier partage de la Pologne et par la réunion de la Courlande.

Le centre de la Russie forme un très-grand plateau[2], dont presque tous les côtés s'étendent en s'inclinant insensiblement, et d'où sortent une quantité considérable de fleuves et de rivières.

Cet empire est borné, au nord, par la mer

[1] On estime que la superficie des terres de l'ancien continent est de 4,940,778 $\frac{1}{2}$ lieues géom. carrées; celle du nouveau, de 2,207,204.

Ensemble . . 7,147,982 $\frac{1}{2}$ lieues, ou 3,179,821 $\frac{3}{4}$ myriamètres.

[2] Ce plateau se trouve entre Moskow, Toropetz, Smolensko et Toula. Il y a aussi sur les différens côtés de l'empire d'autres montagnes, telles que celles d'Olonetz, qui partent de la Norwège et de la Suède; celles de la Tauride, le Caucase et les monts Ourals, appelés jadis *les monts Riphées*.

Glaciale, dont un bras forme la mer Blanche, non loin de laquelle est situé le port d'Arkhangel[1].

Au midi, il a la mer Noire, le Kuban, la Circassie, la mer Caspienne, la grande Tartarie et les déserts qui s'étendent jusqu'à la Chine.

A l'orient, sont la mer du Japon et le détroit d'Anadyr, qui sépare l'Asie des côtes nord-ouest de l'Amérique.

Enfin, à l'occident de la Russie, on trouve la Laponie danoise, la Laponie suédoise[2], la Finlande, la mer Baltique et la Pologne, dont, depuis quelques années, les plus belles provinces sont devenues provinces russes.

Indépendamment des nombreuses rivières qui arrosent la Russie, on y voit plusieurs lacs[3] et de beaux canaux, dont le plus considérable et le plus utile, le canal de

[1] Arkhangel est sur la Dwina septentrionale, qui se jette dans la mer Blanche, et qu'il faut distinguer de la Dwina occidentale, dont l'embouchure est dans la Baltique.

[2] Il y a une troisième Laponie, qu'on nomme la *Laponie russe*.

[3] Quelques-uns de ces lacs, tels que le Yamischa, près de l'Irtisch, et le Manutskoïé-Oséro, dans le Kuban, fournissent une grande quantité de très-beau sel.

Wischnei-Wolodzock[1], joint le Wolga au lac Ladoga, et sert, conséquemment, à la communication entre la mer Caspienne et la Baltique.

Les montagnes de la Russie sont riches en bois et en minéraux. Ses forêts ont beaucoup d'animaux dont on recherche les fourrures. Une partie de ses plaines produit une grande quantité de blé et d'autres sortes de grains; et ses rivières, ses lacs, sont très-poissonneux.

Il ne faut pourtant pas croire qu'un aussi vaste pays soit entièrement propre à être habité. Si l'on y trouve des provinces très-fertiles et des climats tempérés, il y a aussi des forêts entièrement désertes, et des contrées où la neige, la glace et l'âpreté d'un ciel constamment rigoureux ne permettent de découvrir que rarement les cabanes de quelques malheureux exilés ou de quelques peuplades à demi-sauvages.

Il y a trente-cinq ans que la population de la Russie n'étoit évaluée qu'à vingt millions d'habitans, dont seize millions en

[1] Ce canal, entrepris du temps de Pierre Ier, par un Kosaque nommé Zerdakoff, fut achevé sous le règne d'Anne, par le feld-maréchal Munich.

Europe, et quatre millions seulement en Asie. Sous le règne de Catherine II, cette population s'est accrue de plus d'un tiers. En outre, la Pologne, la Courlande, la Krimée, la Bessarabie et les immigrations, lui ont donné cinq millions de sujets : de sorte qu'aujourd'hui, le nombre de tous les habitans des états Russes, s'élève au moins à trente-deux millions.

On voit par là que le terme moyen de la population de la Russie, est d'environ soixante-quinze habitans, par myriamètre carré. Mais cette population est bien peu de chose, quand on la compare à celle de la France et de l'Angleterre, où, dans le même espace de terrain, on compte jusqu'à deux mille cinq cents personnes ; encore les habitans de la Russie sont-ils, en grande partie, un ramas de nations indociles et de hordes errantes, dont le plus souvent les vrais Russes n'entendent point la langue.

Sans m'arrêter ici à décrire les divers peuples, dont les noms sont aussi barbares que les mœurs, je vais essayer de peindre en général les Russes depuis l'époque où ils ont été connus [1].

[1] On trouvera, à la fin de l'Ouvrage, la géogra-

Les Russes se sont mêlés, il y a environ neuf cent cinquante ans, avec une partie de ces Slaves ou Sclavons, qui, de l'Orient passèrent dans le Nord, et après s'être arrêtés sur les bords de la mer Caspienne et des Palus Méotides, se répandirent dans plusieurs parties de l'Europe. Ceux qui veulent rendre raison de tout, font descendre les Slaves de Saklab, et les Russes de Rouss, l'un et l'autre fils de Japhet, le plus jeune des enfans de Noé [1]. Mais ce qui est bien plus certain, c'est qu'on ignore la véritable origine des Slaves, et que les Russes qui, en se confondant avec eux, ont fini par leur donner leur nom, sont issus de cette innombrable famille de Huns, dont les armées, semblables à des torrens dévastateurs, inondèrent les plus belles contrées de l'Asie et de l'Europe, et hâtèrent la décadence de l'empire romain.

La première ville que les Slaves bâtirent

phie statistique de la Russie, sa division en quarante-trois gouvernemens, et l'état des différens peuples qui habitent cet empire.

[1] Voyez l'Histoire des Tartares, par le prince Aboulgasi Bayadour, et la Bibliothèque orientale de D'herbelot.

en Russie, se nommoit Slavensk, et étoit située sur les bords du Wolkoff à peu de distance du lac Ilmen[1]. C'étoit l'entrepôt du commerce que les Slaves faisoient à la fois avec les Grecs de Constantinople et avec les habitans des rives de la Baltique[2]. La guerre et les épidémies désolèrent deux fois Slavensk et le firent abandonner.

Au commencement du cinquième siècle, les Slaves élevèrent, non loin des ruines de Slavensk, la ville de Novogorod, qui devint bientôt plus commerçante et plus riche que la première ne l'avoit jamais été. Pendant ce temps-là[3], un batelier, nommé Kii, jetoit sur les bords du Dnieper, les fondemens de Kiœff; et Kiœff fut long-temps la métropole des Russes, comme Novogorod étoit celle des Slaves.

L'on prétend que, non content d'avoir bâti sa ville, Kii voulut se signaler par des

[1] On montre encore les ruines de Slavensk, dans un endroit appelé *Staroïé-Gorodisché*, ce qui, en russe, signifie *vieux débris de ville*.

[2] Les Slaves fournissoient des fourrures, de la cire, du miel, du poisson salé, des esclaves; et ils recevoient en échange, du vin, des étoffes et des armes.

[3] L'au 430 de l'ère chrétienne.

conquêtes, et qu'il porta ses armes victorieuses jusques dans la mer de Marmora[1]. Mais alors ni les Russes ni les Slaves ne pouvoient écrire les événemens dont ils étoient acteurs ou témoins, puisqu'ils n'avoient pas même d'alphabet[2]; et il y a apparence que tout ce qu'on raconte de Kii est très-mensonger.

Ce n'est qu'en l'année 851 que les annales Byzantines placent la première incursion que les Russes firent dans l'empire grec. Ils avoient déjà ravagé les bords de la mer Noire et du Bosphore, et, avec une flotte de deux cents petits vaisseaux, ils bloquoient le port de Constantinople. L'empereur Michel III régnoit alors. Au lieu de s'occuper des moyens de se défendre vaillamment, il s'adressa au patriarche grec, qui alla tremper dans la mer les habits d'une statue de la vierge, afin d'en obtenir des secours contre les Russes. Peu après, une tempête 851.

[1] La plupart des historiens croient que Kii étoit un batelier qui passoit les marchands et les voyageurs d'une rive du Dnieper à l'autre. D'autres en font un prince et même un conquérant.

[2] Les Russes n'ont connu l'art d'écrire que vers la fin du neuvième siècle de l'ère chrétienne.

851. dispersa la flotte ennemie. On ne manqua pas de crier au miracle. Le hasard servit même si bien la superstition, qu'elle étendit ses effets jusques sur les Russes. Pour prix de la paix, Oskhold, leur chef, demanda le baptême, et rapporta le christianisme à Kiœff.

Cependant, la ville de Novogorod n'avoit rien à envier à celle de Kiœff. Son commerce la rendoit chaque jour plus florissante. Passagèrement tributaire de quelques-uns des pirates Varèges[1], dont elle avoit excité la cupidité, elle se délivra avec courage de cette honte, et imposa à son tour le joug à diverses nations voisines de son territoire. Ses succès la rendirent si redoutable, qu'on disoit proverbialement : — « Qui oseroit s'attaquer à Dieu et à » Novogorod la grande? »

Les habitans de Novogorod ne reconnoissoient point de maître. Leur gouvernement étoit démocratique, et tous avoient le droit d'y prétendre et de travailler à le perfectionner, comme ils avoient la facilité d'accroître leurs fortunes particulières par le commerce.

[1] Les Varèges étoient les habitans des bords de la Baltique, appelée aussi mer Varégienne.

Mais à quoi leur servirent ces avantages ? 851.
Indignes républicains ! au sein de la prospérité et de l'égalité, ils ne surent être ni heureux ni libres. Ils avoient des richesses, non l'art d'en jouir ; de l'ambition, non de la prudence, et l'orgueil de commander, sans vouloir jamais obéir. Leurs divisions, leurs querelles, eurent des suites sanglantes : pour y mettre un terme, ils convinrent de choisir des chefs étrangers. Ils s'adressèrent alors aux Varèges russes, dont ils connoissoient la valeur. Aussitôt, trois frères, distingués parmi les écumeurs de la Baltique, vinrent, avec leurs compagnons, porter la paix et la servitude chez les Novogorodiens.

Ces princes, nommés Rourik, Cinaf et 862.
Trouvor, ne fixèrent point leur résidence dans Novogorod. Soit pour écarter toute rivalité entr'eux, soit pour complaire à des sujets que la nouveauté du joug effarouchoit peut-être encore, ils s'établirent séparément sur les trois principales frontières de la république qui venoit de se donner à eux. Rourik éleva, près du Wolkoff, une ville qu'on appelle le vieux Ladoga, depuis que Pierre Ier. en a bâti une autre du même nom dans le voisinage de celle-là. Cinaf alla de-

862. meurer sur la rive septentrionale du Biéloyé-Oséro[1] ; et Trouvor se fixa à Isborsk, près du lac de Pleskoff, vers les confins de l'ancienne Livonie. Par ce moyen, ces trois princes pouvoient aisément contenir les divers peuples que les Novogorodiens avoient domptés, ou dont ils redoutoient les agressions.

Dès ce moment, tous les pays soumis à Rourik et à ses frères, ne furent plus connus que sous le nom de Russie, et leurs habitans sous celui de Russes. Cependant les Novogorodiens ne tardèrent pas à sentir le poids des fers qu'ils s'étoient imprudemment imposés. Ils tentèrent plus imprudemment encore de les rompre. Ils prirent les armes. Vadim, qui étoit à leur tête, reçut la mort de la propre main de Rourik, qui, non content d'avoir vu tomber sous ses coups un grand nombre de ses nouveaux sujets, livra à l'échafaud tous ceux dont il craignoit encore la rebellion.

864. Peu après que Rourik eut satisfait sa vengeance, ses deux frères moururent sans postérité, et le laissèrent seul maître de leurs communs états. Il quitta la ville de Ladoga, et se fixa à Novogorod, qu'il fortifia

[1] Le lac Blanc.

d'un rempart de terre et de bois. Pour ré- 864.
compenser les guerriers varèges qui l'avoient
le plus aidé à dompter les Novogorodiens,
il leur donna le commandement des ses principales villes ; ce qui n'empêcha pas que quelques-uns d'entr'eux n'aimassent mieux se retirer que de rester soumis au despotisme de ses bienfaits.

Rourik mourut après un règne de 17 ans. 879.
Il ne laissa qu'un fils, âgé de 4 ans, et nommé Igor, dont il confia la tutelle à Oleg, son parent.

Cette tutelle fut sans doute bien chère à Oleg, car il la garda jusqu'à sa mort, c'est-à-dire, pendant trente-quatre ans. Trouvant en outre les états de son pupille trop resserrés, il s'occupa de les étendre. Il soumit les Drewliens ; il conquit Smolensko et Lubetz
par la force, et s'empara de Kiœff, par la 884.
trahison et par le massacre des princes Oskhold et Dir, qui y régnoient. Oleg établit dès-lors sa résidence à Kiœff, et il y arma une flotte de deux mille bateaux, avec les-
quels il alla rançonner Constantinople [1]. Dans 904.

[1] L'empereur de Constantinople, étoit alors Léon, surnommé le *philosophe*, parce qu'il disputoit très-inintelligiblement sur les mystères de la trinité et de l'incarnation.

cette audacieuse et barbare expédition, les
904. Russes se livrèrent à tous les excès, et commirent tous les crimes dont peuvent se souiller les plus féroces vainqueurs. Ils triomphèrent d'obstacles qui paroissoient insurmontables; mais on s'étonnera moins de leurs succès, si l'on songe que d'autres brigands, qui, comme eux, n'avoient que de frêles esquifs, conquirent plusieurs fois l'Angleterre, et ravagèrent les côtes de France, et que depuis, les Flibustiers ont, avec leurs petits canots, fait trembler long-temps les conquérans du Nouveau Monde.

913. Igor se montra le digne élève d'Oleg. Après avoir long-temps fait la guerre aux nations voisines de ses états, il partit avec dix mille barques et une armée de quatre cent mille combattans pour aller dévaster l'empire d'Orient, et il inonda de sang le Pont, la Bi-
941. thynie et la Paphlagonie. Il n'est point de cruautés que les Russes n'exerçassent contre les malheureux habitans de ces contrées. Mais les Grecs eruent enfin recours à cette invention terrible qui porte leur nom. Le feu grégeois, qu'ils lancèrent sur la flotte russe, en fit périr une grande partie. Divers combats furent également funestes à Igor;

et ce barbare ne put ramener à Kiœff qu'un
tiers de la nombreuse armée avec laquelle il 941.
en étoit parti. Cependant une seconde expédition fut moins malheureuse pour les Russes : l'empereur grec aima mieux leur payer un tribut que de tenter de les vaincre.

Alga, épouse d'Igor, fut chargée, à la mort 945.
de ce prince, du gouvernement de ses états, et se montra non moins barbare que lui, mais plus perfide et plus superstitieuse. Dans sa vieillesse, elle embrassa le christianisme. Sa conversion ne fut imitée ni par ses sujets, ni même par son fils, à qui elle céda alors le trône. Le même exemple, donné par Vola-
dimir Ier, l'un de ses descendans, eut plus 955.
d'effet. Après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans les fureurs du carnage et dans la stupidité de l'idolâtrie, il eut la fantaisie de devenir chrétien du rit grec, et d'épouser la sœur de l'empereur de Constantinople, qu'on n'osa pas lui refuser. En se faisant baptiser, il ordonna à ses sujets d'en faire de même. Tous se hâtèrent de lui obéir.

Les Russes et les Slaves avoient jusqu'alors 988.
reconnu plusieurs dieux, dont le principal étoit *Peroun*, qu'ils croyoient lancer le ton-

988. nerre et régler à son gré tous les phénomènes célestes, et auquel ils sacrifioient souvent des victimes humaines[1]. *Koupalo* étoit le dieu de l'abondance et des moissons ; et ses adorateurs n'ensanglantoient point ses autels, non plus que ceux de *Lada*, qu'ils regardoient comme la déesse de l'amour. D'autres divinités protégeoient les troupeaux, ou présidoient à la guerre, à la navigation, au sommeil, aux richesses ; car la mythologie qui les créa, semble n'avoir été qu'une imitation grossière de la mythologie des Grecs.

Dès que Volodimir fut chrétien, il voulut donner une preuve de l'impuissance des idoles qu'il avoit long-temps adorées. Il fit lier celle de Peroun à la queue d'un cheval, qui la traîna jusques sur les bords du Dnieper, tandis que douze soldats la frappoient à grands coups de bâton, après quoi on la jeta dans le fleuve.

Ne nous arrêtons point à retracer ce qu'ont fait les Sviatoslaf, les Sviatopolk, les Yaros-

[1] L'idole de Peroun avoit la tête d'argent, des oreilles et des moustaches d'or, des jambes de fer, et le reste du corps, de bois. Elle étoit ornée de rubis et d'autres pierres précieuses, et tenoit dans sa main une espèce de foudre.

laf,

laf, et une foule d'autres princes qui n'ont
su que tyranniser leurs sujets et inquiéter 988.
leurs voisins. Pendant les quatre premiers siècles dont parle l'Histoire russe, elle n'offre qu'une suite continuelle d'agressions iniques, de combats atroces et de superstitions absurdes. On y voit souvent la plus perfide trahison se couvrir du voile de la franchise ; le frère égorgé de la main d'un frère ; la stupidité prodiguant les accusations de sorcellerie, et faisant périr ses victimes par le fer et par le feu ; la vieillesse et l'enfance massacrées sans pitié ; les vaincus chargés de fers, tandis qu'à leurs yeux mêmes leurs épouses et leurs filles sont forcées d'assouvir la brutalité des vainqueurs ; les Petchenègues, les Kozars, les Turcs ; les Polowitsi, dévastant ensemble ou tour à tour la Russie, agrandie à leurs dépens ; les Hongrois ; les Lithuaniens, les Polonais, l'attaquant d'un autre côté ; les enfans des souverains russes toujours armés pour se disputer l'héritage de leurs pères. Qui voit les détails d'un règne de ces barbares, les connoît tous, car tous se ressemblent par l'ambition, l'ignorance et les crimes.

Mais une grande révolution interrompit 1220.

1220. quelque temps leur tyrannie sans changer leur caractère. Parmi ces peuples nombreux, que nous désignons sous le nom général de Tartares, et qui prétendent tous descendre de Turk, ou Tourk, l'aîné des huit fils de Japhet, il est quelques tribus qui sont devenues bien plus puissantes que les autres. Telles furent, d'abord, celles qui eurent pour chefs deux frères, dont l'un se nommoit Tatar, l'autre Mongoul, et qui depuis ont été divisées en un nombre considérable de hordes, qui se distinguent par des noms différens.

Dans celle des Mongouls, naquit le célèbre Genghis-Khan[1], celui de tous les conquérans qui a le plus étendu le pouvoir de ses armes. La mort de son père le laissa, dès l'âge de treize ans, chef d'une tribu composée de quarante mille familles. Au lieu de commencer dès-lors à faire la guerre, il s'occupa, pendant vingt-six ans, à discipliner ses troupes et à s'assurer tous les moyens de vaincre. Après avoir soumis les hordes voisines de la sienne, il alla s'emparer de la

[1] Ou plutôt Tchin-guis-khan, ce qui, dans la langue des Mongouls, signifie *Océan-khan*. Il se nommoit d'abord Témougin ou Tamouzin.

plus grande partie de la Chine, de la moitié
de l'Indostan, de presque toute la Perse; et 1220.
remontant le Volga, il subjugua les royaumes
de Kasan et d'Astrakhan, et tout le pays qui
servoit alors de limite au midi de la Russie.
Ses conquêtes s'étendirent dans un espace de
plus de dix-huit cents lieues, de l'orient à
l'occident, et de plus de mille du nord au
midi.

En contemplant ce vaste théâtre des triom- 1224.
phes de Genghis-Khan, l'imagination étonnée ne peut se défendre d'un mouvement d'admiration. Mais, ensuite, quand on songe que tous les pas du conquérant tartare furent marqués par l'incendie, le meurtre et le pillage, on éprouve long-temps une profonde horreur. Eh! comment ne pas détester un brigand, qui ne respira que pour envahir la terre, et qui mit tout son bonheur à opprimer, et sa gloire à détruire?

Les généraux de Genghis-Khan avoient battu des armées russes et égorgé quelques princes de cette nation: mais il étoit réservé à Batou-Sagin, petit-fils du conquérant tartare, de soumettre la Russie entière. Il n'y
parut qu'en exterminateur. Il réduisit en cen- 1235.
dres un grand nombre de villes et de villages,

et fit massacrer, non-seulement les habitans
1235. qui lui faisoient la moindre résistance, mais souvent ceux qui se bornoient à implorer sa pitié. Dans cette sanglante invasion, les Tartares renouvelèrent tous les excès dont les Russes avoient tant de fois donné l'horrible exemple.

1240. A peine les Tartares couroient à de nouvelles conquêtes, que les chevaliers porte-glaives [1], qui, sous prétexte de propager la religion chrétienne, s'étoient emparés de la Livonie et de l'Estonie, se joignirent à Eric le bègue, roi de Suède, pour attaquer les Russes. La victoire demeura à ces derniers; et comme ils l'avoient remportée sur les bords de la Newa, le prince Alexandre qui les commandoit, en conserva le surnom de Newsky.

Les Russes restèrent, pendant trois siècles, vassaux des Tartares, qui donnoient aux princes de Kiœff, de Novogorod, de Volodimir, de Moskow, l'investiture de leurs états, ou les dépossédoient à leur gré, et souvent les faisoient mourir. Souvent aussi les princes russes, opprimés et jaloux, se faisoient la guerre entr'eux, ou avoient à se

[1] Cet ordre a été ensuite réuni à l'ordre Teutonique.

défendre contre les Polonais, les Suédois 1462.
et d'autres peuples voisins.

Cependant la puissance des Tartares s'affoiblit en se divisant. Ivan III, Wassiliewitz, eut l'adresse d'en profiter. Il força le Khan Ibrahim à devenir son tributaire. Ivan IV fut encore plus heureux. Après s'être fait couronner à Moskow, et avoir été le premier 1547.
souverain russe qui reçut solennellement le titre de tzar[1], il attaqua les Tartares, les vainquit dans plusieurs combats, et se rendit maître de Kasan et d'Astrakhan. Il repoussa le sultan des Turcs, Sélim II, qui 1555.
avoit formé le projet de s'emparer de cette dernière ville. Ensuite il triompha des Polonais et des chevaliers porte-glaives.

Ivan IV fit faire un code de loix, parmi lesquelles on en trouve de sages et d'autres très-barbares, telles que les épreuves par le feu, par l'eau bouillante, et le combat en champ clos de l'accusateur et de l'accusé. Mais, quoique législateur, Ivan fut lui-même le plus bizarre et le plus cruel de tous les despotes. Quiconque avoit le malheur de l'approcher devenoit, sous le moindre pré-

[1] Quelques auteurs écrivent csar. D'autres princes russes avoient déjà pris ce titre, mais passagèrement.

texte, victime de ses féroces caprices. Presque tous ses favoris périrent par ses ordres. Les femmes qu'il rencontroit dans les rues, étoient souvent envoyées à la potence, ou exposées à tous les tourmens de l'ignominie.

1555.

Cependant la fortune, qui avoit long-temps favorisé Ivan, l'abandonna tout à coup. Les Tartares de Krimée ravagèrent la Russie et vinrent incendier les faubourgs de Moskow: les Suédois, réunis aux Polonais, prirent Narwa, et s'avancèrent jusqu'à Novogorod. Ivan, vaincu de tous côtés, tua son propre
1584. fils, dans un accès de fureur; et souillé de sang et de débauches, il mourut après s'être fait moine.

Sous le règne de ce prince[1], des marchands anglais qui naviguoient sur la mer Blanche, entrèrent dans la Dwina septentrionale, découvrirent le port d'Arkhangel, et se rendirent jusqu'à Moskow. Le tzar les accueillit avec joie, et les invita à continuer leur commerce dans ses états, commerce qui s'est beaucoup accru depuis[2].

[1] En 1555.

[2] La Russie n'avoit point alors de port sur la Baltique.

Ce fut aussi sous Ivan IV que se fit la conquête de la Sibérie. Un marchand, nommé Anika Strogonoff, qui avoit une fabrique de sel sur les bords d'une rivière dont les eaux se jettent dans la Dwina, ayant vu plusieurs fois des étrangers, remarquables par leur habillement, leurs traits et leur langage, venir lui vendre de belles fourrures et d'autres objets précieux, les fit accompagner à leur retour par quelques-uns de ses gens. Ceux-ci pénétrèrent, avec ces étrangers, jusques sur les rives de l'Oby. Après s'être beaucoup enrichi par le commerce qu'il fit avec les Sibériens, Anika Strogonoff donna avis de sa découverte à la cour de Moskow. Le tzar voulut soumettre ces peuples : mais l'armée qu'il envoya contr'eux fut entièrement détruite. Il avoit même déjà renoncé à les attaquer de nouveau, lorsqu'un Kosaque, nommé Yermak, qui, s'étant rendu coupable de plusieurs attentats envers les Russes, cherchoit à se dérober à leur vengeance, tenta de pénétrer en Sibérie à la tête de six mille de ses compagnons. Il eut à braver, à la fois, la longueur et les difficultés du chemin, le courage et le nombre des peuples qu'il alloit attaquer, la faim, les rigueurs du froid le plus

1584.

1584. excessif ; mais il triompha de tout, et après avoir perdu plus des onze douzièmes de sa petite armée, il resta maître de Sibir et d'une partie des rives de l'Irtich et du Tobol. Il s'empressa de faire hommage de ses conquêtes à la cour de Moskow, afin d'en obtenir sa grâce. Il l'obtint en effet : mais il n'en jouit pas long-temps. En voulant se sauver d'un piége qu'un Khan de la Sibérie lui avoit tendu pour le faire massacrer, il tomba dans une rivière, et se noya. Quelque temps après, la perfidie et la violence achevèrent de donner aux Russes la possession de la Sibérie.

Observons ici que ces Kosaques, dont Yermak fut un des plus audacieux, et qui font aujourd'hui une partie redoutable des armées russes, sont les restes de ces anciens Kosars, qui, quoique de la race des Slaves, prétendent à l'honneur d'une origine particulière, se disent les descendans de Kamari, le septième des fils de Japhet, et en ont pris quelquefois le nom, ce qui leur a fait donner, par les Grecs, celui de Cimmeri, et par les Romains, celui de Cimbres.

Fédor Ier, fils timide et foible du féroce

Ivan IV, régna après lui, et fut le dernier 1598.
prince d'une dynastie qui, dans l'espace de 736 ans, donna cinquante-deux souverains à la Russie.

Boris Godounoff, qui s'étoit frayé le chemin au trône par l'assassinat du tzaréwitz [1] Demitri et par d'autres meurtres, feignit d'abord de vouloir refuser ce trône que lui offroient ses partisans : mais peu après il y monta et le souilla, comme la plupart de ses prédécesseurs, par des cruautés révoltantes.
A sa mort, son fils Fédor II, lui succéda, 1605.
et bientôt il perdit d'une manière cruelle, le sanglant héritage que son père avoit usurpé. Un moine, nommé Otrepieff [2], se fit passer pour le tzaréwitz Demitri, échappé au fer de ses assassins. Excité par les intrigues des Jésuites, auxquels il avoit promis la conversion de la Russie au catholicisme, et secondé par les armes des Polonais et des Kosaques, il s'empara de Moskow, et livra aux bourreaux le tzar Fédor, la tzarine, mère de ce prince, et le reste de leur famille. Fédor fut

[1] Ce mot signifie fils du tzar.

[2] Il avoit été moine, sous le nom de Gregory, c'est pourquoi on l'appelle aussi *Grischka*, c'est-à-dire, le petit Gregoire.

1605. étouffé sur le corps sanglant de sa mère.

Otrepieff se fit tranquillement couronner dans Moskow, et la mère de Demitri le reconnut pour son fils. Ensuite il épousa avec pompe la fille du palatin de Sandomir, la jeune et ambitieuse Marina, dont il étoit devenu amoureux en Pologne. Mais dès qu'il cessa de montrer de la sévérité, on conspira contre lui. Il faut le dire, à la honte des Russes, la clémence de leurs tzars a presque toujours été funeste à ces princes. Wassili Chouisky, qu'Otrepieff avoit arraché à l'échafaud, ne paya ses bienfaits que par la plus noire ingratitude. Il lui ôta le trône et la vie; et la tzarine-mère, qui avoit avoué ce même Otrepieff pour son fils, déclara alors qu'il n'étoit qu'un imposteur.

Chouisky reçut le prix de son crime.
1606. Il se fit proclamer tzar, et ne se montra digne de ce titre que par sa tyrannie. Ennemi de tous ceux qui osoient se distinguer par des talens ou par des vertus, il ne manquoit jamais de les en punir. Il trempa sa main dans le sang de ses plus proches parens. Les boyards indignés, suscitèrent contre lui trois nouveaux faux

Demitri, et finirent par le déposer et par le 1606.
forcer à se faire moine. Enlevé par un des généraux du roi de Pologne, Sigismond III, il fut conduit à Warsowie, où il termina, peu de temps après, son orageuse carrière.

La déposition et la mort de Chouisky furent suivies d'un interrègne de trois ans. Les Russes choisirent d'abord pour czar 1610.
Uladislas, fils du roi de Pologne. Mais Sigismond, aimant mieux tenter de démembrer la Russie, que d'en voir son fils souverain, ne se hâta pas de l'envoyer prendre possession du trône qui l'attendoit ; et les Russes, mécontens des projets spoliateurs qu'avoit formés Sigismond, renoncèrent à voir son fils régner sur eux.

Le général suédois, Pontus de la Gardie[1], s'étoit emparé de Novogorod, qu'on regardoit toujours comme le berceau de la nation Russe. Les habitans de cette ville demandèrent pour souverain le prince Charles-Philippe de Suède. Mais n'est-il donc pas sur le trône, un seul homme exempt de cet égoïsme jaloux qu'inspire l'ambition ? Le plus grand des héros du dix-septième siècle, Gustave-Adolphe, craignit de voir

[1] La famille de la Gardie est d'origine française.

—— son frère maître d'un empire plus vaste que
1610. le sien.

Enfin, les Boyards, les Woïwodes, les
1613. propriétaries des biens-fonds, les députés des villes et tout ceux qui composoient les états de la Russie, se rassemblèrent à Moskow, et élurent solennellement pour tzar un jeune homme de seize ans, Mikhael Yourieff, plus connu sous le nom de Mikhael Romanoff, et fils de Philarete, métropolite de Rostoff. Ce dernier languissoit alors en prison à Warsowie, et son fils Mikhael étoit élevé dans un couvent de Kostroma. La mère de Mikhael qui vivoit aussi à Kostroma, avoit été forcée de se faire religieuse, comme Philarete avoit été forcé de se faire prêtre.

La famille des Romanoff a eu pour chef un prussien nommé André, qui passa en Russie vers la fin du quatorzième siècle. Les généalogistes n'ont pas manqué de faire un prince de cet André : mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ignore ce qu'il étoit ; et qu'importe? Si ses descendans règnent avec gloire, leur origine est toujours assez noble.

1618. Les Suédois et les Polonais continuèrent

quelque temps à étendre leurs conquêtes en Russie, et la paix les laissa maîtres d'une partie des provinces de cet empire, qui, depuis, s'est tant agrandi à leurs dépens [1]. 1618.

Dès que la paix eut rendu la liberté au métropolite Philarete, le jeune tzar, son fils, l'éleva à la dignité de patriarche, et se laissa 1619.
entièrement diriger par lui. Le vieillard étoit digne de cette confiance.

Il y avoit déjà douze ans que Mikhael Romanoff occupoit le trône sans avoir songé à se marier. Cependant, les grands et le clergé l'ayant solennellement invité à prendre une épouse, il se rendit à leurs vœux. 1625.

Depuis que les souverains russes étoient maîtres des royaumes de Kasan et d'Astrakhan, ils avoient adopté beaucoup d'usages asiatiques, et entr'autres celui de ne choisir leur compagne que parmi leurs sujettes. On faisoit venir dans la capitale, les plus belles filles de l'empire; on les logeoit dans un édifice séparé du palais et divisé en plusieurs appartemens. Le jour que le tzar vouloit faire son choix, il se rendoit dans cette maison, accompagné d'un boyard respec-

[1] Les Polonais restèrent maîtres du duché de Smolensko, et les Suédois de l'Ingrie.

1625. table par son âge et par son caractère, et il se plaçoit sur un trône. Toutes les concurrentes venoient, l'une après l'autre, se prosterner devant le prince qui, après les avoir examinées, jetoit sur leur sein nu, un voile orné de perles et de pierreries. Cependant, on ne connoissoit celle en faveur de laquelle il s'étoit décidé, que le jour du mariage. Alors elle recevoit la robe nuptiale et on distribuoit aux autres des habits et d'autres présens, avec lesquels elles retournoient chacune dans sa famille.

Mikhael Romanoff choisit pour son épouse la fille d'un prince Dolgorouky[1] : mais dès l'instant qu'elle monta sur le trône, elle ne fit que languir et expira au bout de quatre mois. Les superstitieux Russes attribuèrent sa mort à quelque sortilége, et on fit périr sur l'échafaud plusieurs personnes follement accusées de ce crime. Le tzar remplaça cette princesse par Eudoxe Streschneff, fille d'un pauvre boyard, qui cultivoit lui-même ses champs.

1632. Le patriarche Philarete avoit encouragé le commerce et les arts ; à sa mort, leurs progrès furent interrompus. Le tzar, privé des

[1] Ce nom signifie en russe, Longue-main.

sages conseils de son père, recommença la guerre contre la Pologne, et après beaucoup d'efforts infructueux pour reprendre Smolensko, il se vit contraint à demander la paix. Ce prince mourut en 1645, et laissa le trône à son fils Alexis Mikhaëlowitz, âgé seulement de seize ans.

1632.

1644.

1645.

Alexis avoit pour gouverneur le boyard Boris Morozoff, qui se hâta de le faire couronner, et fut son premier ministre, ou plutôt régna despotiquement sous son nom. La bassesse et la flatterie furent les premiers moyens que Morozoff employa pour s'élever; la perfidie, la violence, la cruauté devinrent ensuite les instrumens familiers de son ambition. Quoique d'un âge avancé, il étoit devenu amoureux d'une fille du boyard Miloslaffsky; et il sut engager Alexis à élever au rang de tzarine la seconde fille de ce boyard; après quoi il épousa celle qu'il aimoit[1]. Cependant, son orgueil, son avidité, ses injustices continuelles ex-

[1] Tout le pouvoir de Morozoff n'empêcha pas que sa femme ne prît du goût pour un jeune anglais, nommé *Williams*. Le mari jaloux en fut instruit; il épia les deux amans, et quand il se fut convaincu de son malheur, il fit exiler l'anglais en Sibérie.

citèrent dans Moskow, une révolte générale. Ses trois principaux complices furent victimes de la fureur du peuple, et il n'y échappa lui-même que par l'humble intercession à laquelle le tzar se soumit pour le sauver.

1645.

Le règne d'Alexis fut troublé par d'autres révoltes ; mais on n'employa, pour les appaiser, que le sabre des Strélitz et la hache des bourreaux. Un nouvel imposteur voulut se faire passer pour le fils du tzaréwitz Demitri : il eut bientôt à s'en repentir. Le duc Christian Albert de Holstein, dans les états duquel il s'étoit retiré, le vendit à Alexis, qui le fit écarteler à Moskow.

Un kosaque du Don, nommé Stenko Razin, donna au tzar des inquiétudes plus sérieuses. S'étant rendu chef d'une troupe de brigands de sa nation, il se borna quelque temps à piller les caravanes russes et les bâtimens qui descendoient le Volga. Puis, enhardi par ses succès, il surprit quelques villes, en fit égorger la garnison et les principaux habitans, battit les troupes qu'on envoya contre lui, s'empara de tous les vaisseaux qui naviguoient sur la mer Caspienne, descendit sur les côtes de la Perse, ravagea

ravagea une partie du Guilan, fit prisonnier le fils du gouverneur de cette province, et repassa en Russie avec l'audacieux projet de se faire roi d'Astrakhan. Mais sa fortune eut un terme : au lieu du trône qu'il espéroit, il ne trouva qu'un échafaud. Plus de douze mille de ses complices furent pendus sur les chemins qui aboutissent à Astrakhan.

1650.

1673.

Le tzar ayant déclaré la guerre à la Pologne, reprit Smolensko, Kiœff, Biélo-Oséro et leur territoire qui avoient été enlevés à la Russie, et dont elle a depuis conservé la possession. Dans le même temps, les Kosaques de l'Ukraine, mécontens des Polonais, reconnurent le tzar pour leur souverain, ce qui valut à la Russie une de ses plus belles provinces. Alexis tourna ensuite ses armes contre les Suédois et obtint d'abord quelques succès, qui furent suivis de prompts revers et d'une paix forcée.

Ce prince ne se borna pas à vouloir agrandir ses états. Il s'occupa aussi du soin de les enrichir et de les policer. Avant lui, les prisonniers de guerre restoient esclaves des officiers qui s'en emparoient. Il changea cet usage. Il voulut que les prison-

niers n'appartinssent plus qu'à l'état [1], et par
1673. ce moyen, il fit transporter des colonies de Lithuaniens, de Polonais et de Tartares, dans les déserts des environs du Volga et de la Kama. Il favorisa les sciences, le commerce, les arts; et s'ils ne fleurirent pas beaucoup de son temps, ce n'en est pas moins à lui qu'on doit attribuer, en partie, les progrès qu'ils ont faits sous le règne de ses successeurs. Voulant avoir des flottes sur la mer Caspienne et sur la mer Noire, il fit venir de Hollande, des charpentiers et des marins propres à instruire ses sujets dans l'art de la construction des vaisseaux et de la navigation. Enfin, il fit rédiger un code de loix qui, tout imparfait qu'il est, vaut mieux que celui d'Ivan IV. Mais c'est malheureusement à Alexis Mikhaëlowitz qu'est due l'institution d'un tribunal qu'on nomme *Chancellerie secrète*, inquisition d'état, non moins sanguinaire, non moins barbare que celle qui, sous

[1] Cela n'empêcha pas que, sous le règne de Pierre Ier. les officiers russes ne s'appropriassent souvent les prisonniers de guerre, et ce qui le prouve, c'est que Catherine tomba d'abord en partage à un officier qui la donna au général Bauer.

le voile de la piété, a si long-temps fait l'opprobre et la désolation de quelques pays catholiques. 1681.

La première épouse du tzar étant morte en 1669, ce prince se remaria bientôt après à Natalie Narischkin, dont il eut le prince qui devint si célèbre sous le nom de Pierre Ier.

Alexis mourut dans la quarante-sixième année de son âge. Il laissa, de son premier mariage, deux fils et six filles. L'aîné, nommé Fédor, qui n'étoit âgé que de quinze ans, et qu'il avoit fait reconnoître pour son successeur, monta après lui sur le trône.

Fédor Alexiewitz, étoit d'un tempérament foible et valétudinaire; mais il avoit un caractère ferme, et il en donna une preuve en exécutant un projet qui devoit lui aliéner le cœur de tous les boyards. Ce projet, conçu par le prince Wassili-Galitzin, son ministre, consistoit à anéantir les généalogies qui servoient à nourrir les prétentions et les vaines rivalités de la noblesse. Fédor l'approuva; et s'étant fait apporter tous les titres des familles nobles, sous prétexte de les consigner dans un grand regître; il les fit brûler solennellement en présence de son conseil et du patriarche. Peu de généalogies

échappèrent à cet incendie. Le nom des
1681. nobles fut ensuite inscrit sur deux regîtres publics.

1682. Fédor ne régna que six ans. La mort l'enleva à la fleur de son âge. Quelque temps avant d'expirer, voyant que son frère Ivan, privé à la fois des qualités du corps et de l'esprit, étoit incapable de régner, il nomma, pour héritier du trône, son second frère, Pierre, âgé seulement de dix ans, mais doué d'un tempérament robuste, et annonçant déjà un caractère hardi.

Ce choix de Fédor fut hautement désapprouvé par Sophie, la troisième de ses sœurs, princesse spirituelle, intrigante et audacieuse, qui prévit que si elle pouvoit faire monter l'imbécille Ivan sur le trône, elle régneroit sous son nom, et que si, au contraire, Pierre étoit couronné, la famille Narischkin tiendroit les rênes du gouvernement. Sophie engagea aussitôt ses amis et ses partisans à gagner, en secret, la nombreuse garde des Strélitz. L'argent et les calomnies qu'on répandit parmi eux, les séduisirent aisément. Vingt mille soldats de cette barbare milice entourèrent le Kremlin, qui est le palais des tzars, à Moskow; et après qu'ils eurent infligé le

supplice des battoges[1] à neuf de leurs colo- 1682.
nels, qu'ils accusoient de ne les avoir pas payés exactement, ils se firent livrer les deux frères Narischkin, en jetèrent un par les fenêtres, coupèrent l'autre par morceaux, massacrèrent une quarantaine d'autres proscrits, et même quelques infortunés qui n'étoient point sur leur fatale liste, et proclamèrent souverains les deux princes Ivan et Pierre, en leur associant la princesse Sophie en qualité de régente.

Dès ce moment, Sophie s'empara de la puissance suprême, et la partagea avec son amant Wassili-Galitzin, qu'elle nomma premier ministre et généralissime des troupes. Peu de temps après, elle maria le tzar Ivan à la jeune Proskovie-Soltikoff, dont la beauté l'emporta sur un grand nombre de rivales.

Pendant les fêtes de ce mariage, les Strélitz se soulevèrent de nouveau. Les opinions d'un sectaire, nommé Abakum, qui prétendoit qu'il ne devoit pas y avoir d'hiérarchie dans l'église du Christ, servirent de prétexte à leur révolte; mais elle avoit pour véritable cause la jalousie du Knès Kavansky,

[1] Le patient est dépouillé nu, couché sur le ventre, et frappé avec des baguettes par deux bourreaux.

leur commandant, qui, ayant contribué à
1682. l'élévation de Sophie, et se voyant préférer Galitzin, vouloit se venger de cette princesse. Sophie se retira avec les deux tzars ses frères, et le reste de sa famille, dans le couvent de la Trinité, maison très-fortifiée, à douze lieues de Moskow. Quand elle fut là, elle négocia avec Kavansky, qui, étant assez imprudent pour croire pouvoir se rendre auprès de la régente, fut arrêté à moitié chemin et décapité avec son fils. Privés de ce chef, les Strélitz furent aisément amenés au repentir. On punit les plus mutins, et on fit grâce au reste.

1687. Depuis long-temps les khans de cette contrée, que nous appelons Krimée, et que les Grecs avoient connue sous le nom de Khersonèse-Taurique, exigeoient de la Russie un tribut annuel de soixante mille roubles. Sophie, voulant s'affranchir de cette honteuse servitude, déclara la guerre aux Tartares de la Krimée, et Galitzin prit le commandement de la nombreuse armée qui marcha contr'eux. Mais les deux campagnes qu'il fit
1688. ne furent pas heureuses. A son retour, il n'en affecta pas moins tout l'orgueil d'un triomphateur. Le jeune tzar Pierre, qui avoit

désapprouvé la guerre, ne déguisa point 1688.
le mécontentement et le mépris que lui inspiroit l'insolent ministre ; et ce dernier conspira alors avec Sophie et le nouveau chef[1] des Strélitz, pour faire massacrer Pierre.

Pierre, informé de ce complot, se sauva encore au couvent de la Trinité. Là, il convoqua les Boyards et tous ceux qui étoient attachés à sa famille, et il se vit bientôt entouré d'un grand nombre de défenseurs. Sophie, restée à Moskow avec Ivan, s'efforçoit de retenir les Strélitz dans son parti ; mais ils étoient déjà las de son joug, et ils se rendirent presque tous auprès de Pierre.

Le chef des Strélitz périt par le supplice du knout. D'autres conspirateurs eurent la tête tranchée. Galitzin, pour lequel intercéda un de ses parens, qui étoit aimé du tzar Pierre, ne fut que privé de ses biens et exilé dans les environs d'Arkhangel. La princesse Sophie eut la tête rasée, et fut renfermée, pour le reste de ses jours, dans un couvent de Moskow.

Pierre prit en main les rênes du gouver- 1689.
nement. Son frère Ivan conserva le titre de tzar ; mais quoique son nom parût dans les

[1] Il se nommoit *Schéglovitoï*.

1689. actes publics, ce prince n'eut aucune autorité. Il mourut en 1696.

La vie de Pierre Ier. est trop connue pour que j'entreprenne d'en retracer ici les événemens. D'ailleurs, ce soin seroit étranger à mon sujet, qui ne me permet d'offrir qu'un très-léger apperçu des règnes qui ont précédé celui de Catherine II. Des écrivains trompés et d'insignes flatteurs, n'ont montré Pierre que comme un législateur et un héros : mais ils ne l'ont peint qu'à demi. Mon ardent amour pour la vérité m'oblige de dire, que les grandes qualités et les belles actions de ce prince furent ternies par des défauts, des torts et des crimes horribles.

La foiblesse de sa mère, qui n'osoit pas le contrarier, et la politique de la régente Sophie, qui ne vouloit point qu'il pût s'instruire, furent cause que Pierre Ier. passa une partie de sa jeunesse avec une foule de jeunes gens débauchés, dont il n'étoit que trop enclin à suivre l'exemple. Cependant, son goût pour les étrangers le fit bientôt rougir de son ignorance, et, sans renoncer aux plaisirs, il apprit un peu d'allemand et de hollandais, et même les mathématiques.

Ce fut à peu près dans ce temps-là qu'il

s'attacha le genevois Lefort, dont il fit par hasard la connoissance chez l'envoyé de Danemarck à Moskow, et qui devint, par la suite, baron et général des armées russes. Le tzar trouva, entre lui et Lefort, tant de conformité d'idées et d'inclinations, qu'il en fit le confident de tous ses projets, et déféra toujours à ses avis. Il le chargea même de le contenir et de le ramener à la raison dans ces accès de colère, qui lui étoient fréquens, et qui, se mêlant quelquefois à l'ivresse des liqueurs fortes, le rendoient furieux. Alors le seul Lefort osoit lui parler; et lui reprochant son intempérance et son délire, il employoit jusqu'à la violence pour l'arrêter. Ce n'étoit pourtant pas sans danger que Lefort se livroit à un zèle si hardi. Pierre fut une fois prêt à le poignarder; mais, revenu de son égarement, il embrassa Lefort et lui demanda pardon.

1689.

Lefort avoit quelque temps porté les armes en France et en Hollande, et conservoit beaucoup de penchant pour l'état militaire. Il en inspira le goût au tzar, qui forma aussitôt un régiment des jeunes boyards, compagnons de ses jeux, et commença lui-même par être tambour dans cette

1689. troupe, afin de donner l'exemple de la subordination.

Si Pierre apprit de Lefort à aimer la guerre, ce ne fut qu'au hasard qu'il dut l'i-
1690. dée si grande et si heureuse de créer une marine dans ses états. Très-jeune encore, il apperçut, en se promenant dans un village près de Moskow, une chaloupe qu'un Hollandais, nommé Brandt, avoit construite sous le règne d'Alexis Mikhaëlowitz. Aussitôt il voulut savoir pourquoi cette chaloupe se trouvoit si différente des bateaux qu'il avoit vus jusqu'alors; on lui dit que c'étoit pour qu'elle pût naviguer contre le vent. Cette réponse ne fit qu'augmenter sa curiosité. Brandt fut soudain mandé, et la chaloupe, pourvue de mâts et de voiles, reçut le jeune tzar qui, à sa grande surprise, louvoya avec Brandt dans la rivière d'Yaoussa.

Pierre chargea ensuite Brandt de lui faire un yacht, qui fut lancé dans la Moskowa en 1691; et bientôt après le même Hollandais construisit, sur les bords du lac Periloff, et sous les yeux du tzar, plusieurs petits vaisseaux qui portoient du canon, et avec lesquels ce prince s'exerça quelque temps.

La mort de Brandt ne ralentit point l'ardeur du tzar pour la marine. Il se rendit lui-même quelques années après en Hollande, pour apprendre la construction des vaisseaux, et l'on montre encore, dans le village de Sardam, le petit logement qu'il occupoit, lorsqu'il y travailloit comme un simple charpentier. De là il passa en Angleterre; et quand il se fut bien mis en état de juger de la science nautique de ces deux pays, il donna à ses vaisseaux une construction anglaise, avec le grément hollandais, qu'ils ont conservé depuis. 1697.

Avant de rentrer en Russie, Pierre voulut visiter l'Allemagne. Tandis qu'il étoit à 1698. Vienne, il apprit que les Strélitz et les autres mécontens, prétendoient replacer Sophie sur le trône. Il vola aussitôt à Moskow; il trouva les rebelles déjà vaincus par les troupes qui lui étoient restées fidelles, et il n'eut qu'à satisfaire son implacable vengeance.

Ce fut en voyageant dans l'Ingrie et dans la Karélie, que Pierre forma le projet de s'emparer de ces provinces, afin de pouvoir entretenir une flotte sur la Baltique. La jeunesse de Charles XII sembloit favoriser ce dessein. Pierre se hâta de se liguer avec

1700. les rois de Pologne et de Danemarck, contre la Suède, et de commencer une guerre qui, pendant dix-huit ans, désola le nord de l'Europe. Charles XII vainquit d'abord tous ceux qui l'avoient attaqué. Il assiégea le roi de Danemarck[1] dans Copenhague, et le força de lui demander la paix. Il détrôna le roi de Pologne et voulut détrôner le tzar : mais la perte d'une seule bataille[2], lui enleva tout le fruit de neuf années de succès, et le rendit, pendant neuf autres années, le plus malheureux des monarques.

Malgré les innombrables pertes d'hommes et d'argent que cette guerre coûta au tzar, elle remplit au-delà de ses espérances, puisqu'elle lui procura, non-seulement la conquête de l'Ingrie et de la Karélie, mais la possession de la Livonie, de l'Estonie, du pays de Vibourg et d'une grande partie de la Finlande. Elle apprit aussi aux Russes à combattre avec cette subordination rigoureuse, et cette féroce intrépidité qui les ont rendus, depuis, la terreur des Ottomans et les ravisseurs de la Pologne.

Vainqueur des Suédois, Pierre le fut aussi

[1] Frédéric II.

[2] A Pultava.

d'abord des Turcs, auxquels il enleva le port d'Azoph, sur la mer de Zabache; mais ils le forcèrent à le leur rendre à la suite de la désastreuse campagne du Pruth[1]. Plus heureux avec les Persans, il conquit Derbent[2], et se rendit maître de la navigation et du commerce de la mer Caspienne. Par un traité fait, dès le commencement de son règne[3], les limites, entre la Russie et la Chine, furent fixées sur les rives de la Gorbitza, et le commerce des Russes avec les Chinois reprit une vigueur nouvelle. 1720.

Pendant tout le temps que dura la guerre contre la Suède, Pierre Ier. ne perdit pas de vue les réformes et les établissemens qu'il avoit commencés : il s'occupa sur-tout de sa marine. Il eut, sur la Baltique, une flotte qui remporta des victoires. Il fit creuser des canaux, et entr'autres celui qui joint la mer Caspienne au golfe de Finlande. Il construisit

[1] En 1712.

[2] En 1723.

[3] Ce traité fut signé à Nertchinsk en 1689. Sept ambassadeurs chinois traitèrent au nom du sage empereur Kang-hi, et le Stolnik Fédor Golovin, au nom de Pierre Ier. Les jésuites Pereira et Gerbillon, que les Chinois avoient amenés, servirent d'interprètes.

1720. des grands chemins ; il embellit plusieurs cités ; il jeta les fondemens de Pétersbourg dans une petite île marécageuse, et l'on vit presqu'aussitôt sortir, du sein des eaux, une ville superbe[1]. Il favorisa le commerce et lui ouvrit de nouvelles routes ; il établit diverses manufactures d'armes, d'étoffes, de poterie, et même d'épingles, car avant lui les Russes n'en savoient pas fabriquer. Il abolit la charge de patriarche[2] ; il diminua le nombre et le pouvoir des moines ; il institua des écoles et des académies ; il fit rédiger un code de loix qui, malgré ses imper-

[1] Dans les travaux qu'occasionna la fondation de Pétersbourg, les fatigues et la disette firent périr plus de cent mille hommes.

[2] Lorsqu'en 1725 Pierre Ier. voulut faire couronner Catherine, il s'adressa à l'archevêque de Novogorod, primat de Russie. Celui-ci qui crut l'occasion favorable pour faire rétablir le patriarchat en sa faveur, observa au tzar qu'une si auguste cérémonie acquerroit bien plus de solennité par la présence d'un patriarche. Le tzar ne lui répondit que comme il avoit coutume de faire avec ceux de ses sujets dont il étoit mécontent, c'est-à-dire, par une volée de coups de bâton. L'archevêque demanda grâce, le tzar s'appaisa, le couronnement se fit, et il ne fut plus question de patriarche.

ſections, est bien supérieur à ceux d'Ivan IV et d'Alexis Michaëlowitz. Les efforts redoublés du vainqueur de Narva ne ſurent pas les seuls obstacles à tant d'entreprises. Pierre eut à combattre, au sein de ses propres états, les fureurs de la superstition, et les indestructibles préjugés d'une nation barbare ; mais la constance opiniâtre de son caractère les lui fit également braver. 1720.

De toutes les innovations du tzar, celle qui lui offrit le plus de difficultés et lui fit verser le plus de sang, fut le changement de costume qu'il exigea de ses sujets, changement inutile et très-impolitique. Les Russes ne se soumettoient qu'avec le plus grand regret à prendre l'habit allemand et à se faire raser, et ils se révoltèrent plusieurs fois pour conserver leurs longues robes et leur barbe. Mais Pierre crut qu'en donnant à son peuple les modes des autres nations de l'Europe, il lui donneroit aussi leurs mœurs[1], sans prévoir peut-être

[1] Avant Pierre Ier. les femmes ne paroissoient presque jamais en société. Le tzar ordonna de tenir des assemblées où se rendoient, non-seulement les personnes nobles des deux sexes, mais les marchands et les constructeurs de vaisseaux, ainsi que leurs femmes. Celui

1720. qu'il alloit faire naître le goût du luxe, qu'il n'aimoit pas. Ce prince étoit toujours très-simplement vêtu[1], faisoit fort peu de

chez qui se tenoit l'assemblée du jour, étoit obligé de l'annoncer au public par une affiche, et de fournir du vin, de l'eau-de-vie et du tabac à tous les assistans. Quand ces derniers manquoient aux règles de la politesse, on leur faisoit vider un grand verre de vin ou d'eau-de-vie ; de sorte que, comme dit Voltaire, l'honorable compagnie s'en retournoit souvent ivre et point corrigée.

[1] Voici ce qui est rapporté dans les Mémoires manuscrits d'un agent diplomatique qui a long-temps vécu à sa cour : — « Dans toutes les fêtes solennelles il ne » portoit que l'uniforme de son régiment des Gardes » Preobraginski. Je l'ai vu en 1721 donner une audience » publique à des ambassadeurs de Perse. Il n'arriva » dans la salle qu'avec un surtout de gros drap brun. » Quand il fut sur le trône, on lui présenta un habit de » gros de Naples bleu, brodé en argent, qu'il mit » très-précipitamment, parce que les ambassadeurs » étoient prêts à entrer. Pendant ce temps-là, il jeta » les yeux sur une fenêtre, derrière laquelle la tzarine » s'étoit mise pour voir la cérémonie. On entendit cette » princesse éclater de rire, de ce que le tzar lui pa- » roissoit étonné de se voir si magnifiquement habillé, » et le tzar en rit lui-même, ainsi que tous les spec- » tateurs. Dès que les ambassadeurs furent sortis, » Pierre Ier. ôta son habit brodé pour reprendre son » surtout. »

dépense

pense dans sa maison, ne restoit qu'un quart-d'heure à table, et rioit quelquefois de son favori Menzikoff, qui, de garçon pâtissier étant devenu prince, étaloit le plus grand faste, et ne pouvoit plus dîner qu'au bruit des trompettes et des cymbales[1]. 1720.

Pierre Ier. fut le plus violent, le plus cruel des monarques. Non-seulement il châtioit de sa main les courtisans, les gé-

[1] Menzikoff étoit fils d'un pâtissier, et passa une partie de sa jeunesse à vendre de petits pâtés dans les rues. Un jour qu'il en vendoit dans une maison où quelques personnes s'étoient rassemblées pour déjeûner, un des convives, déjà pris de vin, laissa échapper quelques mots qui donnoient à connoître qu'on méditoit un attentat contre le tzar. Menzikoff court aussitôt au palais, demande à révéler un secret à Pierre, et l'informe de ce qu'il a appris. Le tzar s'enveloppe d'un manteau, se rend dans la maison que lui indique Menzikoff, prête l'oreille à la porte de la chambre où l'on déjeûnoit, et entend distinctement des choses qui lui confirment le rapport de son conducteur. Il entre, et se trouve au milieu des conjurés. Soit qu'ils crussent que ses gardes étoient à la porte, soit que sa seule présence les intimidât, tous s'empressèrent de tomber à ses genoux, et ne surent que lui demander grâce. Dès ce moment, le tzar prit Menzikoff auprès de lui; et le garçon pâtissier ne tarda pas à devenir prince.

1720. néraux, les ministres qui commettoient quelque légère faute, mais il étoit souvent lui-même l'exécuteur des arrêts de mort des malheureux qu'il faisoit condamner.

Sa colère, il est vrai, n'étoit pas toujours aussi funeste : mais soit que ce prince ne fût réellement pas maître de lui-même, soit qu'il s'imaginât pouvoir faire croire à ses sujets que rien ne devoit lui résister, il se permettoit quelquefois des choses qui, dans un autre homme, auroient passé pour des actes de démence.

Voulant un jour, au retour de ses voyages, donner une preuve de ses talens comme marin, il s'exerçoit dans un petit vaisseau, sur le lac Ladoga, qui est souvent orageux, et qui devint en ce moment beaucoup plus agité que de coutume. Pierre eut peur et regagna le bord ; mais irrité de ce que les ondes ne le respectoient pas davantage, il envoya chercher un bourreau, et fit donner le knout au lac indocile.

Et que peut-on penser de cette éternelle comédie dans laquelle Pierre Ier. se faisoit représenter par le Knès Romodanoffsky, le plus grossier, le plus brutal des Russes, tandis qu'il affectoit de jouer lui-même un rôle

subalterne ? Il avoit décoré Romodanoffsky du titre de tzar de Moskow. Il lui rendoit publiquement compte de ses entreprises et de ses succès les plus importans. Tous les placets, tous les mémoires qu'on adressoit au souverain, étoient présentés à ce fantôme de tzar, qui les remettoit secrètement au conseil, et quand on n'obtenoit pas ce qu'on désiroit et qu'on s'en plaignoit à Pierre, il répondoit froidement : — « Ce n'est pas » ma faute : Le tzar de Moskow est le » maître[1]. » 1720.

Le premier soulèvement qu'occasionna l'ordre donné à tous les Russes, de cesser de porter la barbe, fut suivi de l'exécution d'environ huit mille personnes[2]. Pour contenir un aussi grand nombre de victimes, le tzar choisit un vaste terrain près de sa

[1] Un refus n'étoit pas le seul désagrément qu'on eût à craindre du dur et bizarre Romodanoffsky. Il avoit dans son palais un ours d'une énorme grandeur, et dressé à un singulier manége. Cet animal présentoit à tous ceux qui vouloient parler à son maître, un grand verre d'eau de vie, dans lequel il y avoit force poivre. Quiconque ne buvoit pas cette liqueur étoit sûr de voir ses habits déchirés par l'ours et d'être rudement égratigné.

[2] Ce fait est aussi tiré des Mémoires manuscrits d'un agent diplomatique.

1720. maison de Préobraginsko, à trois verstes de Moskow. On entoura ce lieu de palissades à travers lesquelles on pouvoit aisément voir en dedans ; et après y avoir semé beaucoup de poutres et de billots, on y conduisit les malheureux destinés à perdre la vie.

Plusieurs bourreaux furent aussitôt occupés à trancher des têtes. Pierre lui-même, la hache à la main, donnoit l'exemple aux bourreaux[1]. Un enfant, âgé d'environ douze ans, vint placer sa tête sur le billot du tzar. Ce prince, au lieu de frapper l'enfant, le prit par le bras et le repoussa. L'enfant, sans dire une seule parole, alla se mettre sur un autre billot. Le tzar, qui s'en apperçut, s'avança vers lui, le releva et l'éloigna encore. Un moment après, l'enfant vint se remettre sous la hache. Le tzar lui demanda alors avec colère, pourquoi il persistoit à vouloir qu'on lui tranchât la tête? — « Tu as coupé celle de mon père, celle de mon » frère et celles de tous mes parens, qui » n'étoient pas plus coupables que moi, lui » dit l'enfant ; pourquoi ne couperois-tu pas

[1] La plupart des courtisans du tzar s'empressoient de l'imiter, et Menzikoff se vantoit d'être celui qui avoit coupé le plus de têtes.

» la mienne? » — Pierre ne répondit rien : 1720.
mais il fit chasser l'enfant hors de l'enceinte, jeta sa hache et sortit.

Ce prince sentit rarement ses fautes avec autant de promptitude. Toujours avide de vengeance, il joignoit la perfidie à la plus atroce inhumanité. La fin tragique de son propre fils en est la triste preuve. Le seul tort bien connu d'Alexis, étoit d'avoir voulu se dérober à l'animosité de son père, et d'être sorti de la Russie sans la permission de ce monarque. Le tzar apprit qu'Alexis se tenoit caché à Naples. Aussitôt, il lui envoya Tolstoï, le plus scélérat de ses ministres[1], lequel, à force d'argent et de flatteries,

[1] Tolstoï avoit passé une partie de sa jeunesse à Venise. Il étoit l'homme le plus éloquent, le plus fourbe et le moins scrupuleux de toute la Russie. Pierre Ier l'ayant envoyé à Constantinople, et lui ayant fait remettre deux cent mille ducats d'or pour corrompre le divan, Tolstoï en garda une grande partie pour lui, et de peur que le secrétaire d'ambassade qu'il avoit avec lui, ne le décélât, il le fit empoisonner. Pierre Ier qui connoissoit l'habileté et le machiavélisme de Tolstoï, disoit quelquefois : — « Pierre-Andréo-» witz Tolstoï est, de toutes manières, un très-habile » homme : mais quand on a affaire à lui, il faut avoir » dans la poche une bonne pierre, pour lui casser les

1720. gagnant la maîtresse qui avoit accompagné le prince dans sa fuite, sut engager cet infortuné à revenir auprès de son père. Le tzar trompa en même temps l'empereur d'Allemagne et le roi de Naples, sous la protection desquels son fils s'étoit mis, et qui avoient intercédé pour lui. Malgré la promesse solennelle de lui pardonner, il le fit juger comme le plus grand des scélérats, et lui donna la mort. Et cependant, ô crime! ô honte de l'histoire! d'illustres écrivains ont tenté de justifier cette barbarie[2].

» dents, en cas qu'il lui prenne envie de mordre. » — Enfin, sous le règne de Pierre II, Tolstoï fut condamné à être décapité, et on l'exila dans le gouvernement d'Arkhangel, où il mourut.

[1] Mon admiration pour les grands talens de Voltaire ne m'empêche pas d'observer ses torts. Peut-être vaudroit-il mieux pour sa gloire qu'il n'eût point écrit l'histoire de Pierre Ier, puisque pour ne le représenter que comme un grand homme, il a tu ou déguisé tous les faits qui peuvent nuire à la réputation de ce prince. Par exemple, en parlant de l'arrêt qui condamne Alexis à mort, de cet arrêt inique, prononcé par un sénat d'esclaves, et dicté par le plus barbare des pères, Voltaire dit : — « Les cœurs sensibles frémissent, les » sévères approuvent. » — O Voltaire! est-ce l'éloquent improbateur de Charles IX et de Médicis,

Lorsque M. Printz, ambassadeur de Prusse, se rendit auprès de Pierre Ier, ce prince l'invita à un grand repas, et après avoir bu, suivant sa coutume, beaucoup de vin et d'eau de vie, il envoya chercher dans les prisons de Pétersbourg, une vingtaine de Strélitz. Puis, à chaque rasade, il abattoit la tête d'un de ces infortunés. Il proposa à l'ambassadeur prussien d'exercer son adresse sur eux : mais l'ambassadeur ne manqua pas de rejeter cette offre barbare. Quel spectacle que celui d'un tyran qui, dans ses orgies, s'amuse à trancher la tête de vingt de ses malheureux sujets, tandis que ses lâches courtisans s'enivrent avec lui et applaudissent à la férocité de ses jeux sanguinaires [1] ! 1720.

et le courageux défenseur de Calas, qui a tracé ces derniers mots ?. — Voltaire annonce en plusieurs endroits de l'Histoire de Pierre Ier, qu'il n'écrit que la vérité, parce qu'il écrit d'après les mémoires que lui a envoyés Ivan Schouwaloff, par l'ordre de l'impératrice Elisabeth. Mais ne doit-on pas penser précisément le contraire ? Des mémoires fournis par la fille de Pierre Ier et par un flatteur de cette princesse, n'ont-ils pas dû être falsifiés, de manière à ne pouvoir servir qu'à l'éloge du tzar ?

[1] Voltaire n'ignoroit point cette anecdote, puisqu'en lui envoyant des mémoires exacts sur la vie du tzar, le

1720. Doué d'une belle figure et d'un esprit distingué, revêtu de la toute-puissance, et aimant passionnément les femmes, Pierre Ier. ne fut aimé d'aucune, ou du moins, il fut trompé par toutes celles auxquelles il s'attacha. Etant encore très-jeune, il épousa Eudoxie Lapoukhin, qui fut mère de l'infortuné Alexis. Peu de temps après avoir épousé Eudoxie, le tzar devint éperdument amoureux d'Anne Moëns, jolie flamande, fille d'un brasseur de bière établi à Moskow.

Eudoxie parut d'abord mécontente de l'abandon de son époux : mais bientôt elle s'en consola avec un jeune boyard, nommé Kléboff; et, pour le malheur de son amant et

roi de Prusse, Frédéric II, alors prince royal, la lui manda. Voici ce que Frédéric ajoutoit : — « Le tzar » n'avoit aucune teinture d'humanité, de magnanimité » et de vertu : il avoit été élevé dans la plus crasse ignorance; il n'agissoit que selon l'impulsion de ses passions déréglées. » — Dans un autre endroit de ses lettres, Frédéric dit à Voltaire : — « Le tzar vous » paroîtra, dans cette Histoire, bien différent de ce » qu'il est dans votre imagination . . . Un concours de » circonstances heureuses, des événemens favorables, » et l'ignorance des étrangers ont fait du tzar un fantôme héroïque, de la grandeur duquel personne ne » s'est avisé de douter. »

pour le sien, elle ne mit pas assez de mystère dans ses amours. Le tzar, qui croyoit devoir être impunément inconstant, ne vouloit pas qu'on le fût avec lui. Il renferma la tzarine dans un cloître, et la répudia ensuite solennellement. Sa vengeance envers Kléboff fut plus cruelle : il le fit empaler; et on assure que cet infortuné resta plus de vingt-quatre heures sur le pal avant d'expirer [1]. 1720.

Le tzar s'empressa d'aller jouir de cet horrible spectacle. Il fit plus, il monta sur le pilastre de maçonnerie où le pal étoit planté, et il exhorta le mourant à lui confesser des faits qu'il avoit jusqu'alors refusé d'avouer. — « Approche, afin que tu puisses » mieux m'entendre », — répondit Kléboff. — Le tzar s'étant effectivement approché, Kléboff se recueillit un instant pour reprendre des forces; puis il lui dit : — « Tyran, le plus cruel que l'enfer ait jamais » produit, quand ce que tu m'imputes se-

[1] L'agent diplomatique, déjà cité, assure dans ses Mémoires manuscrits, que plus de cent témoins de ce fait le lui ont rapporté, et qu'à son arrivée à Moskow il a vu lui-même la tête de Kléboff encore attachée au pal.

1720. » roit vrai, crois-tu que ne l'ayant pas avoué » avant mon supplice, et lorsque j'avois » encore l'espoir d'obtenir grâce par cet » aveu, crois-tu, dis-je, que je fusse assez » sot ou assez lâche pour te satisfaire, main- » tenant qu'il n'est plus en ton pouvoir de » me rendre à la vie. Va, monstre horrible, » ajouta-t-il en lui crachant au visage, retire- » toi ! ».

Le tzar songea sérieusement à placer Anne Moëns sur le trône. Cette fille qui regardoit comme le plus grand des malheurs l'amour qu'elle avoit inspiré à son maître, et qui ne lui cédoit que par crainte, sut éluder adroitement ses offres de mariage. Pierre continua pourtant à la voir; mais bientôt, soit que la froideur qu'il trouvoit en elle, le rebutât, soit que son inconstance naturelle le portât ailleurs, il la laissa épouser un amant moins illustre, avec lequel elle entretenoit une intrigue depuis longtemps [1].

On sait la passion qu'inspira à Pierre une jeune Livonienne qui, après avoir été

[1] Elle épousa en premières noces Kayserlinguen, envoyé de Prusse auprès du tzar, et en secondes noces le lieutenant-général Balk.

mariée à un dragon suédois, et successivement maîtresse des généraux Bauer, Scheremetoff et Menzikoff, devint impératrice de Russie, sous le nom de Catherine Iere [1]. 1720.

Quoique Catherine dût tout au tzar, qui l'avoit fait asseoir sur le trône, elle ne lui

[1] Catherine porta le nom de Marthe jusqu'au moment où elle quitta le luthéranisme pour la religion grecque. Elle naquit dans un petit village de la Livonie. Ses parens étoient très-pauvres, et ne vivoient que du travail de leurs mains. Elle étoit encore fort jeune lorsqu'un pasteur luthérien, nommé Gluck, qui demeuroit à Marienbourg, la retira dans sa maison pour servir ses filles. A peine fut-elle nubile que les charmes de sa figure lui valurent l'attention de quelques jeunes gens. Elle eut même une espèce d'intrigue avec un livonien nommé Thisenhausen, qui apprenoit le latin chez le pasteur Gluck. Celui-ci, s'étant apperçu du goût de Catherine, s'empressa de la marier à un dragon suédois qui en étoit amoureux. Peu de temps après le dragon et sa femme furent faits prisonniers par un parti russe, et comme alors les prisonniers étoient traités en esclaves, Catherine fut menée au général Bauer, qui, bientôt, en fit présent à Scheremetoff. Scheremetoff la céda à Menzikoff, et au bout de deux ans, le tzar l'ayant vue par hasard, la retira des mains de Menzikoff. Quelques écrivains ont dit que le mari de Catherine avoit été conduit en Sibérie : d'autres prétendent qu'il a vécu long-temps à Riga, où on lui faisoit toucher secrètement une pension.

garda pas toujours la foi qu'il avoit droit
1720. d'en attendre. Il étoit rare, au contraire, qu'elle ne payât pas les infidélités de son époux par des infidélités pareilles, mais elle avoit soin de les tenir plus secrètes.

Catherine avoit choisi pour chambellan le jeune Moëns de la Croix dont la sœur, madame Balk, étoit auprès d'elle, et avoit, comme je l'ai déjà dit, dédaigné la main du tzar. Moëns étoit un bel homme; il ne tarda pas à faire une vive impression sur le cœur de l'impératrice, et sa passion fut bientôt apperçue par Jagouschinsky, qui avoit alors toute la confiance du tzar, et qui eut la cruauté de faire part à son maître de sa découverte. Toute la jalousie de Pierre se réveilla. Il jura de se venger, mais il voulut auparavant s'assurer par ses propres yeux, de la trahison de Catherine[1]. Il feignit de sortir de Pétersbourg pour aller

[1] Ce qu'il y a de singulier, c'est que, peu auparavant, Pierre Ier n'avoit puni que par six mois de galères, la brutalité d'un de ses contre-amiraux, nommé Villebois, qui, allant s'acquitter d'une commission auprès de l'impératrice, et étant ivre, n'eut pas plutôt vu les femmes de cette princesse sortir de l'appartement, qu'il se précipita sur elle, et la força de céder à ses désirs. Ce Villebois étoit né en Bretagne,

passer quelques jours dans l'une de ses maisons de plaisance, et se rendit secrètement au palais d'hiver; ensuite il envoya un page, dont il étoit sûr, porter ses complimens à l'impératrice, et lui dire qu'il étoit à Doupka, à quelques lieues de la capitale. 1724.

Le page, qui avoit eu ordre de tout observer, ne tarda pas à venir confirmer les soupçons du tzar, qui vola auprès de Catherine et la surprit dans les bras de son amant. Il étoit deux heures après minuit, et madame Balk veilloit à quelque distance de l'appartement de l'impératrice. Pierre, furieux, renversa un page qui se trouvoit sur son passage, et frappa Catherine de sa canne, mais il ne dit pas un mot à Moëns, non plus qu'à madame Balk, se réservant bien de les punir d'une manière plus sévère que par quelques coups de canne.

En sortant de chez Catherine, Pierre encore transporté de fureur, entra brusquement dans la chambre où étoit couché le

d'où il avoit fui pour n'être pas puni comme contrebandier. Il fut le père du grand-maître d'artillerie, Villebois, qui aida, depuis, Catherine II à monter sur le trône.

1724. prince Repnin[1] qui, réveillé en sursaut, et voyant le tzar, se crut perdu. — « Lève-» toi, lui dit le tzar, et écoute-moi. Tu » n'as pas besoin de t'habiller ». — Repnin se lève en tremblant. Pierre lui raconte ce qui vient de se passer, et ajoute : — « Je » suis décidé à faire trancher la tête à l'im-» pératrice, dès qu'il fera jour ». — « Vous » êtes offensé, et vous êtes maître absolu, » lui répondit Repnin, mais permettez-moi » de vous faire une respectueuse observation. » Pourquoi divulguer la funeste aventure » qui vous irrite? Vous avez été forcé de » détruire les Strélitz. Presque toutes les » années de votre règne ont été marquées » par des exécutions sanglantes. Vous avez » cru devoir condamner à mort votre pro-» pre fils. Si vous faites trancher la tête » à votre femme, vous ternirez pour jamais » la gloire de votre nom. L'Europe ne vous » regardera plus que comme un prince avide » du sang de vos sujets et de tous vos pro-» ches. Vengez votre injure; faites périr

[1] Repnin a raconté lui-même ces détails. C'étoit le grand-père du prince Nicolas Repnin qui a été, de nos jours, ambassadeur en Pologne et gouverneur de la Livonie.

» Moëns par le glaive des loix. Mais quant » à l'impératrice, il faut vous en défaire par » des moyens dont votre gloire n'ait point à » rougir. » 1724.

Pendant tout ce discours, Pierre étoit violemment agité. Il fixa long-temps ses regards sur Repnin, et sortit de la chambre sans proférer une parole. La perte de Moëns étoit déjà résolue. On l'arrêta, ainsi que madame Balk. On les renferma tous deux au palais d'hiver, dans un appartement où personne n'entroit que l'empereur lui-même, qui leur portoit des vivres. En même temps on répandit le bruit que le frère et la sœur s'étoient laissés corrompre par les ennemis de l'état, dans l'espoir de faire agir l'impératrice, auprès du tzar, contre les intérêts de la Russie.

Moëns fut interrogé par ce prince en présence du général Uschakoff, et après être convenu de tout ce qu'on vouloit, il eut la tête tranchée [1].

Madame Balk, sa sœur, reçut le knout, et on prétend que ce fut le tzar lui-même qui le lui infligea; ensuite elle fut reléguée en Sibérie.

[1] Le 27 novembre 1724.

1724. Moëns marcha au supplice avec beaucoup de fermeté. Il portoit toujours un bracelet de diamans où étoit un petit portrait de Catherine; mais comme on ne s'en apperçut point quand on l'arrêta, il trouva le moyen de le cacher sous sa jarretière, et lorsqu'il fut sur l'échafaud, il confia ce secret au pasteur luthérien qui l'accompagnoit, et à la faveur de son manteau, il lui glissa le bracelet pour le rendre à l'impératrice.

Le tzar fut témoin du supplice de Moëns, qu'il regardoit d'une des fenêtres du Sénat. Après l'exécution, il monta sur l'échafaud, prit la tête de Moëns par les cheveux, et exprima d'une manière brutalement énergique, combien il étoit satisfait de sa vengeance. Le même jour, ce prince eut la cruauté de conduire Catherine, dans une voiture découverte, devant le poteau où l'on avoit cloué la tête de l'infortuné. Catherine fut assez maîtresse d'elle-même pour ne pas changer de visage à la vue de ce terrible spectacle; mais on dit qu'en rentrant dans son appartement, elle versa un torrent de larmes[1].

[1] Ces détails sont tirés des Mémoires manuscrits déjà cités.

Depuis

Depuis cette époque, Pierre ne vit plus Catherine qu'en public. Il jeta au feu le testament par lequel il avoit nommé cette princesse héritière du trône, et il ne dissimula même pas le dessein où il étoit de se venger encore mieux d'elle. Mais la tendresse qu'il avoit pour ses deux filles, et le désir de voir au moins l'une d'elles mariée avant la disgrace de leur mère, lui firent suspendre les derniers coups qu'il vouloit porter à cette princesse. 1724.

Le duc de Holstein, mécontent de ce qu'à la mort de Charles XII, les Suédois ne l'avoient pas choisi pour roi, avoit passé en Russie, et sollicitoit le tzar de lui accorder la main de la princesse Anne Pétrowna. Le tzar montra d'abord de l'éloignement pour cette alliance : mais après l'aventure de Catherine et de Moëns, il se hâta d'y consentir.

Cependant Catherine, qui n'ignoroit pas le sort que son époux lui préparoit, ne crut pas devoir l'attendre. Depuis l'instant où elle avoit passé des bras de Menzikoff dans ceux de son maître, Catherine et le favori s'étoient promis de se défendre mutuellement, et on avoit effectivement vu tour à tour

1724. le crédit de l'un soutenir l'autre auprès du tzar [1]. Quand ils furent à la fois tout près de leur chute, ils s'entendirent encore mieux pour l'éviter. Le tzar mourut très-promptement; et toute la Russie crut que sa mort avoit été accélérée [2]. Quoi qu'il en soit, Menzikoff prit si bien ses mesures, que lorsque le sénat et les grands se furent assemblés pour décerner la couronne à celui qui en étoit le légitime héritier, au fils de l'infortuné Alexis, il les força de reconnoître

[1] L'avidité du prince Menzikoff le portoit à commettre beaucoup d'injustices et de malversations, que le tzar punissoit, autant qu'il pouvoit, par des coups de canne: mais, malgré cela, il lui laissoit ses emplois. Pierre I[er] croyoit qu'il étoit impossible d'empêcher les gens de sa nation de chercher à tromper; car il disoit souvent: — « Voulez-vous trouver un homme d'honneur et de probité dans un russe? regardez s'il a du poil dans la paume de la main; si vous ne lui en trouvez pas, dites hardiment que c'est un fripon ».

[2] Pierre I[er] n'étoit âgé que de 53 ans. On prétend qu'il mourut d'une rétention d'urine. Voltaire dit qu'il voulut faire un testament, et qu'il ne pût ni l'écrire ni le dicter. Les mémoires manuscrits de Magnan rapportent, au contraire, qu'il est très-probable qu'il fit ce testament, mais que comme il ne convenoit ni à la tzarine, ni à Menzikoff, ils prirent le parti de le supprimer.

Catherine I[ere]. pour souveraine de toutes les Russies [1]. 1725.

Les premiers jours du règne de Catherine I[ere]. furent agréables au peuple, parce qu'elle diminua les impôts, et qu'à l'extrême sévérité du gouvernement du tzar, on crut voir succéder un gouvernement doux. Menzikoff partagea d'abord avec l'impératrice la suprême puissance qu'il lui avoit fait acquérir; et ce qui est bien digne de remarque, c'est que, dans un siècle justement appelé le siècle des lumières, ces deux personnages placés à la tête du plus vaste empire du monde, ne savoient ni lire ni écrire. L'adroit et perfide Tolstoï dirigeoit presque toutes les affaires du cabinet Russe.

Cependant Catherine, qui, du vivant de Pierre I[er], avoit montré tant d'activité, de courage et d'ardeur pour les grandes entreprises, dédaigna bientôt les affaires, et s'abandonna entièrement au luxe et aux plaisirs. Elle prit à la fois deux nouveaux favoris, dont l'un étoit le jeune prince Sapieha,

[1] Les officiers des gardes, gagnés par Menzikoff et répandus dans la salle du conseil, menaçoient hautement de poignarder quiconque voudroit empêcher de proclamer Catherine impératrice.

1725. polonais, et l'autre un gentilhomme livonien, nommé Lœwenwolden. Ces deux rivaux s'attachoient à lui plaire également, et recevoient tour à tour des preuves de sa tendresse, sans que la jalousie troublât leur bonheur.

Ce fut alors qu'on vit tout à coup arriver à Pétersbourg un frère de Catherine, auquel elle fit prendre le nom de comte Skawronsky. Il amena avec lui sa femme et trois enfans [1]; ce qui étonna d'autant plus qu'on avoit toujours cru que l'impératrice ne connoissoit aucun de ses parens.

Cette princesse exécuta l'une des volontés de Pierre I[er]. en mariant la princesse Anne, sa fille aînée, au duc de Holstein. Mais on prétend que, comme elle savoit que le duc de Holstein étoit très-peu propre à avoir des héritiers, elle porta la complaisance maternelle jusqu'à conseiller à sa fille de se dédommager de la froideur du duc avec le colonel Bruhmer, jeune suédois attaché à ce

[1] Il avoit deux garçons et une fille. L'impératrice maria cette dernière à son favori Sapicha. On a imprimé dans plusieurs ouvrages que le tzar avoit connu le frère de Catherine : mais, suivant les mémoires manuscrits déjà cités, on s'est trompé.

prince ; et il paroît certain qu'Anne suivit 1726.
les conseils de sa mère[1].

Le duc de Holstein avoit un ministre nommé Bassewitz, homme intrigant et avide, qui, sans cesse, poussoit son maître à profiter de l'alliance de l'impératrice pour s'emparer d'une partie de l'autorité. Menzikoff, qui s'en apperçut, devint jaloux du duc de Holstein, et bientôt ils vécurent dans une mésintelligence ouverte[2]. Le duc de Holstein et son ministre n'étoient pas les

[1] C'est du mariage du duc de Holstein et d'Anne Petrowna que naquit le 21 février 1728, l'infortuné Pierre III, que les ennemis du duc n'appelèrent longtemps que *le fils de la duchesse de Holstein*. Le colonel Bruhmer fut le premier gouverneur de ce prince et l'accompagna en Russie sous le règne d'Elisabeth.

[2] La tzarine avoit donné l'ordre de préparer un armement formidable, pour forcer le roi de Danemarck à donner satisfaction au duc de Holstein, relativement au Schleswick. Tout à coup les magasins de la marine et un grand nombre de galères destinées à porter les troupes de débarquement, furent incendiés. L'on dit que, d'accord avec l'amiral Apraxin, Menzikoff y avoit fait mettre le feu, pour se venger du duc de Holstein. Il est vrai qu'on en accusa aussi les Danois. Peu après une escadre anglaise et une escadre danoise parurent devant Reval et devant Cronstadt, et semèrent l'épouvante jusques dans Pétersbourg.

1726. seuls ennemis de Menzikoff. Il en avoit un très-grand nombre d'implacables et secrets, parmi lesquels étoit Ostermann, le plus assidu de ses flatteurs.

Ostermann, né dans la Westphalie, d'un pasteur luthérien, avoit acquis la confiance de Pierre Ier, et étoit parvenu à la dignité de vice-chancelier; mais quoiqu'il eût eu le temps de s'accoutumer aux mœurs des Russes, il ne pardonnoit pas à Menzikoff de lui parler toujours avec une hauteur méprisante, et de le menacer souvent du knout et de la Sibérie[1]. Résolu de s'en venger, il vit que le seul moyen de perdre le favori étoit de lui faire hasarder une démarche imprudente. Il s'adressa alors au comte Rabutin, ministre de la cour de Vienne, et lui dit que s'il vouloit le seconder, il parviendroit à mettre sur le trône le jeune grand-duc, fils

[1] Ostermann avoit été d'abord secrétaire du comte Schaffiroff, le plus habile des ministres de Pierre Ier. Il eut l'ingratitude de cabaler contre Schaffiroff et de le faire disgracier. Il s'éleva jusqu'à la place de chancelier. Jaloux de tout mérite, il fit éconduire même le maréchal Munich. Enfin, en 1741, Elisabeth exila Ostermann sur les confins de la mer Glaciale, et il y mourut en 1747. — Son fils fut vice-chancelier sous le règne de Catherine II.

d'Alexis, et neveu de l'empereur d'Allemagne[1], parce qu'il ne falloit que gagner Menzikoff, en lui promettant de faire épouser une de ses filles au grand-duc. L'orgueil autrichien parut balancer quelque temps : mais à quoi ne se prête pas l'orgueil des ambitieux ? 1726.

Fier de l'adhésion de la cour de Vienne, Ostermann court chez Menzikoff et lui conseille de faire déclarer le jeune grand-duc héritier de l'empire, pour que le duc de Holstein ne monte pas sur le trône, à la mort de la tzarine. Il flatte en même temps le favori du mariage de sa fille avec le grand-duc, et il l'assure que la maison d'Autriche consentira à cette alliance. L'ambition et la haine s'unissoient pour aveugler Menzikoff. Ostermann lui persuada tout ce qu'il voulut. Alors le favori se servit de son long ascendant sur l'esprit de la tzarine, et de la crainte qu'il lui inspiroit, pour la déterminer à déclarer, au détriment de ses propres enfans, le grand-duc héritier du trône.

Dès que les courtisans, qui avoient à re-

[1] Le tzaréwitz Alexis avoit épousé une princesse de Wolfenbuttel, sœur de la femme de l'empereur Charles VI.

1726. douter la vengeance du fils d'Alexis, connurent la résolution de la tzarine, ils se réunirent au duc de Holstein pour en empêcher l'effet. Les chefs de ce parti étoient
1727. Tolstoï, Boutourlin et le comte de Vier, aventurier portugais, devenu ministre de la police en Russie, et beau-frère de Menzikoff, malgré Menzikoff lui-même[1].

Tolstoï eut la hardiesse de représenter à Catherine le danger qu'il y avoit pour elle et pour ses enfans, à désigner le grand-duc pour son successeur et à lui laisser épouser la fille de Menzikoff. Il fit plus ; il lui donna le conseil de disgracier le favori. Catherine balança, ne promit rien, et garda le silence avec Menzikoff, sur ce que lui avoit dit Tolstoï. Cependant Menzikoff,

[1] Le comte de Vier, plus connu en Russie sous le nom d'Antoine Manuelowitz, étoit mousse sur un navire marchand, lorsque Pierre Ier l'attacha à son service. Ce prince le mit par la suite à la tête du département de la police, dans laquelle Vier se fit une grande réputation. L'on ne pouvoit voyager que par caravane dans toutes les parties de la Russie, parce que les chemins étoient infestés de brigands, souvent protégés par les seigneurs. Vier parvint à réprimer ces désordres. Pour le récompenser, Pierre Ier lui donna le titre de comte, et lui fit épouser la sœur de Menzikoff.

bien servi par ses espions, apprit non-seulement ce qui s'étoit passé chez la tzarine, mais encore tout ce qu'on tramoit dans les secrètes entrevues qu'avoit Tolstoï avec le duc de Holstein, chez un Piémontais, nommé le comte Santi[1]. 1727.

Peu de jours après la démarche de Tolstoï, Catherine étant malade, et ayant fait appeler Menzikoff auprès de son lit, lui dit, en présence de la duchesse de Holstein, sa fille aînée, qu'elle désiroit que cette princesse lui succédât, et elle le conjura, au nom de leur ancienne amitié, d'avoir pour sa fille, le même zèle qu'il avoit eu pour elle. Menzikoff en fit le serment : mais en quittant la tzarine, il alla trouver Rabutin et Ostermann; et excité par leurs conseils, il résolut d'agir tout autrement qu'il ne l'avoit promis à cette princesse. Il n'y avoit pas de temps à perdre. Le médecin[2] de Catherine venoit

[1] Ce comte Santi avoit été impliqué en France dans la conspiration du prince de Cellamare. Renfermé à la Bastille, d'où il eut l'adresse de se sauver, il passa en Russie, s'introduisit à la cour, et y devint maître des cérémonies.

[2] Ce médecin s'appeloit Azzariti : c'étoit un italien, qui avoit, dit-on, lui-même occasionné la maladie de

1727. d'assurer Menzikoff qu'elle n'avoit pas encore deux jours à vivre.

L'ambition avoit alors amené à Pétersbourg le jeune prince de Holstein-Eutin[1], qui désiroit épouser la princesse Elisabeth; et l'amour, d'accord avec l'ambition, lui avoit assuré le cœur de cette princesse. Mais je ne sais quelle politique s'opposoit à leur union. On imaginoit qu'il étoit dangereux pour le repos de la Russie, que les deux filles du tzar fussent mariées en Allemagne. Menzikoff sut mettre à profit ces obstacles et la passion d'Elisabeth pour le prince de Holstein-Eutin. La tzarine qui, comme je l'ai déjà observé, ne savoit point écrire, se servoit de la main de la princesse Elisabeth pour les expéditions qui demandoient sa signature. Menzikoff se rendit chez la jeune princesse, et lui protesta, sous la foi du serment, qu'elle verroit aussitôt cesser les difficultés qui retardoient son mariage, pourvu qu'elle signât l'ordre d'arrêter Tolstoï et ses complices. Elisabeth signa; et, en moins d'une heure, Tolstoï, Boutourlin,

la tzarine, en lui prêtant son ministère pour une provocation d'avortement.

[1] Il étoit évêque de Lubeck.

le portugais Vier, le piémontais Santi, et plusieurs de leurs partisans, furent renfermés dans la forteresse de Pétersbourg[1]. 1727.

Menzikoff, Ostermann, Rabutin et Bassewitz[2] passèrent ensuite une partie de la nuit à fabriquer un testament, dans lequel Catherine Iere. nommoit pour son successeur le jeune grand-duc. Cette princesse mourut dans la même nuit[3]. Le testament fait en son nom, et dont elle n'eut

[1] Tolstoï fut ensuite envoyé en Sibérie où il mourut. Vier eut le même sort, après avoir reçu plus de cent coups de knout. Boutourlin et quelques autres furent exilés ailleurs.

[2] Quoique ministre du duc de Holstein, Bassewitz s'étoit depuis peu vendu à la cour de Vienne, et il y avoit déjà quelque temps qu'il s'étoit raccommodé avec Menzikoff et qu'il trahissoit son maître en faveur de ce dernier. Pour bien dire, Bassewitz n'obéissoit qu'à l'argent.

[3] Du 17 au 18 mai 1727. — La même nuit, tandis que tout étoit en alarmes au-dehors et dans l'intérieur du palais, le prince de Holstein-Eutin se rendit chez la princesse Elisabeth, et comme il y avoit déjà longtemps qu'il étoit renfermé avec elle, une des femmes de la princesse s'avisa de regarder à travers la serrure, et vit les deux amans occupés à toute autre chose qu'à s'affliger. Elle en avertit le duc de Holstein, qui étoit dans une chambre voisine : celui-ci passa aussitôt chez

1727. sans doute aucune connoissance, fut présenté au sénat, et on proclama le grand-duc empereur de Russie, sous le nom de Pierre II.

Pierre II monta sur le trône, à l'âge de treize ans. Sa jeunesse ne lui permettoit pas de gouverner. Menzikoff s'empressa de gouverner pour lui ; et, pour ne le laisser approcher que par les courtisans en qui il avoit lui-même quelque confiance, il le fit loger dans son propre palais. Le conseil de régence, nommé par le testament de Catherine Ière, ne s'assembla qu'une seule fois. Le duc et la duchesse de Holstein furent obligés de se retirer à Kiel, capitale de leur duché. Menzikoff fit ensuite fiancer sa fille [1] à Pierre II, et le comte Rabutin signa le contrat, au nom de l'empereur Charles VI.

Mais la fortune de Menzikoff étoit à son terme. Tandis que tout l'empire gémissoit

la princesse et renvoya l'évêque. Ce dernier eut la fièvre en rentrant chez lui. La petite vérole se déclara, et il en mourut. On verra par la suite que cet événement fut la principale cause du mariage de Pierre III avec Catherine II.

[1] Pierre II avoit de l'éloignement pour la fille de Menzikoff : il observoit qu'elle étoit sèche et maigre.

sous son despotisme, le jeune tzar commençoit à s'impatienter de son insolente tutelle. Ostermann fut un des premiers à s'en appercevoir ; et, ayant communiqué ses observations au chancelier Goloffkin et aux princes Galitzin et Dolgorouky, il engagea le premier à profiter d'une partie de campagne, pour inviter le tzar à s'affranchir de la tyrannie de Menzikoff. Le tzar y étoit déjà suffisamment disposé. Menzikoff qui, le matin, étoit sorti tout puissant de Pétersbourg, n'y rentra, le soir, que pour se voir charger de fers, et exiler en Sibérie[1]. Ce coup fut terrible ; mais, il le reçut avec courage. Le moment de sa chute fut le seul où il se montra digne du rang qu'il avoit occupé. Il prouva, comme tant d'autres, qu'il est plus aisé de supporter les disgraces de la fortune que ses faveurs. 1728.

Les Dolgorouky remplacèrent bientôt Menzikoff auprès du tzar, et songèrent à lui faire épouser une princesse de leur famille. Il ne sembloit pas facile d'exécuter ce projet, parce que Pierre II avoit beaucoup d'inclination pour sa tante Elisabeth qui, quoiqu'éprise d'un autre amant, rece-

[1] Il mourut dans son exil en 1729.

1729. voit avec complaisance les hommages du jeune souverain. Ivan Dolgorouky fit changer le tzar, en lui apprenant que la princesse Elisabeth avoit une intrigue amoureuse avec un soldat des gardes Préobraginsky[1]. Peu de temps après, le tzar prit du goût pour Catherine Dolgorouky, et on célébra ses fiançailles avec elle; mais il n'eut pas le temps d'achever son mariage. La veille même du jour où il devoit recevoir la bénédiction nuptiale, il fut attaqué de la pe-
1730. tite vérole, et en mourut[2].

A peine Pierre II eut-il fermé les yeux, que le sénat, les ministres, les grands et les députés du peuple de Moskow se rassemblèrent au Kremlin; et, d'après les insinuations d'Ostermann, ils élurent pour souveraine la duchesse de Courlande, seconde fille[3] du tzar Ivan, et nièce de Pierre Ier.

[1] C'étoit Alexis Razoumoffsky. Dans ce temps-là Elisabeth alla à pied en pélérinage au couvent de Troïtza, situé à soixante werstes de Moskow, pour demander au ciel le rétablissement de Razoumoffsky, qui étoit tombé malade.

[2] Il mourut à Moskow, dans la nuit du 29 au 30 janvier 1730.

[3] L'aînée étoit mariée au duc de Mecklenbourg. Anne

Il ne fut alors nullement question du fils de la duchesse de Holstein, ni de la princesse Elisabeth, sa tante, ou du moins on n'en parla que pour rappeler, qu'étant issus d'un double adultère[1], ils devoient rester l'un et l'autre à jamais exclus du trône. 1730.

Le prince Wassili-Lukowitz-Dolgorouky, qui avoit été l'amant heureux d'Anne Ivanowna, et qui, sans doute, espéroit le redevenir, fut chargé d'aller lui apprendre le choix que les Russes venoient de faire d'elle[2]. Cette princesse, qui étoit alors à Mittau, se rendit aussitôt à Moskow. Elle y fut, peu après, suivie par Biren, qu'on lui avoit fait promettre de n'y pas laisser venir.

Anne ne se ressouvint pas plus de la pro-

Ivanowna étoit veuve et sans enfans. Ostermann la fit élire. Parce que, comme il lui avoit autrefois enseigné à lire, il se flattoit d'avoir du crédit auprès d'elle.

[1] On observoit que quand Pierre Ier. épousa Catherine, le premier mari de cette princesse et l'impératrice Eudoxie Lapoukhin, étoient encore vivans.

[2] En entrant chez Anne Ivanowna, Dolgorouky trouva auprès d'elle un homme assez mal vêtu, à qui il fit signe de se retirer. Cet homme ne bougeant pas, Dolgorouky le prit par le bras pour le faire sortir. Anne l'arrêta. Cet homme étoit Ernest-Jean Biren, et ce fut ce qui occasionna la perte de la famille Dolgorouky.

1730. messe d'écarter son favori, que des conditions auxquelles elle avoit accepté l'empire, et qui restreignoient sa puissance. Par les conseils de Jagouschinsky et du prince Troubetzkoï, elle se fit reconnoître autocratrice de toutes les Russies. Cependant elle sembla ne s'être assise sur le trône, que pour se laisser gouverner, et Biren ne la gouvernoit que pour se livrer à toutes les fureurs de la haine. Les Dolgorouky devinrent ses premières victimes. Exilés d'abord auprès de Tobolsk, et ensuite rappelés, deux de ces princes périrent sur la roue, deux furent écartelés, trois autres eurent la tête tranchée, et le reste de cette famille, naguère si puissante, fut dépouillé de tous ses biens et relégué loin de Moskow. Presque tous les amis des Dolgorouky tombèrent sous la hache des bourreaux, ou furent traînés dans les déserts glacés de la Sibérie. Biren fit périr, dans les supplices, plus de onze mille personnes, et il en exila deux fois autant. On assure que l'impératrice se mettoit souvent à genoux devant lui pour l'adoucir; mais ni les prières ni les larmes de cette princesse ne pouvoient le toucher. Enfin, l'orgueil et l'implacable cruauté de Biren, firent oublier l'orgueil et

la

la cruauté de Menzikoff. Cependant Anne força les Courlandais à nommer, pour leur souverain, son barbare favori[1]; et dans le temps même où il versoit des torrens de sang, les courtisans russes et les ministres étrangers lui prodiguoient les plus viles flatteries[2]. 1737.

Les maux qui désoloient l'intérieur de la

[1] Il fut élu à la mort de Ferdinand, dernier prince de la maison de Kettler. Les Courlandais furent obligés de prendre pour souverain celui qu'ils savoient être petit-fils d'un palefrenier de leur duc Jacques III, et qu'ils avoient refusé d'agréger à leur noblesse. L'impératrice avoit déjà fait épouser à Biren une courlandaise de la maison de Treden. Un frère de la femme de Biren osa entreprendre un jour de faire violence à la princesse Elisabeth, qu'il avoit rencontrée seule dans le jardin de Pétershoff. Elisabeth s'en plaignit à l'impératrice Anne, qui ne fit que rire de la brutalité de Treden, et dit à Elisabeth qu'elle pouvoit bien laisser prendre à un noble courlandais ce qu'elle accordoit tous les jours à un grenadier des Gardes. Ce grenadier étoit, comme on sait, Alexis Razoumoffsky.

[2] On vit souvent, même dans des fêtes publiques, les ministres de Vienne, de Berlin et de Saxe, baiser la main du favori, et boire sa santé à genoux, après avoir porté ce toast : — « Malédiction à quiconque ne fait pas » de même, et n'est pas vrai, sincère et fidèle ami de » son altesse monseigneur le duc de Biren ! »

1737. Russie n'empêchèrent pas ses armées d'étendre, au-dehors, sa puissance. Elles placèrent l'électeur de Saxe, Auguste III, sur le trône de Warsowie, et contraignirent Stanislas Leczinsky de renoncer, pour la seconde fois, à la dangereuse préférence que lui avoient accordée les Polonais. Commandées par le célèbre maréchal Munich, elles secoururent l'empereur Charles VI, et vainquirent les Ottomans et les Tartares de la Krimée. Ce fut alors que se forma, à l'école de Munich et de la victoire, ce Lœwendalh, qui passa ensuite au service de France, et s'immortalisa par la prise de Berg-op-zoom[1].

Peu de temps après son avénement au trône, Anne avoit appelé auprès d'elle sa nièce, fille de la duchesse de Mecklenbourg, et la reconnoissant pour son héritière, elle
1739. lui avoit donné son nom, et l'avoit mariée[2]

[1] Le 17 septembre 1747.

[2] Plusieurs princes s'étoient présentés pour épouser cette princesse, qui fut depuis si malheureuse. Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume Ier, vouloit la faire épouser à son fils Frédéric, pour le voir hériter du trône de Russie, et pouvoir laisser celui de Prusse au prince Guillaume-Henri. Si ce projet avoit réussi, quel parti Frédéric II n'auroit-il pas tiré des grands moyens mis en sa puissance!

à Antoine Ulric, duc de Brunswick-Lunébourg. De ce mariage, naquit[1] un prince, nommé Ivan, qui fut déclaré grand-duc de Russie. Quelques mois après, Anne fut attaquée de la maladie qui la mit au tombeau[2]. Mais, avant sa mort, on lui fit signer un testament, par lequel, excluant de sa succession la duchesse de Brunswick, elle laissoit le trône à Ivan, et la régence à Biren. Le rusé Ostermann qui, de concert avec le favori, avoit fabriqué cet écrit, dressa en même temps une requête au nom des divers ordres de l'état, pour supplier Biren d'accepter la place de régent, que son ambition dévoroit d'avance; et ce qu'on aura peut-être de la peine à croire, malgré tout ce qu'on vient de lire, c'est que les principaux membres du clergé, les grands, les ministres, les sénateurs russes, furent assez lâches pour signer cette requête! 1740.

Le titre que venoit d'acquérir Biren, ne fit qu'accroître son orgueil et son despotisme. Loin d'avoir quelques égards pour le duc Antoine Ulric de Brunswick, père du jeune tzar, il le força de se démettre de ses em-

[1] Le 24 août 1740.
[2] Le 28 octobre 1740.

1740. plois. Il écarta de même tous ceux qui lui faisoient quelqu'ombrage. Il laissa entrevoir le projet qu'il avoit de faire passer le trône dans sa famille, en faisant épouser son fils à la princesse Elisabeth, et sa fille au jeune duc de Holstein[1].

Munich, qui étoit l'un de ceux à qui Biren devoit la régence, fut mécontent de n'en pas partager l'autorité. Dès-lors il résolut de rendre, au duc et à la duchesse de Brunswick, les droits dont il avoit aidé à les dépouiller. La proposition, qu'il ne tarda pas à leur en faire, fut acceptée avec transport. Un soir, que Munich avoit soupé chez le régent, et s'étoit long-temps entretenu avec lui[2], il le quitta pour se rendre au palais d'Hiver, qu'occupoit le jeune empereur et ses parens,

[1] Qui, depuis, a été empereur sous le nom de Pierre III.

[1] Biren logeoit au palais d'Eté. Pendant le souper, il paroissoit soucieux et demanda à Munich : — « M. le » maréchal, n'avez-vous jamais rien entrepris d'impor- » tant pendant la nuit ». — Le maréchal crut d'abord que son projet étoit pénétré ; mais il eut assez de sang froid pour répondre : — « Je ne me rappelle pas d'avoir » entrepris des choses extraordinaires pendant la nuit, » mais j'ai pour principe de saisir toutes les occasions » qui me semblent favorables ».

et après avoir engagé la duchesse de Bruns- 1740.
wick à mettre dans son parti les officiers et les cent quarante soldats qui étoient de garde auprès du tzar, il revint chez le régent, qu'il fit arrêter par un détachement de vingt hommes, commandé par l'aide de camp Manstein.

Les deux frères du régent, le général Bismarck, son beau-frère, et Bestuscheff, l'ame de son conseil, furent aussi arrêtés. Biren, renfermé à Schlusselbourg, n'y demeura que pendant l'instruction de son procès, après quoi on le conduisit en Sibérie; châtiment, sans doute, trop doux pour un monstre qui, pendant neuf ans, avoit, chaque jour, multiplié le nombre de ses victimes, et épouvanté la Russie de ses fureurs et de sa rapacité[1]!

La duchesse de Brunswick se déclara grande-duchesse et régente, et elle nomma le duc Antoine Ulric, son époux, généralissime des troupes. Munich eut la place

[1] Biren étoit tellement redouté, que lorsqu'il passoit à cheval dans les rues, ceux qui l'appercevoient, s'écrioient : — « C'est Biren, sauvons-nous ! » — Les gens à pied gagnoient la première porte ouverte. Ceux qui étoient en voiture, descendoient pour se prosterner.

1740. de premier ministre. Mais bientôt Ostermann, qui étoit l'ennemi secret de Munich, cabala contre lui, et fit entendre à la régente que le maréchal manquoit des connoissances nécessaires pour diriger les affaires étrangères, et même l'administration intérieure. Ces deux départemens furent ôtés à Munich. Imprudente ingratitude ! Munich se retira, et sa retraite prépara la chute de la régente.

Un des événemens les plus remarquables de la régence de la duchesse de Brunswick, fut l'arrivée à Moskow d'une ambassade de Thamas-Kouli-Khan. Après avoir usurpé le trône des Sophis et conquis l'empire du Mogol, Thamas-Kouli-Khan, qui avoit entendu vanter la beauté de la princesse Elisabeth, l'envoya demander en mariage, en promettant d'introduire en Perse la religion grecque[1]. Son ambassadeur étoit accompagné de seize mille hommes et de vingt pièces de canon. Mais on engagea cette troupe à s'arrêter auprès de Kislar sur les bords du Terek, et l'ambassadeur ne fit son entrée dans Moskow qu'avec une suite de trois mille personnes à cheval. Il présenta à la régente,

[1] Mémoires du général Manstein.

de la part du Schah, quatorze éléphans et beaucoup de pierreries, parmi lesquelles il y avoit de très-gros diamans [1]. Les présens furent acceptés, et les propositions de mariage refusées. 1740.

Avant la mort de l'impératrice Anne, la duchesse de Brunswick avoit conçu une vive passion pour le comte Lynar, ministre de Saxe à Pétersbourg. L'impératrice qui en fut instruite, pria Auguste III de rappeler Lynar. Mais, dès que la duchesse parvint à la régence, Lynar reparut en Russie. Aidée par Julie de Mengden, sa favorite, la régente s'abandonna entièrement à son penchant pour Lynar, et négligea les plus importantes affaires. Antoine Ulric s'apperçut de l'inconduite de sa femme; il lui en fit des reproches, et bientôt une grande mésintelligence régna entre les deux époux.

[1] Ces diamans venoient du Mogol. Thamas-Kouli-Khan rapporta de cet empire la valeur d'environ trois milliards de livres tournois en pierreries, en or, en argent, et en autres objets précieux. Le seul trône du paon qu'il enleva de Dehli, étoit estimé 202,500,000 francs, ou neuf kiourours. Le kiourour fait cent laks, le lak fait cent mille roupies, et la roupie vaut 2 francs et 20 centimes.

1740. Les ministres russes ne s'accordoient pas mieux entr'eux que la régente et son mari. Ostermann redoutoit Goloffkin [1], qui s'efforçoit de balancer le crédit, et de contrarier les projets d'Ostermann. Le tzar Ivan, encore au berceau, sembloit être oublié, même de ses parens. Quel moment pour les ambitieux qui désiroient une révolution! Ils ne manquèrent pas d'en profiter.

1741. La foible, bigote et voluptueuse Elisabeth n'étoit guère propre à conspirer pour s'emparer de l'héritage de Pierre Ier, son père. Livrée à d'obscures intrigues de galanterie, ou plutôt de débauche, elle ne trouvoit de bonheur que dans ce honteux commerce [2]. Mais l'ambition des gens qui l'entouroient sut la forcer à prêter son nom à leurs projets. Un chirurgien, d'extraction française, nommé Lestocq, entreprit de la placer sur le trône, et y réussit.

Elisabeth s'étoit concilié l'affection des régimens des gardes, parce qu'elle les traitoit

[1] Ce Goloffkin étoit vice-chancelier et fils de celui qui avoit été grand-chancelier sous les règnes précédens, et auquel Ostermann avoit succédé.

[2] Elisabeth disoit souvent aux femmes qui la servoient, qu'elle n'étoit heureuse qu'autant qu'elle avoit de l'amour.

ordinairement avec beaucoup de bienveil- 1741.
lance et de familiarité : cependant cela ne suffisoit pas. Il falloit de l'argent pour les engager à se révolter et à la proclamer impératrice. Lestocq s'adressa à La Chetardie, ambassadeur de France : La Chetardie, dont tous les vœux étoient de voir régner une princesse qui devînt l'alliée de la France, et frustrât Marie-Thérese des secours de la Russie, donna à Lestocq, non seulement toutes les sommes dont il eut besoin, mais des conseils qui lui étoient également nécessaires. On gagna d'abord une trentaine de grenadiers du régiment Préobraginsky; et l'exécution du projet fut fixée à la fête de la bénédiction des eaux [1], parce que ce jour là les troupes ont coutume de s'assembler sur les bords de la Newa. Mais l'indiscrétion de Lestocq ne permit pas d'attendre jusqu'à cette époque. Ce pétulant conspirateur laissa bientôt découvrir et ses liaisons avec La Chetardie et ses démarches auprès des gardes.

La régente apprit de tous côtés qu'on tramoit des complots contr'elle et contre l'empereur son fils. Au lieu d'en faire surveiller les auteurs, elle se contenta d'en parler à

[1] Le 5 janvier.

1741. Elisabeth, qui, en versant des larmes et avec toute l'apparence de la plus grande ingénuité, l'assura de son innocence et de celle de Lestocq.

A peine Elisabeth fut sortie qu'Ostermann, le marquis de Botta, ministre de la cour de Vienne, et le duc Antoine Ulric représentèrent à la régente que le précipice s'ouvroit sous ses pas. et qu'elle n'avoit pas un moment à perdre pour l'éviter. Mais son indolence et une sorte de fatalité l'y entraînoient. Le duc Antoine Ulric lui ayant dit qu'il alloit ordonner d'arrêter les conspirateurs. — « Gardez-vous en bien, lui répondit-elle. Elisabeth jure qu'elle n'a formé aucun complot; et ses larmes prouvent qu'elle est sincère. » — Quels garans ! Si la régente eût un peu mieux connu son sexe, elle auroit su que les larmes d'une femme ne sont pas toujours une preuve de sa sincérité.

Lestocq sachant qu'on soupçonnoit son projet, et voulant en hâter l'exécution, remit à Elisabeth une carte sur laquelle il avoit dessiné le portrait de cette princesse avec la couronne impériale, et sur le revers elle étoit représentée avec un voile et entourée de roues et de gibets. — « Choisis-

» sez de l'un ou de l'autre, madame, » — lui dit-il[1]. Dès ce moment les irrésolutions d'Elisabeth parurent fixées. Cependant le soir, Lestocq et le comte Woronzoff eurent beaucoup de peine à l'arracher d'auprès d'un tableau de la Vierge, devant lequel elle s'étoit mise à genoux. Ils la firent monter dans un traîneau, et la conduisirent d'abord aux casernes du régiment Préobraginsky, où les trente soldats de son parti travailloient à corrompre leurs camarades. L'argent en eut bientôt gagné jusqu'à trois cens, qui prêtèrent serment de fidélité à la princesse. Elle se mit à leur tête et se rendit au palais d'Hiver. A l'approche de cette troupe, le tambour ayant voulu battre l'alarme, Lestocq prit un couteau et creva la caisse[2]. Un détachement de grenadiers fut chargé d'enlever la régente et son époux, et de les conduire à Schlusselbourg. D'autres grenadiers entrèrent dans l'appartement du jeune empereur, qu'ils trouvèrent endormi. L'innocence et les charmes de l'enfance eurent quelque pouvoir sur ces hommes féroces. Ils en-

1741.

[1] Mémoires de Manstein.

[2] C'est ce qui fit dire à quelques personnes qu'Elisabeth devoit le trône à une peau d'âne.

1741. tourèrent en silence le berceau d'Ivan, et attendirent respectueusement son réveil. Lorsqu'ensuite on porta cet enfant à Elisabeth, elle le prit dans ses bras et le caressa. Puis, le voyant sourire au bruit des acclamations qui retentissoient aux portes du palais, elle ne put s'empêcher de dire : — « Enfant infortuné ! tu ne sais pas, hélas ! » que ce sont les cris de joie de ceux qui te » précipitent du trône ! »

En rentrant dans son palais, Elisabeth donna ordre d'arrêter le maréchal Munich [1], Ostermann, Goloffkin, et quelques officiers attachés à la régence. Les premiers furent ensuite condamnés à perdre la vie, mais l'im-

[1] Munich fut arrêté sous prétexte d'avoir servi la régente : mais son véritable crime, aux yeux d'Elisabeth, étoit d'avoir puni par quelques jours de prison, un manquement de service du grenadier Alexis Razoumoffsky. On fit au maréchal de Munich un procès dans lequel on l'accusoit d'avoir trop dépensé à l'armée, et d'avoir fait périr bien des soldats en remportant la victoire. Cela ressembloit absolument au procès que le cardinal de Richelieu fit faire au maréchal de Marillac. Munich, impatienté des questions de ses juges, leur dit : — « Dressez vous mêmes les réponses que vous voulez » que je fasse et je les signerai. » — On le prit au mot ; il signa, et fut condamné à être écartelé.

pératrice se contenta de les envoyer en exil[1]. — 1741.

Cependant dès que le jeune tzar Ivan, sa mère et le reste de sa famille furent renfermés à Schlusselbourg, on convoqua le sénat et les grands, on assembla les troupes, et Elisabeth fut solennellement proclamée impératrice.

Cette princesse n'oublia pas ceux qui l'avoient aidée à faire une révolution si heureuse pour elle. Elle leur prodigua les récompenses, et ennoblit tous les grenadiers du régiment Préobraginsky, générosité dangereuse, qui fit trop sentir à une soldatesque insolente l'avantage d'oser trafiquer du trône, et de trahir les maîtres qu'elle devoit défendre[2].

[1] Munich fut envoyé à Pelim, et Ostermann sur les bords de l'Oby. Ce dernier, condamné à être décapité, n'obtint sa grâce que sur l'échafaud. — Munich gagna sa vie à Pelim en donnant des leçons de mathématiques à quelques jeunes gens des environs de sa solitude, et en vendant le lait de quelques vaches qu'il s'étoit procurées.

[2] Les grenadiers du régiment Préobraginsky demandèrent que les étrangers fussent tous massacrés. Elisabeth eut horreur de cette proposition, et tâcha d'appaiser ces féroces soldats. Mais dès qu'elle fut partie pour Moskow, ils commirent toute sorte de désordre dans Pétersbourg, et assassinèrent plusieurs étrangers, même de ceux qui étoient au service de Russie.

LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Tableau des premières années du règne d'Elisabeth. — Caractère de cette Princesse et de ses Favoris. — Elle nomme pour son héritier, le jeune Duc Charles-Pierre Ulric de Holstein-Gottorp, qui régna, depuis, sous le nom de Pierre III. — Mariage de ce Prince avec Sophie-Auguste d'Anhalt-Zerbst, qui prend le nom de Catherine-Alexiewna. — Le Chambellan Soltikoff devient Favori de cette Princesse. — Naissance de Paul Pétrowitz. — Poniatowsky succède à Soltikoff. — Intrigues de Bestuschef et son exil. — Mort d'Elisabeth.

1742. Le succès facile des dernières conspirations dont j'ai tracé le tableau, ne pouvoit qu'en enfanter de nouvelles. Le marquis de Botta, ministre de Vienne, vit, avec dépit, la France enlever à l'Autriche l'appui de la Russie, et forma le dessein d'opérer une autre révolution, pour rendre à sa cour l'ascendant qu'elle venoit de perdre. Il ne lui étoit pas difficile de trouver des conjurés, dans un pays où les

divers prétendans au trône ont toujours un parti de mécontens, prêt à se rallier à leur nom. 1742.

Le marquis de Botta s'adressa, d'abord, à madame Lapoukhin, qu'on regardoit comme la plus belle femme de son siècle, et qui gémissoit de l'exil de son amant Lewœnwolde [1]. Madame Lapoukhin eut l'adresse d'engager son mari à conspirer avec elle; et bientôt ils comptèrent, parmi leurs partisans, le chambellan Lilienfeld, la sœur du vice-chancelier Goloffkin, et quelques autres personnages assez importans. Le départ du marquis de Botta, pour Berlin, ne refroidit point les conjurés; au contraire, ce ministre eut l'art de les animer, en leur mandant que le roi de Prusse ne désiroit pas moins que la reine de Hongrie, de voir Elisabeth précipitée du trône.

Cependant les conjurés n'exécutèrent aucun projet, parce qu'ils manquoient d'un chef propre à les diriger, et à porter les premiers coups. Ils furent découverts; ils reçurent le knout, eurent la langue coupée, et allèrent traîner d'impuissans regrets dans les déserts de la Sibérie [2].

[1] Le même qui avoit été aimé de Catherine Ière.

[2] Madame Lapoukhin, qui étoit enceinte, fut très-cruellement traitée par le bourreau, et l'on imputa à

1742. Marie-Thérèse s'empressa de déclarer qu'elle n'avoit eu aucune part aux complots de son ministre Botta, et, pour le prouver, elle le rappela de Berlin, et eut la politique de le faire renfermer quelque temps dans une forteresse. Le grand-chancelier de Russie[1] fut presqu'aussitôt gagné, et raccommoda les deux souveraines ; mais Elisabeth ne pardonna jamais au roi de Prusse l'approbation qu'il avoit, disoit-on, donnée à la conjuration de Botta.

Elisabeth ressembloit à la belle Catherine sa mère, et étoit encore plus belle. Elle possédoit une taille avantageuse et admirablement proportionnée ; et quoique ses traits fussent un peu grands, sa physionomie n'en avoit pas moins une douceur inexprimable, qu'elle augmentoit encore par les grâces d'une conversation souvent enjouée et presque toujours flatteuse. Mais si elle égaloit sa mère par ces avantages qui prêtent tant de charme à la société d'une femme, si elle la surpassoit

Elisabeth d'avoir été bien aise de punir en elle, non-seulement l'audace d'avoir conspiré, mais un autre crime, qu'une femme pardonne bien rarement, celui de la surpasser en beauté.

[1] Bestucheff.

dans

dans son goût démesuré pour les plaisirs, 1742.
elle étoit loin d'avoir, comme elle, cette force d'ame qui donne à ceux dont elle est le partage, un ascendant irrésistible sur tout ce qui les entoure. Au lieu de savoir dominer les autres, Elisabeth se laissoit sans cesse dominer, et cette foiblesse fut la première cause du malheur de son successeur.

Pour mieux vivre à l'abri de toute dépendance, Elisabeth refusa constamment de prendre un époux avec lequel il lui eût fallu partager l'empire ; mais elle n'en goûta pas moins les délices de l'amour, même les douceurs de la maternité ; et comme elle réunissoit à ses autres foiblesses, celle d'être dévote, Alexis-Grégoriewitsch Razoumoffsky, son grand-veneur, sut la décider à lui donner secrètement la main. Les comtes Tarrakanoff et leur sœur[1], ont été le fruit de

[1] Je rapporterai plus bas la fin malheureuse de cette jeune princesse, et les traitemens barbares que lui firent éprouver Catherine II et Alexis Orloff, lorsque ce dernier l'eut enlevée de l'Italie, où elle avoit été conduite par le prince Radziwill.

L'un des frères Tarrakanoff vit encore. L'autre mourut à Pétersbourg d'une manière funeste. Destiné à entrer dans le collége des Mines, il suivoit un cours de chymie chez le professeur Lehmann, et en mettant

1742. cette union clandestine. Razoumoffsky[1] n'étoit cependant pas le seul amant d'Elisabeth ; elle avoit besoin d'en changer souvent : mais, infidelle dans ses plaisirs, et constante dans sa tendresse, elle conservoit toujours, pour Razoumoffsky, le sentiment qui l'avoit portée à descendre jusqu'à lui, lorsqu'il n'étoit que grenadier dans un régiment des gardes.

A son goût pour la volupté, Elisabeth joignit, d'abord, la passion de la bonne chère ; ensuite elle se livra à celle du vin. Les festins, les bals, les mascarades, les amusemens les plus puériles l'emportoient à ses yeux sur les affaires, et remplissoient les journées qu'elle avoit promis d'employer au bonheur de l'empire.

Le comte Ivan Ivanowitz Schouwaloff, fut un des favoris d'Elisabeth ; mais il ne se servit guère de son crédit que pour augmenter ses richesses, qui étoient déjà excessives,

sur le fourneau un vase rempli de poison, il le cassa et fut suffoqué. Lehmann, accouru à son secours, eut le même sort.

[1] L'impératrice Elisabeth combla de bienfaits Alexis Razoumoffsky. Elle lui avoit fait présent du palais d'Anitzkoï, qui, après la mort de ce favori, rentra dans les domaines de la couronne ; et ce qui est remarquable, c'est que Catherine II a, depuis, donné ce palais à Potemkin.

et il laissoit à son cousin Pierre Schouwaloff, la fureur d'intriguer [1]. Flatteur adroit de l'impératrice, Ivan Schouwaloff ne lui parloit jamais que d'humanité ou de gloire. Il lui extorqua, par ce moyen, des dons immenses, et il lui inspira le désir de faire écrire l'histoire du règne de Pierre Ier, désir qu'il sut aussi tourner à son profit, en s'attirant les louanges de Voltaire. 1742.

Mais celui qui, sans être amant d'Elisabeth, eut, pendant long-temps, le plus d'ascendant sur son esprit, fut le grand-chancelier Alexis Bestuscheff-Riumin [2], l'homme le plus hardi et le plus habile de toute la Russie. Il gouvernoit, à la fois, l'impéra-

[1] Pierre Schouwaloff avoit conçu l'espoir de s'emparer du trône au préjudice du Grand-Duc, projet qui paroissoit si extravagant qu'Elisabeth elle-même ne faisoit qu'en rire.

[2] Le grand-chancelier étoit fils d'un officier écossais, nommé Best, que Pierre Ier mena en Russie à son retour d'Angleterre. Le nom de Best signifie bête, en russe, et est une grosse injure. Aussi Pierre Ier disoit quelquefois à Best de changer de nom. — « Eh » bien! si votre majesté n'aime pas mon nom, répondit » un jour l'écossais, je la prie de m'en donner un autre. » — « En ce cas là, tu t'appeleras Bestuscheff, répliqua » le tzar, et tu seras devenu tout-à-fait russe. »

1742. trice, les favoris, les ministres. Il régloit seul, pour ainsi dire, tout ce qui se faisoit au dehors comme au dedans de l'empire.

Bestuscheff s'étoit appliqué aux affaires et à l'intrigue depuis plus de quarante ans. Après avoir accompagné les ambassadeurs russes, au congrès d'Utrecht, il s'étoit perfectionné en Angleterre, à l'école des ministres de Georges Ier. Revenu à Pétersbourg, il avoit été nommé ministre à la cour de Stockholm, puis à celle de Copenhague. Ensuite il fut attaché à Anne Ivanowna, duchesse de Courlande, qui, en montant sur le trône, le chargea de se rendre à Hambourg, en qualité d'envoyé extraordinaire auprès du cercle de la Basse-Saxe. Dévoué au féroce Biren, il fut d'abord arrêté avec ce dernier; mais il eut assez d'adresse et de bonheur pour ne pas partager son exil. Lorsqu'Elisabeth parvint au trône, Lestocq lui présenta Bestuscheff, qui, bientôt élevé à la place de grand-chancelier [1], profita de son crédit pour payer Lestocq de la plus noire ingratitude.

Bestuscheff étoit, non-seulement jaloux de la faveur de Lestocq, mais il haïssoit en lui

[1] A la mort du prince Tscherkaski, successeur d'Ostermann.

l'ami de la France. Le départ de La Chetardie avoit laissé, à la cour de Pétersbourg, un champ libre aux intrigues de l'Autriche et de l'Angleterre, et son retour ne put en arrêter l'effet[1]. Bestuscheff trouva le moyen de persuader à Elisabeth que l'ambassadeur français n'étoit revenu que pour cabaler contr'elle. Il eut l'infame audace de faire assassiner un courrier de ce ministre, et, muni de ses dépêches chiffrées, qu'il interpréta à sa fantaisie, il se rendit auprès de l'impératrice, et les lui présenta en l'assurant qu'elles étoient remplies de calomnies et de projets dangereux. Elisabeth le crut, et fit donner ordre à La Chetardie de s'éloigner. La Chetardie partit aussitôt. Instruit de l'assassinat de son courrier, il appréhenda qu'on ne se permît un pareil attentat contre lui-même. Il ne se trompoit pas. Avant d'être rendu aux frontières de la Russie, il fut assailli par des satellites de Bestuscheff, qui lui tirèrent plusieurs coups de fusil, et 1742.

[1] L'Autriche et l'Angleterre donnoient beaucoup d'argent à Bestuscheff. Ce ministre étoit très-joueur, et lorsqu'il perdoit, il payoit, non avec de la monnoie russe, mais avec des ducats d'Allemagne ou avec des guinées.

tuèrent un domestique derrière sa voiture.

1742. Quelque temps après, Bestuscheff parvint à rendre Lestocq suspect à l'impératrice. Le malheureux Lestocq fut arrêté, dépouillé de tous ses biens et exilé dans un village de la province d'Arkhangel. Ainsi les deux hommes qui avoient le plus contribué à élever Elisabeth à l'empire, furent, sur un léger soupçon, sacrifiés par elle : triste exemple de ceux qui comptent sur la reconnoissance des princes !

Cependant Elisabeth voulant ôter à la famille d'Anne Ivanowna l'espoir de remonter sur le trône, désigna, pour lui succéder, Charles-Pierre Ulric, fils du duc de Holstein-Gottorp, et d'Anne, fille de Pierre Ier ; et l'ayant appelé à Pétersbourg en 1742, elle lui fit abjurer le luthéranisme pour la religion grecque, prendre le nom de *Pierre Fedorowitz*, et le déclara Grand-Duc de Russie et son héritier présomptif. Ce prince n'étoit alors âgé que de quatorze ans.

Le lendemain même que Pierre fut désigné successeur de l'impératrice Elisabeth[1], trois

[1] Il fut nommé Grand-Duc le 17 novembre, et les ambassadeurs suédois arrivèrent le 18. — Ces ambassadeurs étoient le comte de *Bonde* et les barons d'*Hamilton* et de *Schæfer*.

ambassadeurs de Suède arrivèrent à Pétersbourg pour annoncer à ce jeune prince, que le sénat de Stockholm l'avoit choisi pour remplacer Frédéric Ier, à qui son grand âge ne permettoit plus de porter le sceptre. Pierre venant de se dévouer à la Russsie, ne se crut pas maître d'accepter l'élection des Suédois; et il sembla que le sort ne lui offroit, presque à la fois, deux couronnes, que pour lui rendre plus funeste celle qu'il préféroit. En remerciant les ambassadeurs Suédois, ce prince les chargea d'inviter le sénat à choisir pour roi l'évêque de Lubeck, Adolphe-Frédéric de Holstein, son oncle, qui fut, en effet, élu au bout de quelques mois. 1742.

Trois ans après [1], on songea à faire épouser au Grand-Duc, Sophie-Auguste d'Anhalt-Zerbst [2], sa cousine germaine, qui avoit environ un an moins que lui, et qui, en embrassant le rit grec, changea son nom en celui de Catherine Alexiewna, qu'elle a rendu si célèbre. 1745.

[1] En l'année 1745.

[2] Elle naquit le 25 avril 1729, à Stettin, dans la Poméranie prussienne. Le prince Chrétien-Auguste d'Anhalt-Zerbst, son père, étoit gouverneur de cette ville.

1745. Toute l'Europe fut trompée sur les causes de cette alliance, qu'on attribua à la seule entremise du roi de Prusse. Il est vrai que Frédéric l'avoit désirée; mais sans un motif étranger à la politique, les sollicitations de ce monarque seroient restées sans effet.

L'on a vu, dans le livre précédent, que, long-temps avant de monter sur le trône des tzars, Elisabeth avoit été promise au jeune prince de Holstein-Eutin, frère de la princesse d'Anhalt-Zerbst, mère de Catherine, et qu'au moment où le mariage devoit se célébrer, le prince tomba malade et mourut. Elisabeth, qui l'aimoit avec excès, s'abandonna à la plus amère douleur, et dans son désespoir elle fit vœu de renoncer à l'hymen, vœu qui, comme je l'ai déjà dit, a été, au moins publiquement, observé. Si même on vit depuis Elisabeth céder à l'amour que lui inspirèrent plusieurs de ses courtisans et de ses soldats, elle n'en conserva pas moins une vive tendresse pour l'objet de sa première passion. Elle rendoit à sa mémoire une espèce de culte, et n'en parloit qu'en versant des larmes.

La princesse d'Anhalt-Zerbst, n'ignorant pas le tendre souvenir qu'Elisabeth

conservoit de son frère, résolut d'en profiter pour assurer un trône à sa fille. Son projet fut confié au roi de Prusse, qui y applaudit, et bientôt après l'appuya de tout son pouvoir. 1745.

La princesse de Zerbst se rendit à Pétersbourg, où Elisabeth l'accueillit avec amitié. Sa fille, qui étoit jolie et parée de toutes les grâces de la jeunesse, fit d'abord une assez forte impression sur le cœur du jeune Grand-Duc; et comme il étoit lui-même alors fort bien fait, et doué d'une figure très-avantageuse, l'attachement devint réciproque et fut bientôt l'objet des entretiens de la cour. Elisabeth elle-même le remarqua et n'en parut point fâchée. La princesse de Zerbst, qui épioit le moment favorable, ne perdit point de temps, courut se jeter aux pieds de l'impératrice, lui peignit l'inclination des deux jeunes amans comme une passion insurmontable, et lui rappelant l'amour qu'elle avoit eu pour le prince de Holstein son frère, elle la conjura de faire le bonheur de la nièce de ce prince si regetté.

Il n'en falloit pas tant sans doute pour décider l'impératrice. Elle mêla ses pleurs à ceux de la princesse de Zerbst, et lui promit

1745. en l'embrassant que sa fille seroit Grande-Duchesse.

Le lendemain, le choix d'Elisabeth fut annoncé au conseil et aux ministres étrangers. Le mariage fut fixé à un jour assez prochain, et l'on en ordonna les apprêts avec une magnificence digne de l'héritier du trône des Russes.

Mais le sort qui jusqu'à ce moment avoit paru si favorable au Grand-Duc, commença à se tourner contre lui, et Catherine fut menacée de perdre son amant comme Elisabeth avoit perdu le sien. Le Grand-Duc fut attaqué d'une fièvre violente, et une petite vérole très-maligne ne tarda pas à se déclarer[1]. Ce prince ne succomba cependant pas à cette maladie, mais il en conserva des traces cruelles. La métamorphose fut terrible. Il perdit les charmes de son visage, et devint contrefait et presque hideux.

On ne laissoit point approcher la jeune princesse de l'appartement du Grand-Duc. Sa mère lui rendoit compte des progrès de la maladie de ce prince. Voyant combien il étoit changé, et espérant affoiblir l'effet que

[1] C'étoit en revenant de Kiœf en Ukraine, où la dévote Elisabeth étoit allée en pélérinage avec sa cour.

sa première vue feroit sur sa fille, elle le lui peignoit comme un des hommes les plus laids qu'elle pût imaginer, et elle lui recommandoit en même temps de dissimuler le dégoût qu'il lui inspireroit. La jeune princesse ne revit le Grand-Duc qu'avec une secrète horreur. Elle sut pourtant se contraindre; et courant au-devant du prince, elle l'embrassa avec toutes les apparences de la joie. Lorsqu'ensuite elle rentra dans son appartement, elle se rappela toute l'étendue de son malheur, tomba évanouie, et fut trois heures avant de reprendre l'usage de ses sens. 1745.

Le chagrin que la jeune princesse venoit d'éprouver ne lui fit point chercher à différer d'épouser le Grand-Duc. L'impératrice voyoit avec plaisir cette alliance; la princesse de Zerbst la désiroit avec passion, et les conseils de l'ambition déjà plus puissans sur le cœur de Catherine que les volontés de sa mère et celles de l'impératrice, ne lui permettoient pas d'hésiter.

L'hymen fut donc célébré; mais malgré le penchant qui s'étoit manifesté entre le Grand-Duc et la princesse dès le premier moment où ils s'étoient vus, la nature ne les avoit

1745. pas destinés à s'aimer long-temps, et le changement survenu dans les traits du prince ne fut pas la seule cause de l'indifférence de sa jeune épouse. Pierre avoit une imperfection qui, quoiqu'aisée à détruire, sembloit bien plus cruelle : la violence de son amour, ses efforts réitérés ne purent le faire réussir à consommer le mariage. Si ce prince s'étoit confié à quelqu'un qui eût eu un peu d'expérience, l'obstacle qui s'opposoit à ses désirs eût été vaincu. Le dernier des sectateurs de Moïse ou le moindre chirurgien l'en auroit délivré. Mais telle étoit la honte dont l'accabloit ce malheur, qu'il n'eut pas même le courage de le révéler, et la princesse, qui ne recevoit plus ses caresses qu'avec répugnance, et qui n'étoit pas alors moins inexpérimentée que lui, ne songea ni à le consoler, ni à lui faire chercher des moyens qui le ramenassent dans ses bras. Cependant ils vécurent quelque temps dans une intelligence apparente, que Catherine prolongea tant qu'elle crut en avoir besoin.

Cette princesse, élevée non loin de la cour du grand Frédéric, où tout respiroit l'amour des sciences et des beaux-arts, joignoit à la beauté et à l'esprit très-juste

qu'elle avoit reçu de la nature, des connois- 1745.
sances étendues, et la facilité de s'exprimer avec élégance dans plusieurs langues.

Pierre avoit aussi de l'esprit, mais son éducation étoit très-négligée. Il possédoit un cœur excellent, mais il manquoit de politesse. Il étoit d'une assez grande taille, mais laid et presque difforme. Il rougissoit souvent de la supériorité de sa femme, et sa femme rougissoit de le voir trop peu digne d'elle ; enfin, il ne savoit pas la rendre heureuse. De là naquit cette haine mutuelle que les courtisans ne tardèrent pas à découvrir, et qui s'accrut si rapidement.

Par une bizarrerie cruelle, Elisabeth sembloit craindre que son neveu ne fût trop instruit et ne se rendît trop recommandable. Dès l'instant qu'elle l'eut choisi pour successeur, elle le regarda comme un rival. C'est pour cela peut-être qu'elle lui ôta le colonel Bruhmer [1], qui avoit commencé son éducation dans le Holstein, et qu'elle mit auprès de lui Tschoglokoff, l'un des esprits les plus bornés de la Russie. En vain quelques hommes vertueux, car il s'en trouve même à la cour de

[1] L'on a vu dans le premier Livre, pourquoi Bruhmer fut chargé de l'éducation de Pierre III.

1745. Pétersbourg, en vain quelques femmes estimables, car il y en avoit auprès d'Elisabeth, en vain, dis-je, ces personnes qu'affligeoient l'ignorance et l'espèce d'abandon où on laissoit le jeune Pierre, voulurent en faire pressentir le danger à sa tante, l'impératrice fut sourde à leurs représentations, et les repoussa quelquefois avec dureté.

On peut citer, entr'autres exemples, celui d'une femme de chambre, nommée Iohanna, qui eut le courage de demander à cette princesse pourquoi elle écartoit le Grand-Duc de toutes les délibérations du conseil. — « Si » vous ne lui laissez rien apprendre de ce » qu'il faut savoir pour gouverner, ajouta-t-» elle, que voulez-vous donc qu'il devienne, » et que voulez-vous que devienne l'em-» pire? » — Pour toute réponse, Elisabeth la regardant avec colère, lui dit : — « Iohanna, » sais-tu où est la Sibérie ? » — Néanmoins, la généreuse Iohanna en fut quitte pour la peur, et elle se garda de faire à sa maîtresse de nouvelles remontrances.

Mais si quelques voix avoient osé s'élever en faveur de Pierre, il en étoit beaucoup d'autres qui se faisoient entendre contre lui. Les courtisans ne l'avoient vu arriver que

d'un œil jaloux, et comme un homme qui 1745.
devoit partager et peut-être leur arracher tout entier le pouvoir dont ils jouissoient. Parmi ceux qui cherchoient le plus à lui nuire, on compte le grand-chancelier Bestuscheff. Dès le commencement du mariage du Grand-Duc, il résolut d'exclure ce prince du trône; et quelque hardi, quelque dangereux que fût son projet, il s'occupoit sans cesse des moyens de le faire réussir. Son génie prévoyant ne se flattoit pas, à la vérité, de parvenir à voir entièrement déshériter Pierre, mais il vouloit au moins le reléguer dans les camps, et placer Catherine à la tête de toutes les affaires.

Dès que le plan de Bestuscheff fut bien arrêté, il le communiqua à plusieurs autres courtisans, qu'il savoit remplis de la haine qui l'animoit. Des femmes même trempèrent dans ce complot; et ce ne furent pas elles qui servirent le moins les desseins du chancelier. Ce ministre conduisoit son intrigue avec une adresse extrême. Il écrivoit chaque jour les instructions qu'il donnoit aux personnes de son parti, sur de petits morceaux de papier et dans des termes qui ne pouvoient être compris que par elles. En-

suite il renfermoit ces papiers dans une
1745. boîte à double fond, et en faisant semblant d'offrir du tabac, il les distribuoit suivant ses desseins. Par ce moyen, ses confidens savoient ce qu'ils avoient à faire ou à dire dans la journée. Leur principal emploi étoit de noircir le Grand-Duc aux yeux d'Elisabeth. Ils relevoient ses moindres défauts, ils aggravoient ses plus légères fautes, ils lui imputoient des vices qu'il n'avoit pas encore, et qu'ils vouloient lui faire contracter. Ils alloient même jusqu'à faire craindre à l'impératrice que son neveu ne devînt dangereux à sa puissance.

La foible Elisabeth n'étoit que trop portée à prêter l'oreille à ces perfides insinuations. Naturellement timide et soupçonneuse, elle finit par abhorrer celui dont elle n'avoit pas eu à se défier un seul instant.

Mais quelle étoit donc la cause de la conduite de l'ambitieux Bestuscheff? Pénétrant et rusé, ce ministre n'avoit pas tardé à appercevoir dans le Grand-Duc un caractère foible. Il avoit sans doute également observé que la Grande-Duchesse étoit en tout l'opposé de son mari. Ne devoit-il donc pas espérer que s'ils montoient sur le trône, il lui seroit plus

plus facile de gouverner le prince que la princesse? Non, il ne l'espéroit pas, car il savoit que Pierre étoit instruit de ce qu'il s'étoit permis contre lui dans le Holstein. 1745.

En passant par Kiel, lors de sa mission à Hambourg. Bestuscheff avoit eu l'audace et l'adresse d'enlever, dans les archives des ducs de Holstein, le testament de l'impératrice Catherine Ire et les actes originaux relatifs aux liaisons de ces ducs avec la cour de Pétersbourg, et aux droits des enfans d'Anne Petrowna à l'héritage du trône de Russie[1].

[1] L'on a vu vu plus haut que le comte Rabutin, ambassadeur de l'empereur Charles VI, Ostermann et Bassewitz, fabriquèrent, de concert avec Menzikoff, le prétendu testament de la tzarine Catherine Iere. Pour donner un air d'authenticité à cet écrit, ils y insérèrent quelques articles en faveur des princesses Anne et Elisabeth. Voici ceux qui intéressoient le plus la maison de Holstein :

« 1°. Le duc et la duchesse de Holstein seront membres du conseil intime, à qui je laisse l'administration de l'empire des Russies, jusqu'à la majorité du jeune tzar Pierre Alexiewitz, que je fixe à sa seizième année.

» 2°. Je déclare que dans le cas où le jeune tzar viendroit à mourir sans héritier, la princesse Anne et le duc son époux lui succéderont.

» 3°. Mon intention est que le duc et ses héritiers

1745. Coupable d'un tort si grave, Bestuscheff n'imaginoit pas que Pierre pût jamais l'oublier, et il vouloit le mettre dans l'impuissance de l'en punir.

Bestuscheff pensoit, en outre, que Pierre devoit être irrité contre lui de le voir soutenir la maison d'Autriche auprès d'Elisabeth, au préjudice du roi de Prusse, à qui ce jeune prince avoit voué une sorte d'idolâtrie.

Le grand-chancelier avoit su faire entrer dans son parti presque tous ceux pour qui Pierre avoit de l'affection, et ces lâches n'approchoient le prince que pour l'épier et pour lui nuire. De ce nombre étoit Kyrille Razoumoffsky, qui avoit fait une de ces fortunes qu'on regarde comme des prodiges dans les autres états, mais qui sont très-fréquentes en Russie. Kyrille étoit un jeune paysan qui, n'étant pas plutôt instruit de la

» jouissent à perpétuité des apanages qui leur ont été » ci-devant accordés en Russie.

» 4°. J'entends et je veux aussi que l'empereur Pierre « Alexiewitz remplisse les promesses que Pierre-le-» Grand avoit faites au duc de Holstein, pour le re-» mettre en possession du duché de Schleswig, et » qu'il le protége dans toutes les circonstances, en l'ap-» puyant de toutes ses forces. »

faveur dont le grand-veneur, son frère, 1745.
jouissoit auprès de l'impératrice, partit de l'Ukraine, sa patrie, et arriva avec sa guitare[1] à Pétersbourg. De là, il fut d'abord envoyé à Berlin, et mis quelque temps en pension chez le célèbre Euler, qu'il eut le mérite d'attirer ensuite en Russie. Bientôt après son retour de Prusse, Kyrille fut créé comte, commandant des gardes d'Ismaïloff, hetman des Kosaques de l'Ukraine, et même président de l'académie des sciences et des arts[2]. Quoique d'une extraction grossière, et avec une éducation long-temps négligée, Kyrille Razoumofisky s'insinua aisément dans les bonnes grâces du Grand-Duc[3]; et quoique nouvellement à la cour, il trahit le prince avec une effronterie et une bassesse dignes d'un vieux courtisan.

Au désir de servir les desseins du grand-chancelier, se joignirent bientôt, dans le

[1] C'est un instrument à trois cordes que les Russes appellent *balalaïka*.

[2] Il fut par la suite chevalier des ordres de Saint-André, de Saint-Alexandre-Newsky, de Sainte-Anne et de l'Aigle-Blanc de Pologne.

[3] Le grand-duc l'appeloit *son frère, son ami*, et il voulut que Kyrille Razoumoffsky lui donnât les mêmes noms.

cœur de Kyrille Razoumoffsky, les motifs
1745. d'une vengeance personnelle. A mesure que ses honneurs s'accrurent, il ne souffrit plus qu'impatiemment les plaisanteries du Grand-Duc, qui, à la vérité, dans les orgies auxquelles Kyrille l'excitoit lui-même, lui rappeloit quelquefois trop grossièrement, trop publiquement, sa naissance, sa guitare et les occupations serviles de sa première jeunesse.

Le Grand-Duc avoit un autre favori qui ne le trahissoit point, mais qui, malheureusement, n'étoit doué ni d'assez de prévoyance, ni d'assez d'adresse pour empêher qu'on le trahît; c'étoit son aide-de-camp-général Goudowitz. Né dans l'Ukraine, Goudowitz souhaitoit d'en devenir l'hetman, et Pierre favorisoit cette prétention, même aux yeux de Kyrille Razoumoffsky. Dès-lors Kyrille jura, dans son cœur, au prince une haine implacable.

Il offrit au grand-chancelier une maison de campagne qu'il possédoit près de Kamenoï-Noss, pour y délibérer plus à l'aise sur le projet de perdre le Grand-Duc, et ce fut là qu'on tint depuis tous ces perfides conseils à la tête desquels étoient d'abord

Bestuscheff, Kyrille, et ensuite Schouwaloff, la jeune princesse Daschkoff et Marie Séménowna Tschoglokoff, demoiselle d'honneur de l'impératrice et l'une de ses plus dangereuses confidentes. Les conspirateurs se concertoient sur les personnes qu'il leur sembloit utile de s'associer. Ils se rendoient compte des coups qu'ils avoient déjà portés, en préparoient de nouveaux, et prenoient enfin les mesures les plus propres à priver du trône le dernier rejeton de Pierre Ier. 1745.

On voulut, par exemple, persuader à l'impératrice que son neveu s'adonnoit à l'ivrognerie, même long-temps avant qu'il eût l'habitude de boire avec quelqu'excès, habitude qu'il ne contracta sans doute que par désœuvrement, par ennui et par les lâches suggestions de ceux qui l'entouroient : voici comment on s'y prit.

Séménowna Tschoglokoff s'entretenant un jour avec Elisabeth, et voyant que cette princesse n'étoit pas contente du Grand-Duc, lui dit d'un air affligé qu'il étoit bien malheureux que ce prince, si jeune encore, se livrât à la boisson. Elisabeth, qui entendoit pour la première fois accuser le Grand-Duc de ce vice, crut que c'étoit une ca-

1745. lomnie, et défia Séménowna de prouver ce qu'elle avançoit. — « Rien n'est plus aisé, » répondit l'impudente Séménowna. Votre » majesté pourra en juger par ses propres » yeux ». — Peu de jours après, sachant que le Grand-Duc étoit incommodé et gardoit la chambre, elle alla le voir, et lui demanda la permission de venir lui tenir compagnie à dîner. Pierre y consentit et la fit mettre à table avec lui. Pendant le repas, Séménowna, se montrant très-gaie, très-caressante, dit au prince qu'elle vouloit le guérir avec une bouteille de Champagne. La bouteille est demandée ; l'adroite Séménowna s'en saisit, y jette furtivement une prise de tabac d'Espagne, et en faisant boire au Grand-Duc quelques rasades à la santé de sa tante, elle l'enivra complétement. Aussitôt la perfide demoiselle d'honneur court avertir l'impératrice. Elisabeth arrive, et ignorant les détails de la scène qui vient de se passer, elle ne put voir sans colère son triste neveu. Déjà trop disposée à se prévenir contre lui, elle crut bien plus aisément par la suite tout ce que Séménowna Tschoglokoff et ses complices voulurent imputer à ce prince, et enhardis par ce succès, les

conspirateurs osèrent se permettre les rapports les plus infidèles. 1745.

D'ailleurs, l'état de désœuvrement et d'abandon dans lequel languissoit Pierre, et la malheureuse facilité de son caractère, ne tardèrent pas à favoriser les desseins de ses ennemis.

Lorsque l'impératrice crut qu'il se livroit aux excès, non-seulement elle supprima la gratification de cinquante mille roubles dont elle avoit coutume de lui faire présent à l'anniversaire de sa naissance, mais elle fit tellement diminuer les dépenses de sa table, que le prince et ses convives n'y trouvoient pas quelquefois à manger suffisamment. Pierre laissoit alors échapper des plaintes où il se mêloit de l'humeur, et ces plaintes étoient soigneusement recueillies, empoisonnées et rendues à l'impératrice.

Dans les premiers temps du mariage du Grand-Duc, sa tante lui avoit fait présent d'Oranienbaum, maison de plaisance qui avoit appartenu au trop célèbre Menzikoff, et dès que la belle saison lui permettoit de quitter Pétersbourg, où il vivoit plutôt comme un prisonnier d'état que comme l'héritier du trône, Pierre se retiroit dans

1746. cette maison [1]. Là, délivré de la présence de sa tante, et bannissant toute contrainte, il s'amusoit à faire vêtir ses gens, d'un uniforme allemand, et à leur commander l'exercice à la prussienne. Elisabeth applaudit à cette occupation, qui lui sembla propre à écarter de son neveu le goût des plaisirs dangereux, et même le goût de ssoins politiques qu'elle regardoit comme bien plus dangereux encore. En même temps elle donna ordre qu'on tirât de divers régimens un assez grand nombre de soldats, qui furent mis en garnison à Oranienbaum et ajoutés à ceux du

[1] Oranienbaum est situé sur le golfe de Finlande, à quarante werstes, ou quatre myriamètres de Pétersbourg, et à sept werstes seulement de Cronstadt. Le palais est, ainsi que celui de Pétershof, bâti sur une terrasse en gradins, élevée de quinze toises au-dessus du niveau de la mer. Aussi y jouit-on d'un très-beau coup-d'œil. Ce palais est petit, à deux étages, et couronné par une espèce de dôme. Il y a en outre deux ailes de bâtimens réunies au palais par une double colonnade. Dans l'une de ces ailes est une chapelle; dans l'autre des appartemens richement ornés. Il y en a un orné en très-belle porcelaine; un autre est dans le goût chinois, en laque noir et or. Quelque temps avant sa mort, Catherine II donna la jouissance du palais et des jardins d'Oranienbaum, au corps des cadets de la marine.

Grand-Duc; mais cette attention, qui paroissoit une faveur accordée au prince, n'étoit peut-être qu'une précaution de plus qu'on prenoit contre lui. Quoi qu'il en soit, il la reçut avec transport, et se livra à son inclination militaire et prussienne avec une nouvelle ardeur. 1746.

Beaucoup d'allemands sont, dès long-temps, dans l'usage d'aller chercher fortune en Russie. L'élévation d'un prince Holsteinois au rang de Grand-Duc y en attira encore davantage. Les soldats que Pierre avoit à Oranienbaum étoient presque tous de cette nation. Il en choisit en outre beaucoup d'autres qui savoient la musique, ou qui avoient des dispositions pour jouer la comédie, et il leur faisoit représenter les meilleures pièces du théâtre allemand.

Mais ni le théâtre, ni les exercices militaires ne pouvoient occuper toute la journée de ce prince, et le vide en étoit trop souvent rempli par les habitudes qu'il avoit commencé à prendre dans l'oisiveté du palais de Pétersbourg.

Le parti formé contre lui connoissant son penchant extrême pour tout ce qui étoit prussien, avoit trouvé le moyen de lui

1746. faire persuader qu'en Prusse tous les officiers avoient sans cesse la pipe à la bouche, buvoient et jouoient. Les jeunes gens qui l'entouroient joignoient, sinon par méchanceté, au moins par libertinage, l'exemple à ce précepte, et d'après cela il devint fumeur, buveur, joueur.

Catherine tenoit alors une conduite toute opposée à celle de son époux. Dirigée par sa vigilante mère, elle ne s'occupoit qu'à se faire des partisans parmi les personnages les plus puissans de la cour. Son violent penchant aux plaisirs se taisoit à la voix de l'ambition, et si elle n'étoit pas parvenue à captiver l'amitié de l'impératrice, elle avoit au moins su la forcer à l'estimer.

Cependant, ce qui semblera peut-être difficile à croire, c'est que la princesse de Zerbst ne gardoit pas pour elle-même autant de circonspection qu'elle en inspiroit à sa fille. Elisabeth la considéroit comme une amie, une sœur, et lui montroit une confiance sans bornes. Fière de son crédit, la princesse de Zerbst ne tarda pas à en abuser. Elle voulut se mêler des intrigues des courtisans, se rendre la dispensatrice des grâces, entrer enfin dans le secret des affaires les plus im-

portantes. Sa hauteur révolta les favoris, sa curiosité fatigua les ministres. Ils se réunirent tous pour réveiller la jalousie de l'impératrice, et pour l'arracher à un joug qu'elle s'étoit laissé imposer sans s'en appercevoir. Leurs efforts ne furent point vains. Elisabeth retira presque tout à coup la confiance qu'elle accordoit à la mère de Catherine. 1746.

La princesse de Zerbst, désolée de ce revers, chercha tous les moyens d'y remédier. Elle demanda des conseils au roi de Prusse et au roi de Suède ; mais on l'observoit sévèrement. Il lui devint très-difficile d'entretenir des correspondances. Voici comment elle s'y prit un jour pour faire parvenir une lettre au roi de Suède. Il y avoit bal à la cour ; la princesse de Zerbst y étoit avec la Grande-Duchesse sa fille. Lestocq, qui fut exilé peu de temps après, s'y trouvoit aussi. Tout à coup la Grande-Duchesse s'avance vers Lestocq, qui, suivant sa coutume, s'amusoit à causer avec des femmes, et lui jetant un gant, elle lui dit qu'elle veut danser avec lui. En recevant le gant, Lestocq s'apperçoit qu'il contient un papier. Alors le délié courtisan dit en riant à la Grande-Duchesse : — « J'accepte le défi, madame ; mais au lieu

1746. » de vous rendre votre gant, je vous prie » de me donner l'autre, pour que je les » présente tous deux, de votre part, à ma » femme : la faveur sera complette. » — La contre-danse finie, Lestocq s'esquiva en cachant les gants sous sa veste, de peur que l'impératrice n'eût été avertie et ne le fît fouiller à la porte.

Toutes les ruses qu'employa la princesse de Zerbst ne furent pas aussi heureuses. Chaque jour faisoit entendre quelque plainte contre elle, ou découvroit quelque nouvelle intrigue. Le ressentiment de l'impératrice étoit à son comble ; elle ordonna à la princesse de quitter la Russie.
1751.

La princesse de Zerbst éprouva, en se séparant de sa fille, la plus violente affliction. Pour comble de malheur, elle ne put se fixer auprès du roi de Suède, son frère, qui craignit que sa présence à Stockholm ne déplût à l'impératrice. Egalement éconduite par ses autres parens, elle se rendit à la cour de France, et obtint jusqu'à sa mort un asyle au Luxembourg [1].

Catherine ne vit partir sa mère qu'avec

[1] Elle y mourut le 30 mai 1760, et laissa beaucoup de dettes que Catherine II a toujours refusé de payer.

beaucoup de regret ; mais l'espoir du trône, qui l'avoit affermie contre d'autres chagrins, la soutint encore, et l'amour vint bientôt mêler ses consolations à celles de l'orgueil. 1752.

Les jeunes gens qui entouroient le Grand-Duc ne se livroient pas tous, comme ce prince, aux seuls plaisirs de la table, du jeu et des parades militaires. Il en étoit sur-tout un qui se faisoit autant distinguer par son goût pour les arts aimables que par les grâces de sa personne : c'étoit Soltikoff. Chambellan du prince, il étoit de toutes ses parties, mais il en rougissoit. Il connoissoit assez bien la littérature française ; il savoit par cœur les plus beaux morceaux de Racine et de Voltaire, auxquels sa voix sembloit encore prêter des charmes. Quoiqu'à peine au sortir de l'enfance, il avoit déjà obtenu les faveurs de plusieurs belles de la cour, et ce succès l'enorgueillissoit. Soltikoff passoit, il est vrai, pour manquer un peu de courage avec les hommes, mais il n'en étoit ni moins présomptueux ni moins téméraire auprès des femmes. Peut-être eût-il tremblé à la vue d'une épée nue, mais pour étendre le nombre de ses conquêtes galantes, il avoit souvent paru braver les déserts de la Sibérie. Enfin,

1752. les maris le regardoient comme l'homme le plus agréable et le plus dangereux de Pétersbourg.

Soltikoff ne tarda pas à lever les yeux jusques sur l'épouse de son maître, et la vanité, plus encore que l'amour, lui fit concevoir le hardi dessein de captiver son cœur. Il commença par étudier soigneusement les goûts de la princesse. Il s'apperçut que malgré la contrainte dans laquelle elle vivoit, Catherine avoit beaucoup de penchant au plaisir, et que la solitude d'Oranienbaum lui rendoit la dissipation nécessaire. Dès-lors il lui procura chaque jour quelques nouveaux amusemens. Il engageoit le Grand-Duc à donner des fêtes; il se chargeoit de les inventer, de les diriger, et il ne laissoit point ignorer à la Grande-Duchesse qu'elle en étoit l'objet unique, et que c'étoit à lui seul qu'elle les devoit. Catherine ne fut pas insensible à des attentions si galantes, si suivies. La figure séduisante et l'esprit de Soltikoff avoient fait impression sur elle [1]. Ses soins ache-

[1] Quelques personnes ont prétendu qu'elle avoit déjà aimé un napolitain, nommé le marquis de Sylva, et qu'Elisabeth, instruite de cette inclination, avoir forcé Sylva à quitter la Russie. Mes mémoires n'en disent rien.

vèrent de la gagner ; mais Soltikoff sentant 1752.
bien que le cœur de la Grande-Duchesse n'étoit point une conquête ordinaire, craignoit de s'expliquer imprudemment. Peut-être même n'avoit-il voulu d'abord que feindre une passion qui, par la suite, devint très-réelle. Ils s'aimoient enfin l'un l'autre depuis assez long-temps sans s'être encore déclaré leur tendresse.

Un événement malheureux hâta cette déclaration. Soltikoff perdit son père. Son devoir l'obligeoit de partir pour Moskow. Il en obtint la permission du Grand-Duc, et en prenant congé de Catherine, il ne put s'empêcher de laisser paroître combien ce départ lui coûtoit. La princesse, qui voyoit ses larmes, n'étoit pas moins touchée que lui du motif qui les faisoit couler, et fixant ses yeux, d'un air très-expressif, sur Soltikoff, elle le conjura d'abréger son absence autant qu'il le pourroit, et de revenir oublier ses chagrins au milieu d'une cour où, sans lui, il ne pouvoit y avoir de plaisirs.

Le caractère de Soltikoff doit faire aisément juger de l'effet que produisirent ces paroles. Il crut appercevoir qu'il étoit aimé,

1752. et son orgueil redoubla. Son voyage ne dura que quelques jours. Qu'étoient des soins domestiques près du bonheur qu'il attendoit? Qu'étoit pour lui Moskow en comparaison de Pétersbourg ? Il abandonna tout pour venir s'assurer de son triomphe.

Cependant, en s'approchant de la Grande-Duchesse, les idées présomptueuses dont il s'étoit rempli loin d'elle, commencèrent à s'évanouir. Son audace l'abandonna. Les réflexions les plus sérieuses, les plus tristes l'accablèrent. Il vit tout le danger de son amour. Il n'osa plus se flatter que Catherine pût oublier ce qu'elle devoit à son rang, à son époux, pour recevoir les soins d'un simple chambellan. Mais s'il étoit assez heureux pour qu'elle daignât répondre à sa passion, devoit-il croire qu'il tromperoit les regards pénétrans des courtisans jaloux qui l'entouroient ? Comment enfin risquer un aveu dont une éternelle prison ou même la perte de sa vie pouvoit devenir le prix ? Il trembla, il frémit, il résolut de renoncer à des espérances qu'il croyoit trop orgueilleusement conçues.

Dans cet état d'inquiétude et de douleur, Soltikoff ne pouvoit plus montrer cette gaîté

brillante

brillante qui l'avoit jusqu'alors fait distinguer. En vain cherchoit-il quelquefois à prendre encore un air aisé. La plus profonde mélancolie dévoroit son cœur et se peignoit sur son visage; sa santé s'altéra sensiblement. La Grande-Duchesse en fut alarmée, et un jour qu'elle se trouva seule avec lui, elle lui en demanda la cause. Soltikoff ne pouvant alors résister à la passion qu'il ressentoit, en fit l'aveu. Catherine l'écouta sans colère; elle parut même le plaindre, mais elle lui conseilla de renoncer à un penchant dont il devoit sentir l'irrégularité et le danger. Quoique très-jeune encore, Soltikoff connoissoit trop bien les femmes pour ne pas savoir que celle qui se permet d'écouter un amant, commence déjà à l'approuver. Il se rassura. Il se jeta aux genoux de la Grande-Duchesse, il les embrassa avec audace. La princesse fut troublée; elle laissa tomber quelques larmes, et se dérobant précipitamment aux transports de Soltikoff pour aller se renfermer dans son cabinet, elle lui adressa ce vers que dit Monime à Xipharès dans la tragédie de Mithridate :

1752.

« Et méritez les pleurs que vous m'allez coûter. »

Dès ce moment le chambellan reprit la

1752. gaîté avec l'espérance, et tout se ressentit, autour de lui, de ce changement.

Tandis que le Grand-Duc et la Grande-Duchesse passoient la belle saison à Oranienbaum, l'impératrice Elisabeth se tenoit à Pétershof[1], et elle y appeloit de temps en temps les deux époux pour qu'ils prissent part aux plaisirs de sa cour. Ce fut dans un de ces voyages que Soltikoff devint entiè-
1753. rement heureux. Pour se dérober aux spectacles, aux fêtes, où trop de regards indiscrets la gênoient, Catherine feignit une indisposition. Le Grand-Duc étoit si aveuglé sur le compte de son chambellan, qu'il l'engagea lui-même à partager la solitude de sa femme, et à employer tous les agrémens de son esprit pour la distraire. C'étoit précisément ce que souhaitoient les deux amans : aussi ne manquèrent-ils pas d'en profiter. Mais à peine la Grande-Duchesse eut-elle cédé, qu'elle se livra à toute la crainte que pouvoit lui inspirer sa foiblesse. Elle prévit les suites dangereuses des plaisirs qu'elle goûtoit avec Soltikoff, et elle lui en fit part. Le chambellan

[1] Maison de plaisance bâtie par Pierre Ier sur le golfe de Finlande, à environ trois myriamètres de Pétersbourg.

lui observa que si elle parvenoit à mettre son époux dans ses bras, ces suites qu'elle redoutoit tant, deviendroient avantageuses pour elle. Il se chargea en même temps de faire réussir le projet. 1753.

Le Grand-Duc avoit, ainsi qu'on l'a déjà dit, commencé à se livrer aux excès de la table, et quand il étoit échauffé par le vin, il s'entretenoit quelquefois avec ses amis de l'obstacle qui l'écartoit de sa femme. La cause de son impuissance étoit donc connue, et le moyen de la faire cesser facile; mais le Grand-Duc craignoit d'employer ce moyen. Soltikoff résolut de l'y déterminer. Il voulut cependant obtenir auparavant le consentement de l'impératrice. L'occasion s'en présenta très-heureusement.

Madame de Narischkin, sœur et confidente de Soltikoff, étoit enceinte. Soltikoff causoit avec elle lorsqu'Elisabeth s'approcha pour féliciter madame de Narischkin sur le bonheur qu'elle avoit de savoir se créer un héritier. — « Je voudrois bien, ajouta-t-elle, » que vous pussiez communiquer cette vertu » à la Grande-Duchesse ». — Soltikoff vit que le moment étoit favorable pour faire connoître à l'impératrice ce qui s'opposoit au

1753. bonheur du Grand-Duc. Il le lui révéla. Il lui dit aussi qu'il avoit formé le dessein de se servir de tout l'ascendant qu'il avoit sur le prince, pour l'engager à se délivrer d'un obstacle si aisé à détruire. Elisabeth l'approuva, et lui recommanda même de ne rien négliger pour réussir dans un projet dont dépendoit la tranquillité de son neveu et celle de l'empire.

Soltikoff, enhardi par cette première démarche, proposa, dès le même jour, au Grand-Duc de se soumettre à l'opération prescrite par le législateur des Hébreux. Il lui représenta qu'il n'éprouveroit qu'une très-légère douleur, et qu'il ne seroit obligé que de garder quelques jours son appartement pour goûter ensuite les plaisirs les plus délicieux. Le prince, naturellement timide, montra une extrême répugnance. Les vœux de sa tante, l'enthousiasme de Soltikoff, le besoin qu'il sentoit lui-même de jouir d'une volupté inconnue, la honte de ne pas être comme le reste des hommes, rien ne put le décider.

Mais Soltikoff étoit trop intéressé à réussir pour que ces premières difficultés le découragenssent. Il gagna les autres favoris du

Grand-Duc en les assurant qu'il n'agissoit que par les ordres de l'impératrice. Un soir que ce prince soupoit avec eux, et qu'il avoit, suivant sa coutume, bu avec excès, ils firent tomber la conversation sur les plaisirs de l'amour. Le prince laissa échapper des regrets sur l'impossibilité de ne pouvoir en jouir. Alors tous les convives se jetèrent à ses genoux, et le conjurèrent de céder aux conseils de Soltikoff. Le Grand-Duc parut ébranlé. On prit quelques mots qu'il balbutia pour un consentement. Tout étoit préparé. On fit entrer le fameux médecin Boerhave [1] avec un chirurgien habile. Il n'y eut plus moyen de se défendre, et l'opération se fit très-heureusement. L'impératrice Elisabeth fut si satisfaite de la conduite de Soltikoff, qu'elle lui en témoigna sa reconnoissance par le don d'un magnifique diamant. 1753.

Le jeune chambellan avoit été jusqu'alors trop heureux pour que son bonheur n'éprouvât pas quelque trouble. La Grande-Duchesse ne prenoit pas toujours assez de précautions pour cacher le penchant qu'elle avoit pour lui. Les courtisans, toujours ma-

[1] L'impératrice Elisabeth avoit appelé à Pétersbourg le médecin Boerhave pour le consulter sur sa santé.

1753. lins, toujours envieux, commencèrent par remarquer une préférence qui les offensoit, et bientôt ils en découvrirent la véritable cause. Aussitôt la perte de Soltikoff fut jurée. Ceux-mêmes qui lui témoignoient le plus d'amitié, et qui conséquemment avoient plus de moyens de le desservir, firent parvenir secrètement jusqu'à l'impératrice leurs soupçons sur l'amour du chambellan et de la Grande-Duchesse. Très-galante elle-même, Elisabeth auroit peut-être dû ne pas s'offenser beaucoup de cette intrigue; mais elle étoit hautaine, et dans les premiers momens de son indignation, elle déclara qu'un exil en Sibérie seroit le prix de la témérité de Soltikoff. Elle dit aussi que dès que le Grand-Duc, entièrement guéri des suites de l'opération qu'il avoit soufferte, pourroit commencer à jouir des droits d'époux, elle vouloit que la Grande-Duchesse se conformât à l'ancien usage des Russes, et lui donnât des preuves de la virginité qu'elle avoit dû jusqu'alors conserver.

Soltikoff, instruit du danger qui le menaçoit, s'occupa sur le champ des moyens d'y échapper. Il vit que la meilleure manière d'empêcher l'orage de fondre sur lui, étoit

de le braver. Prenant donc un air d'assurance et tout l'extérieur de l'innocence outragée, il courut chez le Grand-Duc pour se plaindre des bruits qu'on osoit répandre. Il rappela au prince qu'il ne s'étoit présenté chez la Grande-Duchesse que par les ordres qu'il lui en avoit donnés lui-même, et il protesta qu'il n'avoit jamais regardé cette princesse qu'avec tout le respect dû à son rang. Il observa en même temps que les envieux qui vouloient le perdre cherchoient un moyen détourné, mais sûr, d'attaquer l'héritier de l'empire, puisque par ces bruits infames l'honneur du trône se trouvoit bien plus compromis que celui d'un simple chambellan. Il ajouta enfin que pour ne plus fournir de prétexte à la jalousie de ses ennemis, et pour calmer l'impératrice, il demandoit au Grand-Duc la permission de se retirer à Moskow. 1753.

Le discours de Soltikoff trompa non-seulement le crédule prince, mais il lui persuada que sa propre gloire exigeoit qu'il gardât ce chambellan auprès de son épouse. Il lui ordonna de rester ; ensuite il fit demander à l'impératrice une audience, dans laquelle il se plaignit des discours insolens

1753. qu'on se permettoit ; il défendit Soltikoff avec tant de véhémence et par des raisons si spécieuses, qu'Elisabeth commença à croire elle-même que les rapports qu'on lui avoit faits pouvoient bien n'être que l'ouvrage de la calomnie.

Pendant que cette scène se passoit dans l'appartement d'Elisabeth, la Grande-Duchesse ne restoit point oisive; elle étoit plus intéressée que personne à faire cesser des bruits injurieux, et à conserver son amant. Eh! qui pouvoit mieux qu'elle entreprendre sa propre défense? Instruite par madame de Narischkin des soins qu'avoit pris le Grand-Duc pour justifier Soltikoff, et du succès qu'il venoit d'obtenir, elle se présenta aussitôt chez l'impératrice. Oubliant la douceur dont elle s'étoit jusqu'alors parée aux yeux de la souveraine, elle éclata en reproches sur le crédit qu'on avoit pu donner à des soupçons odieux. Elle représenta combien la preuve que l'impératrice demandoit de sa sagesse, pouvoit être incertaine et trompeuse, et combien une semblable demande répandroit de honte sur elle, puisque dans ces sortes d'occasions, le moindre doute laissoit toujours une tache ineffaçable. La douleur,

la vengeance, la colère, prêtèrent tant de force à son éloquence, qu'Elisabeth ne put y résister; elle parut émue, attendrie, persuadée, et la victoire de Catherine fut encore plus complette que celle du Grand-Duc. 1753.

Le soir, il y eut, comme de coutume, cercle chez l'impératrice, et elle s'empressa d'en profiter pour témoigner aux yeux des courtisans que Soltikoff n'avoit plus rien à redouter d'elle. Le chambellan étoit engagé au jeu : Elisabeth s'avançant jusques derrière sa chaise, lui demanda avec cette grâce qu'elle savoit mettre dans tout ce qu'elle disoit, s'il étoit heureux. — « Jamais, madame, » lui répondit Soltikoff. — « J'en » suis fâchée, lui répliqua-t-elle, mais c'est » peut-être un peu votre faute. On dit que » voulez abandonner le Grand-Duc? je ne » puis le croire, et je vous invite à rester » auprès de lui. Comptez que si vos ennemis » essayent encore de vous nuire, je serai la » première à vous défendre. »

Quand il auroit été vrai que Soltikoff eût formé sérieusement le projet de s'éloigner de la cour, ces paroles auroient suffi pour le retenir; et quand les courtisans eussent pu acquérir la preuve la plus certaine de son

audace, elles leur auroient désormais imposé
1753. silence.

Cependant, le Grand-Duc ne se ressentant plus de l'opération qu'il avoit soufferte, osa enfin jouir de ses droits auprès de son épouse. Tout fut préparé : il passa la nuit avec elle et se crut parfaitement heureux. Le lendemain, il envoya à l'impératrice, à l'instigation de Soltikoff, une cassette scellée qui contenoit les preuves de la prétendue virginité de la Grande-Duchesse. Elisabeth parut être persuadée de leur authenticité. Quelques personnes en rirent sans doute tout bas, mais tout le monde s'empressa de féliciter hautement le prince de son bonheur.

Dès-lors Soltikoff crut ne plus avoir de danger à prévenir; il goûta, sans trouble et sans remords, des plaisirs dont l'instant que le Grand-Duc avoit passé dans les bras de Catherine ne lui permettoit plus de redouter les suites. Catherine elle-même n'eut plus à garder beaucoup de ménagemens; ses premiers succès lui avoient donné plus de hardiesse. D'ailleurs, l'exemple de l'impératrice Elisabeth, dont les mœurs se corrompoient de plus en plus, et qui se livroit chaque jour à de nouveaux goûts, sembloit

excuser son penchant. L'impératrice ne se doutoit pas d'une intrigue qu'elle auroit pu aisément appercevoir, ou si elle la remarquoit, elle ne laissoit plus paroître, du moins, ni colère, ni soupçons. 1753.

Le temps, qui affoiblit et souvent éteint les passions les plus ardentes, ne diminuoit point celle de Catherine. Cette princesse alloit devenir mère; Soltikoff acquéroit tous les jours plus d'ascendant sur son cœur, mais son bonheur étoit au terme; il devint lui-même l'artisan de sa perte. 1754.

Le grand-chancelier, Bestuscheff, s'étoit tu, ainsi que les autres courtisans, sur la faveur dont jouissoit Soltikoff, mais il ne l'en épioit pas avec moins de soin. Sans cesse occupé du projet d'écarter le Grand-Duc du trône, le vieux ministre pensa que le moyen le plus sûr pour y réussir, étoit de perdre d'abord le favori du prince, et que pour le perdre il falloit le gagner.

Bestuscheff, que le titre de grand-chancelier, l'administration générale des affaires, son crédit, sa profonde politique, rendoient l'homme le plus puissant de l'empire, devint l'humble flatteur de Soltikoff. Il lui prodigua les marques de déférence, les louanges, les

1754. caresses. Il lui révéla des secrets importans; il le consulta souvent ou feignit de le consulter; il s'empara enfin tellement de sa confiance, que le chambellan, aveuglé par l'orgueil, crut n'avoir pas de meilleur ami que le rusé ministre. Celui-ci, qui vit alors tout ce qu'il pouvoit sur Soltikoff, et qui ne songeoit qu'à se délivrer d'un aussi dangereux rival, lui fit prendre un parti funeste. Il lui dit que pour augmenter son ascendant et se rendre entièrement maître de l'esprit du Grand-Duc, il falloit écarter de ce prince les personnes qui avoient de la naissance, de l'ambition, des talens, et ne le laisser s'entourer que de gens vils et obscurs, ou qui, donnés par Soltikoff lui-même, lui seroient servilement dévoués. Soltikoff n'apperçut pas le piége. Il étoit déjà incapable de pénétrer le motif d'un aussi perfide conseil. Sa faveur lui rendoit tout possible; son ambition croissoit; il vouloit s'assurer un empire absolu; il s'empressa de faire ce que le vieux chancelier lui disoit. Ainsi, un moment d'imprudence détruisit un triomphe de plusieurs années.

Ce nouvel orage formé contre le favori, grossit tout à coup. Les jeunes courtisans

se voyant éloignés de l'héritier du trône, murmurèrent et joignirent leurs efforts à ceux des amis de Bestuscheff. Le chancelier ranima l'audace des Tschoglokoff et des Razoumoffsky; ils se réunirent enfin tous pour faire entendre leurs plaintes à Elisabeth. Bestuscheff sentit qu'il étoit temps qu'il parlât lui-même à l'impératrice. Il eut donc avec elle une conférence secrète, dans laquelle il lui rappela tout ce qu'elle savoit déjà de la foiblesse, des travers du Grand-Duc et des excès auxquels il se livroit. Il lui dit que ces excès, ces travers, n'étoient dus qu'à Soltikoff, qui, pour mieux asservir le prince, ne laissoit approcher de lui que des complaisans abjects et débauchés. Il renouvela les soupçons trop fondés, et dès long-temps répandus sur le commerce criminel que le chambellan entretenoit avec la Grande-Duchesse. Il le peignit enfin comme un favori perfide, dont l'ambition menaçoit la Russie d'un règne affreux. 1754.

L'impératrice, irritée, résolut de nouveau de punir Soltikoff; mais dirigée par le vieux chancelier, elle prit cette fois-ci des moyens plus sûrs que la première. Le secret fut gardé, et on couvrit la disgrace du cham-

1754. bellan du prétexte d'une mission honorable. Elisabeth le chargea de se rendre à Stockholm avec le titre d'envoyé extraordinaire, pour notifier au roi de Suède la naissance de Paul Pétrowitz, dont la Grande-Duchesse venoit d'accoucher[1]. Le présomptueux Soltikoff ne vit d'abord dans cet emploi qu'une nouvelle marque de la faveur de l'impératrice. Il l'accepta avec reconnoissance, se rendit promptement en Suède et en repartit de même. Mais à peine quittoit-il Stockholm pour revenir à Pétersbourg, qu'un courrier l'arrêta en chemin, et lui remit l'ordre d'aller résider à Hambourg, en qualité de ministre plénipotentiaire de la cour de Russie[2].

Soltikoff ouvrit alors les yeux. Il vit qu'il avoit été cruellement trompé. Il écrivit à la Grande-Duchesse et l'engagea à solliciter son rappel. Cette princesse, non moins sensible que lui à son éloignement, voulut

[1] Le premier octobre 1754.

[2] Deux ans après il fut envoyé à Madrid avec le même titre, et il y resta jusqu'à la mort d'Elisabeth. Pierre III le remplaça, et le rappela à Pétersbourg. Ce fut alors que Soltikoff, n'osant pas trop se rendre aux ordres de son maître, vint à Paris, y séjourna quelque temps, et y prostitua sa femme pour pouvoir vivre.

d'abord employer son crédit et son éloquence auprès de l'impératrice pour qu'elle le fît revenir ; mais le chancelier, qui avoit tout prévu, se rendit chez elle pour lui faire envisager le danger de ce projet. Il lui dit sans détour que les démarches qu'elle hasarderoit en faveur de Soltikoff, fortifieroient les soupçons qu'on avoit sur elle et la perdroient. Elle en resta convaincue. L'ambition fit taire l'amour. 1754.

Cependant Catherine conserva encore quelque temps la passion que lui avoit inspirée le chambellan. Elle lui écrivoit et en recevoit souvent des lettres. Le malheur sembloit même augmenter sa tendresse, lorsque tout à coup la présence d'un étranger, que la 1755. fortune avoit amené à la cour de Russie, lui fit oublier l'amant qu'elle ne voyoit plus.

Le jeune comte Stanislas Poniatowsky, à qui Catherine a depuis donné et ôté le trône de Pologne, fut l'heureux successeur de Soltikoff. Né simple gentilhomme et dépourvu de fortune, mais doué d'une belle figure et rempli d'ambition[1], Poniatowsky promena

[1] Le père de Poniatowsky étoit un aventurier qui, de l'état de domestique de la maison de Mizielky en

1755. quelque temps en Allemagne et en France son inquiétude et de vagues espérances. Il réussit d'abord assez à Paris, où l'amitié de l'ambassadeur de Suède lui procura des liaisons distinguées ; mais sa mère, qui craignoit pour lui les plaisirs trop séduisans de cette ville, lui écrivit pour lui donner ordre d'en partir. Elle avoit raison, car Poniatowsky s'étoit déjà fait mettre en prison pour dettes, et n'avoit été délivré que par la générosité de la femme d'un entrepreneur de glaces, nommé Geoffrin. Il quitta la France et se rendit en Angleterre, où il retrouva le chevalier Hanbury Williams, qu'il avoit connu à Warsowie, et qui, nommé par la cour de Londres à l'ambassade de Pétersbourg, le mena avec lui. Sans avoir aucun titre qui l'attachât à l'ambassade, le jeune polonais travailloit

Lithuanie, passa au service de Charles XII, et obtint la confiance de ce prince. Il s'attacha ensuite au roi Stanislas Leczinsky, qu'il trahit en lui enlevant l'abdication que lui avoit autrefois donnée Auguste II, en présence de Charles XII. Muni de cet important écrit, Poniatowsky se rendit à Warsowie, où Auguste récompensa sa perfidie en lui faisant épouser la princesse Czartorinska, l'une des descendantes des Jagellons. C'est de ce mariage, que naquit Stanislas Poniatowsky.

dans

dans le cabinet de l'ambassadeur et lui ser- 1755.
voit de secrétaire. Il voulut même d'abord ne se livrer qu'aux affaires diplomatiques ; mais le goût de la dissipation qui l'avoit long-temps entraîné, sa jeunesse, les occasions séduisantes qui vinrent s'offrir chaque jour à lui, le ramenèrent bientôt aux plaisirs. Il étoit gai, leste, brillant, et fait pour réussir dans une cour dont les amusemens sembloient être l'occupation la plus importante. Aussi ne tarda-t-il pas à s'appercevoir de l'impression qu'il avoit faite sur le cœur de Catherine.

Poniatowsky étoit hardi, même auda- 1756.
cieux. Cependant le rang de la Grande-Duchesse l'intimidoit, et les nombreux courtisans qui l'observoient le gênoient beaucoup. Les deux amans ne se parlèrent quelque temps que par leurs regards ; mais à ces entretiens muets en succédèrent enfin d'autres, dans lesquels ils s'expliquèrent sur leur penchant, et sur les moyens de pouvoir s'y livrer sans contrainte.

L'envie, qui n'étudioit alors les goûts de la Grande-Duchesse que pour les blâmer et les contrarier, s'empressa d'instruire l'impératrice Elisabeth de la nouvelle intrigue de sa nièce adoptive.

1756. Elisabeth n'estimoit pas son neveu ; elle ne se soucioit guère de l'honneur de la Grande-Duchesse ; elle ne se montroit pas ordinairement plus sévère pour les mœurs des autres que pour les siennes ; enfin elle craignoit toujours de punir ; mais son extrême facilité à suivre les conseils de tous ceux qui l'entouroient, la faisoit souvent agir avec une rigueur entièrement opposée à son caractère. Elle fit donner ordre à Poniatowsky de quitter sur le champ la Russie. Poniatowsky obéit.

En continuant à cabaler contre le Grand-Duc, et en éloignant Soltikoff de la cour, le chancelier Bestuscheff n'avoit rien négligé pour fortifier son parti de l'appui de la Grande-Duchesse. Il paroissoit chaque jour s'attacher davantage à cette princesse. Il flattoit ses penchans ; il les servoit même ; il lui faisoit enfin oublier qu'il avoit été la principale cause de la perte de son premier amant. Elle crut pouvoir se servir de lui pour se faire rendre le second. Le vieux ministre le lui promit, et s'empressa d'y travailler. Poniatowsky lui paroissoit bien moins à craindre que Soltikoff. Il savoit que le cœur de Catherine ne pouvoit rester oisif : il préféroit

donc de voir plutôt tomber son choix sur un étranger que sur un russe. 1757.

Le grand-chancelier étoit intimement lié avec le comte de Bruhl, premier ministre du roi de Pologne[1]. Il lui écrivit pour l'informer de l'amour de la Grande-Duchesse pour Poniatowsky, et de l'avantage qu'il y auroit à renvoyer ce jeune polonais en Russie, en lui donnant un caractère qui servît de prétexte plausible à son retour. Le comte de Bruhl sentit l'importance de ce projet ; cependant l'exécution en étoit assez embarrassante : il falloit enfreindre, en faveur de Poniatowsky, deux loix qui lui étoient absolument contraires.

La première de ces loix défendoit à tout polonais, possédant une starostie ; de sortir du royaume.

La seconde portoit qu'un polonais ne pourroit jamais être chargé, auprès d'une

[1] Bruhl avoit été page d'Auguste II. Il aida, par ses intrigues, Auguste III à parvenir au trône, ce qui lui valut la faveur de ce monarque. Bruhl s'étoit dévoué à la cour de Vienne et à celle de Pétersbourg, qui contribuoient l'une et l'autre à le maintenir dans sa place. C'étoit, dit Frédéric II, l'homme de son siècle qui avoit le plus d'habits, de montres, de dentelles, de bottes, de souliers et de pantoufles.

1757. cour étrangère, de la direction des affaires de Saxe, ni un saxon de celles de Pologne.

Mais Bruhl savoit souvent faire taire les loix devant ses volontés. La nécessité d'acquérir de l'ascendant à la cour de Russie, et le désir de se concilier davantage l'amitié du chancelier russe, que le saxon regardoit comme un de ses principaux appuis, l'emportèrent. Poniatowsky fut publiquement décoré de l'ordre de l'aigle-blanc, et bientôt après on tint un conseil secret, dans lequel on le nomma ministre plénipotentiaire de la république et du roi de Pologne, auprès de l'impératrice Elisabeth. On ne daigna pas même, dans cette occasion, assembler le *senatus concilium* d'usage.

Tous les patriotes polonais furent indignés. On n'ignoroit pas que le nouveau plénipotentiaire étoit la créature des Czartorynsky et le partisan de l'Angleterre et de la Prusse.

Durand, homme intelligent et courageux, chargé des affaires de France [1], courut chez le comte de Bruhl pour lui reprocher le choix qu'il venoit de faire dans un moment où il étoit si intéressant pour la Pologne de ménager les cours de Vienne et de Ver-

[1] En l'absence du comte de Broglie.

sailles. Le comte de Bruhl crut tromper l'agent de France par un mensonge ; il soutint qu'il n'avoit nullement influé sur la nomination de Poniatowsky, et il n'en mit cependant que plus de zèle à hâter son départ. 1757.

Devenu le promoteur de Poniatowsky, le comte de Bruhl ne négligea rien pour que le succès justifiât son choix. Il étoit instruit de l'état de gêne où, en affectant un luxe asiatique, se trouvoit la cour de Russie. Il n'ignoroit pas que l'impératrice Elisabeth prodiguoit à ses favoris et aux inventeurs de ses fêtes somptueuses et bizarres, l'argent qu'elle auroit dû employer aux besoins de l'empire ; il savoit enfin que le Grand-Duc et la Grande-Duchesse languissoient dans une pénurie indigne de leur rang. Il remit donc à Poniatowsky six mille ducats, afin qu'il pût les prêter au prince et à son épouse, dans les occasions les plus pressantes, et se concilier, par ce moyen, une entière bienveillance. Poniatowsky profita adroitement des conseils et des bienfaits de Bruhl. Il étoit déjà sûr du cœur de la femme ; il réussit bientôt auprès du mari. Il parloit anglais et allemand avec lui ; il buvoit, fumoit, disoit beaucoup de mal de la France et des

Français, et louoit excessivement le roi de
1757. Prusse. Il feignoit d'ailleurs de ne rechercher que les plaisirs. Mais les Polonais, les Russes eux-mêmes ne tardèrent pas à pénétrer ses ambitieux desseins, et prétendirent qu'il sacrifioit à ses propres intérêts ceux de son maître et des Czartorynsky : le temps a prouvé qu'on ne se trompoit pas.

Eh ! que ne pouvoit pas alors un homme adroit à la cour de Pétersbourg? Qu'étoient les principaux personnages de cette cour livrée au faste, aux intrigues, à la dépravation ?

L'impératrice Elisabeth avoit insensiblement quitté les plaisirs modérés pour la crapule, et son goût pour la dévotion s'étoit accru avec celui des voluptés. Elle restoit des heures entières à genoux devant une image à qui elle parloit, qu'elle consultoit même ; et elle passoit tour à tour de la bigoterie à la débauche et de la débauche à la bigoterie. Souvent elle buvoit avec excès ; et trop sensuelle, trop impatiente alors, elle ne souffroit pas même qu'on la déshabillât. Ses femmes faisoient seulement faufiler les robes dont elles la vêtissoient le matin, pour pouvoir les lui ôter le soir avec quelques coups de

ciseaux ; ensuite elles la portoient au lit , où elle tâchoit de reprendre ses forces dans les bras d'un nouvel athlète. 1757.

La Grande-Duchesse, aveuglée par sa passion, et paroissant avoir entièrement oublié la prudence qui lui avoit tant été recommandée par sa mère, et dont elle a su faire usage depuis, imitoit avec audace les travers de sa tante. Elle ne suivoit que les conseils de Bestuscheff, du chevalier Williams, ambassadeur d'Angleterre, et de Poniatowsky. Aussi un étranger [1] qui se trouvoit à Pétersbourg disoit, en faisant allusion à ces trois hommes, qu'elle ne pouvoit manquer d'être mal conduite, puisqu'elle se laissoit diriger par la friponnerie, la folie et la fatuité. Poniatowsky ne la quittoit pas. Elle lui consacroit ses jours, ses nuits entières, et elle mettoit si peu de mystère dans ce commerce, que tous les Russes accusoient le jeune Polonais d'être père de l'enfant qu'elle portoit alors dans son sein. Cet enfant étoit la princesse Anne, dont la Grande-Duchesse accou- 1758.
cha bientôt après [2] et qui mourut presqu'en naissant.

[1] M. de L'Hôpital, ambassadeur de France.

[2] Au mois de février 1758.

1758. Le Grand-Duc étoit le seul homme de la cour qui ne s'apperçût point encore des désordres de la Grande-Duchesse ; mais soit que quand il fut en état de pouvoir satisfaire l'amour qu'elle lui avoit autrefois inspiré, cet amour se fût déjà refroidi, soit que la répugnance qu'il trouvoit en elle lui en donnât à lui-même, il ne l'approchoit que très-rarement. Ce prince s'abandonnoit d'ailleurs plus que jamais à sa manie de singer le roi de Prusse ; il copioit, avec une affectation puérile, l'air, les manières, le ton de ce monarque. Il faisoit porter à sa petite troupe d'Oranienbaum l'uniforme prussien, et le portoit lui-même ; il fatiguoit ses soldats par des manœuvres et des exercices inutiles ; puis il passoit aux excès de la table, et quand il étoit ivre, il annonçoit qu'il conquerroit un jour le Nord, et qu'il imiteroit en tout Frédéric. Mais combien il y avoit de différence entre l'imitateur et le modèle !

Le grand-chancelier, sans cesse occupé de son projet d'avilir, de calomnier le prince, et de favoriser le penchant de la Grande-Duchesse, dans l'espoir que, quand elle seroit sur le trône, elle le maintiendroit dans sa place, oublioit l'intérêt de l'empire pour ne

songer qu'au sien propre. Les autres ministres qui, pour la plupart, n'étoient que ses créatures, faisoient comme lui. 1758.

Les Razoumoffsky, les Schouwaloff, les Tchoglokoff, les Narischkin, les Woronzoff et la foule des courtisans témoins de l'avilissement de leurs maîtres, les méprisoient et les flattoient avec bassesse.

Le peuple, qui pouvoit aisément voir les désordres de la cour, sembloit n'oser lever les yeux sur elle. Il révéroit, dans Elisabeth, le sang de Pierre Ier, sans s'inquiéter de ses vices, tant a de force encore l'impulsion donnée par le despote réformateur de la Russie! tant le russe est fait pour une aveugle servitude!

Depuis que le grand-chancelier Bestuscheff étoit parvenu à reconcilier la cour de Vienne avec celle de Pétersbourg, l'impératrice Elisabeth et Marie-Thérèse d'Autriche avoient formé, contre le roi de Prusse, une alliance offensive et défensive[1], à laquelle le roi de Pologne, Auguste III, avoit accédé comme électeur de Saxe.

Les Français et les Anglais regardés avec raison comme les deux premiers peuples de

[1] En 1748.

1758. l'Europe, et faits pour s'estimer réciproquement, sembloient ne pouvoir que se haïr. La possession de quelques terrains incultes en Amérique renouvela la guerre entr'eux; et cette première étincelle, partie des extrémités du Canada, occasionna un incendie qui embrasa bientôt les deux Mondes. Frédéric II, devenu l'allié de l'Angleterre, et toujours ennemi de Marie-Thérèse et d'Auguste III, commença ses hostilités par l'invasion de la Saxe[1], et par la prise de toute l'armée saxonne, retranchée dans le camp de Pirna, et composée de dix-sept mille hommes. Pendant ce temps-là, une autre armée prussienne, entrée en Bohême, battit les Autrichiens en deux ou trois rencontres.

L'impératrice Elisabeth fit marcher le feld-maréchal Apraxin avec quarante mille russes, pour venger l'électeur de Saxe, et aider Marie-Thérèse à chasser les Prussiens de la

[1] Frédéric II dit dans son *Histoire de la Guerre de sept ans*, qu'il ne fit que prévenir ses ennemis, et qu'il étoit informé de leurs intentions, parce qu'un commis de la chancellerie de Dresde, gagné par le ministre prussien, lui remettoit toutes les semaines la copie des dépêches que la cour de Saxe recevoit de Pétersbourg et de Vienne.

Bohême, et à reconquérir la Silésie que, seize 1758.
ans auparavant, Frédéric lui avoit enlevée. Apraxin s'empara d'abord de Memel, et s'avança ensuite jusqu'auprès de Gross-Iœgersdorff, où les Prussiens, commandés par le maréchal Lewald, vinrent l'attaquer. La victoire fut long-temps disputée, mais, enfin, elle resta aux Russes qui, après avoir tué aux Prussiens plus de deux mille hommes, les forcèrent d'abandonner le champ de bataille, et d'y laisser vingt-neuf pièces de canon [1].

Si Apraxin eût profité de ce premier avantage et de la terreur qu'il venoit d'inspirer, il auroit aisément pu marcher jusqu'à Berlin. Mais, au grand étonnement des Russes, et au scandale de leurs alliés, il se replia vers la Courlande, et se hâta de prendre des quartiers d'hiver. Voici le motif de cette conduite. Le Grand-Duc, désolé de voir sa tante donner des secours contre un monarque qu'il idolâtroit, s'adressa à Bestuscheff pour l'engager à rappeler les Russes. Bestuscheff n'aimoit point Frédéric et étoit au contraire un des plus ardens amis de la cour de Vienne. Il n'aimoit pas sur-tout à

[1] Frédéric II n'évalue la perte des Prussiens qu'à 1400 hommes et 13 pièces de canon.

1758. faire ce qui devoit plaire au Grand-Duc. Mais l'impératrice Elisabeth venoit de tomber malade ; le Grand-Duc pouvoit au premier jour monter sur le trône, et Bestuscheff, voulant à quelque prix que ce fût conserver son autorité, sacrifia sa haine, ses affections, l'honneur de l'empire à son ambition. Il donna ordre au feld-maréchal Apraxin de renoncer à ses conquêtes et de revenir : mais le chancelier fut cette fois dupe de sa politique.

Quoique Bestuscheff se fût fait un grand nombre de partisans et un plus grand nombre de créatures, il avoit aussi beaucoup d'ennemis, et ces ennemis entrevirent un moyen de le perdre, qu'ils saisirent avidement [1]. Ils sentirent qu'il leur seroit aisé de faire succéder la haine et les troubles à la froideur qui régnoit déjà depuis long-temps entre le Grand-Duc et la Grande-Duchesse, et qu'ils pourroient alors faire punir Bestuscheff d'avoir été la cause première, non-seulement de ces troubles, mais même de l'éloignement que l'impératrice avoit pour son neveu.

Ce plan bien arrêté, on s'attacha à faire

[1] M. de L'Hôpital étoit un de ceux qui dirigeoient cette intrigue.

observer au prince les entretiens fréquens 1758.
de Poniatowsky avec la Grande-Duchesse. On épioit leurs gestes; on avoit soin de relever les moindres mots qui leur échappoient et qui pouvoient servir de prétexte à quelqu'allusion. Un soir, entr'autres, où la Grande-Duchesse étoit à table au milieu d'une nombreuse compagnie et en face de Poniatowsky, on se mit à parler de l'adresse qu'avoient quelques femmes à manier un cheval, et des dangers auxquels elles s'exposoient dans cet exercice. Catherine, qui avoit les yeux fixés sur son amant, répondit avec vivacité : — « Il y a peu de femmes aussi hardies que » moi. Je suis d'une témérité effrénée ». — Ces paroles furent soudain rapportées au Grand-Duc, à qui on facilita le moyen d'en faire une maligne application.

Quand on eut réveillé la jalousie du Grand-Duc, on s'empressa de lui fournir des preuves certaines de l'amour de son épouse pour le polonais, et du commerce coupable qu'ils entretenoient ensemble. Le prince fut accablé, consterné. Il déplora son malheur et son imprudence. Il renonça aux égards, au respect qu'il avoit jusqu'alors témoignés à la Grande-Duchesse, et il fit défendre sa

1758. présence à Poniatowsky. Ensuite il se rendit chez l'impératrice, à qui il demanda vengeance de l'insulte qu'il recevoit. Il lui dit en même temps que le chancelier avoit non-seulement favorisé les déportemens de la Grande-Duchesse, mais encore trahi souvent la confiance de sa tante elle-même. Il lui fit connoître enfin l'ordre envoyé par ce ministre au feld-maréchal Apraxin, pour faire abandonner la Prusse [1].

L'impératrice, touchée de la douleur de son neveu, et indignée de la perfidie de Bestuscheff, donna soudain ordre de l'arrêter. Le chancelier fut en même temps dépouillé de sa place, jugé, déclaré coupable de lèze-majesté, et condamné à avoir la tête tranchée; mais Elisabeth se contenta de l'exiler à Goretowo [2]. Ainsi passa tout à coup de la puissance à l'esclavage, cet homme dont un mot

[1] L'auteur de l'*Histoire de Pierre III* prétend que ce fait est invraisemblable, et pour le prouver, il cite le manifeste publié après l'arrestation de Bestuscheff, comme si c'étoit dans un manifeste qu'on dût chercher la vérité. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'aveu du Grand-Duc sur l'ordre donné par le chancelier, est attesté par M. de L'Hôpital, qui étoit alors ambassadeur de France à Pétersbourg.

[2] Petit village situé à 120 werstes au-delà de Moskow.

faisoit trembler la Russie, et influoit sur les destinées d'une grande partie de l'Europe! 1758.

Le comte Mikhael Woronzoff succéda à Bestuscheff dans la place de grand-chancelier.

La Grande-Duchesse à qui le ressentiment de son époux sembloit présager les suites les plus terribles, se vit aussitôt dans un abandon absolu. Les courtisans qui l'avoient le plus flattée furent les premiers à s'éloigner d'elle. Elle sentit combien elle avoit été imprudente, mais elle ne perdit pas courage. Voulant employer cette éloquence qui lui avoit autrefois si bien réussi auprès de l'impératrice, elle fit demander une audience à cette princesse : Elisabeth la refusa. Catherine crut devoir alors s'adresser à l'ambassadeur[1] de France, parce qu'autant par sa place que par son mérite personnel, ce ministre jouissoit d'une grande considération. Elle le conjura de s'intéresser pour elle, et de représenter à l'impératrice qu'elle étoit accablée de sa disgrace, et que si elle avoit pu lui déplaire son repentir lui méritoit un pardon.

L'ambassadeur prodigua à cette princesse toutes les consolations et les conseils que sa politique pouvoit lui dicter, mais il ne crut

[1] M. de L'Hôpital.

1758. pas devoir se charger d'opérer une réconciliation qui lui paroissoit très - difficile et qu'il redoutoit lui-même.

Catherine resta donc quelque temps dans cette pénible situation. Elle eut à supporter à la fois la haine du Grand-Duc, les dédains de l'impératrice, l'insultant abandon d'une cour qui, quelques jours auparavant, s'empressoit de ramper à ses pieds, et ce qui l'affligeoit bien davantage, la crainte de perdre pour jamais Poniatowsky.

Poniatowsky n'étoit pas moins tourmenté qu'elle. La cour de Warsowie venoit de le rappeler, et il ne pouvoit se déterminer à quitter la Russie. Feignant d'être malade, il se tenoit, pendant le jour, caché dans son hôtel, et la nuit il se rendoit mystérieusement auprès de la Grande-Duchesse. Mais de nombreux surveillans les observoient tous deux. Leurs rendez-vous furent découverts, et on se hâta d'en rendre compte à l'impératrice[1].

[1] Ces rendez - vous nocturnes étoient très-fréquens. Catherine se déguisoit et sortoit du palais par une fenêtre, et Dalolio, comédien et proxenète italien, la conduisoit dans la maison d'un nommé Yelaguin, où l'attendoit Poniatowsky.

Lors

Lors du retour de la belle saison, les difficultés de se voir augmentèrent encore. Il fallut que la Grande-Duchesse suivît son époux à Oranienbaum, et Poniatowsky fut obligé d'employer toutes sortes de déguisemens pour pénétrer dans ce château. Un soir qu'il avoit eu bien soin de cacher son cordon de l'Aigle-Blanc, il se promenoit dans une allée du parc où Catherine lui avoit donné rendez-vous; il fut reconnu par un domestique qui courut avertir le Grand-Duc. Le prince voulant se venger de Poniatowsky, fit aussitôt appeler le plus robuste de ses officiers russes, et après lui avoir donné le signalement du Polonais, il lui commanda d'aller le surprendre dans le parc et de le mener, de gré ou de force, au corps-de-garde. 1758.

Aussitôt le Russe part, joint l'homme qu'on lui a désigné, et lui demande qui il est et ce qu'il veut. Poniatowsky répond qu'il est tailleur allemand, et qu'il vient à Oranienbaum pour prendre mesure d'un habit à un officier holsteinois. — « J'ai ordre de vous » mener au corps-de-garde, lui dit le Russe. » — Je ne puis y consentir; je n'en ai pas » le temps, répondit le Polonais. — Oh!

1758. » que tu en aies le temps ou non, tu me » suivras, » — répliqua le Russe ; et lui jetant au cou un mouchoir, auquel il avoit fait un nœud coulant, il le traîna dans le fort.

Dès que le Grand-Duc fut sûr de l'arrestation de Poniatowsky, il assembla un conseil de guerre, et voulut que le Polonais fût condamné à être pendu, pour s'être introduit furtivement dans l'enceinte de ses fortifications. Le général Tottleben, que l'impératrice avoit mis auprès de lui pour surveiller sa conduite, feignit d'applaudir à cette résolution : mais il observa que comme Poniatowsky étoit revêtu du caractère de ministre étranger, on ne pouvoit exécuter le jugement qu'après en avoir obtenu l'approbation de l'impératrice. Aussitôt on fit partir un courrier pour Pétersbourg. Kratschinsky, attaché à Poniatowsky, par les liens de l'amitié et par le titre de gentilhomme d'ambassade, et amant de la comtesse de Romanzoff[1], employa cette dernière auprès d'Elisabeth, dont elle étoit la confidente, pour faire ren-

[1] C'étoit la mère du feld-maréchal Romanzoff, qui s'est depuis rendu célèbre dans la guerre des Russes contre les Turcs.

dre la liberté au ministre Polonais. Pendant ce temps-là quelques courtisans du Grand-Duc avoient, à l'instigation de Catherine, tenté la cupidité de la maîtresse du prince ; et moyennant une somme d'argent, cette fille avoit engagé son amant à relâcher Poniatowsky. 1758.

Poniatowsky fut alors conduit devant le Grand-Duc, comme si le prince eût encore ignoré ce qu'étoit son prisonnier. Il eut même l'air d'être fâché qu'on se fût mépris à son égard, et gronda l'officier qui l'avoit arrêté ; mais ensuite il s'amusa beaucoup de cette aventure, et il affectoit sur-tout de la raconter en présence de la Grande-Duchesse.

Ce fut un peu avant ce temps-là que, soit qu'il cédât à un penchant involontaire, soit qu'il ne voulût que se dédommager des infidélités de son épouse, le Grand-Duc avoit choisi pour maîtresse, l'une des filles du sénateur Woronzoff, frère du nouveau chancelier. Ces dames étoient trois sœurs, dont l'aînée, madame de Boutourlin, passoit, avec raison, pour l'une des femmes les plus belles et les plus galantes de la Russie. La cadette, qui a joué depuis un rôle si hardi sous le nom de la princesse Daschkoff, étoit peu

1758. jolie, mais vive et très-spirituelle. Pour la troisième, Elisabeth Romanowna Woronzoff, à qui le Grand-Duc fit donner le titre de comtesse, et dont il fut si passionnément amoureux, elle n'avoit ni esprit, ni grâces, ni beauté. Sa complaisance le séduisit, ses caprices l'amusèrent, et l'habitude de vivre avec elle devint bientôt pour lui un impérieux besoin. Le sénateur Woronzoff, plat et ambitieux courtisan, prostitua sa fille au prince, de la manière la plus basse.

Le maréchal Apraxin fut destitué de son commandement, envoyé prisonnier à Narwa, et jugé, par un conseil de guerre, qui s'arrangea pour ne pas le trouver coupable.

Le général Fermer, qui remplaça Apraxin, s'empara de Kœnigsberg, leva de fortes contributions, alla mettre le siége devant Kustrin, battit une armée prussienne[1], accourue au secours de cette place, et entra, en vainqueur, dans la ville. Après une si heureuse campagne, Fermer connoissant l'attachement du Grand-Duc pour les Prussiens, et craignant que ce prince ne le punît un jour de ses victoires, prétexta le mauvais

[1] Les 25 et 26 août.

état de sa santé pour demander la permission de se retirer. 1759.

Soltikoff succéda à Fermer, et n'obtint pas des succès moins brillans. Il vainquit, successivement, les Prussiens près de Crossen et de Francfort-sur-l'Oder, et se rendit maître de ces deux villes. A Francfort, les Russes furent joints par l'armée autrichienne, que commandoient les généraux Laudhon et Haddick. Frédéric, qui avoit en vain déployé tous ses talens et son activité pour s'opposer à cette jonction, attaqua les Russes à Kunersdorff[1]. Mais son habileté, ses efforts et la valeur de ses troupes, furent encore inutiles : il se vit arracher la victoire. La bataille de Kunersdorff fut une des plus sanglantes de cette guerre, puisque trente-deux mille hommes y perdirent la vie. Les Russes firent sept mille prisonniers, et s'emparèrent de vingt-six drapeaux, de cent soixante pièces de canon, et d'une grande partie des munitions et du bagage de l'armée prussienne. Il sembloit que tous les généraux russes eussent un ascendant invincible sur Frédéric. Cependant ce monarque avoit l'avantage, non-seulement de connoître et leurs ordres,

[1] Le 12 août.

1759. et leurs plans de campagne, que le Gran-Duc lui faisoit passer par le moyen du secrétaire d'état Voskoff, mais encore d'être souvent ménagé par eux.

Le général Soltikoff retenu, sans doute, par les mêmes motifs que ses deux prédécesseurs, sembla dédaigner de nouveaux succès, et resta dans l'inaction jusqu'à la fin de la campagne[1].

1760. L'année suivante, le général russe, Tottleben, secondé du général autrichien Lascy, s'empara de Berlin, fit la garnison prisonnière de guerre, rançonna les habitans, et souffrit que ses soldats enlevassent des tableaux et mutilassent une partie des belles statues de la galerie de Charlottenbourg.

1761. Les courtisans jaloux de la gloire de Soltikoff, le Grand-Duc et l'ambassadeur d'Angleterre Keith, fâchés des talens qu'il opposoit à Frédéric, les ministres d'Autriche et

[1] Il répondit au maréchal Daun, qui le pressoit d'agir avec vigueur : — « J'en ai assez fait cette année, monsieur. J'ai gagné deux batailles qui coûtent » vingt-sept mille hommes à la Russie. J'attends, » pour me mettre de nouveau en action, que vous ayiez » remporté deux victoires à votre tour. Il n'est pas » juste que les troupes de ma souveraine agissent toutes » seules ». *Histoire de la Guerre de sept ans.*

celui de France, plus mécontens encore de ce qu'il ne faisoit pas tout ce qu'il pouvoit faire, tous les partis, enfin, cabalèrent à l'envi contre ce général, et le firent remplacer par le maréchal Boutourlin. 1761.

Cependant l'impératrice Elisabeth avoit entièrement perdu sa santé, et la nécessité de prendre du repos, jointe à son indolence naturelle, lui faisoit, plus que jamais, négliger les affaires. A peine le nouveau grand-chancelier Woronzoff pouvoit-il lui arracher une signature; elle ne trouvoit quelque courage que pour se livrer au plaisir. Les fêtes, les bals, les mascarades l'occupoient encore. Elle alloit au spectacle à onze heures du soir, passoit le reste de la nuit à table, et se couchoit le matin à cinq heures. Les choses les plus graves ne lui paroissoient plus que des bagatelles. Instruite de la passion de son neveu pour la jeune Woronzoff, à qui elle donna bientôt pour sobriquet le nom de la Pompadour, elle se plaisoit à se faire raconter les plus petits détails de leurs orgies, et sembloit y chercher l'excuse de ses propres foiblesses; mais elle n'en montroit pas moins au prince un visage indifférent et souvent glacé.

1761. La Grande-Duchesse, qui attendoit avec impatience le moment de se réconcilier avec l'impératrice, crut, après un assez long silence, devoir renouveler ses efforts. Elle demanda son pardon, mais on ne voulut le lui accorder qu'à des conditions qui la révoltèrent. On lui fit proposer de se reconnoître coupable et de s'abandonner à la clémence de son époux et de l'impératrice.

Catherine reprit dès-lors toute sa fierté. Elle évita de paroître à la cour, se tint renfermée dans ses appartemens, et demanda à l'impératrice la permission de se retirer en Allemagne, permission qu'elle étoit bien sûre de se voir refuser, puisque connoissant l'extrême tendresse d'Elisabeth pour le jeune Paul Pétrowitz, elle ne pouvoit craindre que cette princesse consentît à éloigner la mère d'un enfant qu'elle eût par-là exposé à être un jour déclaré bâtard. Ce parti réussit à Catherine : un raccommodement le suivit de près. Dans le moment même qu'on la croyoit perdue, et au grand étonnement de tous les courtisans, on la vit paroître au spectacle à côté de l'impératrice, qui l'accabla de caresses.

Il est vrai que dans l'entretien secret que

la Grande-Duchesse eut avec Elisabeth, elle promit de ne plus voir Poniatowsky, et dès ce moment elle mit en effet bien plus de réserve dans sa conduite. Poniatowsky demanda presqu'aussitôt son audience de congé. Mais comme l'ambition, encore plus que l'amour, l'attachoit à Catherine, et qu'il ne vouloit rien négliger pour allumer davantage une passion qui lui a depuis valu le trône de Pologne, il trouva de nouveaux prétextes pour prolonger encore quelque temps son séjour en Russie. 1761.

La cabale formée par Bestuscheff n'avoit pas été anéantie par la disgrace de ce ministre, et les ennemis du Grand-Duc continuoient, dans toutes les occasions, à le noircir aux yeux de sa tante. Ils profitèrent sur-tout de la maladie de cette princesse, pour lui faire croire que le Grand-Duc se réjouissoit de son état, et se montroit impatient de recueillir son héritage. L'impératrice, déjà trop aigrie contre son neveu, fut cruellement blessée de ce rapport. Dans les premiers mouvemens de sa colère, elle laissa échapper la menace de le priver du trône. Quelques personnes crurent d'abord qu'elle vouloit rendre son héritage au prince Ivan qu'elle

1761. avoit détrôné vingt ans auparavant, et qui languissoit dans un cachot. D'autres pensèrent avec plus de raison qu'elle avoit dessein de mettre le jeune Paul Pétrowitz à sa place. Peu de jours après[1], au moment où le Grand-Duc étoit à Oranienbaum, elle ordonna tout à coup qu'on lui préparât un spectacle, et, contre son usage, elle n'y fit inviter ni les ministres étrangers, ni ses courtisans. La Grande-Duchesse, son fils et les plus intimes favoris l'accompagnoient seuls. A peine entrée dans sa loge, elle se plaignit de voir si peu de spectateurs, et dit qu'il falloit faire entrer les soldats de sa garde. Soudain la salle en fut remplie. Alors prenant dans ses bras le jeune Paul Pétrowitz, elle le présenta à ces vieux guerriers à qui elle devoit le trône; et en louant les grâces, la touchante physionomie, les qualités naissantes du cœur et de l'esprit de l'enfant, elle sembloit leur demander pour lui la même volonté qu'ils avoient eue pour elle. Les soldats répondirent par des cris d'applaudissement. Si Elisabeth se fût expliquée davantage, le Grand-Duc eût été pour jamais exclu du trône; mais malgré l'enthousiasme

[1] Au mois de décembre.

de ses gardes, cette princesse s'arrêta. Peut-être avoit-elle cru devoir connoître leurs dispositions pour exécuter son projet avec plus de précaution et de solennité ; peut-être aussi n'avoit-elle voulu qu'intimider le Grand-Duc. 1761.

La nouvelle de cette scène se répandit bientôt, et occupa beaucoup les courtisans. On rappela alors une opinion mensongère, sans doute, mais qui s'étoit sourdement accréditée au temps de la naissance de Paul Pétrowitz. On prétendoit que l'impératrice Elisabeth avoit gagné la nourrice de l'enfant de la Grande-Duchesse, et fait substituer à sa place, un fils qu'elle avoit eu de Razoumoffsky.

Cependant, quels que fussent les desseins de l'impératrice Elisabeth, la mort ne lui laissa pas le temps de les accomplir. Peu de jours après ce qu'elle avoit fait au spectacle en faveur du jeune prince, elle vit sa santé décliner sensiblement. Elle éprouva de violentes douleurs d'entrailles que rien ne pouvoit calmer, et pour s'en distraire elle buvoit avec plus d'excès que jamais. En vain ses médecins lui représentèrent qu'elle abrégeoit elle-même ses jours. En vain les

1761. personnes qui la servoient essayèrent d'écarter d'elle les liqueurs fortes ; elle en voulut constamment avoir dans sa chambre une caisse , dont elle tenoit la clef sous son chevet. On vit, dès-lors, que sa fin étoit infailliblement très-prochaine. Les intrigans de la cour se ranimèrent et se divisèrent en deux partis très-opposés.

Le premier étoit formé du reste des amis de Bestuscheff, qui cabaloient toujours en faveur de la Grande-Duchesse, et dont, après l'exil du vieux chancelier, le comte Ivan-Ivanowitsch Schouwaloff étoit déclaré le chef, quoiqu'il n'en fût réellement que l'instrument. Schouwaloff, dont l'avidité faisoit trembler les négocians russes, et dont l'insolente fourberie indignoit le Grand-Duc, Schouwaloff sentoit bien que sa puissance et son bonheur couroient grand risque de cesser avec la vie d'Elisabeth, et il ne voyoit d'autre moyen d'échapper à la vengeance du prince, que de lui fermer l'accès du trône. Dirigé par un homme plus hardi que lui, d'après le plan tracé près de vingt ans auparavant par Bestuscheff, et s'étayant des intentions connues de l'impératrice, il consentoit bien que le Grand-Duc fût élu souverain

de la Russie, mais il vouloit qu'on donnât la régence à la Grande-Duchesse, sous l'autorité d'un conseil dont il se réservoit modestement d'être un des principaux membres. 1761.

Quoique secrètement irritée de voir ce qu'Ivan Schouwaloff se destinoit dans ce partage, la Grande-Duchesse secondoit, de tous ses efforts, le projet de ce favori. Elle étoit animée par un double motif, la crainte et l'ambition. Mais plus elle vouloit obtenir le pouvoir suprême, plus elle en cachoit le désir. Aux yeux de ceux qui ne l'approchoient que rarement, elle couvroit ses brigues d'une indifférence apparente, et elle ne cessoit de répéter à ses plus intimes confidens, « qu'elle » préféroit le titre de mère de l'empereur à » celui de son épouse ». D'un autre côté elle ne pouvoit pas se dissimuler que depuis que ses infidélités étoient connues du Grand-Duc, elle avoit tout à redouter de ce prince. Il ne dissimuloit pas sa haine pour elle, et il lui en avoit quelquefois donné des preuves éclatantes.

Le second parti qui divisoit la cour et défendoit les droits que le Grand-Duc avoit au trône, étoit conduit par le sénateur Woronzoff, frère du nouveau grand-chancelier.

1761. Ce Woronzoff étoit à la fois l'homme le plus ambitieux et le plus bas de toute la Russie. Il avoit de l'esprit et du courage, mais il n'employoit son esprit qu'à chercher des moyens d'intriguer, et son courage qu'à braver le mépris. Sa fille étoit publiquement maîtresse du Grand-Duc; et le sénateur qui, comme on l'a déjà dit, avoit préparé, formé lui-même cette liaison, ne négligeoit rien pour en resserrer les nœuds. L'accès qu'il avoit auprès du Grand-Duc lui fournissoit de fréquentes occasions de l'aigrir davantage contre la Grande-Duchesse, et de l'entretenir de ce qu'il avoit à faire en montant sur le trône. Il s'empara si bien de sa confiance, que ce prince ne décidoit plus rien sans le consulter, ou sans l'en faire avertir par sa fille. Enfin, d'après les instigations de Woronzoff et de quelques autres courtisans vendus à ce sénateur, le Grand-Duc résolut d'assembler les troupes à l'instant où l'impératrice fermeroit les yeux, de se faire proclamer empereur, de répudier la Grande-Duchesse, de déclarer le jeune Paul Pétrowitz bâtard, et d'épouser publiquement sa maîtresse Romanowna Woronzoff.

Tout sembloit garantir le succès de cette entreprise. Le Grand-Duc, il est vrai, ne plai-

soit pas aux courtisans, mais il étoit encore respecté du peuple qui voyoit en lui le rejeton de Pierre I[er]. Woronzoff avoit, en outre, bien plus d'adresse que Schouwaloff, et il s'étoit assuré que l'Angleterre lui fourniroit des sommes considérables. 1761.

Au milieu des menées, des intrigues, des agitations continuelles dont les deux partis remplissoient la cour de l'impératrice mourante, et qui les rendoient à chaque instant plus opposés l'un à l'autre, parut tout à coup un homme qui entreprit de calmer les haines et de réunir les opinions. Cet homme étoit le comte Nikita Ivanowitz Panin, qui a depuis occupé assez long-temps la place de premier ministre de Catherine, et qui revenoit alors de Stockholm, où il avoit long-temps résidé.

Le comte Panin étoit d'une naissance peu illustre[1]. Il commença par être soldat

[1] Le comte de Nikita Ivanowitz Panin naquit le 15 septembre 1718, et étoit d'une famill e originaire de Lucques, en Italie. Son père fut le premier de sa famille qui se distingua. Il servit sous Pierre I[er], et parvint au grade de lieutenant-général. Il mourut en 1736 et laissa deux fils, dont l'un fut celui dont il est ici question, et l'autre le général Panin, qui signala son courage, lorsque, dans la Guerre de sept ans, les Russes mar-

1761. dans les gardes à cheval de l'impératrice Elisabeth. La protection du prince Kourakin le fit faire gentilhomme de la chambre. Bientôt l'impératrice le remarqua et le crut propre à ses plaisirs secrets, mais ses espérances furent trompées : Panin n'avoit que de la figure. Elisabeth l'envoya alors à Copenhague[1] et ensuite en Suède[2] avec le titre de son ministre plénipotentiaire. A son retour de Stockholm, il fut nommé gouverneur du prince Paul Pétrowitz. Panin n'avoit que fort peu d'instruction ; c'étoit un de ces esprits médiocres qui s'imaginent que ce qu'ils savent ou ce qu'ils pensent, est toujours ce qu'il y a de mieux. Son séjour en Suède lui avoit fait croire qu'une constitution aristocratique et un sénat étoient le

chèrent contre le roi de Prusse. Il combattit ensuite avec non moins de gloire contre les Turcs, prit Bender, et établit l'indépendance de la Krimée. Retiré quelque temps du service, il y rentra pour s'opposer aux progrès de Pugatscheff, et il triompha de ce rebelle.

La sœur du comte et du général Panin avoit épousé le prince Kourakin, ce qui contribua beaucoup à leur avancement. La princesse Kourakin se rendit fameuse par ses aventures galantes.

[1] En 1747.

[2] En 1749.

chef-d'œuvre

chef-d'œuvre des gouvernemens. Il tenoit opiniâtrément à ses idées. Il étoit d'ailleurs paresseux, inexact, et aimoit beaucoup la médisance et le commérage. 1761.

En acceptant la place de gouverneur du jeune prince, il falloit opter entre le Grand-Duc et la Grande-Duchesse. Panin ne balança pas. Il se dévoua tout entier à Catherine. Admis dans sa confidence, et informé du dessein qu'elle avoit d'enlever le sceptre à son époux, il entrevit aisément tout le danger auquel elle s'exposoit. Il sentit qu'elle pouvoit échouer; qu'alors elle se verroit soudain chassée du trône et du lit de l'Empereur, et que son fils partageroit sa disgrace. C'étoit ce dernier malheur que le gouverneur appréhendoit le plus.

Il crut d'abord ne pouvoir l'éviter qu'en engageant les deux partis opposés à abandonner leurs prétentions exagérées, et il ne se flatta de les faire consentir à cet abandon qu'en se servant des craintes qu'ils s'inspiroient mutuellement. Il résolut donc de les réunir pour faire monter le Grand-Duc sur le trône, et pour qu'il fût proclamé empereur, non par les troupes, mais par le sénat, qui limiteroit en même temps la puissance de ce

1761. prince et assureroit l'état de son épouse et de son fils.

Ce projet conçu, Panin s'occupa sérieusement des moyens de l'exécuter. L'ambition changea tout à coup, et pour un moment, son caractère. A son indolence succéda l'activité ; à son babil ordinaire, le silence. Il se défia de la Grande-Duchesse elle-même et ne la mit point dans son secret. Il fit plus, il affecta de ne plus la voir, et feignit d'abandonner son parti ; mais quand il se crut bien sûr qu'on ne soupçonnoit pas ses intentions, il se rendit mystérieusement auprès du comte Ivan Schouwaloff.

Ivan Schouwaloff s'abandonnoit aux plus vives inquiétudes. Il pleuroit, il frémissoit de se trouver chef de parti et de se voir attribuer le dangereux honneur d'un projet conçu par son ambitieux cousin, Pierre Schouwaloff[1], qui, retenu en ce moment dans son lit par

[1] Le comte Pierre Schouwaloff étoit un génie hardi, romanesque, et l'opposé en tout de son cousin Ivan Schouwaloff, qui n'avoit que de la cupidité. Pierre Schouwaloff s'est rendu célèbre en Russie par son ambition, et en Europe, par l'invention des canons qui portent son nom. Il se croyoit seul capable d'empêcher le Grand-Duc de régner, et il ne se servoit de son cousin Ivan que comme d'un instrument vulgaire.

une maladie dont il mourut peu après, ne pouvoit soutenir l'audace qu'il avoit quelque temps inspirée au fastueux et pusillanime favori d'Elisabeth. 1761.

La circonstance étoit favorable à Panin. Il en profita. Il sut habilement augmenter les craintes d'Ivan Schouwaloff, en lui exagérant le péril auquel il s'exposoit. — « Comment osez-vous, lui dit-il, lutter à » forces inégales contre le Grand-Duc, et » vous préparer une chute épouvantable, « une mort certaine, en voulant écarter du » trône un prince que le choix de la sou- » veraine y appelle, et que sa naissance en « rend le seul héritier légitime? Mais en » supposant même que vous puissiez réussir » à l'empêcher de régner, devez-vous es- » pérer de conserver long-temps votre cré- » dit, sous une minorité dont la foiblesse » enhardira vos rivaux et fera naître une » foule de mécontens, sans cesse empres- » sés à vous nuire? Si vous triomphez d'une » intrigue, pourrez-vous également vous » flatter d'échapper à l'autre? Si le premier » coup qu'on voudra vous porter ne peut » vous atteindre, le second ne vous ren- » versera-t-il pas? Ce que vous avez de

1761. » plus prudent à faire, c'est de vous rapprocher du Grand-Duc. Il en est temps » encore. Il sait lui-même les obstacles qu'on » lui prépare, et il se croira trop heureux » si, au prix de quelque sacrifice, il n'a plus » à les redouter. Laissons-lui donc la possession tranquille du trône, mais faisons-la lui » acheter à des conditions qui dissipent en ce » moment nos craintes et empêchent à jamais le prince d'abuser de son pouvoir. » Il est inutile de vous dire à présent quelles » sont ces conditions ; mais si vous déférez » à mon avis, je ne doute pas que le Grand-Duc ne s'y range aisément, et je vous » promets de vous fournir un plan propre » à concilier tous les partis. »

Ivan Schouwaloff ne répondit pas un seul mot ; mais convaincu de la sagesse des conseils de Panin, il se rendit chez son cousin Pierre, et lui fit part de ce qu'il venoit d'entendre. La maladie avoit affoibli le courage de Pierre Schouwaloff et ralenti l'essor de son ambition. Il se laissa facilement persuader tout ce que craignoit Ivan : cependant, en renonçant à son projet, il voulut encore conserver le premier rôle.

Il fit dire au Grand-Duc qu'ayant des se-

crets importans à lui communiquer, et son état l'empêchant de quitter son lit, il le prioit de l'honorer d'une visite. Le prince vint aussitôt. Pierre Schouwaloff lui parla avec la force et l'air d'inspiration d'un homme qui, touchant à son dernier moment, ne sait pas taire la vérité et n'a plus rien à craindre. — « Prince, lui dit-il, vous savez les préventions qu'on a contre vous. Le peuple croit » que vous penchez plus pour les Allemands » que pour lui ; les popes vous redoutent ; » les grands vous haïssent. Tout vous annonce un règne orageux. Tout vous prouve » que pour prévenir les changemens dont on » vous suppose le dessein, on se portera » aux dernières extrémités. J'ignore, prince, » ce que vous méditez en effet ; j'ignore si » vous triompherez de ceux qui veulent vous » perdre, ou s'ils triompheront de vous ; » mais si vous faites ce qu'on croit que vous » voulez faire, si vous répudiez la Grande-Duchesse pour élever à sa place une femme » aussi vile, aussi méprisable que la comtesse de Woronzoff, songez que vous vous » préparerez des troubles dont vous serez » tôt ou tard la victime, et que vous vous » déshonorerez à jamais. » 1761.

1761. En écoutant ce discours, le Grand-Duc pâlit et rougit plusieurs fois ; et lorsqu'il vit que Pierre Schouwaloff cessoit de parler, il l'assura qu'on lui imputoit à tort le dessein de faire rompre son mariage, et qu'il ne s'y résoudroit jamais. Mais ce qui doit faire douter de la sincérité de ces protestations, c'est que le prince ajouta ces paroles remarquables : — « Romanowna accrédite peut-
» être elle-même des bruits qui la flattent ;
» c'est une étourdie à qui je n'ai promis de
» l'épouser que si la Grande-Duchesse mou-
» roit , et elle n'est point encore morte. »

Pierre Schouwaloff désiroit trop sincèrement de se raccommoder avec le Grand-Duc, pour donner à ce dernier aveu toute l'interprétation dont il étoit susceptible, et il se contenta de la promesse que lui fit le prince, d'oublier tout ce qu'on avoit osé entreprendre contre lui.

Cette réconciliation fut ménagée sans peine, mais il en restoit une autre non moins intéressante et bien plus difficile à obtenir. On sait quels odieux soupçons les ennemis du Grand-Duc avoient inspirés à l'Impératrice. Cette princesse trembloit que son neveu ne voulût employer le poison pour se défaire d'elle ,

et cette crainte augmentoit sa foiblesse et la remplissoit d'horreur pour celui qui en étoit l'objet. Depuis que sa maladie l'empêchoit de paroître en public, elle avoit fait interdire l'entrée de son appartement au Grand-Duc ; et pour que cet ordre parût moins extraordinaire, elle l'avoit fait également signifier à la Grande-Duchesse. Le secret de ces divisions, de ces troubles de la famille impériale étoit encore renfermé dans l'intérieur du palais ; mais il pouvoit aisément se répandre dans Pétersbourg ; et si on en eût été informé, si l'impératrice fût morte sans voir le prince et son épouse, le peuple, toujours aveuglément crédule, auroit regardé comme fondés les injustes soupçons d'Elisabeth, et se seroit empressé d'attribuer au neveu, la mort de la tante. Il falloit donc engager cette princesse à appeler le Grand-Duc auprès d'elle. 1761.

Ivan Schouwaloff étoit grand-chambellan et commandoit chez l'Impératrice. Panin le crut propre à demander la réconciliation qu'il désiroit : mais soit que Schouwaloff craignît de faire trop de peine à la foible Elisabeth, soit qu'il voulût tenir plus long-temps le Grand-Duc dans l'inquiétude, et

1761. éviter un éclaircissement dangereux pour tous ceux qui avoient cherché à nuire à ce prince, soit enfin qu'il comptât sur le faux testament qu'on s'étoit proposé de produire[1], il refusa de faire cette demande.

Panin s'adressa alors au confesseur d'Elisabeth. Il lui avoua sans détour que la commission dont il le chargeoit étoit très-délicate, et qu'en voulant sauver l'ame de la souveraine, il encourroit peut-être sa disgrace, mais que la gloire que lui mériteroit le succès devoit lui faire tout braver. Il l'assura en même-temps de la reconnoissance du Grand-Duc et de la Grande-Duchesse. Le pope, non moins jaloux sans doute de se ménager la faveur de l'héritier du trône, que zélé pour le salut de l'Impératrice, promit d'employer auprès d'elle sa sainte éloquence.

Toutes les précautions nécessaires furent prises. On choisit un moment, où Ivan Schouwaloff étoit absent, et alors le confesseur s'approchant du lit de l'Impératrice, lui parla de Dieu, de justice, de clémence, et obtint d'elle un signe de consentement. Au

[1] On sait que le chancelier Bestuscheff avoit dès long-temps préparé ce faux testament, par lequel son parti vouloit enlever à Pierre III les rênes du gouvernement.

même instant on fit entrer le Grand-Duc et la Grande-Duchesse, qui se mirent à genoux 1761.
auprès du lit, et Elisabeth prononça machinalement tout ce que lui dicta son confesseur. Elle dit au prince et à la princesse — « Qu'elle les avoit toujours aimés, et qu'elle » mouroit en leur souhaitant toutes sortes de » bénédictions. »

Tous ceux qui furent témoins de cette scène virent que le pardon étoit peu sincère, mais les apparences suffisoient au prince, et ses partisans ne manquèrent pas de répéter avec emphase, dans Pétersbourg, les paroles affectueuses prononcées par l'Impératrice, et d'y ajouter beaucoup de mensonges.

D'un autre côté, Ivan Schouwaloff, qui n'avoit pas su se faire un mérite de la réconciliation du Grand-Duc, mais qui ne vouloit pas qu'elle fournît l'occasion d'irriter ce prince contre lui, se garda de contredire tout ce qu'on se plut à en publier.

Fier du service important qu'il venoit de rendre au Grand-Duc, Panin crut dès-lors avoir acquis assez de droits sur lui pour le faire consentir à suivre entièrement le plan qu'il avoit tracé. D'après ce plan, le Grand-Duc devoit, aussitôt que l'Impératrice cesse-

1761. roit de vivre, se rendre au sénat et s'y faire décerner la couronne.

Panin fit donc demander une audience au Grand-Duc. Elle lui fut accordée sur le champ. Il dit d'abord au prince que ce qu'il avoit à lui exposer méritoit toute son attention; ensuite, il lui parla en ces termes: — « C'est du premier pas que vous allez faire » en montant sur le trône, prince, que dépend » le succès de votre règne et la gloire que » vous mériterez. Il est deux moyens de vous » revêtir de la suprême puissance. L'un, » c'est de vous faire proclamer empereur » par l'armée; l'autre, de recevoir la cou- » ronne des mains du sénat. Le premier est » plus prompt; le second, plus sûr. L'Eu- » rope entière et une grande partie de l'Asie » tiennent les yeux fixés sur vous. Songez » donc à l'honneur que vous allez acquérir, » si les peuples nombreux soumis à votre » domination, et les peuples étrangers eux- » mêmes, voient que vous êtes assez géné- » reux pour vouloir tenir du libre choix » des représentans de la nation russe, une » autorité que vos prédécesseurs n'ont due » qu'à la force et à la vénalité des soldats.

» Vous savez combien les révolutions ont

» été fréquentes dans cet empire; vous savez » avec quelle facilité les troupes séduites ou » mutinées ont couronné ou détrôné leurs » maîtres. Le moyen que je vous propose » est le seul propre à prévenir de dangereux » desseins. Le sénat vous ayant élu, se trou- » vera intéressé à maintenir son ouvrage; et » le peuple, regardant votre personne comme » plus sacrée, s'empressera toujours de la » défendre. » 1761.

Le Grand-Duc étoit ébranlé; il cédoit, quand tout à coup deux de ses courtisans entrèrent. Il leur fit part du projet de Panin, et leur demanda leur avis. L'un d'eux, qui sentit aisément tout ce qu'avoit d'insidieux le parti qu'on proposoit au prince, lui conseilla de soumettre sa décision au vieux prince Troubetzkoï, dont la longue expérience et la sagesse consommée étoient dignes de le guider. Le prince Troubetzkoï avoit en effet été témoin et co-opérateur de plusieurs révolutions, et connoissoit parfaitement les usages de la Russie[1].

A l'instant il fut mandé. Le Grand-Duc

[1] Ce fut le prince Troubetzkoï qui, en 1730, engagea l'impératrice Anne à rompre les conditions que le sénat lui avoit imposées en l'appelant au trône.

1761. lui répéta tout ce qu'il venoit d'entendre de la bouche de Panin, et ne lui cacha point le penchant qu'il avoit à suivre les conseils du comte. Mais Troubetzkoï énonça une opinion différente, et parla avec toute la hardiesse d'un vieux soldat jaloux de l'honneur de ses maîtres.

« Prince, lui dit-il, le parti qu'on veut » vous faire prendre est non-seulement bien » plus dangereux que celui qn'on vous dit » de craindre, mais entièrement opposé aux » coutumes de l'empire. La constitution russe » est purement militaire, et le sénat n'a ja- » mais dû influer sur l'élection des tzars. » Eh! quelle est donc la gloire prétendue » qu'il peut y avoir à être couronné par un » corps judiciaire plutôt que par des soldats » victorieux? Choisis par une diète ou par » un sénat, les rois de Pologne et de Suède » prendront-ils jamais le pas sur l'empereur » de toutes les Russies? La véritable, la » seule gloire d'un monarque, c'est de bien » régner. Méritez donc cette gloire sans vous » inquiéter d'une formalité vaine, et sans « vous mettre sous la tutelle d'un sénat am- » bitieux, qui vous feroit bientôt repentir de » la confiance que vous auriez eue en lui.

» Mais si malheureusement votre trône chan- 1761.
» celoit, ce sénat auroit-il la force de le raf-
» fermir ? Et si vous commenciez par mé-
» contenter les soldats, en dédaignant leur
» antique usage, n'auriez-vous pas tôt ou
» tard à redouter leur vengeance ? »

Le Grand-Duc flotta alors dans l'irrésolution. La nouveauté brillante des conseils de Panin le flattoit, mais la crainte d'indisposer l'armée l'empêchoit d'oser les suivre. Ne sachant enfin quel parti choisir, il envoya un de ses chambellans consulter la Grande-Duchesse.

Catherine, dont la fin prochaine d'Elisabeth avoit réveillé toute l'ambition, et qui sentoit la nécessité de se ménager la faveur populaire par les dehors d'une piété qui n'étoit point dans son cœur, Catherine se tenoit alors dans les églises et assistoit aux prières publiques qu'on faisoit pour demander le rétablissement de la santé de l'Impératrice[1]. Panin avoit eu l'imprudente discrétion de lui taire son projet. Elle ignoroit ce que ce projet cachoit d'avantageux pour elle. D'ailleurs

[1] Catherine étoit alors enceinte à l'insçu de son époux; elle n'alloit dans les églises que couverte d'un grand voile, pour cacher sa grossesse.

1761. elle avoit passé plusieurs jours à rédiger elle-même l'acte de proclamation qui devoit faire reconnoître l'empereur, ainsi que le modèle du serment des troupes ; et comme elle se piquoit d'écrire avec beaucoup d'élégance, et qu'elle se flattoit que ces deux pièces lui feroient infiniment d'honneur aux yeux des Russes, elle ne vouloit point sacrifier un travail qui eût été perdu, si le prince se fût fait élire par le sénat, puisque ce corps auroit alors dicté lui-même la nouvelle forme du serment et le nouvel acte de proclamation. Elle fit donc répondre brusquement au Grand-Duc — « qu'il falloit se conformer à l'usage. »

1762. Dans le même instant où le Grand-Duc recevoit cette réponse, on vint lui annoncer la mort de l'Impératrice Elisabeth [1]. Cette princesse expira [2] après une longue maladie et au milieu de douleurs inexprimables. Elle avoit régné vingt ans sans avoir fait rien qui pût justifier la révolution qui mit sur sa tête

[1] La manière d'annoncer la mort de quelqu'un, en Russie, est assez singulière. — On dit à celui à qui on s'adresse, en nommant la personne morte : — « Un » tel ou une telle vous ordonne de vivre ».

[2] Le 25 décembre 1761, suivant le Calendrier grec, et le 5 janvier 1762, suivant le Calendrier romain.

la couronne de Russie. Sa facilité la livra à des favoris qui abusèrent trop de sa puissance. Sa dévotion la rendit souvent impie, sa clémence cruelle [1]. Elle fut enfin plus digne de végéter dans l'oisiveté d'un couvent, que de s'asseoir sur le trône d'un des plus vastes empires du monde. 1762.

[1] Elle avoit, par exemple, fait vœu de ne laisser exécuter sous son règne, aucune sentence de mort; et les juges qui ne pouvoient pas faire décapiter les criminels, les faisoient périr par le barbare supplice du knout. En outre, on n'a jamais autant coupé de langues et exilé d'infortunés en Sibérie, que sous le règne de cette princesse si indignement surnommée la *clémente*. — Voici deux anecdotes qui servent à la caractériser. Un jour elle s'apperçut qu'une dame de la cour, qui assistoit à sa toilette, souffroit, et elle lui en demanda la raison: — « Mes jambes sont extrêmement enflées, lui dit la dame ». — « Eh bien, lui » répondit Elisabeth, appuyez-vous contre ce bureau, » je ferai semblant de ne pas vous voir. » — Elisabeth ne permettoit pas que les femmes de la cour portassent les mêmes modes et les mêmes étoffes qu'elle. Pour les prendre, il leur falloit attendre qu'elle les eût quittées. Il est vrai qu'elle en changeoit souvent. A sa mort, on trouva, dans ses armoires, trente mille robes.

LIVRE TROISIÈME.

ARGUMENT.

Commencement du Règne de Pierre III. — Il rappelle un très-grand nombre d'exilés, parmi lesquels on distingue Munich et Biren. — Oukase en faveur de la Noblesse. — Paix avec la Prusse. — Admiration de Pierre III pour Frédéric II. — Mésintelligence entre Pierre III et Catherine. — Intrigues contre ce Prince. — Les Orloff, la Princesse d'Aschkoff, Panin, forment le projet de le détrôner. — Il va voir Ivan dans la prison de Schlusselbourg. — Dessein qu'il a de nommer ce Prince son successeur. — Préparatifs contre le Danemarck.

1762. AUSSITÔT qu'Elisabeth eut fermé les yeux, les courtisans accoururent en foule chez le Grand-Duc. Ce prince, oubliant alors sa foiblesse et son indécision, les accueillit avec dignité, et reçut le serment des officiers de sa garde.

Une heure après il monta à cheval, et parcourut les rues de Pétersbourg en faisant distribuer de l'argent à la multitude. Les soldats



Pierre III. Fedorowitz,
Empereur de Russie,
le 5 Janvier 1762, detrôné et etranglé en
Juillet 1762.

A. Ta[illegible] Direxit

soldats s'empressoient sur son passage, et lui crioient : — « Si tu as bien soin de nous, » nous te servirons aussi fidèlement que » nous avons servi notre bonne Impéra- » trice ». — Le peuple mêloit des cris de joie aux acclamations des soldats, et quoique les ennemis du Grand-Duc fussent dès long-temps parvenus à faire haïr, mépriser ce prince, son avénement au trône n'occasionna pas le moindre signe de mauvaise volonté ou de mécontentement. 1762.

Pour lui, délivré tout à coup de la longue et servile contrainte dans laquelle sa tante l'avoit tenu, il laissa facilement appercevoir sa satisfaction, mais sans faire éclater une joie indécente. Il prit le nom de Pierre III.

Les premiers jours du règne de ce prince furent marqués par plusieurs traits de bienfaisance, qui jetèrent dans le plus grand étonnement tous ceux qui le connoissoient et qui ne croyoient qu'à ses vices. La métamorphose parut complette et soudaine; la dignité et la modération remplacèrent l'étourderie et la violence. Le Grand-Duc avoit été inconséquent, fougueux, bizarre : Pierre III se montra juste, patient, éclairé. Il traita avec bonté tous ceux qui avoient été attachés à

1762. l'Impératrice sa tante. Il conserva dans leurs places presque tous les grands officiers de l'état. Il pardonna à ses ennemis. Il éleva au grade de feld-maréchal Pierre Schouwaloff, qui étoit toujours alité et qui mourut peu après. Il laissa la place de grand-veneur à Alexis-Gregoriewitz Razoumoffsky[1], l'ancien favori d'Elisabeth. Il combla de bienfaits Ivan Schouwaloff lui-même, quoiqu'il eût fait souvent un indigne usage de son crédit.

Le prince Schakowskoï, procureur-général du sénat, dont Pierre III avoit eu beaucoup à se plaindre, fut le seul à qui il ôta sa place; mais il n'exigea de lui qu'une simple démission, et il lui laissa sa liberté et ses biens. En même temps un nommé Gléboff, qui, n'étant que simple procureur, avoit été chargé de soigner les affaires du Holstein, et s'étoit concilié dans cette administration la bienveillance du prince, obtint la place de Schakowskoï. Gléboff paya bien mal, depuis, une

[1] Alexis Razoumoffsky avoit souvent desservi le Grand-Duc auprès de l'impératrice Elisabeth. Le Grand-Duc lui envoya un jour une hache sur un coussin de satin rouge, pour lui faire entrevoir le sort qui l'attendoit; mais quand ce prince fut monté sur le trône, il rejeta toute idée de vengeance.

marque si éclatante de la confiance de son maître[1]. 1762.

La Grande-Duchesse, qui ne pouvoit songer sans effroi à l'instant où son époux seroit revêtu de la suprême puissance, et qui s'attendoit à le voir aussitôt signaler contr'elle une animadversion qu'elle avoit trop méritée, en reçut l'accueil le plus flatteur et les marques de la plus grande confiance. Il sembloit oublier les torts de cette princesse pour ne se souvenir que de l'ascendant de son génie. Il passoit une grande partie du jour auprès d'elle; il l'entretenoit avec amitié et la consultoit sur les affaires les plus délicates. Tous les courtisans, surpris de cette conduite, en félicitèrent Catherine. Catherine seule n'y fut point trompée. Elle jugea sans peine que son époux ne savoit point régner par lui-même, et elle se garda de prendre pour bonté ce qui n'étoit que foiblesse.

Un des premiers soins du nouveau tzar fut de rappeler cette multitude de prisonniers d'état dont la défiance d'Elisabeth et la jalousie

[1] Gléboff avoit beaucoup d'esprit et de défauts. Sous le règne de Catherine II, il fut long-temps chef du département de la guerre; mais les énormes dilapidations dont il se rendit coupable, le firent dégrader.

1762. de ses ministres avoient peuplé les déserts de la Sibérie [1]. Parmi ces infortunés, on remarqua le célèbre Biren, qui avoit été long-temps l'amant orgueilleux et le ministre cruel de l'impératrice Anne. Pierre III ne lui rendit que la liberté, mais Catherine lui redonna depuis le duché de Courlande. Biren, instruit à l'école du malheur, ne vécut plus qu'en philosophe; et soit par crainte, soit par politique, il ménaga un peuple qu'il avoit autrefois opprimé.

Pierre III tira aussi de la Sibérie le feld-maréchal Munich, âgé de quatre-vingt-deux ans, que l'un de ses fils qui vivoit encore, et trente-deux de ses petits-fils ou arrière-petits-fils allèrent recevoir au-dehors de la capitale. Ce vieux guerrier parut devant l'empereur avec sa nombreuse famille, et revêtu de la même peau de mouton qui lui servoit d'habit dans les déserts de Pelim; mais le prince lui rendit soudain les marques de l'ordre de St.-André, avec son grade de feld-maréchal, en lui disant : — « J'espère que malgré votre « âge avancé vous pourrez encore me servir ». — Munich lui répondit : — « Puisque votre » majesté m'a fait passer des ténèbres à la

[1] Pierre III rappela jusqu'à dix-sept mille exilés.

» lumière, et m'a rappelé du fond d'une ca- 1762.
» verne pour m'admettre aux pieds du trône,
» elle me trouvera toujours prêt à exposer
» ma vie pour son service. Ni un long exil,
» ni les rigueurs du climat de la Sibérie n'ont
» pu éteindre l'ardeur que j'ai autrefois mon-
» trée pour les intérêts de la Russie et pour
» la gloire de son souverain ». — Quel homme que Munich ! A l'âge de quatre-vingt-deux ans, après en avoir passé plus de vingt dans les climats glacés de la Sibérie, il se montroit encore tel qu'il avoit autrefois été. A la tête des armées, au milieu des plus sanglantes batailles, prêt à périr sur l'échafaud, exilé dans les déserts, rappelé à la cour et comblé d'honneurs, il conserva toujours son mâle courage et son inaltérable sérénité.

Lestocq, à qui Elisabeth avoit eu l'obligation d'être montée sur le trône, et qu'elle avoit ensuite indolemment sacrifié à la jalousie de Bestuscheff et à l'avidité de quelques autres courtisans, fut aussi rappelé par Pierre III, et en vivant depuis à Pétersbourg, au sein de la médiocrité, il prouva qu'il n'avoit pas moins su profiter des leçons de l'adversité que Biren et Munich.

1762. Chaque jour on voyoit ainsi arriver à Pétersbourg quelques-unes des victimes du règne précédent, et leur retour étoit un spectacle touchant pour le peuple, et un sujet de bénédictions pour le tzar. Tout l'empire retentissoit des louanges de son nouveau maître, et il est impossible de peindre l'admiration, les transports de joie qu'il occasionna, lorsqu'il se rendit au sénat dans le plus grand appareil, et qu'il y lut une déclaration par laquelle il permettoit à la noblesse de porter ou de ne pas porter les armes, et de voyager au-dehors de la Russie, ce qui lui avoit été défendu jusqu'alors. Il l'affranchit en même temps de la servitude dans laquelle ses prédécesseurs l'avoient tenue. La noblesse, reconnoissante, ne vouloit pas faire moins que de lui ériger une statue d'or : mais l'enthousiasme ne dura pas long-temps[1].

[1] Voici cette Ordonnance ou cet Oukase qui rendit d'abord Pierre III si cher à la noblesse russe.

« NOUS PIERRE III, par la grâce de Dieu, » empereur et autocrate de toutes les Russies,

» Les peines et les désagrémens qu'a éprouvés le » très-sage souverain feu notre très-cher grand-père, » Pierre-le-Grand, d'immortelle mémoire, pour opérer

Un bien plus essentiel que la Russie dut à Pierre III, fut l'abolition de cette inqui- 1762.

» le bien dans son pays et pour procurer à ses sujets une » connoissance suffisante, tant de la discipline mili- » taire que des affaires civiles et politiques, sont connus » de toute l'Europe et de la plus grande partie du globe.

» Pour atteindre à ce but, il a fallu qu'il fît d'abord » comprendre à la noblesse russe, qui est le premier » corps de l'état, les immenses avantages qu'ont les » nations versées dans les sciences et les arts, sur cette » foule de peuples qui croupissent dans la plus épaisse » ignorance. L'état des choses demandoit alors impé- » rieusement qu'il obligeât sa noblesse au service mili- » taire et à des fonctions civiles; qu'il la fît voyager » dans les pays étrangers, pour acquérir une teinture » des arts et des sciences utiles, et qu'il établît dans » son propre pays des écoles et des académies, afin » de faire germer plus aisément et plus promptement » le fruit de ces salutaires institutions. La noblesse au- » roit eu d'autant plus mauvaise grâce de se plaindre » de cette gêne à laquelle on l'asservissoit, qu'indé- » pendamment de ce que son utilité particulière et » l'utilité commune en résultoient naturellement, elle » devoit encore condescendre aux désirs d'un empereur » à qui elle avoit tant d'obligations.

» Ces projets parurent d'abord de la plus difficile » exécution. Ils étoient insupportables à la noblesse, » qui se trouvoit obligée de renoncer à une vie molle » et oisive, de s'éloigner de ses demeures, de servir » en guerre et en paix, d'inscrire ses enfans pour les

1762. sition, de ce comité terrible qui, sous le nom de *chancellerie-privée*, fit tant de mal

» services futurs. Plusieurs membres de la noblesse se » dérobèrent au service, et se virent par-là dépouillés » de leurs biens, qui furent confisqués et avec juste » raison. Ils se rendoient coupables envers la patrie, » qu'ils abandonnoient lâchement.

» Les ordonnances excellentes, quoiqu'inséparables, » au commencement, de certains moyens de contrainte, » ont servi de modèle à tous les successeurs de Pierre- » le-Grand, et notamment à notre chère tante l'im- » pératrice Elisabeth Pétrowna, de glorieuse mémoire, » qui, s'attachant à suivre l'exemple de son père, en- » couragea, par une protection spéciale, l'avance- » ment des arts et des sciences. Nous en recueillons » aujourd'hui les fruits, et tout homme impartial con- » viendra qu'ils sont considérables. Les mœurs ont » été épurées; les esprits indifférens sur le bonheur de » la patrie, ont été arrachés à cette funeste insou- » ciance, et se sont habitués à réfléchir sur le bien » public; le zèle dans le service s'est accru; des gé- » néraux, déjà vaillans, sont devenus expérimentés; » des ministres intelligens, des magistrats éclairés, en » un mot, le patriotisme, l'amour et la fidélité pour notre » personne, l'activité dans toutes les places, et tous » les sentimens nobles sont aujourd'hui le partage de » la nation russe. — Par toutes ces raisons, nous avons » jugé qu'il n'est plus nécessaire d'astreindre au service, » comme cela s'est pratiqué jusqu'ici, la noblesse de » notre empire.

sous le règne de la défiante et timide Elisabeth. Alexis Michaëlowitz, père de Pierre Ier, 1762.

» En considération de quoi, en vertu d'un plein » pouvoir à nous accordé par Dieu, et de notre grâce » impériale spéciale, nous accordons à la noblesse russe, » dès ce moment et pour toujours, au nom de tous » nos successeurs, la permission de prendre du service » dans notre empire, ainsi que chez toutes celles des » puissances européennes qui sont nos alliées ; et pour » cet effet, nous avons rendu l'ordonnance suivante, » comme loi fondamentale.

» 1°. Tous les gentilshommes qui sont dans notre » service peuvent y rester tant qu'ils voudront. Néan- » moins aucun de ceux qui sont dans le service militaire » ne pourra demander un congé ou sa retraite pendant » la campagne, ni dans les trois mois qui la précéderont » immédiatement ; mais la campagne finie, il leur est » permis de demander leur congé à leurs commandans, » tant dans l'intérieur de l'empire qu'au-dehors, et ils » attendront leur décision. Ceux qui se trouvent dans » les huit premières classes du service militaire ne re- » cevront leur congé que de nous, ou qu'avec notre » attache. Ceux des autres classes le recevront des » départemens auxquels ils sont attachés.

» 2°. Tous les gentilshommes qui nous auront servi » avec fidélité monteront d'un grade en prenant leur » congé, pourvu qu'ils aient été plus d'un an dans le » grade qu'ils auront lors du congé ; ce qui s'entend » de ceux qui demanderont leur congé absolu. — » A l'égard de ceux qui quitteront le service militaire

1762. avoit été l'instituteur de ce tyrannique tribunal, qui servoit à juger ou plutôt à con-

» pour entrer dans le civil, ils doivent y être admis
» aussitôt qu'il y aura une place vacante, et être ré-
» compensés suivant leur mérite; cependant il faudra
» qu'ils aient été au moins trois mois dans le dernier
» grade qu'ils quitteront.

» 3°. Lorsque quelqu'un aura quitté le service, ou
» aura passé du service militaire dans le civil, s'il se
» détermine à rentrer dans le militaire, il y prendra le
» même grade qu'il avoit dans l'état civil, s'il en est
» trouvé capable. — A l'égard du rang d'ancienneté,
» il restera au-dessous de tous ceux qui avoient le
» même grade que lui au temps de son congé. — Il en
» sera usé de même pour ceux qui auront quitté et re-
» prendront des fonctions civiles ou autres.

» 4°. Ceux qui, après avoir reçu leur congé, vou-
» dront partir pour les pays étrangers, devront recevoir
» les passe-ports nécessaires du bureau des affaires
» étrangères, avec cette réserve qu'en cas de nécessité,
» tous les gentilshommes qui sont hors du pays y
» rentreront aussitôt qu'ils auront reçu l'ordre de leur
» rappel, et ce, sous peine de confiscation de leurs
» biens.

» 5°. Tous les gentilshommes qui auront servi chez
» quelque puissance de l'Europe, pourront, à leur
» retour, recevoir du service suivant leur désir et
» leur capacité, avec cette distinction que ceux qui
» auront servi auprès des têtes couronnées, auront le
» même grade que portera leur brevet, et que ceux

damner tous ceux qui étoient accusés de haute-trahison, ou qui déplaisoient au prince 1762.

» au contraire, qui auront servi dans des républiques,
» perdront un grade, ainsi qu'il a été observé jusqu'à
» présent.

» 6°. En vertu de la présente ordonnance, tout
» noble russe ne servira, soit dans nos armées, soit
» dans nos dicastères, que suivant son bon plaisir, à
» moins d'une nécessité urgente, qui sera énoncée par
» notre ordonnance. Le présent article comprend éga-
» lement la noblesse de Smolensk. Mais, comme un
» certain nombre de gentilshommes que Pierre Ier a
» établis auprès des sénats de Saint-Pétersbourg et de
» Moskow, et auprès de la chambre des comptes,
» a obtenu des congés, nous ordonnons que, par rap-
» port à quantité d'affaires qu'il peut y avoir, trente
» d'entr'eux dorénavant soient toujours auprès du
» sénat, et vingt auprès des chambres des comptes,
» lesquels seront relevés d'année en année. A cet effet,
» le comptoir du hérault d'armes fera annuellement un
» relevé de tous les gentilshommes qui sont hors du
» service, sans cependant nommer personne; mais les
» gentilshommes choisiront entr'eux les membres des-
» tinés à remplir ces fonctions civiles, et en feront le
» rapport à la chancellerie, et celle-ci au comptoir du
» hérault d'armes.

» 7°. En outre, en vertu de notre présente ordon-
» nance, la noblesse russe, à l'exception des Adnod-
» worzis, jouira perpétuellement de la franchise que
» nous lui accordons présentement. — Notre bienveil-

et à ses délateurs. Le plus léger soupçon,
1762. la dénonciation la plus absurde, suffisoient à

» lance paternelle doit s'étendre aussi sur ses enfans.
» Nous ordonnons, en conséquence, que ceux-ci,
» quand ils auront atteint l'âge de douze ans, soient
» inscrits par une simple notice du comptoir du hérault
» d'armes, soit des gouvernemens, soit des districts ou
» villes que les pères auront la liberté de choisir, et
» où ils déclareront en même temps ce que leurs enfans
» auront déjà appris, et les études auxquelles ils veulent
» se livrer par la suite, soit dans les écoles et acadé-
» mies de l'empire, soit dans les pays étrangers, soit
» enfin chez eux-mêmes, s'ils en ont les moyens, et
» s'ils sont à portée de se procurer d'habiles instituteurs.
» Au surplus, nous leur enjoignons à tous très-expres-
» sément de leur donner l'éducation qui convient à la
» noblesse; et ce, sous peine d'encourir notre disgrace.
» Nous ordonnons que chaque gentilhomme qui n'aura
» pas plus de mille paysans, fasse, sans avoir besoin
» de se présenter ailleurs, inscrire ses enfans dans notre
» noble corps des Cadets, où ils seront instruits de
» tout ce que doit apprendre un gentilhomme, avec
» le zèle et l'exactitude dont notre surveillance répon-
» dra. Après avoir achevé leurs études, ils seront
» placés et avancés suivant leur mérite.

» 8°. Les nobles qui sont maintenant dans nos ar-
» mées, en qualité de simples soldats, ne pourront
» point obtenir leur congé s'ils n'administrent la preuve
» d'un service de douze ans.

» 9°. En accordant gracieusement et à perpétuité à

la chancellerie-privée pour faire emprisonner les personnes les plus estimées, et les 1762.

» notre noblesse, cette franchise dont nous faisons » une loi fondamentale et immuable, nous lui permettons également, sur notre parole impériale et » de la manière la plus solennelle, d'observer la présente ordonnance, saintement et irrévocablement » dans toute sa teneur, et de maintenir les prérogatives » y énoncées. — Nos successeurs sur le trône ne doivent » l'altérer aucunement. L'exécution de notredite ordonnance étant le principal soutien du trône impérial, » nous espérons que par reconnoissance pour ce bienfait, la noblesse russe nous servira fidèlement et » avec zèle, et qu'au lieu de se soustraire à notre service, » elle y entrera avec empressement et qu'elle fera soigneusement élever ses enfans. — Nous ordonnons » donc à tous nos fidèles sujets et vrais fils de la » patrie de mépriser et fuir ceux qui ont perdu leur » temps dans l'oisiveté, et qui n'ont point élevé leurs » enfans dans les sciences utiles, comme gens qui n'ont » jamais eu le bien public à cœur, qui n'auront aucun » accès dans notre cour, et ne seront point admis » dans les assemblées ni dans les fêtes publiques. »

Donné à Saint-Pétersbourg, le 18 février 1762.

Catherine ne se souciant pas de mécontenter la noblesse, et bien sûre d'ailleurs que cette ordonnance ne seroit exécutée qu'autant qu'elle le voudroit, l'a laissé subsister; de sorte que si les nobles veulent voyager, ils le peuvent de droit, mais non de fait, puis-

1762. livrer à d'horribles tortures : ni le sexe ni l'âge n'en pouvoient garantir [1].

Mais il faut dire comment Pierre III rendit ces deux déclarations dictées par la justice la plus éclairée et par la confiance la plus généreuse. Il faut expliquer pourquoi on remarque dans la conduite de ce prince un si extraordinaire mélange de prévoyance et d'oubli, de grandeur et de foiblesse. Ses défauts, ses vices étoient l'effet malheureux et nécessaire de son éducation ; ses bonnes actions partoient de la noble ambition de faire le bien, mais cette ambition avoit souvent besoin qu'on la réveillât.

Le tzar avoit pour aide de camp général et pour favori, un jeune Ukrainien, nommé

qu'il faut en demander la permission à l'impératrice, et cette princesse ne l'accorde pas toujours. Le baron Stroganoff en est la preuve. Pendant plus de trois ans il a désiré de parcourir l'Europe, mais il en a vainement sollicité l'agrément de Catherine : elle lui répondoit toujours qu'elle ne pouvoit se passer de lui, et il restoit.

[1] Pour faire arrêter et mettre à la question un individu, il suffisoit qu'un autre le regardât en proférant les mots *slova*, *diela*, c'est-à-dire, *dit* et *fait*. Mais on s'assuroit également du délateur, et celui-ci souffroit aussi la question si l'autre persistoit à nier.

Goudowitz[1], dont nous avons déjà parlé, et qui, de tous ses courtisans, étoit le seul qui l'aimât sincèrement. Ce fut Goudowitz qui, au moment où Pierre alloit monter sur le trône, l'engagea à prendre les avis du vieux prince Troubetskoï, plutôt que de déférer aveuglément à ceux de Panin ; ce fut encore lui qui lui conseilla toutes ces démarches pleines de prudence et de dignité, qui signalèrent les premiers jours de son règne. Mais bientôt l'empereur, obsédé par ses corrupteurs, retomba dans son indolence et se livra plus que jamais à ses orgies accoutumées. Il y avoit cinq jours que, renfermé avec sa maîtresse, et quelques-uns de ses compagnons de table, il étoit dans un état d'ivresse presque continuel, lorsque Goudowitz se présenta à lui avec un visage sévère. — « Tzar, lui dit-il, je vois bien que vous nous » préférez les ennemis de votre gloire. Vous » les servez avec zèle ; vous voulez qu'ils » aient eu raison lorsqu'ils ont dit que vous » étiez plus jaloux de vous livrer à d'obscurs, » à d'avilissans plaisirs, que propre à gou- 1762.

[1] C'est le même que le tzar, n'étant encore que Grand-Duc, avoit voulu faire Hetman des Kosaques à la place de Kyrille Razoumoffsky.

1762. » verner l'empire. Est-ce ainsi que vous imi- » tez votre vigilant et laborieux aïeul, ce » Pierre Ier. que vous avez si souvent juré » de prendre pour modèle? Est-ce ainsi que » vous persévérez dans la conduite noble et » sage, qui, à votre avénement au trône, » vous a mérité l'amour et l'admiration de » vos peuples? Mais cet amour, cette admi- » ration sont déjà oubliés. Le mécontente- » ment, les murmures leur succèdent. Pé- » tersbourg demande si le tzar ne vit plus » dans ses murs? L'Empire entier craint d'at- » tendre en vain des loix qui le raniment. » Les malveillans seuls triomphent, et bientôt » les intrigues, les cabales que les premiers » momens de votre règne avoient réduites » au silence, vont recommencer avec une » nouvelle audace. Sortez donc de votre lé- » thargie, ô tzar! ne tardez point à vous » montrer, et prouvez par quelqu'acte écla- » tant de vertu, que vous êtes digne de » réaliser les espérances qu'on a conçues de » vous ».

Pierre écouta ce discours avec un étonnement mêlé de honte, et quand Goudowitz eut cessé de parler, il lui demanda ce qu'il devoit faire pour dédommager l'Empire des jours

jours qu'il venoit de perdre dans la débauche. 1762.
A l'instant Goudowitz lui présenta les deux déclarations que lui avoit remises le grand-chancelier Woronzoff, et dont l'une rétablissoit les droits de la noblesse, et l'autre abolissoit la chancellerie privée. Pierre prit ces papiers sans les examiner, et les mettant sous son bras, il sortit pour aller les lire au sénat.

Tous ceux qui apprirent ce que contenoient les nouvelles déclarations, passèrent du mécontentement à la joie, et crurent que l'empereur ne s'étoit tenu renfermé pendant cinq jours que pour méditer deux loix sages.

Pierre III entreprit aussi de corriger les nombreux abus qui s'étoient introduits dans l'administration de la justice, et d'établir des formes de jurisprudence plus promptes et moins favorables à la chicane ; mais comme un changement aussi difficile ne pouvoit pas être l'ouvrage d'un jour, il fallut qu'il commençât par bien connoître les tribunaux et surveillât leur conduite. Il se rendit au sénat dans un moment où il n'y étoit point attendu, et le trouvant presqu'abandonné, il envoya chercher les sénateurs et leur témoigna avec

1762. vivacité, mais avec noblesse, combien il étoit sensible à leur négligence[1].

Le commerce, les sciences, les arts furent également l'objet des soins du nouveau tzar. Presque toutes les parties de l'administration sont confiées en Russie à un certain nombre de personnes qui forment des conseils auxquels on donne le titre de colléges : ainsi l'on dit le collége de l'amirauté, le collége des douanes, le collége d'agriculture. Pierre III visitoit fréquemment ces colléges; il assistoit à leurs délibérations, il les provoquoit même, et s'il ne pouvoit pas les éclairer de ses lumières, il les animoit au moins par ses encouragemens.

Il sembloit avoir à cœur de faire revenir le peuple sur son compte. Cela n'étoit pas aisé, car le peuple, prévenu par les popes, savoit que ce prince préféroit le luthéranisme à la religion grecque, et les Allemands aux Russes. Néanmoins le tzar, docile aux conseils de son ami, et jaloux d'imiter l'exemple du roi de Prusse, donnoit facilement audience à tous ceux qui se présentoient,

[1] Dans une occasion semblable, Pierre I[er] se montra moins modéré. Il donna à chaque sénateur une volée de coups de canne.

recevoit leurs requêtes, et s'occupoit à leur faire rendre justice. Ses ennemis mêmes ne pouvoient s'empêcher de louer une popularité qui rappeloit, à quelques égards, celle de Pierre Ier. 1762.

Dans les premiers jours de son règne, Pierre III fit inviter les ministres étrangers à son audience, et reçut leurs complimens avec dignité. Cette conduite, noble, décente, tout à fait contraire à l'idée qu'ils s'étoient presque tous formée de ce prince, les surprit; mais ce qui les étonna encore davantage, c'est que dans un repas splendide qu'il leur donna, il fut très-réservé dans ses discours, et but avec modération[1].

Enfin, les Russes et les étrangers admiroient à l'envi un changement auquel ils pouvoient à peine croire. La cour de Vienne elle-même fut quelque temps rassurée sur les intentions du nouveau tzar. Marie-Thérèse se flatta que la mort d'Elisabeth ne romproit pas totalement l'alliance entre les deux empires; mais ses espérances furent bientôt déçues.

[1] Ses ennemis, toujours fidèles à leur plan de calomnie, tâchoient de persuader au-dehors comme au-dedans de l'empire que ce prince ne cessoit de s'enivrer.

1762. Il étoit impossible que Pierre III dissimulât, et de tous ses sentimens, celui qu'il savoit le moins cacher, étoit son attachement pour le roi de Prusse. Il fit mettre en liberté les prisonniers prussiens qui se trouvoient à Pétersbourg, et les admit à sa table. Un de ceux qu'il traita le mieux, fut le comte de Hordt, officier suédois, qui avoit passé au service de Frédéric II, et qu'Elisabeth tenoit depuis trois ans dans l'exil[1]. Le tzar en fit son confident, son ami, et s'entretenoit presque continuellement avec lui du monarque prussien.

Il n'invitoit que rarement à sa cour les ministres étrangers, à l'exception de l'envoyé de Prusse, et de M. Keith, ambassadeur d'Angleterre, ce qui rendoit sa froideur

[1] Le comte de Hordt, lieutenant-général des armées prussiennes fut fait prisonnier par les Russes, à la bataille de Kustrin. Elisabeth l'exila pour se venger de ce que le roi de Prusse avoit fait rouer un officier russe qui forma un projet de révolte, et voulut faire égorger la garnison de Kustrin où on le tenoit prisonnier. Lorsque Hordt parut devant Pierre III, et qu'il lui raconta qu'indépendamment des mauvais traitemens qu'il avoit reçus dans sa prison, on ne lui avoit pas permis d'avoir des livres, Catherine, qui étoit présente, s'écria : — « Cela est bien barbare ! »

encore plus désagréable aux autres. Pierre entretenoit depuis long-temps une correspondance intime avec Frédéric; il ne le nommoit, dans ses lettres, que son cher frère ou son digne maître; il lui rappeloit qu'avant d'être élu Grand-Duc, il avoit eu l'honneur de servir dans ses troupes, et il alla jusqu'à le prier de lui accorder un grade supérieur. 1762.

Le roi de Prusse sut très-habilement tirer parti de l'amitié du tzar. Il ne lui donna pas tout de suite le grade qu'il sollicitoit, afin de le lui faire désirer davantage; mais, au bout de quelque temps, il lui écrivit qu'il l'avoit nommé général-major, non par rapport à son rang de prince, mais uniquement à cause de ses connoissances militaires. Cette faveur prétendue combla de joie Pierre III. Sa passion pour le roi de Prusse en redoubla. Il fit placer dans sa chambre le portrait de ce monarque[1], et célébra cette inaugura-

[1] C'étoit un portrait dont le général Tottleben avoit fait présent à l'impératrice Elisabeth. Elle l'avoit fait jeter dans un coin obscur de son palais, et pendant la durée du règne de cette princesse, personne en Russie ne pouvoit avoir un portrait du roi de Prusse. Le Grand-Duc seul en conservoit un sur une bague qu'il portoit à son doigt, et qu'il cachoit quand il étoit en présence de sa tante.

1762. tion, et la gloire qu'il avoit eue d'obtenir un grade à Berlin, par un grand repas, dans lequel il oublia la tempérance qu'il avoit montrée pendant quelque temps.

Si l'engouement de Pierre III pour le roi de Prusse n'eût pas été à son comble, il en auroit pu être corrigé par quelques leçons qu'il s'attira de la part de ses propres sujets. Je n'en citerai qu'une. — « Sais-tu bien, di-
» soit-il un jour à l'hetman Razoumoffski,
» sais-tu bien qu'avant d'être Grand-Duc,
» j'étois lieutenant au service du roi de
» Prusse ? — Eh bien ! lui répliqua le Ko-
» saque, votre majesté peut à présent faire
» le roi de Prusse feld-maréchal. »

Non-seulement l'ascendant prussien déplaisoit à la plupart des courtisans, ainsi qu'à quelques ministres étrangers, mais les changemens qu'entreprenoit le tzar ne trouvoient pas toujours des approbateurs. Quelques-uns de ces changemens lui faisoient même un grand nombre d'ennemis, et montroient que s'il avoit quelquefois de bonnes intentions, il manquoit de lumières et surtout du caractère nécessaire pour gouverner. Parmi les projets les plus sages, il en adoptoit souvent d'inutiles, même de dangereux. Le

désir de l'amélioration lui faisoit imprudemment hasarder des réformes prématurées. 1762.

Il étoit juste et avantageux, sans doute, de diminuer les richesses des popes et de combattre les préjugés : mais au commencement d'un règne contre lequel on avoit été dès long-temps prévenu, et au milieu d'une nation superstitieuse et plus qu'à demi-barbare, falloit-il irriter une nombreuse classe d'hommes à qui leur état donne tant d'influence sur les autres ? Falloit-il faire enlever des églises les images des saints, qui sont, pour les Russes, des objets d'une vénération profonde ? Falloit-il soulever tous les dévots en exilant l'archevêque de Nowogorod, qui vouloit s'opposer à cet enlèvement ? Non ; et c'est pourtant ce que fit Pierre III : aussi se vit-il contraint de rappeler bientôt le prélat, et par cette nouvelle marque de foiblesse, il ranima l'espérance de ses ennemis et ne calma point les popes offensés. Ces moines répandirent, d'un bout de l'empire à l'autre, que l'empereur n'avoit feint d'embrasser la communion grecque, que pour pouvoir monter au trône, mais qu'il étoit luthérien dans le cœur, et qu'il en donnoit chaque

1762. jour des preuves, en affectant un profond mépris pour les usages, les cérémonies et la religion des Russes.

L'on rappeloit en même temps qu'il avoit fait bâtir dans son château d'Oranienbaum, une église luthérienne, à la dédicace de laquelle il avoit assisté, en distribuant lui-même des livres de cantiques à ses soldats holsteinois, tandis qu'il n'avoit pas daigné entrer dans l'église grecque, construite à peu près dans le même temps. On disoit qu'il avoit encore outragé les saints en baptisant deux de ses vaisseaux nouvellement construits, l'un du nom de son oncle, le *Prince George*, et l'autre du nom du roi de Prusse, le *Frédéric* [1]. On répétoit enfin qu'il ne parloit jamais qu'avec dédain de la nation Russe, et qu'avec respect, des Allemands. Aussi tous ces propos, semés avec art, aliénèrent bientôt de ce prince les cœurs que les premiers jours de son règne lui avoient gagnés.

[1] Catherine, qui savoit flatter le peuple, changea les noms de ces deux vaisseaux. L'un fut appelé le *Saint-Nicolas*, l'autre le *Saint-Alexandre*; mais leurs saints patrons ne les sauvèrent pas des Turcs pendant la guerre de 1768; ils furent tous deux pris.

Tandis qu'on le rendoit si aisément suspect au peuple, il sembloit aussi qu'il s'attachât lui-même à offenser l'armée. Il donnoit toujours aux soldats allemands, la préférence sur les troupes russes. Il cassa la garde noble, qui avoit autrefois mis Elisabeth sur le trône ; il priva la garde à cheval du service qu'elle faisoit à la cour, et lui substitua sa garde holsteinoise. Il introduisit l'exercice prussien, qui étoit sans doute meilleur que celui auquel on étoit accoutumé, mais qui déplaisoit, parce qu'il falloit l'apprendre ; il excita les murmures des régimens Ismaïloffsky et Préobraginsky, lorsqu'il en fit sortir une partie, de la capitale, pour aller joindre, en Poméranie, l'armée qu'il destinoit contre le Danemarck. Il éleva son oncle, le prince George de Holstein, officier peu expérimenté, au grade de généralissime des armées russes, et il lui donna le commandement particulier de la garde à cheval, commandement qui n'avoit jamais appartenu qu'au chef de l'empire. Enfin, il prévint tellement ses troupes contre lui, que le changement le plus utile occasionnoit un mécontentement général. On osa même le blâmer, parce qu'il voulut faire

1762.

1762. distinguer les régimens par des paremens et des colets différens [1]. On disoit que c'étoit une mode allemande, qui ne convenoit pas en Russie.

Mais ce qui déplut à la fois à tous les partis, fut le dessein qu'annonça Pierre III de reprendre, à main armée, le duché de Schleswig, dont les rois de Danemarck s'étoient emparés, au détriment des ducs de Holstein. Le moment d'entreprendre cette guerre n'étoit pas favorable, sans doute, mais pour qu'on juge si les motifs de Pierre méritoient d'être condamnés, il faut rappeler quels étoient ses droits.

Le roi de Danemarck et de Norvège, Frédéric II, qui régnoit vers le milieu du seizième siècle, possédoit, indépendamment de son royaume, les duchés de Holstein et de Schleswig, et voulut qu'à sa mort ses trois fils se partageassent ces duchés. Christian III qui régna après lui, en eut donc une partie, le prince Jean une autre, et le prince Adolphe, tige de la maison de Hol-

[1] On a faussement prétendu que Pierre III avoit voulu introduire en Russie la couleur bleue au lieu du vert dans l'habillement des troupes; il ne changea que les paremens et les doublures des habits de l'infanterie.

stein-Gottorp, prit possession du reste. 1762.

Ces trois princes également unis par le sang et par l'amitié, convinrent de gouverner le Holstein et le Schleswig en commun, et cet accord ne fut point rompu, même par la mort de Jean qui ne laissa pas de postérité. Mais les descendans des deux autres, à qui les mêmes conditions étoient prescrites, ne s'y soumirent pas tous docilement. Les rois de Danemarck, plus puissans que les ducs de Holstein, cherchèrent sans cesse à les opprimer, et finirent par se rendre seuls maîtres du Schleswig. Les ducs réclamèrent et prirent en vain les armes contre cette usurpation. Après plus d'un siècle de querelles, ils se virent solennellement frustrer de leurs droits sur le Schleswig, par un traité conclu en 1720, sous la médiation de la France et de l'Angleterre.

Le duc Charles de Holstein, qui épousa, peu d'années après[1], une des filles du tzar Pierre Ier, et qui fut le père de Pierre III, se flatta d'abord que la Russie lui feroit rendre la partie de son héritage que retenoient les Danois; mais la mort de Cathe-

[1] En 1726.

rine Ire fit bientôt évanouir ces espérances.
1762. L'empereur Charles VI conclut[1] avec le roi de Danemarck un traité, auquel accéda la tzarine Anne, et qui sanctionnoit la spoliation du duc de Holstein, en chargeant le roi de Danemarck de lui compter, dans l'espace de deux ans, un million d'écus, et en exigeant que le duc reçût ce payement au terme prescrit, sans quoi le monarque danois resteroit affranchi de tout dédommagement.

Le duc de Holstein rejeta constamment ce traité et le payement qu'on lui offroit. Son fils, Pierre III, l'imita; et ce fut pour se faire justice, qu'à son avénement au trône de Russie, il fit de grands préparatifs contre le roi de Danemarck. Mais ces préparatifs étoient aussi mal dirigés, que faits à contre-temps. Pierre III, qui suivoit plutôt les mouvemens de son cœur que les conseils de la raison, et qui aimoit l'hetman Kyrille Razoumoffsky, dont il ignoroit la perfidie, lui offrit le commandement de son armée. L'hetman sut éluder cette offre par une plaisanterie qui auroit dû faire ouvrir les yeux au tzar sur les dangers de son entreprise : — « Il faudroit, dit-il, que votre

[1] Le 26 mai 1732.

» majesté eût une seconde armée, pour faire » avancer celle que je commanderois [1]. » 1762.

Le roi de Prusse, que Pierre III informoit, avec un soin scrupuleux, de tout ce qu'il faisoit, lui donna souvent des conseils. Il chercha d'abord à le détourner des projets d'hostilité qu'il méditoit contre les Danois, et du désir de reprendre le duché de Schleswig ; mais voyant qu'il ne pouvoit le faire changer de résolution, il lui conseilla d'aller, avant de commencer la guerre, se faire couronner à Moskow avec toute la pompe et les cérémonies accoutumées, et de ne pas se mettre en marche pour l'armée, sans emmener avec lui les ministres étrangers, et tous les Russes dont il soupçonnoit la fidélité. Il lui recommanda aussi de ne pas toucher trop tôt aux biens de l'église, et de ne point se mêler de l'habillement des popes, parce que ces minuties sont toujours d'une

[1] Kyrille Razoumoffsky connoissoit si bien son impéritie, que quoiqu'élevé au grade de feld-maréchal, il refusa toujours de commander. Se trouvant à Berlin, il assista aux grandes manœuvres des troupes. Frédéric II lui demanda ce qu'il pensoit des évolutions. — « Sire, répondit Razoumoffsky, je suis un » général civil et non pas militaire ». — « Nous ne » connoissons pas cela ici », — lui répondit Frédéric.

1762. très-grande conséquence aux yeux d'un peuple superstitieux. Il l'invita enfin à conserver les égards et la déférence qu'il devoit à son épouse, et sur-tout à songer à sa propre sureté.

Il n'est nullement douteux que Frédéric, qui connoissoit bien le caractère de Pierre et celui de Catherine, ne prévît dès long-temps tout ce qui est arrivé depuis. Aussi, en écrivant à son ministre de continuer à vivre dans l'intimité du tzar, il lui donna ordre de ménager beaucoup l'impératrice.

Pierre ne crut malheureusement pas devoir suivre en tout les leçons du monarque qu'il appeloit son maître[1]. Il reprit insensiblement ses habitudes vicieuses. Il passoit souvent la journée à boire et à fumer, au

[1] Pierre III étoit si éloigné de toute défiance, qu'il répondit au roi de Prusse : — «.... A l'égard de l'in-» térêt que vous prenez à ma conservation, je vous » prie de ne point vous en inquiéter. Les soldats m'ap-» pellent leur père; ils disent qu'ils aiment mieux être » gouvernés par un homme que par une femme. Je me » promène seul à pied dans les rues de Pétersbourg. » Si quelqu'un me vouloit du mal, il y a long-temps » qu'il l'auroit exécuté; mais je fais du bien à tout le » monde, et je me confie uniquement à la garde de » Dieu : avec cela je n'ai rien à craindre ».

milieu d'une troupe de vils courtisans qui, 1762.
pour la plupart, désiroient sa perte, et applaudissoient avec perfidie à ses travers et à ses plus dangereuses innovations.

Sa conduite avec son épouse fut également inconséquente. Au moment qu'il rendoit hommage à la supériorité de son esprit, il laissoit échapper des preuves de l'indignation que ses torts lui inspiroient. Dans les cérémonies les plus pompeuses et les plus sacrées des Russes, telles, par exemple, que la bénédiction des eaux, il la faisoit paroître décorée de toutes les marques de la dignité impériale, et il se contentoit de suivre son cortége en simple colonel, comme s'il avoit voulu montrer à ses peuples qu'elle étoit faite pour régner, et lui pour servir. A la cour même, il la laissoit quelquefois chargée de toute la représentation, tandis que, revêtu de l'uniforme de son régiment, il venoit respectueusement lui présenter ses officiers, qu'il appeloit ses camarades. Pierre Ier avoit autrefois agi de même avec Catherine Iere et son ministre Menzikoff; mais pour faire, au besoin, reconnoître en lui l'empereur, Pierre Ier savoit se servir de moyens que Pierre III n'avoit pas.

1762. Cependant, la faveur apparente de l'impératrice ne fut pas de longue durée. Dès que le tzar se crut bien affermi sur le trône, il ne lui cacha plus ses dédains, et les lui fit même quelquefois éprouver d'une manière très-humiliante. Lorsqu'on célébra la paix qui venoit d'être signée avec le roi de Prusse, Pierre qui, pendant le feu d'artifice, étoit assis à côté de Catherine, voyant passer la comtesse de Woronzoff, sa maîtresse, l'appela et la fit placer auprès de lui. Catherine se retira aussitôt, sans que le tzar daignât la retenir.

Le même jour, à souper, il porta la santé du Prince George de Holstein, et tous les convives se levèrent, excepté Catherine qui prétexta un mal au pied. Pierre irrité de ce que l'impératrice affectoit de manquer aux égards qu'elle devoit à son oncle, proféra contr'elle une épithète, peut-être méritée, mais que l'empereur auroit dû épargner à son épouse. Catherine humiliée ne put s'empêcher de pleurer, et s'entretint quelque temps tout bas de cet affront avec son chambellan Sergueï-Alexandrowitz Stroganoff[1], qu'elle eut encore le déplaisir de voir pres-

[1] Le baron Stroganoff passoit pour être un des amans de Catherine.

qu'aussitôt

qu'aussitôt mettre aux arrêts. Ses larmes intéressèrent les spectateurs, et la vivacité de Pierre les indigna. 1762.

Ce fut par des scènes pareilles que l'impératrice sentit ranimer ses espérances. Elle vit qu'elle l'emporteroit bientôt sur le tzar, en opposant à ses mépris et à son imprudente franchise, beaucoup d'adresse et de circonspection. Elle ne s'occupa plus qu'à gagner les cœurs qu'il perdoit. Instruite dès long-temps dans l'art de dissimuler, il ne lui fut pas difficile d'affecter aux yeux de la multitude, des sentimens qui lui répugnoient le plus. L'élève des philosophes se montra bigote : elle se rendoit tous les jours dans les églises de Pétersbourg, priant avec tout l'air d'une ferveur sincère, s'astreignant aux pratiques les plus superstitieuses de la religion grecque, accueillant les pauvres avec bénignité, et traitant avec respect les popes, qui ne manquoient pas ensuite d'aller de maison en maison faire son éloge.

Dans l'intérieur du palais, la manière de vivre des deux époux étoit non moins différente. Tandis que Pierre III se renfermoit avec la comtesse de Woronzoff, M. Keith, des officiers prussiens et quelques-uns de

1762. ses favoris, tandis qu'il oublioit son rang jusqu'à vivre familièrement avec des histrions et à les faire quelquefois manger avec lui [1], l'impératrice tenoit sa cour avec un mélange de dignité et d'affabilité qui charmoient tous ceux qui l'approchoient; elle étoit sur-tout soigneuse d'attirer chez elle les gens qui, par leur crédit, leur courage ou leurs intrigues, pouvoient lui devenir utiles.

L'imprudent tzar mécontentoit non-seulement la plupart des Russes, mais presque tous les agens des cours étrangères. Le ministre de Danemarck [2] ne paroissoit devant lui que pour éprouver quelque désagrément; celui d'Autriche en étoit toujours froidement accueilli, et le ministre de France même [3], qui avoit joui d'une si haute considération sous le règne précédent, ne tarda pas à s'appercevoir que les intentions de Pierre III n'étoient pas plus favorables pour la cour

[1] Un soir, entr'autres, après le spectacle, chez madame de Narischkin, il fit souper les comédiens pêle-mêle avec les dames et les grands de la cour, et mit à côté de lui une danseuse qu'il appeloit *sa petite femme*.

[2] Le comte de Ranzau Aschberg.

[3] C'étoit M. de Breteuil qui avoit succédé à M. de L'Hôpital.

de Versailles que pour celle de Vienne [1]. — 1762.
Pierre III avoit déjà résolu de conclure

[1] Pierre le prouvoit dans toutes les occasions. Lorsqu'on vint montrer à ce prince le modèle des nouveaux roubles, et qu'il vit qu'on l'avoit représenté avec une chevelure bouclée et flottante, il s'écria qu'il ne vouloit point de cette coîffure, parce qu'elle ressembloit à celle du roi de France. Soupant un jour chez le grand-chancelier Woronzoff, où les ministres étrangers étoient invités, le tzar ne cessa, pendant tout le repas, de parler du roi de Prusse. Il savoit jusqu'aux moindres détails de ses campagnes. Il les citoit avec complaisance, et accompagnoit toujours les éloges qu'il prodiguoit à ce monarque, de sarcasmes et d'ironies injurieuses pour ses ennemis. Il sortit de table après avoir beaucoup trop bu; puis le punch qu'il prit et le tabac qu'il fuma achevèrent, dit-on, de l'enivrer. On proposa une partie de jeu; l'empereur l'accepta, et fut un des premiers qui perdirent contre l'ambassadeur de France. Voyant ensuite le ministre d'Espagne, M. d'Almodovar, qui avoit pris sa place, il s'avança vers l'ambassadeur de France et lui dit à l'oreille, en faisant allusion à la guerre contre les Anglais : — « l'Espagne » perdra. — Je ne le crois pas, repartit vivement le » Français; nous sommes avec elle, et elle se montre » formidable, même quand elle est seule ». — L'empereur haussant les épaules et laissant échapper un sourire moqueur, dit seulement : — « Ah! ah! » — « Enfin, sire, reprit gravement l'ambassadeur, la » France et l'Espagne sont fort tranquilles à cet

1762. avec Frédéric, une paix particulière, et une alliance offensive et défensive. Pour cet effet, il envoya Goudowitz en Allemagne, sous prétexte de faire annoncer au prince d'Anhalt-Zerbst, son beau-frère, son avénement au trône. Il donna en même temps à Goudowitz l'ordre secret de passer, à son retour, par Breslau, pour faire part de ses intentions au roi de Prusse. Frédéric s'empressa d'accepter les offres d'un prince qui lui sacrifioit tout le fruit qu'il pouvoit retirer de la guerre; car les Russes s'étoient déjà emparés de la Prusse royale, et les cours de Vienne et de Versailles en avoient garanti la possession à l'impératrice Elisabeth. Peu sa-

» égard; et si elles conservent l'alliance de votre ma» jesté, elles le seront également sur la guerre du » continent et de l'Allemagne ». — Pierre III garda un moment le silence, puis il répondit d'un ton très-élevé : — « Je veux la paix. — Nous la voulons comme » votre majesté, répliqua l'ambassadeur; mais nous » la voulons sûre, honorable et d'accord avec nos » alliés. — Tout comme il vous plaira, s'écria le tzar. » Moi, je veux la paix : faites après comme vous l'en» tendrez ».

Ces paroles ont été rapportées par M. de Breteuil, lui-même; mais elles ne prouvent pas, ce me semble, que le tzar fût aussi ivre que ce ministre le prétendoit.

tisfait encore d'évacuer la Prusse, Pierre III voulut bientôt que Frédéric pût tourner contre les Autrichiens l'armée qui les avoit aidés à le combattre, et il ne demanda pour tant d'avantages, que l'amitié du monarque prussien et un secours de six mille hommes contre les Danois. 1762.

Le retour de Goudowitz à Pétersbourg, fut suivi de l'arrivée du comte de Schwérin, déjà connu de Pierre III [1]. Le roi de Prusse l'y envoya pour aider son ministre Goltz à conclure le traité de paix et d'alliance offert par le tzar; et la présence et les conseils de Schwérin ne contribuèrent pas peu à rendre ce traité avantageux à Frédéric. Le ministre anglais Keith [2] fut aussi, en cette occasion, très-utile au roi de Prusse, qu'il servoit depuis long-temps auprès de Pierre III.

[1] Le comte de Schwérin, aide-de-camp du roi de Prusse, avoit été fait prisonnier par les Russes à la bataille de Zorndorff, et conduit à Pétersbourg, où Pierre III, alors Grand-Duc, lui avoit témoigné de l'amitié.

[2] Le ministre anglais Keith, étoit d'une famille écossaise. Il avoit en Prusse deux de ses oncles, le feld-maréchal Keith et le célèbre mylord Marechal, ami de Jean-Jacques Rousseau, de Dalembert et de tous les gens de lettres.

1762. Le tzar avoit déjà envoyé au général Tchernischeff, qui commandoit les trente mille russes auxiliaires dans l'armée autrichienne, et qui avoit pris ses quartiers-d'hiver en Moravie, l'ordre de rentrer en Pologne par la Silésie. Un second ordre enjoignit bientôt au même général de faire agir ses troupes d'accord avec les troupes du roi de Prusse, et de se conformer en tout aux volontés de ce monarque. Le tzar ne daigna même informer de ces mesures ni les cours de Vienne et de Versailles, ni les ministres que ces cours entretenoient auprès de lui. Ce furent les gazettes qui les en instruisirent.

Quelque temps après, l'ambassadeur de Russie à Vienne déclara au prince de Kaunitz : — « Que le tzar trouvant la voie d'un » congrès trop lente, avoit préféré une négo- » ciation directe avec le roi de Prusse ; qu'il » étoit à la veille de faire sa paix avec ce » monarque ; qu'il conseilloit à la cour de » Vienne d'imiter cet exemple, et qu'il se- » roit étonnant qu'elle lui sût mauvais gré » du parti qu'il prenoit, puisque la guerre » d'Allemagne lui étoit non-seulement étran- » gère et préjudiciable à lui-même, mais » onéreuse à ses peuples. »

Cette déclaration ne précéda que de très-peu de jours le traité que le tzar conclut le 5 mai, avec les plénipotentiaires du roi de Prusse. 1762.

Pierre III fit célébrer la paix avec la plus grande magnificence. Les réjouissances durèrent plusieurs jours ; il s'y montra lui-même vêtu d'un uniforme prussien, décoré de l'ordre de l'aigle-noir que lui avoit envoyé Frédéric ; et comme s'il eût voulu saisir l'occasion de ces fêtes pour mieux insulter à l'Autriche, il y fit inviter l'ambassadeur [1] de Marie Thérèse : ce ministre le refusa avec fierté.

Pendant tout le temps que durèrent ces fêtes, il ne se passa guère de journée sans que Pierre III ne la terminât par boire avec excès, et ces excès étoient toujours suivis de quelqu'imprudence. Un soir il mit, suivant sa coutume, la conversation sur Frédéric ; puis, fixant le conseiller-d'état Wolkoff, assis vis-à-vis de lui, il s'écria tout à coup : — « Il faut convenir que » c'est un magicien, un sorcier, que ce roi » de Prusse ! Il savoit tous nos plans de

[1] Le comte de Merci-Argenteau, qui a été depuis ambassadeur en France.

1762. » campagne aussitôt que nous les avions dé» terminés ». — Wolkoff, embarrassé, rougissoit. — Pierre lui dit : — « Pourquoi cet » embarras? tu n'as plus à craindre la Si» bérie. N'est-il pas vrai que, malgré la peur » que tu en avois, tu me communiquois » tous les plans et les projets qu'on arrêtoit » dans le conseil, et que je faisois passer à » sa majesté le roi[1] ? »

Presqu'à l'issue des réjouissances qu'on fit pour célébrer la paix de la Russie avec la Prusse, le tzar, qui sentoit combien l'ambassadeur de Vienne devoit être irrité, et qui sans doute avoit envie de l'offenser plus grièvement, lui fit dire : — « Que puisque » l'impératrice-reine apportoit seule des ob» stacles à une pacification générale, par un » esprit d'ambition démesurée et par le désir « injuste de recouvrer la Silésie et le comté » de Glatz, si solennellement cédés à la » Prusse, il avoit résolu d'envoyer vingt mille » hommes de plus en Allemagne, pour con» traindre Marie-Thérèse à renoncer à ses » prétentions illégitimes. »

Tout sembloit annoncer que cette menace

[1] Il qualifioit ainsi Frédéric II, ou bien il le nommoit son précepteur, son ami, son frère.

ne seroit point vaine. Le roi de Prusse se flattoit déjà qu'un nouveau secours se joindroit bientôt aux Russes qui marchoient sous ses drapeaux, et telles étoient, en effet, les intentions du tzar. Mais une catastrophe soudaine trompa les espérances de Frédéric, et changea la cour de Russie. 1762.

Au milieu de ses préparatifs guerriers, de ses réformes entreprises, mais presque toujours inexécutées, et de ses fêtes inutiles, Pierre III n'oublioit point la comtesse de Woronzoff; il lui laissoit, au contraire, acquérir chaque jour plus d'empire sur lui. Cette fille non adroite, mais stupidement orgueilleuse et dirigée par un père ambitieux et rusé, sut se faire renouveler par le tzar, tantôt en le flattant, tantôt en le querellant et quelquefois même en s'emportant jusqu'à oser le battre, la promesse qu'il lui avoit déjà donnée n'étant encore que Grand-Duc, et d'après laquelle il devoit l'épouser, et la mettre à la place de Catherine sur le trône de Russie.

Fière de cet espoir, elle eut l'indiscrétion de s'en vanter, et cette indiscrétion la perdit. Pendant que son père et quelques courtisans qui lui étoient dévoués, travailloient à lui

1762. applanir le chemin du trône, les jaloux sans nombre que lui faisoient et son crédit présent et sa grandeur future, les ennemis du tzar et les partisans de l'impératrice, cherchoient tous, comme de concert, les moyens de lui en fermer l'accès.

Pierre III, tout aussi indiscret que la comtesse de Woronzoff, sembloit autoriser par sa conduite les bruits qu'elle répandoit, et il ne prenoit même presque plus soin de cacher l'envie qu'il avoit de répudier Catherine et de faire déclarer bâtard le jeune Grand-Duc, Paul Pétrowitz. Cependant il avoit résolu de couvrir cet acte de despotisme d'une apparence de justice, et il croyoit qu'en mettant au grand jour la preuve des infidélités de Catherine, il ne trouveroit parmi ses sujets et dans toute l'Europe que des approbateurs.

La comtesse de Woronzoff, informée par le vieux sénateur, son père, des premières amours de l'impératrice avec Soltikoff, avoit eu, dès long-temps, le soin de les apprendre au tzar, et c'est ce qui avoit inspiré à ce prince le dessein de prononcer l'illégitimité et l'exhédération de son fils. Il fit revenir à Pétersbourg, ce Soltikoff, qui, depuis

qu'Elisabeth s'étoit montrée assez foible pour oser moins punir que récompenser en lui l'audace d'avoir souillé le lit de son maître, avoit porté, de Hambourg à Madrid, son titre de ministre, son inconduite et son opprobre. Il l'accabla de caresses et de bienfaits, et fit tout ce qu'il put pour en obtenir l'authentique aveu du commerce criminel qu'il avoit autrefois entretenu avec Catherine. Toute la cour vit bien que Soltikoff, excité par l'espoir de glorieuses récompenses, ou intimidé par la crainte de grands châtimens, feroit ce que voudroit le tzar, et le tzar lui-même ne se flatta point en vain que son ancien chambellan ne lui résisteroit pas. Il n'étoit plus arrêté que par l'embarras de se choisir un successeur.

1762.

Quoique ce prince vécût publiquement avec la comtesse de Woronzoff, quoiqu'il fît venir assez fréquemment chez lui une jolie danseuse du théâtre de Pétersbourg, quoiqu'il eût enfin l'air de se livrer à diverses aventures galantes, il n'en étoit peut-être pas plus propre à se créer un héritier. L'opération qu'on lui fit dans les premières années de son mariage, le délivra d'un obstacle sans lui donner plus de moyens. La nature lui

1762. avoit inspiré une vive passion pour les femmes ; ses désirs étoient sans cesse renaissans, mais tout sembloit lui prouver qu'ils restoient inféconds. Se croyant bien certain de son malheur, et voulant cependant élever quelqu'un à la place de Paul Pétrowitz, il conçut tout à coup un projet très-singulier. Il résolut d'adopter le prince Ivan, détrôné par Elisabeth, de le déclarer son successeur, et de lui faire épouser la jeune princesse de Holstein-Beck, qui étoit alors à Pétersbourg, et qu'il chérissoit comme sa fille.

Pierre III se fit donc conduire très-secrètement à Schlusselbourg[1], dans l'intention de rendre visite à Ivan, sans se faire connoître à lui, et de juger s'il étoit digne des avantages qu'il lui destinoit.

On a déjà vu qu'Ivan III étoit encore au berceau, lorsque la révolution qui mit Elisabeth sur le trône, en 1741, le fit renfermer

[1] La forteresse de Schlusselbourg appartenoit autrefois aux Suédois, et s'appeloit *Nœteborg*. Elle est dans une petite île qui se trouve dans l'endroit où la Newa sort du lac Ladoga. La forteresse est bâtie à l'antique. ses murs sont très-hauts et ses remparts voûtés. Pierre Ier lui donna le nom de Schlusselbourg, parce qu'en allemand, Schlussel signifie une clef, et qu'il la regardoit comme la clef de Pétersbourg.

avec la régente Anne, sa mère, et toute sa famille, dans la forteresse de Schlusselbourg. 1762.

De Schlusselbourg, Ivan fut transporté, ainsi que ses parens, dans la forteresse de Riga, où ils restèrent dix-huit mois. De Riga on les conduisit à Dunamounde, et ensuite à Oranienbourg, ville bâtie par Menzikoff, dans la froide province de Woronetz. Là, Ivan fut séparé de sa famille, qu'on transporta à Kolmogor[1]. Un moine, qui eut accès dans la prison d'Ivan, l'enleva d'Oranienbourg, dans le dessein de le conduire en Allemagne; mais il fut arrêté à Smolensko. On renferma alors Ivan dans un monastère situé dans la ville de Waldaï, peu éloignée de la route qui conduit de Pétersbourg à Moskow. — L'impératrice Elisabeth ayant eu envie de le voir, en 1756, le fit ramener à Schlusselbourg, où il avoit été mis lors de son détrônement. On le conduisit très-secrètement à Pétersbourg dans la maison de Pierre Schouwaloff, et Elisabeth l'y entretint deux fois, mais sans se faire connoître. Ivan étoit alors âgé d'environ seize ans; il avoit une belle taille, une figure très-

[1] C'est à Kolmogor qu'Anne mourut en couches au mois de mars 1746.

1762. intéressante, des cheveux superbes, et la voix de la plus grande douceur. Elisabeth pleura beaucoup en lui parlant; mais cela n'empêcha pas qu'Ivan ne fût reconduit dans le sombre cachot où Pierre III alla le voir six ans après.

L'empereur ne s'étoit fait accompagner dans cette visite, que par le boyard Léon Alexandrowitz Narischkin, son grand-écuyer, le baron Ungern-Sternberg, l'un de ses aides de camp généraux, le baron de Korff, maître de police de Pétersbourg, et le conseiller-d'état Wolkoff. Il s'étoit lui-même muni d'un ordre signé de sa main, lequel enjoignoit au commandant de laisser librement promener ceux qui en étoient porteurs, dans toute la forteresse, sans même excepter le lieu où étoit renfermé le prince Ivan, et de les laisser converser seuls avec ce prince. Pierre avoit, en outre, eu soin de cacher les marques de sa dignité, et de recommander à Léon Narischkin, qui étoit grand et d'une belle figure, de faire en sorte qu'on le prît pour l'empereur. Mais, soit par hasard, soit qu'il lût dans les yeux de quelqu'un des courtisans du tzar, Ivan ne s'y trompa point. Après avoir considéré quelque temps les étrangers

qui venoient d'entrer dans sa chambre, il se jeta tout à coup aux pieds de Pierre III. — « Tzar, lui dit-il, vous êtes ici le maître. » Je ne veux pas vous importuner par une » longue prière, mais adoucissez la rigueur » de mon sort. Je gémis depuis bien des » années dans ce ténébreux cachot. La seule » grâce que je vous demande, est de me » permettre de respirer, de temps en temps, » un air plus libre ». — Pierre fut extrêmement touché de ces paroles. — « Levez- » vous, prince, dit-il à Ivan, en le frappant » légèrement sur l'épaule; n'ayez aucune in- » quiétude pour l'avenir. J'userai de tous » les moyens qui sont en mon pouvoir pour » rendre votre situation plus douce. — Mais » dites-moi, prince, vous souvenez-vous de » tous les malheurs que vous avez éprouvés » depuis votre première jeunesse »? — « Je » n'ai presqu'aucune idée de ceux qui ont » assailli mon enfance, répondit Ivan; mais » du moment où j'ai commencé à sentir mon » infortune, je n'ai pas cessé de mêler mes » larmes à celles de mon père et de ma » mère, qui n'étoient malheureux qu'à cause » de moi; et ma plus grande peine étoit » de voir les mauvais traitemens qu'ils souf- 1762.

1762. » froient quand on nous transportoit d'une » prison dans l'autre ». — « Eh! d'où pro» venoient ces mauvais traitemens? demanda » le tzar ». — « Des officiers qui nous con» duisoient, et qui étoient presque toujours » les plus inhumains des hommes, répon» dit Ivan ». — « Vous rappelez-vous les » noms de ces officiers? dit Pierre ». — « Hélas! reprit le jeune prince, nous n'étions » pas curieux de les apprendre. Nous nous » contentions de rendre grâce au ciel, à ge» noux, lorsque ces monstres étoient relevés » par des officiers moins féroces ». — « Quoi! » s'écria l'empereur, vous n'en trouvâtes ja» mais d'humains? » — « Un seul mérita d'être » distingué de ce troupeau de tigres, dit » Ivan. Il emporta notre estime et nos re» grets. Ses bontés, ses attentions généreuses » ne sortiront jamais de ma mémoire ». — « Et vous ne savez pas non plus le nom de » ce brave homme? demanda vivement le » tzar ». — « Oh! pour celui-là, je m'en sou» viens bien, repartit Ivan; il s'appeloit » Korff! »

Ce même baron de Korff étoit, comme on l'a déjà vu, de la suite du tzar. Il fondoit en larmes en écoutant ces détails, et le tzar,

qui

qui n'étoit pas moins attendri que lui, le prit par le bras et lui dit d'une voix étouffée : — « Baron, voilà comme un bienfait n'est jamais perdu ! » 1762.

Pour se remettre de son émotion, Pierre sortit avec Korff, Narischkin et Wolkoff, et laissa le baron d'Ungern-Sternberg seul avec Ivan. — « Comment êtes-vous donc » venu ici, prince » ? lui dit alors Ungern-Sternberg. — « Qui peut, répliqua Ivan, » prendre assez de sûreté contre les razboïniks [1] ? Un jour, un ordre de je ne sais » qui arrive dans la prison où j'étois avec » mes parens. Les razboïniks se jettent au » milieu de ma famille et m'arrachent à ceux » que je connoissois seuls au monde, et qui » seuls avoient gagné ma tendresse et ma » confiance, je veux dire mon père, ma » mère, mes frères et mes sœurs. Oh! combien je les ai pleurés ! et combien ils doi» vent eux-mêmes, s'ils vivent encore, pleu» rer la mort de leur fils et de leur frère » ! — « Quel croyez-vous que sera le sort de notre » nouvel empereur » ? demanda le baron. — « Si j'en juge d'après l'idée que je me » suis formée des Russes, il ne sera pas plus

[1] Les brigands.

1762. » heureux que le mien. Mon père et ma mère » m'ont souvent répété que les princes étrangers seront toujours haïs et détrônés par » les perfides et orgueilleux Russes[1]. »

Le tzar rentra alors avec Narischkin, Korff, Wolkoff, et accompagné cette fois du commandant, auquel il dit, en présence d'Ivan : — « Je vous ordonne de donner, dès ce moment, au prince, tous les secours qu'il vous » demandera, et de le laisser en tout temps » se promener dans l'enceinte de la forteresse. » Je vous enverrai, par écrit, des ordres plus » détaillés d'après lesquels vous réglerez désormais votre conduite à l'égard de sa » personne sacrée. »

En sortant de la chambre d'Ivan, l'empereur parcourut l'intérieur de la forteresse, et, après avoir examiné un terrain qui lui parut propre à la construction d'un édifice pour loger le prisonnier, il donna ordre au

[1] On ajoute qu'Ungern-Sterberg lui demanda ensuite ce qu'il feroit de Pierre et de Catherine, si une nouvelle révolution le replaçoit sur le trône, et qu'Ivan répondit qu'il les feroit punir de mort. Pour faire une pareille réponse à un courtisan de l'empereur, il eût fallu que, comme l'ont prétendu de vils calomniateurs, Ivan fût un insensé, ce qu'assurément il n'étoit pas.

commandant d'y mettre des ouvriers, et il ajouta : — « Je veux que ce soit un pavillon » dans lequel il y ait neuf croisées de front, » et que du reste de l'emplacement on lui » fasse un jardin où il puisse prendre l'air, et » trouver quelqu'adoucissement à la rigueur » qui oblige à le tenir enfermé. Dès que le » pavillon sera achevé, je viendrai moi- » même y installer le prince. » 1762.

Vraisemblablement le tzar ne parla ainsi au commandant de Schlusselbourg que pour qu'on ne pénétrât point ses véritables intentions; car quel besoin auroit-il eu autrement de donner ordre qu'on construisît une nouvelle prison pour celui à qui il destinoit le trône? D'ailleurs cette prison avoit, dit-on, un tout autre objet. On pense que c'étoit pour Catherine que son époux vouloit la faire préparer[1].

Avant de quitter Schlusselbourg, Pierre rentra encore une fois dans le cachot du prince; puis, il retourna à Pétersbourg, où personne ne se doutoit de l'entrevue extraordinaire qu'il venoit d'avoir, et bien moins encore

[1] Des personnes qui l'ont souvent entretenue, m'ont assuré qu'elle avoit elle-même cherché à accréditer ce bruit, pour pallier son horrible conduite envers son malheureux époux.

de ce qu'il méditoit, en faveur d'Ivan.
1762. Lorsque le prince George de Holstein, oncle de l'empereur, fut instruit de la visite que ce monarque avoit rendue à Ivan, il lui conseilla de renvoyer en Allemagne ce jeune prince, ainsi que le duc Antoine de Brunswick, son père, et le reste de sa famille. Pierre, qui ne vouloit point laisser soupçonner son projet à son oncle, feignit d'approuver ses conseils; mais il se contenta, pour le moment, de faire transporter Ivan dans la forteresse de Kexholm, bâtie sur une petite île du lac Ladoga, et beaucoup plus éloignée; et de là il le fit conduire secrètement à Pétersbourg. Ce qu'on ne peut s'empêcher de remarquer à cette occasion, c'est qu'un sort fatal sembloit poursuivre par-tout le malheureux Ivan; car lorsqu'on le mena de Schlusselbourg, à bord de la galiote qui devoit le transporter à Kexholm, une tempête qui s'éleva tout à coup, fit courir le plus grand danger au canot dans lequel il étoit embarqué [1].

[1] Les tempêtes sont fréquentes et soudaines pendant l'été sur le lac Ladoga, où dans beaucoup d'endroits on ne trouve point de fond. Le désir d'empêcher que les barques qui portent les marchandises du Wolkoff fussent exposées à ces tempêtes et aux tournans d'eau

Cependant les imprudences du tzar ranimoient chaque jour l'espoir de Catherine, et les desseins qu'il avoit formés contr'elle, et dont une partie n'étoit que trop connue, l'enhardissoient à risquer tout pour les prévenir. Reléguée à Pétershof, et logée dans l'un des appartemens les plus écartés et les moins apparens du château, elle passoit ses journées à méditer le projet de précipiter son époux du trône, et ses nuits dans les bras d'un amant dont elle avoit fait le plus intrépide des conspirateurs. 1762.

Depuis l'éloignement du comte Poniatowsky, elle savoit paroître aux yeux des courtisans les plus attentifs, fidèle à l'amour de

du lac, fut la principale raison qui engagea Pierre Ier à creuser le canal de Ladoga, qu'il commença en 1719, et que Munich acheva en 1730. Ce canal traverse un marais le long des bords méridionaux du lac. Il a dix brasses de large, 7 à 10 pieds de profondeur et cent quatre werstes de long. Son embouchure est sur la rive gauche de la Newa, vis-à-vis de Schlusselbourg. Le lac Ladoga reçoit les eaux de plusieurs rivières, telles que la Rœbona, la Lava, la Schaldica, la Nasia, la Lipka, et il les verse toutes dans la Newa. On peut comparer le canal Ladoga, au fameux canal impérial de la Chine, dont une partie est construite dans des marais, et sur les bords de divers grands lacs.

1762. ce Polonais : mais elle se dédommageoit assez souvent en secret de l'absence de celui qu'elle sembloit aimer uniquement. Pour tenir ainsi ceux qui l'observoient dans l'erreur, elle avoit le double motif de les intéresser pour une passion malheureuse, et de détourner leurs regards de ses obscurs plaisirs. Tous ses amis mêmes y étoient trompés. Breteuil, qui se flattoit d'être très-pénétrant et d'avoir toute la confiance de Catherine, la croyoit si constante dans sa tendresse pour Poniatowsky, qu'il rabaissoit sa qualité de ministre de France jusqu'à lui remettre, de sa main, toutes les lettres de cet amant, et à se charger de ses réponses. La princesse Daschkoff elle-même ignoroit qu'elle eût un autre amour que celui de l'étude et de Poniatowsky, et elle conspiroit déjà depuis long-temps, d'accord avec Orloff, sans se douter qu'Orloff fût seulement connu de l'impératrice. La seule personne, enfin, qui fût dans le secret de ses intrigues amoureuses, et qui les dirigeoit toutes, étoit une de ses femmes, nommée Catherine Iwanowna, la plus habile des confidentes et la moins scrupuleuse des duègnes. Elle se conduisoit avec tant d'adresse, que ceux qu'elle présentoit à

sa maîtresse jouissoient, presque toujours, des faveurs de cette princesse, sans savoir qui elle étoit. Orloff ne fut pas long-temps dans ce cas; il prit trop d'empire sur elle pour qu'elle tardât à se faire connoître à lui [1]. 1762.

Grégoire Orloff ne possédoit ni les avantages de la naissance, ni ceux de l'éducation, mais il en reçut de la nature de plus heureux, sans doute, le courage et la beauté. Petit-fils d'un strélitz, qui, dans la grande exécution de Moskow, étoit au moment de voir tomber sa tête sous la hache de Pierre Ier, lorsque son sang froid engagea ce prince à lui faire grâce, Grégoire servoit dans l'artillerie, tandis que deux de ses frères [2] n'é-

[1] M. Rhulières dit que ce fut par hasard qu'*Orloff reconnut dans la pompe d'une cérémonie publique, la maîtresse qu'il adoroit.* Mais il est bien difficile de croire que l'aide de camp du comte Pierre Schouwaloff ne connût pas la Grande-Duchesse, puisque Pierre Schouwaloff alloit fréquemment à la cour, et qu'en Russie un aide de camp accompagne toujours son général.

[2] Alexis et Wolodimer. — Les Orloff étoient cinq frères : Grégoire, le favori; Alexis, devenu depuis, amiral, qui, dans la guerre des Turcs, en 1768, a commandé la flotte russe dans l'Archipel, étoit dernièrement à Moskow et vient d'en être chassé par

toient que simples soldats dans les régimens
1762. des gardes. Le comte Pierre Schouwaloff, grand-maître de l'artillerie, homme vain et fastueux, voulut avoir le plus beau de ses officiers pour aide de camp, et il choisit Grégoire Orloff. Il avoit aussi pour maîtresse, une des plus illustres et des plus jolies femmes de la cour, la princesse Kourakin [1], qui ne tarda pas à faire connoître à l'aide de camp qu'elle le préféroit à son général. Mais malheureusement le général, qui les surprit ensemble, défendit à Orloff de jamais reparoître devant lui, et le menaça d'employer tout son crédit pour le faire exiler en Sibérie. Cette aventure arriva vers la fin du règne d'Elisabeth, et eut de l'éclat; la cour et la ville s'en entretinrent quelque temps, et le bruit en parvint jusques dans la retraite à laquelle Catherine avoit été forcée de se condamner. La curiosité, la pitié peut-être, lui fit désirer de connoître le jeune officier dont on racontoit l'infortune. Iwanowna lui en procura la vue, avec toutes les précautions accoutumées, et

ordre de Paul Pétrowitz; Wolodimer, fait sénateur après la révolution; Fédor, chambellan; et Ivan, colonel, qui n'est venu que très-rarement à la cour.

[1] La princesse Kourakin étoit sœur de Panin.

Orloff, sans deviner, d'abord, quelle étoit la 1762.
beauté qui s'intéressoit à son sort, trouva en elle bien plus de charmes et d'amour que dans la princesse Kourakin. Cette première et mystérieuse entrevue fut suivie de plusieurs autres rendez-vous, dans lesquels Catherine ne fut que tendre; mais lorsqu'elle se crut bien assurée de l'audace et de la discrétion de son amant, elle lui dévoila ses desseins ambitieux. Orloff forma alors avec elle une conspiration, dans laquelle il fit bientôt entrer ses frères, son intime ami Bibikoff[1], le lieutenant Passeck, et d'autres officiers, par le moyen desquels il gagna quelques compagnies des gardes, mais sans leur dire quel étoit réellement son projet.

Catherine n'étoit encore que Grande-Duchesse, lorsqu'elle commença à s'attacher Orloff, et son intrigue avec lui ne fut pas la seule qu'elle conduisit avec autant d'art que de bonheur. Plusieurs autres officiers, plusieurs courtisans mêmes avoient eu part à ses faveurs; mais comme elle ne crut pas trouver en eux le dévouement et le génie qui lui étoient nécessaires, elle se contenta

[1] Bibikoff, devenu depuis général en chef, fut tué en marchant contre Pugatscheff.

1762. de s'en faire des amis, et ne leur dévoila point son secret. Le lieutenant général Villebois [1] fut un de ceux que cette princesse avoit distingués, et quand il obtint le commandement de l'artillerie, à la mort du général qui avoit chassé Orloff, elle l'invita à donner à celui-ci la place de capitaine trésorier de son corps. Villebois fit tout ce que voulut Catherine, sans se douter qu'il servoit un rival préféré.

Montée sur le trône, Catherine n'en demeuroit pas moins l'instigatrice invisible et puissante de la faction des grands, reste de ces conspirateurs à la tête desquels Bestuscheff et les Schouwaloff avoient successivement paru, et dont l'hetman Kyrille Razoumoffsky, le prince Wolkonsky, neveu de l'exilé Bestuscheff, et major général des gardes, avec le comte Panin, étoient les plus puissans appuis.

Elle avoit enfin su former une troisième conspiration, que tramoit la jeune [2] princesse Daschkoff, et qui se montroit toujours, si-

[1] C'étoit un officier de beaucoup de mérite, fils de ce breton, dont j'ai conté l'aventure audacieuse avec Catherine Iere.

[2] La princesse Daschkoff, née en 1744, n'étoit par conséquent alors âgée que de dix-huit ans.

non la plus redoutable, du moins la plus active, la plus impétueuse. Les conjurés de ces trois factions agissoient, d'ailleurs, à l'insçu les uns des autres, et Catherine, qui les animoit tous, sembloit ne prendre aucune part à leurs complots. 1762.

La princesse Daschkoff, revenue depuis quelque temps de Moskow, où son mari l'avoit tenue dans une espèce d'exil, n'avoit pu suivre les volontés de ses parens qui désiroient de la voir remplacer sa sœur auprès du tzar. Cette sœur convenoit mieux aux goûts militaires de Pierre, et il falloit à madame Daschkoff un amant qui sût plus que fumer et boire. Elle se lia alors étroitement avec Catherine. Elles passoient ensemble des journées entières occupées de littérature et d'intrigues, et quand l'impératrice fut reléguée à Pétershof, la princesse Daschkoff resta à Pétersbourg pour mieux la servir. Elle entretint alors avec l'impératrice, une correspondance dans laquelle elle lui rendoit compte de tout ce qui se passoit à la cour, ou dans la capitale, et des moyens qu'il falloit employer pour prévenir les desseins du tzar.

L'attachement que la princesse Daschkoff

avoit voué à Catherine, n'étoit pas le seul
1762. motif qui l'excitât à la servir. Elle étoit surtout jalouse de la gloire qui attendoit sa sœur; et ni les menaces de cette sœur et de son père, ni l'autorité du chancelier, son oncle, dans la maison de qui elle avoit été élevée, ne purent la détacher d'un parti dont elle s'enorgueillissoit follement d'être la première. Elle avoit étudié les langues et lu beaucoup de livres étrangers, pendant son séjour à Moskow; ce qui augmentoit sa vanité naturelle et lui faisoit mépriser l'ignorance de sa nation. Espérant enfin de pouvoir diriger une conjuration, elle bravoit hautement le courroux de sa famille : elle auroit de même bravé le trépas.

La princesse Daschkoff eut quelque temps auprès d'elle un piémontais, nommé Odart, que le besoin et l'envie de chercher fortune avoient conduit à Pétersbourg, et qui fortifia en elle le goût de la littérature française, en lui faisant connoître les meilleurs écrivains de cette nation. Odart étoit d'autant plus précieux à la princesse Daschkoff, qu'il joignoit, comme elle, à l'amour du bel esprit le génie de l'intrigue. Elle ne cessoit de vanter un homme à qui elle se croyoit

redevable de sa supériorité, et elle en parla à l'impératrice d'une manière si avantageuse, que cette princesse fut jalouse de se l'attacher, et lui donna le titre de son secrétaire particulier. 1762.

Bientôt ce secrétaire, insinuant et délié, devint un des confidens, non des intrigues amoureuses de Catherine, mais de ses projets ambitieux. Témoin des peines de cette princesse, et de l'humiliation qu'on lui préparoit, il sentit aisément qu'il n'y avoit pour elle d'autre moyen d'y échapper, que la chute de l'empereur. Mais comment consommer cette chute? Comment oser l'entreprendre? Odart en voyoit toutes les difficultés, tout le danger; mais il savoit aussi que si les supplices et la mort étoient d'un côté, les honneurs et les richesses s'offroient de l'autre. Les richesses étoient les seules divinités d'Odart : son choix ne fut pas douteux. Aussitôt il s'adressa à la princesse Daschkoff, qui, partageant d'avance ses audacieuses idées, fut excessivement flattée de trouver dans un homme dont elle estimoit les talens, un complice digne d'elle. Eh! de quelles espérances ne s'enivrèrent point alors ces deux foibles et orgueilleux conjurés? Que

ne se flattèrent-ils pas d'obtenir, s'ils pou-
1762. voient renverser le maître d'un des plus grands empires du monde? Odart pensoit qu'une immense fortune seroit le prix de ses services ; la princesse s'imaginoit que tout l'univers ne cesseroit de parler d'elle, et que sa gloire s'éleveroit bien au-dessus de la gloire de celle qu'elle vouloit rendre seule maîtresse du trône.

Mais l'exécution d'un si grand projet exigeoit des moyens plus efficaces que de vaines illusions et des désirs stériles. Il falloit plus qu'une femme de dix-huit ans et un aventurier inconnu. Aussi, dès qu'Odart et madame Daschkoff se furent assez entretenus des magnifiques récompenses qu'ils espéroient, ils songèrent à se procurer des soldats, de l'argent qui donne toujours des soldats, un chef dont le nom et l'autorité pussent en imposer, et sur-tout un homme qui, habitué à diriger des courtisans, à conduire des intrigues, ne fût ni embarrassé par les obstacles, ni épouvanté par les revers. Ils jetèrent alors les yeux sur l'hetman Kyrille Razoumoffsky, et sur le comte Panin.

Le grand crédit dont avoit joui l'hetman[1]

[1] On croit que bien que la dévote Elisabeth eût épousé

sous le règne de l'impératrice Elisabeth, et la familiarité de Pierre III, dans laquelle il avoit su se conserver, lui donnoient beaucoup d'influence à la cour, et ses immenses richesses [1]. qui lui permettoient d'exercer des libéralités continuelles envers une foule d'officiers pauvres et de soldats, lui assuroient un grand nombre d'amis parmi les troupes. Il occupoit une des premières places de l'empire. Il n'estimoit pas Catherine, dont il apprécioit peu le génie, et dont il avoit vu les écarts; il connoissoit le danger qu'il y avoit à vouloir détrôner le tzar, mais il étoit toujours animé de l'esprit de son ancien parti. Lorsque la princesse Daschkoff lui communiqua ses desseins, l'hetman y applaudit, et sans paroître y prendre une part directe, il l'assura qu'il les appuieroit au besoin. Ce fut ainsi que quand Orloff se présenta peu de jours après chez lui, pour sonder ses dispositions, il l'encouragea à s'opposer 1762.

le grand-veneur, Alexis Razoumoffsky frère de l'hetman, celui-ci n'en fut pas moins un des amans de cette impératrice.

[1] L'impératrice Elisabeth avoit fait présent à l'hetman Razoumoffsky de beaucoup de terres et de plus de quarante mille paysans.

1762. aux desseins que l'empereur méditoit contre son épouse, et lui dit également que ceux qui défendroient cette princesse, pouvoient compter qu'il se joindroit à eux. L'hetman garda le secret à Orloff comme il l'avoit gardé à madame Daschkoff, et content de voir naître deux factions nouvelles, il se promit bien de les soutenir de tout le pouvoir de la sienne.

Razoumoffsky fit encore plus. Il rassembla sur le champ ses amis, et sans leur dévoiler précisément le double projet qu'on lui avoit confié, il leur dit qu'il savoit, avec certitude, qu'on tramoit parmi les troupes un complot pour détrôner le tzar, et que s'ils ne se hâtoient pas de s'en déclarer eux-mêmes les chefs, ils ne leur resteroit que l'alternative de devenir les instrumens forcés des soldats, ou peut-être leurs victimes. Ils lui demandèrent alors ce qu'ils devoient faire. — « Me seconder dès que la conspiration » éclatera, leur répondit l'hetman, et je » saurai vous faire prendre le rang auquel » votre naissance, votre fortune et vos ta- » lens vous donnent un juste droit. L'aveugle » intrépidité de quelques conjurés obscurs » va porter les premiers coups. Observons- » en bien le moment. S'ils réussissent, il

» faut

» faut que notre habileté en recueille le
» fruit. Vous sentez-vous bien résolus à 1762.
» suivre mon exemple ? » — Tous le jurèrent, et l'assemblée se sépara dans l'attente de l'événement terrible qui flattoit sa haine et son ambition.

Sûrs de l'assentiment de Razoumoffsky, la princesse Daschkoff et Odart s'occupèrent de faire entrer le comte Panin dans leur parti, et Catherine leur recommanda de ne rien négliger pour y réussir. Elle savoit bien que si le nom et la présence de l'hetman devoit en imposer dans les premiers momens de la révolte, l'expérience et l'habileté de Panin étoient encore plus nécessaires pour en préparer le succès. Lui seul pouvoit tempérer avec art la vanité fougueuse de la princesse Daschkoff, exciter, enflammer la haine et la vengeance de Razoumoffsky, diriger la cupide et servile ambition d'Odart, et justifier en apparence la conjuration en y attachant le nom du jeune Paul Pétrowitz, son pupille. La princesse Daschkoff chargea donc Odart de proposer à Panin de se joindre à eux, et Panin, excité par un motif plus cher que celui de servir l'impératrice et le Grand-Duc, promit ce que désiroit la princesse.

1762. Tout cela n'étoit point encore assez pour madame Daschkoff. Elle s'adressa directement au prince Wolkonsky, major-général des gardes. Wolkonsky, instruit dans l'art de l'intrigue par son parent Bestuscheff, et héritier de sa haine pour Pierre III, Wolkonsky, dont l'ambition désiroit un changement dans le gouvernement, et qui se flatta de jouer bientôt le premier rôle dans la nouvelle faction, ne fut pas plus difficile que Panin et Razoumoffsky.

L'archevêque de Nowogorod fut également gagné. On comptoit sur lui, même avant de lui avoir parlé. L'empereur venoit de le retirer de l'exil auquel il l'avoit, quelques mois auparavant, condamné; mais le prélat, plus irrité de la sévérité du prince que touché de sa clémence, n'attendoit qu'une occasion pour signaler sa sainte fureur. La superstition lui en fournissoit de nombreux moyens. Il connoissoit le zèle stupide des Russes pour tout ce qui tient à la religion grecque, et les essaims de moines qu'il avoit à ses ordres continuoient, sous prétexte de défendre cette religion, à semer dans tous les cœurs leur haine contre un prince qui sembloit imprudemment s'en être déclaré l'ennemi.

La princesse Daschkoff voulut aussi s'assurer d'une partie des troupes. Elle connoissoit plusieurs officiers ; elle feignit de leur faire une simple visite de politesse, et se rendit aux casernes. Orloff s'y rencontra. L'explication ne fut pas difficile. Ils furent bientôt d'accord ; et sans soupçonner qu'Orloff fût connu de Catherine, la princesse Daschkoff trouva en lui plus qu'un complice. 1762.

En croyant avoir seule gagné Grégoire Orloff, la princesse Daschkoff se flatta d'avoir aussi gagné, par son moyen, les deux frères de ce conjuré, non moins beaux, non moins audacieux que lui, et d'une force de corps et d'une brutalité qui les rendoient redoutables, même à leurs amis. Elle joignit en même temps à son parti plusieurs autres officiers ou soldats qu'Orloff avoit dès longtemps préparés à la rebellion, et quand Odart crut apprendre tous ces succès à l'impératrice, cette princesse dissimulée à qui son amant rendoit compte de tout, dans leurs entrevues nocturnes, se garda bien de désabuser le secrétaire, et d'offenser la vanité de madame Daschkoff.

Un seul factieux n'eut pas besoin d'être prévenu ; c'étoit ce même Gléboff que le tzar

1762. avoit élevé des derniers bancs de la chicane à la place importante de procureur-général du sénat[1]. Le perfide jugea que son maître ne pourroit pas se défendre contre les nombreux ennemis qui se préparoient à l'attaquer, et joignant la cruauté à l'ingratitude, il voulut contribuer à sa perte pour en profiter. Il chercha donc une conjuration à laquelle il put se joindre, et dès qu'il eut découvert celle que tramoient Odart et la princesse Daschkoff, il alla leur offrir ses services.

Les conjurés étoient, en outre, certains de voir, au premier signal, se joindre à eux tous les partisans des cours de Vienne, de Versailles et de Copenhague, partisans qui n'étoient pas en petit nombre. Les ministres de ces cours savoient souvent, pour en acquérir, prodiguer l'argent et les flatteries; et s'il est quelque Russe qui puisse résister aux flatteries, il n'en est point qui résiste à l'argent.

Le but de ceux qui conspiroient contre Pierre III étoit de le détrôner; mais ils ne vouloient pas tous s'y prendre de la même ma-

[1] Lorsqu'à son avénement au trône ce prince exigea la démission du prince Schakaffskoï.

mière. Panin, Razoumoffsky, Orloff croyoient qu'il falloit commencer par l'enlever dans Pétershof[1], à la suite d'une des orgies qui ne pouvoient manquer d'avoir lieu quand il viendroit y célébrer la fête de Saint-Pierre. Panin et quelques autres conjurés avoient même été prendre une connoissance exacte de son appartement, afin de s'emparer plus aisément de sa personne. Le lieutenant Passeck, le plus féroce, le plus barbare des Russes, demandoit à le poignarder au milieu de sa cour; et malgré la défense que lui en fit Panin, il alla avec un de ses camarades, nommé Baschkakoff, se mettre en 1762.

[1] Le palais de Pétershof, situé sur les bords du golfe de Cronstadt, est à 25 werstes de Pétersbourg. Pierre Ier le fit construire, ainsi que les jardins, par l'architecte français Leblond. On y célèbre tous les ans la Saint-Pierre avec beaucoup de somptuosité. Trois à quatre mille personnes des deux sexes s'y rendent ordinairement de Pétersbourg en habit de masque. La nuit, le palais, les jardins, les canaux, les yachts, qui sont au rivage, tout est illuminé, et offre un très-beau coup-d'œil. On trouve des rafraîchissemens dans divers appartemens. Vers dix heures, on dresse plusieurs grandes tables et on sert un souper splendide, où les convives se succèdent, et les plats vides sont remplacés jusqu'à ce que tous ceux qui sont à la fête soient satisfaits.

1762. embuscade deux jours de suite pour attendre ce prince du côté de la petite maison de bois qu'habita Pierre Ier, quand il jeta les fondemens de Pétersbourg : ces deux jours-là, Pierre III n'y vint point. Mais si les conjurés différoient sur les moyens de détrôner le tzar, ils étoient encore moins d'accord sur la manière de le remplacer. Catherine prétendoit s'emparer seule de l'autorité souveraine. Orloff et la princesse Daschkoff soutenoient cette prétention. Panin vouloit, au contraire, qu'elle ne gouvernât que sous le nom de régente, et que le titre d'empereur fût déféré au grand-duc Paul Pétrowitz. L'hetman Razoumoffsky qui voyoit dans ce jeune prince plus que le fils des souverains, étoit du même avis [1].

Dans une longue conférence, où ces prétentions diverses furent discutées et où se

[1] Lorsque la conjuration fut bien liée, Catherine n'hésita plus à se montrer dans l'assemblée des principaux conjurés. Elle les fit venir plusieurs fois dans la maison *Knutsen*, qui est dans la rue *Morskaïa*, ou dans une autre maison, située sur le bord de la *Moïka* *, et où elle avoit eu, depuis long-temps, des rendez-vous secrets avec Grégoire Orloff.

* La Moïka est une petite rivière qui traverse Pétersbourg, et est bordée de parapets.

trouvoient les principaux conjurés, Panin eut le courage de dire à Catherine : — « Je 1762.
» sais, madame, tout ce que vous voulez,
» tout ce que vous pouvez ; mais je sais aussi
» où doit s'arrêter votre ambition. Vous
» avez dit cent fois, n'étant encore que
» Grande-Duchesse, que vous ne souhaitiez
» que le titre de mère de l'empereur. Eh
» quoi ! ce titre n'est-il pas assez beau pour
» vous ? Vous aspirez aujourd'hui à écarter
» votre fils du trône de Russie ; mais quel
» droit avez-vous pour vous y asseoir seule ?
» Etes-vous du sang des tzars ? Etes-vous
» même née dans leur empire ? Croyez-vous
» que l'antique et belliqueuse nation Mos-
» kowite puisse reconnoître, pour souve-
» raine, une comtesse d'Anhalt ? Croyez-vous
» qu'elle ne conspirera pas sans cesse pour
» les descendans de Pierre Ier, dont elle
» verra l'un languir aux pieds du trône,
» tandis que les autres continueront à gémir
» dans de ténébreux cachots ? Ah ! madame,
» cessez de demander plus que vous ne devez
» obtenir ! Songez que votre plus grand
» bonheur est d'échapper au danger pressant
» qui vous menace, et que le seul moyen
» de justifier notre téméraire entreprise, c'est

1762. » de paroître vous être occupée moins de » vous-même que de votre fils ! »

Les conjurés, pénétrés de la fermeté, de la justesse de ce discours, restoient muets. Orloff frémit. Catherine elle-même garda quelque temps le silence. Enfin, elle répondit à Panin : — « Comte, vos raisonne-» mens sont pleins de force, mais il ne peu-» vent me convaincre. Je connois et vous » connoissez vous-même les Russes. Ainsi, » nous ne pouvons ignorer que pourvu qu'ils » soient gouvernés, ils s'inquiètent peu de » l'origine de ceux qui les gouvernent. Quand » la main qui la conduit pèse sur elle, cette » nation ne sait qu'obéir. Menzikoff, Biren, » Munich en fournissent la preuve. Mais ce » n'est point ainsi que je prétends régner; » c'est au contraire avec douceur, avec jus-» tice, et de manière à ne pas même donner » prétexte au plus léger mécontentement. » Mais vous qui me parlez de murmures, de » rebellions, oubliez-vous que c'est presque » toujours dans les temps des régences que » les rebellions éclatent? Aurions-nous même » jamais songé à celle que nous préparons, » si Pierre III étoit capable de tenir d'une » main ferme les rênes du gouvernement?

» Vous êtes alarmé pour mon fils ; mais 1762.
» aimez-vous mieux le laisser abandonné à
» un père fantasque, par qui il est déjà dés-
» avoué, que de confier son sort à une mère
» qui le chérit? Et si j'ambitionne la suprême
» autorité, n'est-ce pas pour le bonheur de
» cet enfant? n'est-ce pas pour pouvoir mieux
» récompenser tous ceux qui, comme vous,
» m'aident à le défendre? Ah! sans doute,
» ils doivent tous compter sur mon éternelle
» reconnoissance ; mais pour la leur prouver
» à mon gré, il faut que j'en aie le pouvoir,
» et ce pouvoir, c'est de vous que je l'at-
» tends. »

Panin ne fut point ébranlé ; les opinions étoient divisées, et les conjurés ne s'arrêtèrent à aucun projet.

Il étoit aisé de s'appercevoir que Panin ne désiroit de mettre son élève sur le trône que dans l'espoir d'occuper la seconde place de l'empire, et de gouverner sous son nom. Catherine étoit trop habile pour ne pas avoir dès long-temps démêlé ce motif. Aussi assuroit-elle, en secret, Panin qu'elle le nommeroit son premier ministre ; mais elle se gardoit de lui confirmer cette promesse devant les autres conjurés, dans la crainte

1762. d'offenser l'ambition de quelqu'un d'entr'eux.

La princesse Daschkoff, Orloff, Odart, tous ceux qui vouloient donner la suprême puissance à Catherine, s'occupoient à l'envi de chercher quelque moyen pour changer les résolutions de Panin, mais ils furent long-temps sans en trouver, et ils n'auroient sans doute pu y réussir, si l'ambition n'eût été combattue par une passion moins terrible, mais plus puissante. L'amour avoit déjà valu à Catherine, le plus vaillant, le plus audacieux de ses conjurés : l'amour procura à une autre femme l'avantage de vaincre celui que l'impératrice elle-même n'avoit pu ranger à son avis.

La nécessité où la conjuration avoit mis Panin d'entretenir fréquemment la princesse Daschkoff, l'esprit, la vivacité, la pétulance de cette jeune femme, tout enfin lui avoit inspiré une forte tendresse pour elle. Il ne tarda pas à lui en faire l'aveu; elle le reçut avec froideur, et ne lui laissa aucun espoir de succès. Ce n'étoit pourtant point la vertu de madame Daschkoff qui lui fit rebuter Panin. Plusieurs autres amans connus avoient déjà éprouvé qu'elle n'étoit point invincible. Mais l'âge, l'air empesé de Panin, les liaisons

intimes qu'il avoit eues avec la mère de la princesse Daschkoff[1], et sur-tout le sentiment vif et profond que cette dernière avoit voué à un autre, l'empêchoient de céder au gouverneur, qui, en se taisant dès-lors sur sa passion, sembloit trouver du plaisir à contredire tout ce que désiroit celle qui en étoit l'objet. 1762.

Le subtil et vigilant Odart découvrit seul le secret motif de la résistance de Panin, et aussitôt il se promit de la vaincre. Il courut chez madame Daschkoff, et après s'être fait confirmer par elle que ses soupçons n'étoient point vains, il lui parla avec toute la liberté d'un confident zélé et d'un complice qui bravoit chaque jour, avec elle, l'exil et la mort. Libre de tout préjugé, ou plutôt incapable d'estimer aucune vertu, Odart osa se moquer des scrupules qui arrêtoient la princesse Daschkoff. Ensuite, prenant un air plus grave, il lui représenta que si elle croyoit que ce fût une faute que de céder aux désirs de Panin, cette faute seroit ennoblie par le motif qui la lui faisoit commettre. Il lui rappela le sentiment qui la lioit à l'impéra-

[1] Elle croyoit, avec le public, qu'elle étoit née de ce commerce.

1762. trice, et lui dit que l'amitié étant la première des vertus, il n'y avoit point de sacrifice qui dût coûter, quand il s'agissoit de servir une amie. Il lui montra enfin le triomphe de l'héroïsme dans l'acte honteux qui devoit faire servir ses charmes à son ambition. La princesse Daschkoff, dont la tête romanesque s'exaltoit aisément, crut tout ce que lui dit Odart, fit tout ce que voulut Panin, et Catherine n'eut plus à craindre d'obstacles de la part de ce conjuré.

Les conspirateurs étant tous réunis, ne songèrent plus qu'à exécuter leur projet. Ils ne manquoient pas de chefs, mais ils avoient besoin de soldats. Il falloit donc gagner les soldats de la garde, et pour ôter leur défense à l'empereur, et pour s'en faire un appui. Les Orloff, Bibikoff, Passeck, avoient déjà séduit trois compagnies du régiment d'Ismaïloff; mais ce nombre ne suffisoit pas, et ce n'étoit qu'avec de l'argent qu'on devoit espérer d'en corrompre d'autres. L'impératrice ne pouvoit en donner, puisqu'elle avoit à peine de quoi fournir aux dépenses journalières de sa maison. De concert avec la princesse Daschkoff, elle chargea Odart de faire un emprunt à M. de Breteuil. Ce mi-

nistre, dès long-temps confident et dupe de l'impératrice, se préparoit alors à quitter Pétersbourg. Il savoit bien qu'on tramoit une conspiration, mais il n'en connoissoit ni les ressorts, ni les moyens; il doutoit du succès; et quand Odart lui dit que Catherine souhaitoit que le roi de France lui prêtât soixante mille roubles [1], il hésita à donner cette foible somme. Craignant à la fois d'humilier, par un refus formel, l'amour-propre de l'impératrice, et de donner trop de créance aux assertions d'Odart, qu'il regardoit comme un aventurier présomptueux, il lui dit qu'il pouvoit assurer cette princesse que le roi son maître se feroit un plaisir de lui donner, dans cette occasion, une preuve de son attachement, et qu'il alloit aussitôt lui faire part de ce qu'elle désiroit. Il fit en même temps un modèle de billet qu'il remit à Odart, pour qu'elle l'écrivît de sa main et le lui renvoyât. Ce billet étoit ainsi conçu : — « J'ai » chargé le porteur du présent billet de vous » faire mes adieux, et de vous prier de me » faire quelque petite commission, que je vous » prie de m'envoyer le plutôt possible [2]. » 1762.

[1] Environ trois cent mille livres tournois.

[2] Quel échantillon du style de M. de Breteuil !

1762. Le piémontais croyant que l'impératrice ne balanceroit pas à écrire ce billet, le promit à M. de Breteuil. Mais cette princesse, vivement blessée de la méfiance du ministre français, des délais qu'il employoit, et de la dépendance où il vouloit la mettre d'une cour qu'elle détestoit, ne daigna pas même lui faire répondre, et M. de Breteuil ayant vu quelques jours s'écouler sans qu'Odart reparût, quitta la Russie et se rendit à Vienne, où il reçut, par Versailles, la nouvelle du succès de la conspiration et l'ordre de retourner auprès de Catherine[1].

Dans les premiers momens du besoin, Catherine avoit consenti à emprunter à M. de Breteuil; mais voulant bien lui prouver ensuite qu'elle pouvoit se passer de lui, elle saisit l'instant où il venoit de partir pour lui adresser une note qu'Odart remit en secret au chargé d'affaires Bérenger, et qui contenoit ces mots: — « L'emplette que nous de-
» vions faire se fera surement bientôt, mais
» à beaucoup meilleur marché: ainsi, nous
» n'avons pas besoin d'autres fonds ». — Elle

[1] Voilà précisément comment M. de Breteuil servit alors la conspiration, et cependant, on sait qu'il aimoit à se vanter en France d'y avoir beaucoup aidé.

ne disoit pas qu'un négociant anglais, nommé Weltden, lui avoit fait prêter cent mille roubles, service dont la nation anglaise a eu souvent occasion de se féliciter. 1762.

Cependant Catherine étoit en ce moment dans la plus terrible situation. La crainte de voir trahir ses projets, la crainte plus grande d'être prévenue, détrônée, renfermée pour jamais, et les embarras d'une grossesse, la livroient aux plus vives inquiétudes. Quelque soin qu'elle eût pris de cacher cette grossesse, elle n'avoit pu échapper à tous les yeux. Le tzar en fut averti et résolut de la surprendre; mais il vint trop tard, et au moment où il entra dans la chambre de l'impératrice, il l'a trouva assise sur un sopha, où elle avoit, quelques heures auparavant, été délivrée, avec le secours d'Ivanowna, du fardeau qui l'avoit mise dans le plus grand péril[1]. Pierre III, trompé par la tranquillité facile de son épouse, crut qu'on l'avoit calomniée, et après quelques complimens vagues, il la quitta, et s'en retourna à Pétersbourg.

[1] On assure que c'est alors qu'elle accoucha d'un fils, que Grégoire Orloff mit en nourrice, et qui est connu sous le nom de Bobrinsky.

1762. Ce prince paroissoit alors ne se livrer qu'aux plaisirs, mais il ne s'en occupoit pas moins du sort du malheureux Ivan et de ses préparatifs militaires.

Après avoir fait transférer Ivan à Kexholm, il le fit conduire très-secrètement à Pétersbourg, dans une maison peu remarquable, où il alloit le visiter pendant la nuit, accompagné de Goudowitz et de Wolkoff.

La flotte qu'il destinoit contre le Danemarck étoit équipée, et une partie se tenoit à Cronstadt, pendant que l'autre l'attendoit à Reval. Les régimens qui devoient le suivre dans cette expédition étoient déjà en Poméranie, les autres y marchoient. Il étoit enfin prêt à se mettre à la tête de son armée pour envahir le Holstein. Ce qui sembloit le flatter le plus dans cette conquête, c'étoit de pouvoir embrasser, en s'y rendant, celui qu'il appeloit son ami, son frère et son modèle, le roi de Prusse. Dans l'attente de ce bonheur, il traitoit l'envoyé de ce roi avec des distinctions et des complaisances que Frédéric n'auroit eu garde de souffrir lui-même; mais cet envoyé[1] étoit

[1] C'étoit le baron de Goltz, qui, depuis a été ministre

jeune

jeune et abusoit trop peut-être des déférences de l'empereur. Pierre III [1] avoit fixé son départ au lendemain de la fête de Saint-Pierre, qu'il devoit aller célébrer à Pétershof, et à 1762.

de Prusse en France, et est mort à Bâle en 1794. On a prétendu que pendant que Goltz restoit renfermé des heures entières avec de jeunes femmes de la cour, le tzar, un fusil sur l'épaule, faisoit sentinelle à la porte comme un simple soldat. Mais qui ne voit que c'est un conte inventé par les calomniateurs de ce malheureux prince?

[1] Pour faire croire le tzar tout à fait stupide, on n'a cessé de répéter que quand il étoit échauffé par le vin et le punch, il ne manquoit jamais de parler de ses projets de conquêtes, et de se livrer aux transports d'une ambition extravagante. Deux jours avant la révolution qui le précipita du trône, il tenoit, dit-on, ce discours: — « Eh! à quoi servent tous ces petits souverains » de l'Europe? Que sont-ils? — Je veux qu'à l'avenir » on ne compte dans cette partie du monde que trois » puissances: la Russie, la Prusse et la France. » J'aurai tout le Nord, le roi de Prusse toute l'Allemagne, » et le roi de France le reste ». — « Mais, observa un » de ses courtisans, votre majesté y pense-t-elle, » en mettant la France dans son partage? » — « Hélas! » oui, répondit le tzar; la France est aussi une grande » puissance! »

Nous doutons que quelqu'ivre que fût Pierre III, il ait jamais voulu partager ainsi l'Europe.

1762. la suite de laquelle il se proposoit de faire arrêter l'impératrice. Mais l'impératrice comptoit bien de le prévenir. Le parti de cette princesse n'attendoit que le moment d'agir. Le hasard accéléra ce moment.

LIVRE QUATRIÈME.

ARGUMENT.

Les Conjurés s'occupent de mettre à exécution le projet de détrôner le Tzar. — L'arrestation de Passeck hâte cette exécution. — Catherine II est reconnue Impératrice par les régimens des Gardes, et se fait couronner dans la principale Eglise de Pétersbourg. — Les Troupes que les Conjurés ont gagnées marchent contre Pierre III. — Incertitude, foiblesse extrême de ce Prince. — Il se rend à Catherine. — Il est emprisonné et étranglé. — Suites de sa mort.

CEUX qui trament une conspiration ont toujours bien plus de zèle, de vigilance, 1762. d'activité, que celui contre qui elle est dirigée. Aussi les amis de Catherine étoient-ils soigneusement informés de ce qui se passoit autour du tzar, tandis qu'il ignoroit toutes leurs démarches. En attendant la fête de Saint-Pierre, ce prince, rempli de la plus aveugle sécurité, étoit allé passer quelques jours à sa maison de plaisance d'Oranienbaum,

1762. où il avoit amené plusieurs jolies femmes de la cour. On ne manqua pas de dire qu'il vouloit exiger le divorce de ces femmes, pour les faire épouser à ses favoris; on ajouta même qu'il avoit commandé des lits pour ces prétendues noces : alors la honte, le dépit, la jalousie, lui firent de nouveaux ennemis, et donnèrent autant de partisans à Catherine.

Sans connoître précisément le secret de la conjuration, quelques personnes qui s'étoient apperçues qu'on conspiroit contre le tzar, l'en avertirent, et ne purent le déterminer à prévenir les traîtres. L'on a déjà vu que le roi de Prusse lui avoit en vain mandé de veiller à sa propre sureté. Le baron de Goltz et le comte de Schwérin lui renouvelèrent les mêmes instances, au nom de ce monarque, et ne réussirent pas mieux que leur maître. Le trop confiant Pierre III leur répondit : — « Ecoutez, si vous êtes mes amis, ne touchez » plus cette matière qui m'est odieuse[1] ».

Quelque temps avant que la conspiration éclatât, un architecte français, nommé Valois, attendit le tzar chez le ministre d'Angleterre, où ce prince dînoit, et lui remit un mémoire

[1] Voyez l'*Histoire de la Guerre de sept ans*, par Frédéric II.

dans lequel il lui dénonçoit les propos séditieux de Téploff[1], ancien précepteur de l'hetman Kyrille Razoumoffsky, et créature de Bestuscheff. Le tzar, forcé de céder aux représentations de ses amis, fit emprisonner Téploff, mais il négligea de le faire interroger pour tirer de lui des aveux qui auroient pu servir à dévoiler les projets des conspirateurs. 1762.

Ceux qui avoient d'abord résolu d'enlever le tzar quand il reparoîtroit à Pétersbourg, pensèrent, après une nouvelle délibération, qu'il seroit trop dangereux d'attendre ce moment, et qu'il valoit mieux exécuter

[1] Téploff étoit fils naturel de Théophile, archevêque de Novogorod et de la femme d'un stopnik, ou chauffeur de poèles. Téploff fut élevé par l'archevêque, qui ne manquoit pas d'instruction. Téploff étoit encore fort jeune lorsqu'Alexis Razoumoffsky le chargea de commencer l'éducation de son frère Kyrille, qui venoit d'arriver à Pétersbourg. Téploff, introduit à la cour, y commit des crimes, qui le firent condamner à l'exil : mais la protection des Razoumoffsky lui procura sa grâce. Ce fut à cette même protection qu'il dut ensuite sa fortune. Kyrille, devenu hetman des Kosaques, le fit faire conseiller d'état, et lui confia l'administration de l'Ukraine, où Téploff commit des prévarications et des injustices sans nombre.

1762. leur dessein dès que ce prince se rendroit à Pétershof.

Ce plan étoit bien arrêté ; chacun des conjurés comptoit sur son courage et sur la fidélité de ses amis, quand tout à coup leur complot fut découvert ; mais cette découverte ne fut que l'effet du hasard, et par un bonheur étrange, l'accident qui eût dû les déconcerter, les enhardit, et leur précipitation assura leur succès.

Par un excès de défiance ou de précaution, la princesse Daschkoff et Odart avoient attaché aux pas de chacun des chefs des conjurés, un homme affidé qui leur rendoit un compte exact de tout ce que ces chefs pouvoient faire ; de sorte que s'il y eût eu parmi eux la moindre trahison, ils l'auroient découverte à l'instant, et se seroient occupés de leur sureté ou de leur vengeance.

Passeck avoit gagné les soldats de la compagnie des gardes dont il étoit lieutenant. L'un de ces soldats, qui s'imaginoit que Passeck ne faisoit rien que d'accord avec son capitaine, demanda à ce capitaine quel jour ils prendroient les armes contre l'empereur. Le capitaine surpris, eut l'adresse de dissimuler, et répondant en termes vagues aux

questions du soldat, il en tira le secret de la conspiration, et alla, sans tarder, en faire rapport à la chancellerie du régiment. 1762.

Il étoit neuf heures du soir. Passeck fut arrêté. Mais on le mit d'abord dans une chambre où il eut le temps d'écrire avec un crayon, sur un morceau de papier : — « Exécutez sur le champ, ou nous sommes » perdus ». — L'homme qui l'épioit se présente à la porte. Passeck ne le connoissant pas, mais voyant qu'il faut tout risquer, lui donne son billet et lui dit que s'il le porte à l'instant chez l'hetman Razoumoffsky, il en sera bien récompensé. L'espion courut chez la princesse Daschkoff et lui remit le billet. Panin venoit d'y arriver. Elle lui proposa de brusquer l'exécution de leur projet, en lui observant que le seul moyen de se soustraire à la vengeance du tzar étoit de la prévenir, et que, quelle que fût la foiblesse de ce prince, si on lui laissoit le temps de se mettre en défense, il seroit impossible de le vaincre. Mais, soit que Panin crût réellement que l'entreprise ne pût pas réussir, soit que son habileté manquât de l'audace nécessaire pour commencer à agir, il ne se rendit point aux raisons de la princesse Daschkoff, et après lui avoir

1762. dit qu'il valoit mieux attendre au lendemain pour savoir ce qu'on devoit faire, il se retira.

Cependant les émissaires de la princesse Daschkoff avoient déjà eu soin d'avertir les autres conjurés. Dès que Panin fut sorti, elle s'habilla en homme, et alla joindre Orloff et ses amis sur le pont vert [1], où elle avoit coutume de les voir, pour ne pas donner de l'ombrage en attirant chez elle trop d'officiers subalternes et de soldats.

Ces conjurés n'étoient, ni moins inquiets que la princesse Daschkoff, ni moins empressés de hâter l'exécution de leur projet. L'attente jusqu'au lendemain leur paroissoit funeste, et l'eût été sans doute. Il falloit agir dans le silence de la nuit, et ne laisser ni au tzar la volonté de les prévenir, ni aux troupes et au peuple le temps de s'armer pour la défense du tzar. La résolution fut unanime. Tandis que Grégoire Orloff, un de ses frères, et son ami Bibikoff se rendirent aux casernes pour préparer les soldats de leur parti à agir au premier signal, un autre

[1] Il y a à Pétersbourg divers ponts de bateaux, et de pierre. Ceux qui sont sur la Moïka, sont en bois, et on les désigne par la couleur dont ils sont peints, tels que le pont vert, le pont bleu, le pont rouge, etc.

frère d'Orloff, Alexis, se chargea de la pé- 1762.
rilleuse commission d'aller chercher l'impératrice à Pétershof.

Sous prétexte de laisser les appartemens libres pour la fête qu'on devoit célébrer dans ce château, et pour pouvoir, en effet, être plus à portée de s'évader, Catherine s'étoit logée dans un pavillon appelé le pavillon de Monplaisir[1], et situé à l'extrémité du jardin, sur les bords du golfe de Finlande. Là, elle avoit fait mettre, comme sans dessein, un canot, et pour qu'il servît quelquefois aux visites secrètes de ses favoris, et pour se sauver elle-même en Suède, si la conspiration étoit découverte. Grégoire Orloff ayant donné à son frère une clef du

[1] C'est une petite maison à la hollandaise, bâtie par Pierre Ier qui y séjournoit souvent, et dans laquelle on conserve son lit. — La veille de la révolution, Catherine II, se promenant dans les allées solitaires de ce jardin, apperçut un très-petit jet de chêne, fut frappée de la rencontre d'un arbre aussi rare dans ces contrées et l'entoura de petits bâtons, pour qu'on le conservât. Depuis, elle le fit entourer d'un grillage. Cet arbre devint fort beau ; et Catherine affectoit de le regarder comme un emblême de son règne. Celui qui m'a fourni cette note tient ces faits de la bouche même de cette princesse.

1762. pavillon, l'instruisit de la manière dont il falloit s'y prendre pour y arriver, et la princesse Daschkoff lui remit un billet pour engager l'impératrice à venir sur le champ.

Il étoit deux heures après minuit. L'impératrice, n'attendant plus personne, s'étoit couchée, et dormoit profondément, quand elle se sentit subitement réveiller, et vit debout, à côté de son lit, un soldat qu'elle ne reconnut pas. Sans lui remettre le billet de la princesse Daschkoff, ce soldat dit à Catherine : — « Votre majesté n'a pas un » instant à perdre ; qu'elle se prépare à me » suivre. » — Et aussitôt il disparut.

Catherine, étonnée, éperdue, appela Iwanowna. Elles s'habillèrent précipitamment, et se déguisèrent de manière à n'être pas reconnues des sentinelles qui gardoient le château. A peine sont-elles prêtes, que le soldat rentre, et dit à l'impératrice qu'une voiture l'attend à la porte du jardin. C'étoit un carrosse que, sous prétexte d'avoir des relais pour se promener dans la campagne, la princesse Daschkoff faisoit tenir depuis quelques jours dans une ferme à deux ou trois milles de Pétershof, et qu'Alexis Orloff avoit envoyé chercher par un de ses camarades.

L'impératrice se rendit sans obstacle jusqu'à cette voiture. Elle y entra. Alexis Orloff prit les rênes et partit. La voiture couroit avec la plus grande vîtesse; mais tout à coup les chevaux s'arrêtèrent, et tombèrent de lassitude. On fut obligé de descendre. Alexis Orloff et son camarade firent de vains efforts pour ranimer les chevaux. On étoit encore fort éloigné de Pétersbourg, au milieu de la nuit[1], dans le plus grand embarras, et le danger devenoit plus pressant de moment en moment; enfin l'impératrice résolut d'achever le chemin à pied. Elle fit même ainsi quelques pas avec ses conducteurs; mais, par bonheur, on rencontra une charrette de paysan. Alexis Orloff l'arrête, l'impératrice y monte, et l'on recommence à courir. Bientôt on entend le bruit d'une autre voiture qui venoit avec une rapidité extraordinaire. C'étoit Grégoire Orloff qui, calculant tous les momens, s'alarmoit de ne pas encore voir l'impératrice. Il la reconnoît, lui crie qu'on n'attend plus qu'elle, et, sans 1762.

[1] Il est vrai que dans cette saison les nuits sont si claires en Russie, que Catherine a conté qu'elle étoit bien sûre d'avoir été, malgré son déguisement, reconnue par un voyageur.

1762. attendre sa réponse, reprend les devans pour la recevoir à Pétersbourg. Enfin Catherine, accablée de fatigue et d'inquiétude, mais assez maîtresse d'elle-même pour prendre un air tranquille et serein, arriva dans cette capitale à sept heures du matin[1].

Elle se rendit aussitôt au quartier des gardes d'Ismaïloff, dont trois compagnies étoient gagnées, mais que les conjurés n'avoient pas voulu laisser sortir de leurs casernes avant que Catherine parût, de peur de manquer leur coup par trop de précipitation. Au bruit de l'arrivée de l'impératrice, une trentaine de soldats, à moitié nus, accourent et la reçoivent avec de grands cris de joie. Surprise et alarmée de voir un si petit nombre de soldats, elle garda un moment le silence; puis elle leur dit d'une voix altérée : — « Que son danger la forçoit de » venir leur demander du secours ; que le » tzar vouloit, cette même nuit, la faire tuer, » ainsi que son fils ; qu'elle n'avoit pu se » dérober à la mort que par la fuite, et » qu'elle comptoit assez sur leurs dispositions » pour se remettre entre leurs mains. »

Tous ceux qui l'écoutoient frémirent d'in-

[1] Le 9 juillet 1762.

dignation, et jurèrent de mourir pour sa défense. Leur exemple et l'hetman Razoumoffski, leur colonel, qui ne tarda pas à paroître, entraînèrent bientôt les autres soldats que la curiosité attiroit en foule autour de Catherine, et ils la reconnurent tous au même instant pour souveraine. On fit venir aussitôt l'aumônier du régiment d'Ismaïloff, et ce prêtre reçut, sur un crucifix, le serment des troupes. Quelques voix se firent entendre dans ce tumulte, et proclamèrent Catherine régente; mais ces voix furent bientôt étouffées par les menaces d'Orloff et par les cris plus nombreux de vive l'impératrice! 1762.

Les gardes Siméonoffsky et Préobraginsky[1] imitoient déjà ceux d'Ismaïloff. Les officiers se mettoient docilement à la tête de leurs compagnies, comme s'ils avoient été du complot. Deux seuls, du régiment Préobraginsky, osèrent s'opposer à leurs soldats; mais ils furent soudain arrêtés; et parmi ceux qui étoient gagnés, il ne manqua que le major Tschépéloff et le lieutenant Pouschkin, que

[1] De l'Ascension. C'est le régiment Préobraginsky qui mit Elisabeth sur le trône. L'on a vu plus haut qu'Elisabeth avoit ennobli, par reconnoissance, tous les grenadiers de ce corps..

1762. l'impératrice envoya mettre aux arrêts, en disant qu'elle n'avoit plus besoin d'eux.

Tandis que l'hetman Razoumoffsky, le prince Wolkonsky, le comte de Bruce, le baron Strogonoff, plusieurs autres officiers-généraux et la princesse Daschkoff, restoient autour de Catherine, et qu'elle achevoit de s'assurer des trois régimens des gardes, Grégoire Orloff courut vers le régiment d'artillerie pour l'entraîner dans la révolte, et le conduire auprès de l'impératrice. Mais, quoiqu'il fût trésorier de ce corps, et assez aimé des soldats, ils refusèrent tous de le suivre, et demandèrent les ordres de leur général Villebois. Cet officier avoit paru quelque temps aimé de Catherine, et croyoit l'être encore; mais, comme elle avoit reconnu en lui une probité trop sévère pour espérer qu'il voulût prendre part à la conjuration, elle n'avoit pas osé la lui découvrir ; et, au moment où un des amis d'Orloff parut, et lui dit que l'impératrice lui commandoit de venir la joindre aux casernes des gardes avec son régiment, il demanda si l'empereur étoit mort. —L'ami d'Orloff, sans répondre à cette question, répéta le même ordre; et Villebois, étonné, se rendit seul auprès de l'impératrice.

Voyant Catherine entourée d'une foule immense, il n'eut pas de peine à deviner ce qu'elle vouloit de lui ; mais encore retenu par la fidélité qu'il avoit jurée à l'empereur, ou par le danger auquel il croyoit que s'exposoit cette princesse, il osa lui parler des obstacles qui lui restoient à vaincre, et lui observa qu'elle auroit dû les prévoir. Elle l'interrompit avec hauteur, en disant qu'elle ne l'avoit pas fait venir pour lui demander ce qu'elle devoit prévoir, mais pour savoir ce qu'il vouloit faire. 1762.

« Obéir à votre majesté », répondit Villebois confus ; et il alla se mettre à la tête de son régiment, et livrer les arsenaux aux amis de Catherine.

Tant d'avantages n'avoient pas coûté deux heures à l'impératrice. Elle se voyoit déjà entourée de deux mille guerriers et d'une grande partie des habitans de Pétersbourg, qui suivoient machinalement les mouvemens des soldats, et s'empressoient de leur applaudir.

L'hetman Razoumoffsky lui conseilla alors de se rendre à l'église de Kasan, où tout étoit préparé pour la recevoir. Elle en prit le chemin avec son nombreux cortége. Les fenêtres, les portes de toutes les maisons

1762. étoient couvertes de spectateurs, qui mêloient leurs acclamations aux cris des soldats. L'archevêque de Novogorod, revêtu de ses habits sacerdotaux, et environné d'un grand nombre de prêtres à qui leurs longues barbes et leurs cheveux blancs donnoient un air vénérable, l'attendoit à l'autel. Il lui mit la couronne impériale sur la tête, la proclama, à haute voix, souveraine de toutes les Russies, sous le nom de Catherine II, et déclara en même temps le jeune Grand-Duc, Paul Pétrowitz, son successeur. Ensuite on chanta un *Te Deum*, accompagné des houra[1] de la multitude.

Après cette cérémonie, l'impératrice se rendit au palais qu'avoit occupé Elisabeth. Les portes en furent ouvertes à tous ceux qui voulurent y entrer. Pendant plusieurs heures la foule y accourut, tombant à genoux devant Catherine, et lui prêtant serment d'obéissance.

Cependant les conjurés ne cessoient de visiter les différens quartiers de la ville pour les mettre en état de défense. Par-tout ils

[1] Ce mot s'écrit, dans quelques langues, *huzza* : c'est une acclamation usitée chez presque tous les peuples du nord.

établissoient



Catherine II. Alexieffna.
Impératrice de Russie,
à l'âge de 34 ans.

Tassaert Sculp.

établissoient des corps de garde, et plaçoient des canons avec la mèche allumée, sans que personne les en empêchât. Le prince George de Holstein, oncle de l'empereur, osa se montrer, suivi de quelques soldats : aussitôt il fut enveloppé, forcé de se rendre, accablé d'injures, de mauvais traitemens, et traîné dans un cachot d'où l'impératrice le fit sortir au bout de quelques heures, pour le mettre aux arrêts dans sa maison. 1762.

Non-seulement on n'opposoit pas de résistance aux partisans de Catherine, mais aucun des amis du tzar ne songeoit à l'informer de ce qui se passoit à Pétersbourg. Un seul homme, un étranger, nommé Bressan[1], qui devoit sa fortune à ce prince, osa lui prouver sa reconnoissance et sa fidélité. Il fit travestir un domestique en paysan, et le chargea d'un billet avec ordre de ne le remettre qu'aux mains mêmes de l'empereur. Ce domestique venoit de passer au moment où les conjurés mirent une garde sur le pont par où l'on sort de Pétersbourg, et il se rendoit à Oranienbaum, lorsqu'il apprit en route que le tzar étoit déjà à Pétershof.

[1] C'étoit un ancien perruquier, né dans le pays de Monaco et naturalisé français.

Tout sembloit d'accord pour favoriser la
1762. conspiration. Sur le chemin de Pétershof, et à quelque distance de Pétersbourg, campoit un régiment de seize cents hommes, parmi lesquels on n'avoit pratiqué aucune intelligence, et il étoit à craindre qu'aux premières nouvelles de la révolte, le tzar ne le fît venir pour le joindre à ses troupes holsteinoises. A peine s'occupoit-on de le prévenir, que le colonel Olssoufieff, qui commandoit ce régiment, et qui avoit entendu quelque bruit confus sur ce qui se passoit dans la capitale, se présenta pour s'en éclaircir. Les conjurés l'entourent, lui parlent avec enthousiasme, le persuadent, et Olssoufieff repart sur le champ pour donner son régiment à Catherine. Au moment où il le haranguoit, arrive un ordre de Pierre III, pour que le régiment se rende auprès de lui. Les soldats égarés s'écrient, unanimement, qu'il ne reconnoissent plus Pierre III pour empereur, et aussitôt ils se mettent en marche pour aller augmenter les forces de la conjuration.

Avant la fin du jour, Catherine avoit déjà quinze mille hommes d'élite. La ville étoit dans un état de défense formidable. Un ordre sévère y régnoit, et par le plus grand

bonheur, il n'y eut pas une goutte de sang répandue. 1762.

Ce qui servit le mieux Catherine, fut l'intérêt que ses partisans inspirèrent pour elle, en répandant de tous côtés que le tzar avoit destiné ce même jour à la faire périr avec son fils. On crut, sans examen, ce mensonge atroce, et le succès fut le prix de la calomnie.

Lorsque l'impératrice fut au palais, elle ne tarda pas à faire venir auprès d'elle son fils, Paul Pétrowitz. Un détachement, à la tête duquel marchoit un officier de confiance, alla le chercher. En se réveillant au milieu des soldats, ce jeune prince, à qui l'on avoit souvent parlé des desseins du tzar contre lui, fut saisi d'une dangereuse frayeur. Panin le prit dans ses bras et le porta lui-même à sa mère. Catherine le conduisit alors sur un balcon, et l'éleva pour le présenter au peuple dont les acclamations redoublèrent à la vue de l'enfant, parce qu'on désiroit de voir en lui le nouvel empereur.

Le bruit se répandit tout à coup que Pierre III n'étoit plus, et qu'on conduisoit son corps. Le plus profond silence succéda aux cris de la multitude. Plusieurs soldats,

1762. revêtus de casaques noires, et tenant des flambeaux dans leurs mains, accompagnoient un grand cercueil que précédoient quelques prêtres en chantant des litanies, et ils traversèrent la foule. Mais ce faux enterrement n'étoit sans doute qu'une ruse de plus, que les conjurés avoient imaginée pour tromper le peuple et pour intimider les partisans du tzar.

Les grands qui, pour la plupart, n'avoient pris aucune part à la conjuration, et qui en apprenoient le succès à leur réveil, se rendoient aussitôt au palais, où, forcés de déguiser leur étonnement et leur dépit, ils joignoient des hommages et des sermens de fidélité, au serment que la multitude avoit déjà prêté à Catherine,

Les principaux conjurés, rassemblés autour de cette princesse, tinrent alors conseil, et résolurent de profiter des dispositions de l'armée, et de marcher, sans tarder, droit à l'empereur; mais en attendant, pour mettre l'impératrice à l'abri de toute attaque par mer, ou plutôt pour tranquilliser les soldats, qui s'imaginoient qu'on pouvoit, à tout moment, la surprendre et l'égorger [1], ils la condui-

[1] Cette crainte étoit ridicule, puisque pour attaquer

sirent du palais d'Elisabeth dans un ancien palais de bois qui donne sur la grande place, et qu'on environna de troupes. 1762.

Vers midi, cette princesse, entièrement sûre de Pétersbourg, fit distribuer dans toute la ville, et remettre aux ministres étrangers, un manifeste que le piémontais Odart avoit secrètement fait imprimer depuis quelques jours [1], et qui contenoit ces mots :

« Nous, CATHERINE II, impératrice de
» toutes les Russies, à nos fidèles sujets.

» Tous les vrais patriotes n'ont que trop
» reconnu le danger qui menaçoit l'empire
» de Russie. — En premier lieu, notre re-
» ligion orthodoxe étoit ébranlée, les canons
» de l'église grecque renversés, et l'on s'at-
» tendoit déjà au dernier malheur de voir
» l'orthodoxie, anciennement établie en Rus-
» sie, changée en une religion étrangère établie
» à sa place. — En second lieu, la gloire de

le palais d'Hiver, où elle étoit, il eût fallu remonter la Newa avec des chaloupes, et franchir les batteries foudroyantes de l'amirauté qui sont à côté.

[1] Odart, qui, pendant qu'il gardoit ce manifeste dans sa chambre, avoit beaucoup craint d'être découvert, disoit le lendemain de la révolution : — « Que je suis » heureux! je n'ai plus peur d'être roué »!

1762. » la Russie, portée au dernier degré par ses » armes victorieuses et au prix de son sang, » vient d'être sacrifiée à ses ennemis, même » par la paix nouvellement conclue, pendant » que les arrangemens intérieurs de l'empire, » qui font le bonheur de notre chère patrie, » étoient foulés aux pieds.

» Touchée du péril de nos sujets, et sur» tout ne pouvant nous refuser à leurs sou» haits sincères et unanimes, nous avons » monté sur notre trône impérial de Russie».

Tandis qu'on répandoit ce manifeste, l'impératrice, parée du cordon de Saint-André, et revêtue de l'uniforme des gardes, qu'elle avoit emprunté d'un très-jeune officier, nommé Talizin, monta à cheval et parcourut tous les rangs avec la princesse Daschkoff, qui étoit aussi en uniforme. Ce fut alors que Potemkin [1], enseigne du régiment de la garde à cheval, voyant que Catherine n'avoit point de dragonne, s'avança pour lui offrir la sienne. Le cheval de Potemkin, accoutumé à escadronner, fut quelque temps sans vou-

[1] Potemkin étoit né en 1736, et avoit alors 26 ans. Catherine l'avoit déjà vu avec Orloff : mais comme il n'étoit qu'un des conjurés subalternes, elle n'avoit pas paru faire beaucoup d'attention à lui.

loir se séparer de celui de l'impératrice, et laissa à cette princesse le temps de remarquer la grâce et l'agilité de celui qui, depuis, prit tant d'empire sur elle. 1762.

Les troupes à qui on ne cessoit de distribuer de la bière et de l'eau de vie, ne cessoient pas non plus d'exprimer leur satisfaction, en criant *houra !* et en faisant voler leurs chapeaux et leurs bonnets. Un seul régiment ne partageoit point cette ivresse; c'étoit un régiment de cavalerie, dont Pierre III avoit été colonel lorsqu'il n'étoit encore que Grand-Duc, et qu'il avoit joint aux gardes à son avénement au trône. Les officiers ayant tous refusé d'obéir à Catherine, étoient aux arrêts et remplacés par des officiers des autres régimens, et les soldats, par leur morne silence, faisoient un contraste frappant avec la bruyante joie qui les environnoit.

Mais on étoit trop fort pour craindre ce régiment, et on commença à faire sortir les troupes de la capitale, pour marcher contre le tzar. L'impératrice dîna alors auprès d'une fenêtre ouverte, à la vue des soldats et d'une multitude de curieux assemblés sur la grande place.

1762. Pierre III ne se doutoit pas encore de ce qui se passoit. Sa sécurité étoit même si grande, qu'il avoit fait mettre le matin aux arrêts, un officier fidèle qui, ayant eu, la veille, quelques indices de la conjuration, s'étoit rendu, dans la nuit, à Oranienbaum, et avoit cru devoir lui en faire part. Ce prince étoit ensuite parti dans une calèche, avec sa maîtresse, ses favoris et les femmes de sa cour, pour se rendre à Pétershof, où il devoit le lendemain célébrer, avec magnificence, la fête de Saint-Pierre. Plusieurs autres voitures suivoient celle du tzar, et ce nombreux cortége couroit, avec une grande rapidité, et s'entretenoit gaiement des plaisirs qui l'attendoient, quand on apperçut l'aide-de-camp général Goudowitz qui avoit pris les devants à cheval, et qui revenoit à toute bride. Goudowitz avoit rencontré en chemin un[1] des chambellans de Catherine, venant à pied au devant de son maître, pour lui apprendre l'évasion de l'impératrice et l'inquiétude où étoit toute sa maison à Pétershof. A cette nouvelle inattendue, Goudowitz avoit rebroussé chemin, et en approchant de la voiture du tzar,

[1] Il se nommoit Ismaïloff.

il cria au cocher d'arrêter. Le tzar surpris, même un peu fâché, et ne sachant ce qui ramène son aide-de-camp, lui demande s'il est fou. Goudowitz s'avance et lui dit quelques mots à l'oreille. Alors Pierre, fortement ému et la pâleur sur le front, descend de voiture et s'éloigne avec Goudowitz pour l'interroger plus à son aise. Ensuite il se rapproche de la voiture, et ayant prié les dames d'en sortir, il leur montre une porte du parc par où il leur dit de venir le joindre à pied au château, remonte en voiture ainsi que quelques-uns de ses courtisans, et part avec la plus grande précipitation. 1762.

En arrivant à Pétershof, l'empereur courut au pavillon qu'avoit occupé Catherine, et dans son embarras, dans son trouble extrême, il la chercha comme si elle eût dû être cachée sous le lit ou dans quelqu'armoire. Il accabloit tout le monde de questions; personne ne pouvoit le satisfaire. Ceux qui, plus pénétrans que les autres, prévoyoient déjà toute l'étendue de son malheur, se gardoient bien de l'effrayer. La comtesse de Woronzoff, sa maîtresse, et les autres femmes qui venoient par les allées du jardin, ne savoient pas encore ce qui avoit pu forcer

1762. le tzar de les laisser au milieu du chemin. Dès que Pierre apperçut la comtesse, il lui cria : — « Romanowna, me croirez-vous à » présent? Catherine s'est sauvée. Je vous » disois bien qu'elle étoit capable de tout! »—

Cependant des paysans, revenus de Pétersbourg, racontèrent à quelques valets du tzar ce qu'ils savoient de l'insurrection, et ces valets se le redirent tout bas les uns aux autres, mais ils n'en parlèrent ni à leur maître, ni à ses courtisans. Une sombre défiance régnoit déjà autour du malheureux empereur. Il sembloit qu'un pressentiment funeste fût, dans tous les cœurs, l'avant-coureur de sa chute, et le remplît lui-même de désordre et d'effroi. Bientôt il n'osa plus faire de questions, et personne n'osoit l'instruire.

Enfin, on apperçut tout à coup, au milieu de cette foule consternée, un paysan qui s'avança, s'inclina profondément, et sans prononcer une seule parole, tira de son sein un billet cacheté qu'il remit à l'empereur. Ce paysan étoit le domestique de Bressan. L'empereur prit le billet, le parcourut rapidement des yeux, et le lisant ensuite tout haut, apprit à ceux qui l'environnoient, que la révolte

avoit éclaté, dès le matin, à Pétersbourg; 1762.
que les troupes avoient pris les armes en faveur de Catherine; que cette princesse alloit se faire couronner dans l'église de Kasan, et que tout le peuple sembloit prendre part à l'insurrection.

Le tzar parut accablé de cette nouvelle. Ses courtisans essayèrent de lui inspirer une confiance qu'ils n'avoient pas eux-mêmes. Le chancelier Woronzoff dit que sans doute Catherine avoit pu tenter de soulever les soldats et le peuple, mais que ce mouvement ne pouvoit avoir des suites dangereuses, et que si le tzar consentoit qu'il allât sur le champ à Pétersbourg, il se faisoit fort de ramener l'impératrice.

Le tzar accepta, sans balancer, la proposition du chancelier, et ce ministre se rendit dans la capitale. En entrant au palais, il trouva l'impératrice entourée d'une multitude de gens qui lui rendoient hommage. Il osa néanmoins lui représenter d'abord avec assez de courage le danger auquel elle s'exposoit. — « Vous pouvez, lui dit-il, » madame, avoir quelques succès, mais ils » ne seront pas de longue durée. Devez- » vous donc vous fier au zèle aveugle de

» vos imprudens amis ? Devez-vous, pour
1762. » régner un moment avec eux, vous faire
» de votre époux un ennemi irréconciliable ?
» Pourquoi prendre les armes contre lui,
» quand il vous est si aisé d'en obtenir tout
» par votre douceur et par l'ascendant de
» votre esprit? Songez que les régimens des
» gardes ne composent pas toutes les armées
» du tzar, et que les habitans de Pétersbourg
» ne sont qu'une bien foible partie du peuple
» russe. »

Catherine lui répondit tranquillement : — « Vous le voyez : ce n'est point moi qui agis ; » je ne fais que céder à l'empressement de » la nation. »

Le chancelier qui voyoit en effet la foule grossir à chaque instant, et qui lisoit dans les regards enflammés de quelques conjurés, que ses représentations pourroient bientôt avoir pour lui de funestes conséquences, oublia son devoir, prêta serment comme les autres, et ajouta : — « Je vous servirai au » conseil, madame; mais je vous suis inutile » dans les combats. Ma présence pourroit » même y déplaire à ceux qui viennent de » m'entendre ; et, pour ne pas leur faire » ombrage, je supplie votre majesté de me

» laisser dans ma maison, sous la garde d'un » officier de confiance ». — L'impératrice y consentit. Elle l'envoya chez lui, avec défense d'en sortir. Par ce moyen, le chancelier se trouva tout à la fois rassuré contre la vengeance des partisans de Catherine et contre les soupçons du tzar. 1762.

A six heures du soir, Catherine monta à cheval pour la seconde fois, et l'épée nue à la main, une branche de chêne autour de la tête, elle s'empressa d'aller joindre les troupes qui étoient en marche. La princesse Daschkoff et l'hetman Razoumoffsky se tenoient à ses côtés. Une foule de courtisans vola sur ses pas ; c'étoit à qui montreroit le plus d'ardeur pour partager ses dangers et son triomphe. Son armée fut encore grossie de trois mille kosaques bien montés, que l'empereur faisoit défiler vers la Poméranie, et auxquels l'hetman donna ordre de venir le joindre.

Cependant, après le départ du chancelier, le tzar étoit resté en proie aux plus vives inquiétudes. A chaque instant il recevoit quelques nouvelles des progrès de la révolution. Il ne pouvoit plus en douter. Entouré de femmes éplorées et de jeunes courtisans

1762. incapables de lui donner des conseils, il erroit à grands pas dans les allées de Pétershof, formant vingt projets différens, et n'en exécutant aucun; tantôt se livrant à de violentes imprécations contre Catherine, tantôt dictant d'inutiles manifestes. Quand l'heure du dîner fut venue, il commanda qu'on le servît au bord de la mer, et parut faire, pour quelque temps, trève à ses tristes réflexions.

Mais il ne tarda pas à envisager de nouveau le péril qui le menaçoit, et il envoya ordre aux deux mille soldats holsteinois qu'il avoit laissés à Oranienbaum, de venir sur le champ avec leur artillerie. Ce fut alors que le vieux maréchal Munich se présenta.

Munich, que l'empereur respectoit à cause de sa grande réputation militaire, et qu'il avoit presque rebuté en voulant lui faire adopter le nouvel exercice prussien, Munich pouvoit seul lui donner des conseils salutaires, et les lui donna. — « Tzar, vos troupes » arrivent, lui dit le vieux guerrier. Mettons- » nous à leur tête, et marchons droit à Pé- » tersbourg. Vous y avez encore des amis : » dès que vous paroîtrez, ils s'armeront tous » pour votre défense. La plupart des gardes » ne sont qu'égarés et repasseront sous vos

» drapeaux. D'ailleurs, s'il faut en venir 1762.
» aux mains, soyez certain que les rebelles
» ne vous disputeront pas long-temps la
» victoire. »

Cette résolution entraînoit le tzar, mais elle ne pouvoit plaire à des courtisans timides; et, tandis qu'on se préparoit à se mettre en marche, arriva la nouvelle de l'approche de l'impératrice, dont on disoit l'armée forte de vingt mille hommes. Les femmes s'écrièrent aussitôt qu'il valoit mieux retourner à Oranienbaum. L'empereur parut lui-même décidé à ne pas s'exposer. — « Eh bien! reprit
» Munich, si vous craignez de combattre des
» rebelles, ne les attendez pas, au moins,
» dans un lieu où vous ne sauriez vous dé-
» fendre avec avantage. Ni Oranienbaum,
» ni Pétershof ne peuvent soutenir un siége.
» Mais Cronstadt vous offre un asyle assuré [1].

[1] L'île de Cronstadt est située à l'extrémité orientale du golfe de Finlande, vis-à-vis d'Oranienbaum et à sept werstes de distance. Dans le temps qu'elle appartenoit aux Suédois, elle s'appeloit *Retusari*. En s'en emparant, les Russes changèrent ce nom en celui de Kotloï-Ostroff, c'est-à-dire, l'Ile Chaudron. En 1723, Pierre I[er] la nomma *Cronstadt* ou *Couronne-Ville*, parce qu'il la regardoit comme la couronne de sa nouvelle capitale, dont elle est éloignée de trente-

1762. » Cronstadt est encore sous vos ordres. Vous » y trouverez une flotte redoutable, une » garnison nombreuse. C'est de Cronstadt, » enfin, que vous ferez aisément rentrer » Pétersbourg dans le devoir. »

neuf werstes. L'île de Cronstadt a 8 werstes de long de l'est à l'ouest, et à peu près une werste de large. Elevée d'environ huit toises au-dessus du niveau de la mer, elle est plane et n'a guère d'autres arbres que quelques bosquets de pins et de bouleaux. On y voit, du côté du midi, quelques îlots très-fortifiés, l'un desquels est appelé *Cronslot*. — La ville de Cronstadt fut bâtie par Pierre Ier, qui en jeta les fondemens en 1710. Il y a deux ports très-spacieux et très-sûrs, l'un pour les vaisseaux de guerre, l'autre pour les vaisseaux marchands, qui, dans les mois d'été et d'automne, y sont en grand nombre. La ville occupe toute la partie orientale de l'île. Elle est grande, bien bâtie, et a plusieurs églises, une douane, et divers autres édifices publics. Les Anglais, qui sont les étrangers qui fréquentent le plus Cronstadt, y ont une église et un ministre de leur religion. — Le port où sont les vaisseaux de guerre est très-beau, et défendu par de longues chaussées et des batteries. C'est là que sont les chantiers et un fameux canal que Pierre Ier commença, et qui ne fut achevé que sous le règne d'Elisabeth, par le général Lubras. Ce canal, qui est en maçonnerie, a 1050 toises de long, dont 358 sont construites dans la mer. Il a 60 toises de large au fond, 100 en haut, et 24 de pro-

Cet

Cet avis fut unanimement applaudi. A l'instant on envoya le général Liévers pour prendre le commandement de Cronstadt ; et à peine avoit-on préparé deux yachts pour le départ du tzar, qu'un officier vint assurer qu'on pouvoit compter sur la fidélité de cette place. Le tzar, qui croyoit déjà voir Catherine aux portes de Pétershof, s'embarqua précipitamment, suivi de sa cour désolée et de l'intrépide Munich. 1762.

Il sembloit qu'une fatalité terrible rendît inutiles à Pierre III les mesures les plus sages. Dans l'espace de quelques heures, tout avoit changé de face dans Cronstadt. La flotte et les régimens qui venoient de recevoir le général Liévers avec des cris de joie, et en jurant de rester soumis au tzar, s'étoient déjà révoltés : Liévers avoit passé du commandement en prison, et ce chan-

fondeur. Il est adjacent aux chantiers dans lesquels on peut radouber plus de dix vaisseaux à la fois, et qui sont garnis d'écluses pour recevoir et laisser sortir ces vaisseaux. Lorsqu'un vaisseau est entré dans le bassin, où l'on doit le radouber, on vide l'eau de ce bassin, par le moyen d'une pompe à feu. — Catherine II a fait construire à Cronstadt d'autres canaux, ainsi qu'un beau môle entouré d'une chaussée de granit, dont l'amiral Greig a dirigé les travaux.

1762. gement rapide, étoit l'effet d'une ruse.

Pendant les premières heures de l'insurrection, et dans les mesures qu'on prit d'abord pour en assurer le succès, aucun des conjurés ne s'occupa du port de Cronstadt. Ce ne fut même que l'après-midi que quelqu'un, réfléchissant sur l'importance de cette place, fit sentir le tort que l'on avoit eu de l'oublier. Aussitôt l'amiral Talizin offre d'aller s'en emparer. On l'accepte. Il s'embarque dans son canot, défend expressément à ses rameurs de dire d'où ils viennent, et arrive à Cronstadt.

Le général Lievers, qui se tient sur le port, parce qu'il attend à chaque instant l'empereur, accourt lui-même au devant de Talizin, et tâche de découvrir adroitement s'il est du parti de Catherine; mais Talizin, plus rusé que lui, feint d'ignorer les effets de la révolte, et dit qu'étant à sa maison de campagne, et ayant confusément appris qu'il y avoit quelques troubles à Pétersbourg, il s'empresse de venir sur la flotte, où son devoir l'appelle. Lievers le croit et le quitte. Talizin se rend sur le champ au quartier des matelots, les harangue, leur apprend les succès de l'impératrice, leur dit que ce qu'ils

ont à faire de mieux est de se déclarer pour elle, leur distribue de l'eau de vie et de l'argent, et les engage à le suivre pour arrêter le commandant. Quelques soldats se joignent aux matelots. Liévers est à l'instant mis en prison, et Talizin reste maitre, au nom de Catherine, d'une place dont la possession eût sauvé le tzar, ou lui auroit du moins fourni les moyens de se défendre longtemps. 1762.

C'est au moment où cette scène vient de se passer, que ce prince se présente devant le port. Talizin a déjà fait ses dispositions pour l'empêcher d'y descendre. Une partie de la garnison, sous les armes, borde le rivage. Les canons sont braqués, les mèches allumées, et, au moment où le premier yacht veut aborder, la sentinelle demande : — « Qui » vive »? — « L'empereur, répond-on du » yacht ». — « Il n'y a plus d'empereur, ré- » plique la sentinelle ». — Pierre se lève, et, entr'ouvrant son manteau pour faire voir le cordon de son ordre, il dit : — « Quoi ! » vous ne me reconnoissez pas »? — « Non, » s'écrient mille voix à la fois, nous ne re- » connoissons plus d'empereur. Vive l'impé- « ratrice Catherine » ! — Alors Talizin me-

1762. nace de faire couler le yacht à fond, s'il ne s'éloigne à l'instant. Le tzar consterné se recule; mais Goudowitz l'arrête, et, saisissant un des ponts-levis qui joignent les différentes entrées du port: — « Mettez votre » main à côté de la mienne, lui dit-il, et » sautons à terre. Personne n'osera faire feu » sur vous, et Cronstadt sera encore à votre » majesté[1]. »

Munich appuie le conseil de Goudowitz, mais en vain. Dans son épouvante, Pierre III ne veut plus que fuir, et court se cacher dans la chambre du yacht, au milieu des femmes éperdues. On ne se donne pas même le temps de lever l'ancre; on coupe le cable, on s'éloigne à force de rames.

Quand les yachts furent à une assez grande distance du port, les rameurs s'arrêtèrent. La nuit étoit très-belle, et Munich et Goudowitz, assis sur le tillac, contemploient tristement et en silence le ciel étoilé et le calme des ondes. Le capitaine descendit dans la chambre pour demander au tzar où il falloit le conduire. Le tzar fit alors appeler Munich, et lui dit: — « Feld-maréchal, je

[1] La comtesse de Bruce et madame Zagresky, témoins de ce fait, l'ont souvent raconté.

» sens que j'ai voulu trop tard suivre vos » avis ; mais vous voyez à quelle extrémité » js suis réduit. Vous, qui avez échappé à » tant de périls, apprenez-moi ce que je » dois faire ». — « Allez joindre sur le champ » l'escadre qui est à Réval, répondit Mu- » nich; prenez un vaisseau, passez en Po- » méranie, mettez-vous à la tête de votre » armée, rentrez en Russie, et je vous pro- » mets qu'en six semaines Pétersbourg et le » reste de l'empire vous seront soumis. » 1762.

Les femmes et les courtisans, comme s'ils eussent été tous d'accord pour perdre le malheureux tzar, s'écrièrent aussitôt que les rameurs manqueroient de force pour aller jusqu'à Réval. — « Eh bien ! reprit le » vieux Munich, nous ramerons tous avec » eux ». — Mais un si généreux conseil ne pouvoit plaire à cette cour craintive et perfide. Elle en frémit. On s'empressa à l'envi d'assurer l'empereur que son danger n'étoit pas aussi grand qu'il le croyoit ; que Catheterine ne vouloit que se raccommoder avec lui, et qu'il valoit mieux négocier que combattre. Le foible prince, dont le plus grand malheur étoit de ne savoir jamais prendre un parti courageux, céda à ces représenta-

1762. tions, et donna ordre au capitaine de le conduire à Oranienbaum.

Il étoit quatre heures du matin quand on atteignit le rivage. Quelques domestiques, alarmés, vinrent y recevoir l'empereur. Il leur recommanda de ne pas ébruiter la nouvelle de son retour, se renferma dans son appartement, avec défense d'y laisser entrer personne, et écrivit secrètement à l'impératrice.

A dix heures, il se montra avec un air assez calme. Ceux de ses gardes holsteinois qui étoient revenus à Oranienbaum, accoururent et l'entourèrent avec des larmes de joie et d'attendrissement. Ils baisoient ses mains, ils embrassoient ses genoux, ils le pressoient de les faire marcher contre l'armée de l'impératrice, et lui juroient qu'il sacrifieroient tous leur vie pour défendre la sienne. Le vieux Munich saisit encore cette occasion pour exhorter l'empereur à se défendre. — « Venez, dit-il, marchez contre les rebelles. » Je vous précéderai, et l'on n'arrivera jus- » qu'à vous qu'après avoir passé sur mon » corps ». — Mais les conseils de Munich n'eurent pas plus d'effet sur Pierre que le noble dévouement des Holsteinois.

Cependant l'impératrice, à la tête de son armée, avoit fait halte à Krasnoï-Kabak [1], petit village situé à environ sept werstes de Pétersbourg, et étoit entrée dans une chaumière où elle reposa quelques heures sur des manteaux, dont les officiers qui l'accompagnoient lui firent un lit. A la pointe du jour, Grégoire Orloff, avec quelques volontaires déterminés, étoit allé reconnoître les environs de Pétershof, et n'y ayant trouvé que des paysans armés de faulx, qu'on avoit rassemblés la veille, il les dissipa à coups de plat de sabre, en leur faisant crier avec lui: vive l'impératrice! A cinq heures du matin, Catherine remonta à cheval et se rendit au monastère de Saint-Serge, où elle fit une seconde halte. 1762.

Elle y étoit encore lorsqu'elle reçut la lettre du tzar, qui lui disoit qu'il reconnoissoit ses torts, et lui proposoit de partager avec elle l'autorité souveraine. Mais Catherine ne lui fit aucune réponse, retint le messager et se remit bientôt en marche.

Le tzar apprenant alors que l'impératrice s'approchoit, fit seller un de ses chevaux dans le dessein de se sauver, seul et déguisé,

[1] Ce nom signifie *cabaret rouge*.

1762. vers les frontières de la Pologne. Mais toujours timide, toujours irrésolu, il donna peu après ordre de démanteler sa petite forteresse d'Oranienbaum, pour prouver à Catherine qu'il ne vouloit faire aucune résistance, et lui écrivit une seconde lettre en implorant sa miséricorde et lui demandant pardon de la manière la plus humiliante. Il l'assura en même temps qu'il lui cédoit la couronne de Russie, et la pria de lui accorder une pension avec la liberté de s'en retourner dans le Holstein.

Catherine ne daigna pas plus répondre à cette lettre qu'à la première : mais après s'être entretenue assez long temps avec le chambellan Ismaïloff, qui la lui avoit portée, et à qui elle persuada aisément de trahir son maître, elle le renvoya au tzar pour le déterminer à se soumettre à ses volontés.

Ismaïloff retourna à Oranienbaum, et se présenta au tzar, accompagné de son seul domestique[1]. Le tzar avoit alors auprès de lui six cents hommes de sa garde holstei-

[1] Ismaïloff n'entra qu'avec un domestique dans le parc d'Oranienbaum ; mais Grégoire Orloff, Potemkin et un grand nombre de soldats l'attendoient en-dehors du parc, et formèrent le cortége de la voiture qui emmena Pierre III à Pétershof.

noise. Il les fit éloigner et se renferma avec le chambellan, qui l'exhorta à abandonner ses troupes et à se rendre auprès de l'impératrice, en l'assurant qu'il en seroit bien accueilli, et qu'il en obtiendroit tout ce qu'il souhaitoit. Pierre hésita quelque temps; mais Ismaïloff lui ayant dit que s'il ne se dépêchoit pas, sa vie étoit en danger, il suivit les conseils de ce perfide. Aussitôt Ismaïloff le fit monter dans une voiture avec Romanowna Woronzoff et Goudowitz, et ils prirent le chemin de Pétershof. 1762.

L'infortuné tzar croyoit que tant de résignation pourroit toucher Catherine. Il fut bientôt détrompé. Quand la voiture où il étoit passa au milieu de l'armée, les kosaques, que l'empereur rencontra les premiers et qui ne l'avoient jamais vu, gardèrent un triste silence; il éprouva lui-même une vive émotion : ensuite les cris répétés de vive Catherine, que faisoit entendre le reste des troupes, le plongèrent dans le désespoir.

En sortant de la voiture, Romanowna Woronzoff fut enlevée par des soldats qui la dépouillèrent de son cordon [1], dont la

[1] Quelques personnes ont assuré que la princesse Daschkoff le lui avoit elle-même arraché.

1762. princesse Daschkoff, sa sœur, fut presqu'aussitôt décorée. L'aide de camp général Goudowitz fut également insulté ; mais il garda le plus grand sang froid, et reprocha fièrement aux rebelles leur insolence et leur trahison.

On fit monter le tzar au haut du grand escalier. Là, on lui arracha les marques de son ordre, on lui ôta ses habits qu'on fouilla, et on trouva dans ses poches beaucoup de diamans et d'autres pierreries. Après qu'il eut resté quelque temps en chemise, nu-pieds, en butte aux outrages de la soldatesque, on l'enveloppa d'une mauvaise robe de chambre et on le renferma seul avec une garde à sa porte.

Le comte Panin, envoyé par l'impératrice, vint trouver ce prince et eut avec lui un long entretien. Il lui dit que l'impératrice ne le tiendroit que peu de temps aux arrêts, et qu'elle le renverroit dans le Holstein, comme il le désiroit. A cette promesse il en ajouta beaucoup d'autres, quoiqu'on n'eût surement garde de vouloir en tenir aucune. Il lui fit enfin écrire et signer la déclaration suivante :

« Dans le peu de temps de mon règne ab-
» solu sur l'empire de Russie, j'ai reconnu
» que mes forces ne suffisoient pas pour un

» tel fardeau, et qu'il étoit au-dessus de moi 1762.
» de gouverner cet empire, non-seulement
» souverainement, mais de quelque manière
» que ce fût : aussi ai-je apperçu l'ébranle-
» ment qui auroit été suivi de sa ruine totale,
» et m'auroit couvert d'une honte éternelle.
» Après avoir donc mûrement réfléchi là-
» dessus, je déclare, sans aucune contrainte,
» à l'empire de Russie et à tout l'Univers, que
» je renonce pour toute ma vie au gouverne-
» ment dudit empire, ne souhaitant d'y ré-
» gner, ni souverainement, ni sous aucune
» autre forme de gouvernement, sans es-
» pérer même d'y parvenir jamais, par quel-
» que secours que ce puisse être. En foi de
» quoi j'en fais un serment sincère devant
» Dieu et tout l'Univers, ayant écrit et signé
» cette renonciation de ma propre main. »

Muni de cet acte fatal, Panin se retira. Pierre parut dès-lors plus tranquille, et un officier, avec une forte escorte, s'empara presqu'aussitôt de lui, et partit en disant qu'il avoit ordre de le conduire à Robscha [1], petit château impérial à vingt werstes de Pétersbourg.

[1] Ce ne fut point à Robscha qu'on le transféra, mais dans une autre prison, comme on le verra plus bas.

1762. Cependant Pétersbourg restoit depuis la veille dans l'attente et l'incertitude. Personne n'y étoit venu apprendre les succès de Catherine. Pierre III y avoit encore des amis; et s'il eût eu la force de combattre et de repousser les rebelles, cette capitale se seroit empressée de le recevoir pour prévenir sa vengeance. Les négocians étrangers, dont cette ville abonde, redoutoient sur-tout la fureur des soldats russes, qui auroient peut-être voulu, en les pillant et les égorgeant, se faire un mérite aux yeux du tzar. Aussi plusieurs de ces négocians s'empressèrent de mettre leurs effets les plus précieux à bord des vaisseaux de leur nation, et se tinrent prêts à s'embarquer eux-mêmes. Vers le soir, le bruit du canon, qu'on entendoit au loin, répandit dans la ville une soudaine alarme; mais bientôt on observa que les coups partant à intervalles réguliers, et le tzar n'envoyant personne pour s'assurer de Pétersbourg, ce bruit ne pouvoit annoncer que la victoire de l'impératrice. Dès-lors le calme reparut, et l'espérance remplaça la crainte.

Catherine coucha cette nuit à Pétershof, non plus comme prisonnière, mais en souveraine toute-puissante. Le lendemain, elle

reçut à son lever les hommages des Grands qui l'avoient jointe la veille, et ceux des courtisans et des jeunes femmes qui venoient d'Oranienbaum. Parmi ces derniers se trouvoient le père, le frère, et plusieurs autres parensde la princesse Daschkoff, qui, en les voyant prosternés devant l'impératrice, lui dit : — « Madame, pardonnez à ma famille. » Vous savez que je vous l'ai sacrifiée ». — Catherine les fit relever et leur donna sa main à baiser. 1762.

Le maréchal Munich se présenta aussi devant elle, et dès qu'elle l'apperçut, elle lui cria : — « Feld-maréchal, c'est donc vous » qui vouliez me combattre » ? — « Oui, » madame, lui répondit Munich avec assu- » rance. Pouvois-je faire moins pour le prince » qui m'a retiré de la captivité ? Mais mon de- » voir est désormais de combattre pour vous, » et vous trouverez en moi une fidélité pa- » reille à celle que je lui avois vouée. »

L'après-midi, Catherine retourna à Pétersbourg. Son entrée y fut triomphante. Elle étoit à cheval, précédée ou suivie des principaux conjurés. Toute l'armée s'étoit couronnée de feuillages; les cris de joie et d'applaudissement du peuple se confondoient

1762. avec ceux des soldats. La foule se précipitoit sur le passage de l'impératrice, et lui baisoit les mains. Des popes s'étoient rassemblés en très-grand nombre à l'entrée du palais, et dès qu'elle les apperçut, elle mit pied à terre et baisa sur la joue les principaux d'entr'eux, ce qui, en Russie, est une grande marque de considération.

Pendant les premiers jours qui suivirent son retour dans la capitale, cette princesse continua de se montrer à la multitude avec une extrême complaisance. Elle savoit combien il est aisé de gagner le peuple; elle se rendit au sénat, et fit juger devant elle plusieurs procès. Elle tint ensuite sa cour avec une dignité et une aisance qui écartoient même le souvenir de la révolution soudaine qui venoit de la mettre sur le trône. Les ministres étrangers vinrent la féliciter, et elle les accueillit en disant à chacun d'eux quelques paroles flatteuses.

Son premier soin fut de faire enlever le prince Ivan de la maison où il étoit caché, et de le renvoyer à Schlusselbourg. Ensuite elle récompensa avec magnificence les chefs de la conjuration. Panin fut nommé premier ministre; les Orloff reçurent le titre de

comte, et le favori Grégoire Orloff fut fait lieutenant-général des armées russes et chevalier de Saint-Alexandre-Newsky, le second ordre de l'empire. Plusieurs officiers des gardes furent avancés. Vingt-quatre d'entr'eux obtinrent des terres considérables avec quelques milliers de paysans. Les finances ne permettoient de donner aux soldats que de l'eau de vie et de la bière : on leur en distribua, et Catherine les traita avec beaucoup d'affabilité. Quelquefois même elle se gênoit pour ne pas les mécontenter. 1761.

Trois jours après la révolution, un soldat ivre rêve que l'impératrice a été enlevée. Il se lève, parcourt les casernes, et y répand l'alarme, en criant que les Holsteinois et les Prussiens se sont emparés de l'impératrice. Aussitôt le régiment prend les armes, court au palais, et demande à haute voix à voir Catherine. L'hetman Razoumoffsky, à qui on apprend la cause de ce tumulte, se montre à une fenêtre, assure que l'impératrice n'est point enlevée, et qu'après les inquiétudes et les fatigues qu'elle a souffertes depuis quelques jours, elle repose avec sécurité. Mais les soldats refusent de le croire, et font entendre de nouvelles clameurs. L'hetman entre

1762. alors dans la chambre de Catherine, la réveille, et lui dit qu'il ne veut lui causer aucune frayeur. — « Vous savez que je ne » m'effraye de rien, répond-elle fièrement; » mais qu'y a-t-il donc »? — « Les soldats » s'imaginent que vous n'êtes pas ici. Ils » veulent vous voir, reprend Razoumoffsky». — « Eh bien! il faut les satisfaire, réplique-» t-elle »; — et aussitôt elle se lève, s'habille, demande sa voiture, et se fait conduire à l'église de Kasan. Pendant sa marche, les soldats entourent la voiture, en se demandant les uns aux autres : — « Est-ce bien là » l'impératrice? Est-ce bien notre mère »? — Rendue à l'église, Catherine se montre à eux, les harangue, les remercie de leur sollicitude, et les congédie tous très-contens.

Elle se piqua de clémence envers les officiers et les amis de l'empereur; et si quelques-uns se virent écartés de la cour, aucun ne fut privé, ni de ses biens, ni de sa vie : l'aide-de-camp-général Goudovitz, Wolkoff et Melgounoff[1] furent seuls emprisonnés. La comtessse de Woronzoff, qui avoit d'abord

[1] Melgounoff étoit très-borné et le plus ivrogne des Russes. Lorsqu'il fut rappelé, Catherine II lui donna le gouvernement de la province de Yaroslaff, où il mourut en 1789.

été traitée avec indignité par les soldats, fut renvoyée dans la maison du sénateur, son père, et l'impératrice défendit qu'on lui fît de nouveaux outrages [1]. 1762.

Tous les courtisans s'empressoient alors autour de la souveraine. Ils cherchoient à deviner sur qui tomberoit sa faveur; chacun se flattoit d'en obtenir la plus grande part, et aucun ne soupçonnoit que le cœur de cette princesse se fût dès long-temps décidé pour un officier obscur. Les premières marques de distinction qu'avoit reçues Grégoire Orloff ne paroissoient encore que la récompense de ses services, et non le prix de l'amour. Ce fut la princesse Daschkoff qui le découvrit la première. La jalousie est plus attentive que l'ambition; elle est sur-tout moins discrète; et madame Daschkoff, non contente de reprocher à Catherine un choix qui la blessoit, en répandit le bruit parmi ses amis, et prépara elle-même sa disgrace. On ouvrit alors les yeux. Les chefs de la conjuration apprirent avec dépit qu'ils venoient de travailler pour un homme qu'ils avoient toujours regardé comme l'instrument de leurs

[1] Elle fut ensuite exilée, pour quelque temps, à mille werstes au-delà de Moskow.

projets, et les courtisans virent que, dans l'art
1762. de l'intrigue, cet homme en savoit plus qu'eux.

Les plus zélés partisans de Catherine n'étoient pourtant pas sans inquiétude. Quelques régimens murmuroient, et se repentoient déjà d'avoir trahi leur légitime souverain. Le peuple, qui passe si aisément de la fureur à la pitié, plaignoit ce malheureux prince. Il oublioit ses torts, ses caprices, ses foiblesses, pour ne se souvenir que de ses bonnes qualités et de son infortune. Ceux des matelots qui s'étoient d'abord joints aux partisans de la révolution, sembloient sortir d'une ivresse profonde, et contemploient avec horreur l'égarement dans lequel ils avoient été entraînés. On les voyoit, ainsi que leurs camarades, reprocher hautement aux gardes d'avoir vendu leur maître pour de l'eau de vie et de la bière. Les gardes eux-mêmes frémissoient de ce qu'ils avoient osé : quelques-uns d'entr'eux accusoient les autres de les avoir indignement séduits pour leur faire commettre un crime abominable. Des reproches on en venoit aux mains, et ces querelles avoient souvent des suites sanglantes. On appréhendoit enfin un nouveau soulèvement.

Tandis qu'on étoit occupé de ces craintes,

ce qu'on apprit de Moskow vint encore les augmenter. Le gouverneur de Moskow, instruit de la révolution par les émissaires de Catherine, fit prendre les armes aux cinq régimens qui composoient la garnison, et, après les avoir rangés sur la grande place du Kremlin, qui est l'ancien palais des tzars, il y convoqua le peuple, qui s'y rendit en foule. Alors cet officier lut, à haute voix, l'oukaze par lequel l'impératrice annonçoit son avénement et la déposition de son époux; et, en finissant sa lecture, il cria : — « Vive l'impératrice » Catherine seconde ! » — Mais le peuple et les soldats restèrent dans le silence. Il recommença le même cri; le même silence fut gardé. On entendoit seulement des murmures. Les troupes se plaignoient de ce que les régimens des gardes osoient insolemment disposer du trône. Le gouverneur, effrayé, pressa alors les autres officiers de se joindre à lui. Ils crièrent ensemble : — « Vive l'impératrice » ! — Après quoi, on renvoya le peuple, et on fit rentrer les soldats dans leurs casernes. 1762.

Il n'en falloit pas tant sans doute pour déterminer les conjurés à se délivrer d'un objet d'inquiétude. Quiconque a déjà fait un pas dans le chemin du crime, ne balance pas

1762. au second : la mort du malheureux empereur fut décidée.

Lorsqu'on le fit partir de Pétershof, ce prince, rassuré par le discours de Panin, étoit encore loin de prévoir le sort qui l'attendoit. Ne croyant rester que peu de temps en prison avant d'être renvoyé en Allemagne, il fit demander à Catherine le nègre qui l'amusoit quelquefois, un chien qu'il aimoit beaucoup, son violon, une bible et des romans, et lui fit dire que, rebuté par la méchanceté des hommes, il vouloit désormais ne vivre qu'en philosophe. Rien ne lui fut accordé, et on se moqua de ses projets de sagesse. On ne le conduisit pas même au château impérial de Robscha, comme on l'avoit annoncé; on le mena secrètement à Mopsa, petite maison de campagne de l'hetman Razoumoffsky.

Il y étoit depuis six jours, sans que d'autres personnes que les chefs des conjurés et les soldats qui le gardoient, s'en doutassent, lorsqu'Alexis Orloff et Téploff[1] se présentèrent à lui, et lui dirent qu'ils venoient lui annoncer sa prochaine délivrance, et lui demander à dîner. Aussitôt on apporta, suivant

[1] On a vu page 277 de ce volume ce qu'étoit Téploff.

la coutume du Nord, des verres et de l'eau-de-vie. Tandis que Téploff tâchoit de distraire le tzar, Orloff remplit les verres, et versa, dans celui qui devoit porter la mort dans le sein du prince, un breuvage qu'un médecin de la cour avoit eu la lâcheté de composer à cet effet[1]. Le tzar, sans défiance, prit le poison et l'avala. Bientôt il éprouva de cruelles douleurs, et Orloff ayant voulu lui offrir un second verre, il le refusa, et lui reprocha son crime. 1762.

Il demandoit du lait à grands cris ; mais les deux monstres lui présentoient encore du poison, et le pressoient de le prendre. Un valet-de-chambre français, qui lui étoit très-attaché, accourut. Le tzar se précipita dans ses bras, en disant : — « Ce n'étoit donc pas » assez de m'empêcher de régner en Suède, » et de me ravir la couronne de Russie ! on » veut encore m'ôter la vie ! »

[1] Je ne voulus point écrire le nom de ce lâche dans la première édition de cette histoire, mais comme d'autres personnes l'ont publié depuis, je ne dois plus hésiter à le faire connoître. Il s'appeloit *Crousse*, et il obtint, pour récompense, la place de médecin du Grand-Duc Paul Pétrowitz ; c'est-à-dire, que pour avoir fait mourir le père, il fut chargé de veiller sur la vie du fils.

1762. Le valet-de-chambre osa intercéder pour son maître; mais les deux scélérats forcèrent ce dangereux témoin[1] de sortir, et continuèrent à maltraiter le tzar. Ce fut aumilieu de ce tumulte qu'on vit entrer le plus jeune des princes Baratinsky[2], qui commandoit la garde.

[1] C'est ce même Bressan dont il a été parlé plus haut. N'ayant pu empêcher le tzar de tomber entre les mains des conjurés, il demanda à le servir dans sa prison, ce qu'on lui accorda. Après la mort du prince, on conduisit Bressan à Pétersbourg, et un pope lui fit jurer sur un crucifix de ne jamais révéler ce qu'il avoit vu. Devoit-il tenir un pareil serment ? Il déclara tout à M. Bérenger, chargé d'affaires de France.

[2] C'est le frère de celui qui a été depuis ambassadeur en France. Catherine II nomma l'assassin Baratinsky grand-maréchal de sa cour; ensuite elle lui fit épouser la princesse de Holstein-Beck, que Pierre III avoit destinée au prince Ivan; et cette jeune princesse et les autres parens de l'infortuné tzar consentirent à cette indigne alliance! — En 1780, le ministre anglais venoit de présenter à l'impératrice quelques voyageurs, lorsque cette princesse voyant entrer Baratinsky, dit : — « Voilà un homme qui m'a rendu le plus grand service » dans un moment extrêmement critique ». — Tous ceux qui connoissoient le crime de Baratinsky frémirent. L'impératrice, sans se déconcerter, ajouta : — « Un jour » que je descendois de voiture, et que mon pied tour- » na, il me soutint; sans quoi je serois tombée la face » contre terre. »

Orloff, qui avoit déjà renversé le tzar, lui pressoit la poitrine avec ses genoux, tandis que d'une forte main il le tenoit à la gorge, et que de l'autre il lui serroit le crâne. Baratinsky et Téploff lui passèrent alors une serviette, avec un nœud coulant autour du cou. Pierre, en se débattant, fit au visage de Baratinsky une égratignure dont ce traître porta assez long-temps la marque; mais bientôt l'infortuné tzar perdit ses forces, et les meurtriers achevèrent de l'étrangler[1]. 1762.

Alexis Orloff monta aussitôt à cheval et vint à toute bride annoncer à Catherine que Pierre III ne respiroit plus. C'étoit le moment où l'impératrice alloit se montrer à sa cour. Elle parut avec un air tranquille; ensuite elle se renferma avec Orloff, Panin, Razoumoffsky, Gléboff, et quelques autres de ses cruels confidens; et après avoir délibéré dans ce conseil sinistre, pour savoir si l'on instruiroit tout de suite le sénat et le peuple de la mort de l'empereur, on décida qu'il falloit attendre encore un jour.

[1] On a faussement prétendu que Potemkin étoit avec eux. Des gens dignes de foi, qui étoient alors en Russie, ont contredit ce fait, et Potemkin l'a toujours nié avec indignation.

1762. Catherine dîna en public comme à l'ordinaire, et le soir elle tint sa cour avec la plus grande gaîté.

Le lendemain, Catherine feignant encore d'ignorer la nouvelle de cette mort, se la fit annoncer pendant qu'elle étoit à table. A l'instant elle en sortit les yeux remplis de larmes. Elle congédia les courtisans et les ministres étrangers, courut se renfermer dans son appartement et donna pendant plusieurs jours toutes les marques d'une douleur profonde. Pendant ce temps-là on publia, au nom de cette princesse, la déclaration suivante, où la cruauté se trouve jointe à la plus insigne hypocrisie.

« Le septième jour après notre avénement
» au trône impérial, nous reçûmes avis que
» le ci-devant empereur étoit attaqué d'une
» colique violente, occasionnée par les hé-
» morrhoïdes, dont il avoit eu autrefois de
» fréquens accès. Aussi, pour ne point man-
» quer au devoir que nous impose la religion
» chrétienne et à la sainte loi qui prescrit de
» conserver la vie à son prochain, nous or-
» donnâmes de lui envoyer à l'instant tout
» ce qui pourroit servir à prévenir les suites
» d'un mal si dangereux, et de le soulager

» par de prompts remèdes. Nous apprîmes 1762.
» cependant hier[1], avec beaucoup de douleur
» et de regret, qu'il avoit plu au Très-Haut
» de terminer sa carrière. C'est pourquoi
» nous avons ordonné de déposer son corps
» dans le monastère de Newsky, pour y être
» inhumé.

» Nous exhortons en même temps, en sou-
» veraine et en mère, tous nos fidelles sujets
» à faire les derniers adieux au défunt, en
» oubliant le passé, et à prier Dieu pour son
» ame, ainsi qu'à regarder cet arrêt inattendu
» du Tout-Puissant comme un effet des vues
» impénétrables que sa providence s'est ré-
» servées sur nous, sur notre trône impérial
» et sur toute notre chère patrie. »

Le corps du malheureux Pierre III fut en effet porté à Pétersbourg, et exposé, pendant trois jours, à Saint-Alexandre-Newsky. On avoit eu soin de le revêtir de son uniforme prussien[2], et les personnes de tout rang et de tout état eurent la liberté de lui rendre les derniers devoirs, qui consistent, en Russie, à baiser le mort sur la bouche. Son

[1] Le 6 juillet v. s.

[2] Il étoit dans un cercueil, autour duquel il n'y avoit que quatre bougies.

visage étoit devenu fort noir. On voyoit
1762. suinter, à travers l'épiderme, un sang extravasé qui pénétroit même les gants dont on avoit couvert ses mains; et il falloit que le poison qu'on lui avoit fait prendre fût bien violent, car tous ceux qui eurent le triste courage d'approcher leur bouche de la sienne, s'en retournèrent avec les lèvres enflées.

Le conseil de Catherine savoit bien que de si affreux indices laisseroient découvrir les moyens dont on s'étoit servi pour abréger les jours du tzar : mais il se croyoit moins intéressé à sauver les apparences du crime qu'à prévenir les mouvemens qui n'auroient pas manqué d'avoir lieu, si le peuple avoit pensé que ce prince fût encore vivant.

Le jour où on l'enterra fut un jour de trouble et de désolation pour Pétersbourg. Le peuple suivit le convoi en accablant d'injures les soldats de la garde, et en leur reprochant d'avoir lâchement versé la dernière goutte du sang de Pierre Ier.

Les soldats du Holstein qui étoient restés jusqu'alors à Oranienbaum, libres, mais désarmés, se rendirent à ces tristes funérailles, et accompagnèrent, en pleurant, le corps

de leur maître. Les Russes ne voyoient plus en eux des rivaux préférés, mais des serviteurs fidelles dont ils partagoient la douleur. 1762.

Le lendemain, Catherine fit embarquer ces malheureux Holsteinois pour leur patrie. On en mit plusieurs sur un vaisseau qui s'enfonça en sortant du port de Cronstadt. Ils se sauvèrent sur des rochers à fleur d'eau, et le barbare amiral Talizin les y laissa périr, sous prétexte qu'il falloit, avant de les secourir, en envoyer demander la permission à Pétersbourg.

Le prince George, que Pierre III avoit nommé duc de Courlande, à la place du prince Charles de Saxe, dont il étoit mécontent[1], fut obligé de renoncer à ce titre; mais l'impératrice l'en dédommagea en lui confiant l'administration du Holstein, où elle s'empressa de le renvoyer, ainsi que le reste de sa famille, et où il servit toujours

[1] L'impératrice Elisabeth avoit fait élire duc de Courlande, en 1758, le prince Charles de Saxe : — Pierre III, en donnant ce duché au prince Georges de Holstein, exigeoit que Biren y renonçât, et lui donnoit, en dédommagement, les seigneuries de Wartemberg et de Mitsch, qu'il vouloit ériger en principauté.

1762. Catherine avec un zèle qu'elle n'eût peut-être pas dû attendre de lui.

Le chancelier Bestuscheff, qui avoit été le plus ancien, le plus ardent ennemi du tzar et le confident de Catherine, fut retiré de son exil. Elle lui dépêcha le prince Wolkonsky et le lieutenant Kalischkin, qui le ramenèrent à Pétersbourg. Elle lui rendit son grade de feld-maréchal et sa place dans le conseil, et elle lui donna une pension de vingt mille roubles, en le dispensant de tout travail à cause de son grand âge. Bestuscheff feignoit d'être devenu dévot, mais il n'en continua pas moins de se livrer à l'ambition et à l'intrigue[1].

[1] La déclaration que l'impératrice publia peu après le rappel de Bestuscheff, est trop remarquable pour ne pas en citer quelques fragmens. Les voici :

« Il suffit du simple bon sens pour ne pas ignorer » l'étroite obligation que contractent tous les hommes » envers Dieu et entr'eux, de n'outre-passer en aucune » occasion les devoirs de la justice, et principalement » de ne point entasser les malheurs et l'oppression sur » la tête des innocens.

» Avant de monter sur notre trône impérial de Russie, » nous connoissions les longs et signalés services rendus » à cet empire par le malheureux et irréprochable » comte de Bestuscheff-Riumin. — Ses arrêtés publiés » le 27 février 1758, nous firent présumer que le crime

Biren qui, plus irrité de ce que Pierre III ne l'avoit pas réinstallé dans son duché que 1762.

» qui lui avoit attiré une animadversion si sévère de
» la part de notre chère tante l'impératrice Elisabeth
» Pétrowna, devoit être fort grand; mais le second
» manifeste, du 6 avril 1759, qui contenoit un détail
» vague des crimes qui lui étoient attribués, et dont au-
» cun n'étoit spécifié, nous força de suspendre notre
» jugement, et nous fit soupçonner que l'indignation
» de cette souveraine remplie d'humanité, et la ven-
» geance à laquelle elle se porta, n'étoient que le fruit
» des intrigues et de la calomnie; car le contenu de ce
» second manifeste annonçoit, non pas un coupable,
» mais un opprimé condamné à l'avance.

» Par notre humanité naturelle, nous avons jugé à
» propos d'adoucir la sévérité du jugement, de par-
» donner au coupable plutôt que de laisser dans l'oubli
» les services que ledit comte Bestuscheff a rendus pen-
» dant tant d'années à notre empire, et que de le laisser
» (ce qui seroit encore plus blâmable) finir ses jours
» dans un bannissement ignominieux.

» Dès que la providence eut donc remis le sceptre
» entre nos mains, cédant aux mouvemens de notre
» sensibilité et à la voix de la justice, nous avons
» rappelé de son exil cet ancien et fidelle serviteur de
» notre empire; mais n'ignorant pas combien nous
» sommes portée pour la justice, il nous a, en se pré-
» sentant devant nous, demandé humblement la per-
» mission d'exposer à nos yeux son innocence, permission
» que nous lui avons octroyée de bon cœur; et après

1762. reconnoissant de la liberté qu'il venoit de lui rendre, s'étoit joint au parti triomphant, et

» avoir détaillé les intrigues et les calomnies qui nous » ont paru avérées et plus claires que le jour, il a » excité en nous la plus vive compassion. Nous avons » en même temps éprouvé la plus douce satisfaction, » en voyant que la liberté que nous lui avions rendue » s'accordoit pleinement avec cet amour pour l'ordre et » la justice, par lequel nous avons commencé notre » règne.

» Son exemple nous a confirmé que, plus l'accusation » est grave, plus sévère doit en être l'examen, puisque » sans cette précaution la condamnation peut frapper » un innocent. Bien que notre très-chère tante l'impé- » ratrice Elisabeth eût, à notre connoissance et à celle » de tout le monde, beaucoup de lumières et de sa- » gacité; néanmoins, comme personne n'est infaillible... » l'affaire du comte Bestuscheff avoit pris, pour l'hon- » neur de notre chère tante, la tournure la plus désa- » vantageuse........

» A ces causes, voulant rétablir l'éclat de son nom » et des vertus par lesquelles elle a régné, et prouver » combien nous chérissons sa mémoire, et remplir avec » exactitude le devoir de tout chrétien, si digne d'une » mère de la patrie, nous nous sommes cru obligée de » déclarer solennellement que ledit comte Bestuscheff- » Riumin a mérité, au plus haut dégré, la confiance » de notre tante défunte, etc.....

» Donné à Pétersbourg, le 13 août 1762. »

Bestuscheff fit, quelques mois après, imprimer un

l'avoit quelquefois éclairé de son expérience, 1762.
Biren prit le chemin de la Courlande, où il rentra sans peine dans ses droits, et où il favorisa, de tout son pouvoir, les vues que Catherine avoit déjà sur la Pologne.

Pour achever de faire connoître cet homme qui, après s'être livré à des cruautés horribles, poussa l'indulgence jusqu'à la foiblesse, et qui allioit la bassesse à une vanité ridicule, nous croyons devoir dire de quelle manière il prit congé de Catherine. Il se mit à genoux devant elle en présence de toute la cour, et lui adressa ces paroles :

« Très-illustre et très-puissante impéra-» trice ! très-gracieuse souveraine et grande » dame ! — Peut-on se figurer une magna-» nimité et une bonté pareilles à celles que

livre de piété qu'il avoit, pendant son exil, extrait de divers passages de la Bible et des Pseaumes. Ensuite il fit graver une médaille qui représente d'un côté son buste, ayant pour légende : *Alexis comes à Bestuscheff-Riumin, Imp. Russ. olim cancellar. nunc senior, etc.* De l'autre est un cercueil avec ses armes, des orangers, des palmiers, la force, la constance. On lit au-dessus du cercueil : *Tertio triumphat;* et au-dessous : *Post duos invita de inimicis triumphos, de morte triumphat.*

Il mourut à Pétersbourg le 21 avril 1766.

1762. » déploye votre majesté impériale à mon
» égard et à celui de toute ma maison ? Un
» prince sans liberté, sans terres, sans se-
» cours, sans appui, se trouve tout à coup
» environné de tous ces avantages, dont un
» sort malheureux l'avoit dépouillé pendant
» une longue suite d'années. Je les dois,
» ces avantages, à cet amour de la justice
» qui est placée sur le trône à côté de
» votre majésté impériale, et qui vient de
» rompre la trame à laquelle l'iniquité et la
» violence avoient travaillé si artificieuse-
» ment.

» Que puis-je faire pour reconnoître digne-
» ment cette grâce et ces bontés ? Mes forces
» réunies à celles de toute ma maison, n'y
» suffisent pas, et je serois inconsolable si je
» n'étois persuadé que votre bienveillance
» tient quitte ceux qui n'ont à offrir que de
» la gratitude et de la soumission. Ce sont
» là les deux sentimens que j'emporterai au
» tombeau et que j'inculquerai sans cesse aux
» miens. — Je me prosterne donc très-hum-
» blement aux pieds de votre majesté impé-
» riale, en lui promettant une reconnoissance
» et une soumission sans bornes, et j'ose la
» supplier de me conserver gracieusement,

» à

» à moi et aux miens, sa puissante protec- 1762.
» tion[1]. »

Munich lui-même obtint le gouvernement de l'Esthonie et de la Livonie; mais Catherine qui l'avoit d'abord écouté avec intérêt, ne voulut peut-être alors que se délivrer d'un vieillard dont l'ambition sembloit croître avec l'âge, et la fatiguoit sans cesse de ses projets et de ses conseils[2].

La nouvelle de la révolution se répandit bientôt au loin. Tous les souverains de l'Europe n'ignoroient pas de quels moyens Catherine s'étoit servie pour devenir impératrice, mais ils n'hésitèrent pas à la reconnoître. Quelques-uns même s'en réjouirent : leur joie ne fut pas de longue durée.

Dans le premier oukaze publié par Catherine, en s'emparant du trône, elle avoit appelé le roi de Prusse l'ennemi héréditaire et irréconciliable de la Russie, parce qu'elle vouloit faire rejaillir sur son malheureux

[1] Quoique Biren sût bien qu'il étoit fils d'un paysan courlandais, qui s'appeloit Bühren, il avoit pris le nom et les armes des Biron de France, et il vouloit se faire passer pour un des descendans de leur maison.

[2] Le feld-maréchal Munich mourut à Riga, à l'âge de près de 85 ans.

1762. époux la haine des Russes pour les Prussiens. Craignant en outre que Frédéric ne déterminât à se déclarer pour le tzar les vingt mille auxiliaires russes qui étoient dans son armée, et qu'elle rappeloit, elle avoit donné à la fois ordre à ses commissaires de se saisir de nouveau des revenus de la Prusse royale, et à ses généraux de de se tenir prêts à combattre.

Marie-Thérèse crut alors que les Russes, abandonnant les étendarts prussiens, se joindroient à elle pour imposer encore une fois des loix à Frédéric. Marie-Thérèse se trompa. Bientôt elle vit, avec autant de dépit que d'étonnement, Frédéric ne pas s'opposer au départ des auxiliaires russes, et Catherine, non-seulement ordonner à ses troupes d'évacuer la Prusse, mais confirmer la paix conclue par le tzar.

Louis XV se flattoit aussi que les caresses dont Catherine avoit comblé son ambassadeur pendant qu'elle n'étoit que Grande-Duchesse, annonçoient de l'attachement à la France. Mais, dès qu'elle fut sur le trône, tout en se livrant à son goût pour la littérature[1] et les arts français, elle ne cacha

[1] Elle aimoit beaucoup les écrivains français, et

plus son dédain et son aversion pour la cour de Versailles[1]. Son malheureux époux sembloit à cet égard lui avoir servi de modèle. 1762.

Le monarque qui la jugea le mieux fut le roi de Prusse[2]. Ce prince, prévoyant dès

sur-tout les poëtes tragiques. Elle affectoit aussi d'estimer les philosophes. Elle fit offrir à Dalembert cinquante mille livres de pension, pour venir à Pétersbourg achever l'Encyclopédie et se charger de l'éducation du Grand-Duc Paul Pétrowitz. Dalembert eut le noble courage de refuser.

[1] Catherine ne pouvoit pardonner au duc de Choiseul l'Ouvrage de l'abbé Chappe, et elle s'en plaignoit encore peu de temps avant sa mort. C'est pour répondre à cet ouvrage qu'elle a composé l'*Antidote.*

[2] Voici ce que le roi de Prusse écrivit au comte de Finkenstein, l'un de ses favoris :

— « L'empereur de Russie a été détrôné par son » épouse ; on s'y attendoit. Cette princesse a beaucoup » d'esprit et les mêmes inclinations que la défunte. Elle » n'a aucune religion, mais elle contrefait la dévote. » C'est le second tome de Zenon, empereur grec, de » son épouse Adriana et de Marie de Médicis. Le » ci-devant chancelier Bestuscheff étoit son plus grand » favori ; et comme il est entièrement attaché aux » guinées, je me flatte que les attachemens d'à présent » seront les mêmes. Le pauvre empereur a voulu imiter » Pierre Ier, mais il n'en avoit pas le génie ». — Cette

1762. long-temps le coup hardi qui la mit sur le trône, n'avoit cessé de mander à son ministre Goltz, que puisque Pierre III vouloit se perdre, il falloit se tourner du côté de Catherine. Aussi Goltz, flatteur et compagnon

lettre n'étoit pas sans doute destinée à voir le jour, et il est assez curieux de la mettre en parallèle avec ce que son auteur, ce grand comédien, Frédéric, écrivit pour le public dans son Histoire de la Guerre de sept ans. — « Le roi, dit-il, avoit cultivé l'amitié » du Grand-Duc, dans le temps qu'il n'étoit encore » que duc de Holstein; et, par une sensibilité rare » parmi les hommes, plus rare encore parmi les rois, » ce prince en avoit conservé un cœur reconnoissant; » il en avoit même donné des marques dans cette » guerre, car ce fut lui qui contribua le plus à la re- » traite du général Apraxin, en 1757, lorsqu'après » avoir battu le général Lewald il se replia en Pologne. » Durant tous ces troubles, ce prince s'étoit même » abstenu d'aller au conseil, où il avoit place, pour ne » point participer aux mesures que l'impératrice prenoit » contre la Prusse et qu'il désapprouvoit ...... Le » roi n'agissoit point avec l'empereur comme de sou- » verain à souverain, mais avec cette cordialité que » l'amitié exige et qui en fait la plus grande douceur. » Les vertus de Pierre III faisoient une exception aux » règles de la politique; il en falloit bien faire de même » pour lui ». *Histoire de la Guerre de sept ans, édition de Berlin, tome II.*

assidu des plaisirs du tzar, fut, au moment de son désastre, un des premiers à l'abandonner, et reçut de Catherine l'accueil le plus gracieux. 1762.

Catherine accueillit aussi avec distinction l'envoyé de Copenhague[1], et fit assurer le roi de Danemarck qu'il pouvoit être tranquille sur le Holstein, et que son intention étoit de vivre toujours en bonne intelligence avec lui.

M. Keith, ambassadeur d'Angleterre, n'eut pas, auprès de cette princesse, tout à fait le même accès qu'y avoit autrefois trouvé son prédécesseur Williams; mais elle le traita comme le ministre d'une cour amie, et s'empressa de renouveler les conventions qui ont long-temps procuré aux Anglais presque tout le commerce de la Russie.

En s'assurant de la paix avec les rois de l'Europe, Catherine ne négligea rien pour la maintenir au-dedans de l'empire. Elle avoit plus à craindre de ses propres sujets que des puissances étrangères; aussi employa-t-elle tour à tour avec eux l'adresse et la sévérité. La cour ne tarda pas à changer de face. Tout

[1] Le comte de Ranzau Aschberg, ami de Grégoire Orloff.

1762. y plioit déjà sous les volontés secrètes de Grégoire Orloff, dont le crédit et la fierté, croissant chaque jour, humilioient, irritoient les grands, et leur faisoient vivement désirer sa chute. Plusieurs d'entr'eux osèrent s'en expliquer : leur éloignement fut aussitôt résolu. Mais Catherine crut devoir encore dissimuler, et voulut, avant de venger son favori, mettre le dernier sceau à sa puissance.

Les secondes nouvelles qu'on reçut de Moskow furent plus favorables que les premières. L'eau de vie et l'argent distribués par le gouverneur avoient changé l'esprit de la garnison. Les soldats ne pouvoient refuser de reconnoître la souveraine qui leur faisoit donner tous les jours des marques de sa libéralité. Sûre de ce succès, Catherine s'empressa de partir pour aller se faire sacrer dans l'ancienne capitale de la Moskowie. Mais avant de quitter Pétersbourg, elle rassembla les régimens des gardes, qui l'avoient mise sur le trône, et les accabla de nouvelles caresses. Elle les laissa sous le commandement de l'hetman Razoumoffsky et du prince Wolkonsky, donna le gouvernement de la ville au comte de Bruce dont elle connoissoit la

fidélité, et chargea Alexis Orloff de surveiller tout avec son activité ordinaire. 1762.

L'impératrice se fit accompagner dans son voyage par Grégoire Orloff, par l'ancien chancelier Bestuscheff, par le baron Stroganoff, enfin, par presque tous les grands qui lui étoient le plus dévoués, ainsi que par ceux dont elle auroit eu à redouter l'absence. Elle ne négligea pas, sur-tout, de prendre avec elle le jeune Grand-Duc Paul Pétrowitz et les principales femmes de sa cour.

Ce nombreux cortége entra avec pompe dans Moskow; mais malgré l'argent répandu d'avance, il fut accueilli sans empressement, sans aucune acclamation. Catherine put juger, par cette solitude et ce silence, que sa présence étoit désagréable au peuple. Elle se rendit dans la chapelle des tzars, où elle prodigua ses flatteries à l'archevêque et aux popes, et elle fut sacrée en présence des soldats et de ses courtisans. La foule, qui s'éloignoit aux approches de l'impératrice, se précipitoit toujours au-devant du Grand-Duc, et mêloit aux mouvemens d'intérêt qu'inspiroit cet enfant, des regrets sur le sort infortuné de son père. Cependant la présence

1762. de Catherine dans l'ancienne capitale de l'empire et le couronnement de cette princesse furent signalés par des largesses, des promotions et des oukazes, qui montroient combien elle désiroit de se concilier l'amour de la nation. Pour flatter l'armée dont Pierre III avoit paru trop dédaigner les talens et la valeur, elle fit publier une proclamation à la louange des troupes qui avoient combattu contre la Prusse, et elle accorda une gratification d'une demi-année de paye à tous les officiers subalternes et les soldats qui s'étoient trouvés à la bataille de Paltzig, à celle de Francfort, et à celle de Kunersdorff. Elle nomma Grégoire Orloff lieutenant colonel du régiment des gardes à cheval. Alexis Orloff obtint le même grade dans le régiment des gardes Préobraginsky, Fédor Orloff dans celui des gardes Siméonoffsky, et Volodimir dans celui des gardes Ismaïloffsky. Enfin, mécontente de Moskow, l'impératrice cacha soigneusement son dépit, et ne tarda pas à reprendre le chemin de Pétersbourg.

Ce fut alors qu'elle cessa de se contraindre. Les moines, qui avoient dès long-temps favorisé ses projets, et à qui elle avoit souvent promis de rendre les biens dont son époux

les avoit dépouillés, lui rappelèrent vainement leurs services et ses promesses. Elle sentoit qu'il ne falloit pas leur laisser reprendre un ascendant qui pourroit lui devenir aussi dangereux qu'il lui avoit été utile, et, au lieu de révoquer l'édit de Pierre III, elle en confia l'examen à un synode composé d'hommes aveuglément soumis à ses volontés. Les principaux membres du clergé reçurent secrètement de l'argent; le reste fut sacrifié, et, la rage dans le cœur, jura de se venger d'une princesse en faveur de laquelle il avoit formé tant de cabales. 1762.

La fureur des prêtres ne pouvoit manquer d'avoir quelqu'effet. Ils soufflèrent le feu de la sédition parmi le peuple; ils le communiquèrent à quelques soldats; ils rappelèrent le nom du prince Ivan; ils découvrirent qu'il s'étoit trouvé, le jour même de la révolution, à Pétersbourg, où Pierre III l'avoit mystérieusement fait conduire, dans le dessein de le déclarer son successeur, et d'où Catherine l'avoit fait enlever depuis[1], avec non

[1] Ce fut apparemment, dans cette occasion, que Catherine vit le prince Ivan, ainsi qu'elle le dit dans l'oukase calomnieux qu'elle publia après l'assassinat de ce prince, et qui est imprimé à la suite de cette Histoire.

1762. moins de mystère ; et ils dirent hautement que c'étoit à ce malheureux prince que le trône appartenoit. Ils firent plus. Ils déterrèrent et publièrent un manifeste dont les soins des amis de Catherine n'avoient pu faire supprimer toutes les copies. Pierre III l'avoit fait composer par le conseiller d'état Wolkoff, et l'avoit signé de sa main. Il y mettoit au grand jour toutes les foiblesses, tous les crimes de Catherine ; et, l'accusant d'adultère, il déclaroit qu'il ne reconnoissoit pas le jeune Grand-Duc pour son fils, parce que cet enfant étoit né du commerce scandaleux de son épouse avec Soltikoff.

Ce manifeste, écrit avec beaucoup de force et de noblesse, fut adroitement semé parmi le peuple, et parvint bientôt jusqu'aux soldats qui, pour la plupart, ne pouvant concevoir par quel délire ils avoient été entraînés dans la rebellion, se repentoient déjà de leur crime, ou déploroient le triste sort d'un prince égaré, mais non méchant, foible, mais non stupide, qu'une femme ambitieuse et hypocrite avoit fait mettre à mort de la manière la plus barbare. Celui qu'on plaint trouve bientôt des vengeurs. Tout sembloit annoncer une nouvelle révolution. Mais

Gléboff, Passeck, Téploff, tous les cruels et vigilans émissaires de Catherine, épioient dans les ténèbres les auteurs des murmures, et furent leurs délateurs. Soudain une proclamation impériale défendit aux soldats de la garde de s'assembler sans les ordres de leurs officiers. Quelques-uns des plus hardis furent emprisonnés, et subirent la peine du knout; d'autres furent exilés au fond de la Sibérie : la crainte força quelque temps le reste au silence. 1762.

En châtiant ainsi les régimens des gardes, l'impératrice crut en imposer aussi aux prêtres. Elle ne voulut pas même ménager les courtisans qui lui déplaisoient, et qui croyoient avoir le plus de droits à sa reconnoissance. Ivan Schouwaloff n'avoit point pris ouvertement part à la conjuration, mais il l'avoit servie d'avance en calomniant Pierre III, et, dès qu'elle éclata, il en devint l'approbateur et l'appui. Flatteur des goûts de Catherine, il crut trouver auprès d'elle la facilité que lui avoit offerte l'impératrice Elisabeth. Schouwaloff s'abusoit. Il inspira de la jalousie à Orloff; Catherine lui fit dire de quitter la cour[1]; puis, joignant la déri-

[1] Pierre III, en montant au trône, traita mieux

1762. sion à la dureté, elle lui donna, comme pour prix de ses services, un vieux nègre qui faisoit le métier de bouffon [1].

Le général d'artillerie Villebois, qui avoit eu le tort de céder à un sentiment de tendresse pour elle, plutôt que de suivre son devoir, en fut bientôt puni. Orloff redoutoit son esprit, et désiroit ses emplois. Villebois fut congédié, et le favori nommé grand-maître de l'artillerie.

Les prétentions de la princesse Daschkoff devinrent odieuses à l'impératrice. Dans les premiers momens de la révolution, la princesse Daschkoff avoit, comme Catherine, pris l'uniforme des gardes, et marché à leur tête. Elle avoit sacrifié son père, sa sœur, sa famille entière à l'élévation de son amie [2];

Ivan Schouwaloff, dont il avoit eu tant à se plaindre sous le règne d'Elisabeth. Non-seulement il ne le chassa point de sa cour, mais il lui fit présent de dix mille impériales d'or *, que ce chambellan venoit de recevoir de l'impératrice mourante, et qu'il envoya par crainte au nouvel empereur.

[1] C'est ce même nègre que le tzar désiroit avoir dans sa prison.

[2] C'étoit le nom que Catherine et la princesse Daschkoff se donnoient alors réciproquement.

* L'impériale est une monnoie d'or de la valeur de dix roubles, ou cinquante francs.

elle s'étoit sacrifiée elle-même en cédant à l'amour de Panin, pour qui elle avoit une répugnance extrême. Elle demanda, pour toute récompense, le titre de colonel du régiment des gardes Préobraginsky. Mais Catherine lui répondit, avec un sourire ironique, qu'elle seroit mieux à l'académie que dans une troupe guerrière. La princesse Dasckhoff, cruellement humiliée de cette réponse, se livra à sa fougue naturelle, murmura avec ses amis contre l'ingratitude de Catherine, et chercha tous les moyens de s'en venger. Le perfide Odart, qui l'observoit, fut le premier qui rendit compte de ses desseins à l'impératrice. La princesse Daschkoff reçut aussitôt ordre d'aller à Moskow. Son mari, qui avoit été long-temps absent, et qui la voyoit enceinte[1] sans trop savoir pourquoi, fut celui qui la plaignit le moins. 1762.

En même temps Catherine, qui se flattoit de tromper les nations étrangères comme elle avoit trompé les Russes, et qui vouloit

[1] D'une fille, dont elle accoucha à Moskow, qui épousa depuis M. de Tcherbinin, et avec laquelle le ministre d'Angleterre, Fitzherbert, appelé à présent lord Sainte-Hélène, a beaucoup intrigué galamment et politiquement. Madame de Tcherbinin demeure aujourd'hui à Warsowie.

1762. faire croire à l'Europe qu'en montant sur le trône elle n'avoit fait que céder au vœu du peuple, chargea le piémontais Odart d'engager l'ambassadeur de France à écrire à Voltaire, pour le prier de se tenir en garde contre la vanité de la princesse Daschkoff, et lui dire que s'il célébroit l'événement qui venoit de se passer en Russie, il ne devoit parler de cette jeune femme que comme ayant joué un rôle très-secondaire dans une révolution dont le succès n'étoit dû qu'à la sagesse et au courage de l'impératrice[1]. La même commission fut donnée

[1] « C'est pousser bien loin, écrivoit M. de Breteuil, » la jalousie et la hardiesse de l'ingratitude !

On ne peut s'empêcher de remarquer combien le génie peut s'avilir, quand on voit avec quelle légéreté Voltaire a insulté au malheur de Pierre III, et avec quelle indignité il a flatté une femme, dont il ne pouvoit ignorer une partie des crimes. Voici ce qu'il dit : — « Pierre III . . . . . avoit dit un jour, étant ivre, » au régiment Préobraginsky, à la parade, qu'il le » battroit avec cinquante prussiens. Ce fut ce régiment » qui prévint tous ses desseins, et qui le détrôna. Les » soldats et le peuple se déclarèrent contre lui. Il fut » poursuivi, pris et mis en prison, où il ne se consola » qu'en buvant du punch, pendant huit jours de suite, » au bout desquels il mourut. L'armée et les citoyens

aux ambassadeurs qu'elle avoit à Paris et 1762.
à Londres [1].

L'archevêque de Novogorod, l'un des principaux instrumens de la révolution, et celui qui avoit le plus aidé depuis à diminuer les prérogatives des moines, parce qu'on l'avoit gagné à force d'argent et de promesses, se vit tout à coup frustré de ses grandes espérances. Dès que Catherine n'eut plus besoin de lui, elle se hâta de l'éconduire, et il fut obligé d'aller porter sa fureur et sa honte au milieu d'un clergé qui le détestoit, et d'un peuple qui méprisoit son ambition.

Cependant Poniatowsky avoit appris, avec une joie inexprimable, le triomphe de Catherine. Depuis son départ de Pétersbourg, il entretenoit avec elle une correspondance

» proclamèrent d'une commune voix sa femme, Catherine d'Anhalt, impératrice, quoiqu'elle fût étrangère, » étant de cette maison d'Ascanie, l'une des plus anciennes de l'Europe. C'est elle, qui, depuis, est devenue la véritable législatrice de ce vaste empire.... » C'est enfin cette Catherine II qui s'est fait en si peu » de temps un si grand nom ! »

[1] Plus de vingt-cinq ans après cet événement, Catherine tenoit le même langage au ministre d'une puissance étrangère.

1762. très-suivie que favorisoient des amis complaisans, et il comptoit d'autant plus sur elle, qu'en se livrant à de secrètes intrigues elle affectoit hautement une constance romanesque. Peut-être Poniatowsky se flatta-t-il alors de recevoir bientôt la main de celle dont il croyoit encore posséder le cœur. Il s'avança jusqu'aux frontières de la Pologne, et fit demander à l'impératrice la permission de se rendre sur le champ auprès d'elle. Mais elle répondit que la présence de ce prince n'étoit pas nécessaire à Pétersbourg, et qu'elle avoit d'autres desseins sur lui. Ne voulant point qu'il fût encore instruit de ses nouvelles liaisons, elle continuoit de lui écrire des lettres remplies de tendresse, et pleuroit quelquefois devant les confidens[1] de ce Polonais en parlant de sa passion pour lui. Elle se récrioit sur ce qu'on lui attribuoit de l'inclination pour Orloff, et cherchoit à le ridiculiser à leurs yeux, tandis qu'elle lui accordoit

[1] M. de Mercy et M. de Breteuil. Ce dernier, mécontent des hauteurs de Catherine, disoit dans une de ses lettres : — « Si toutes les bontés et la confiance » de l'impératrice en moi n'aboutissent qu'à me faire » jouer le rôle du conseiller Bonneau, je ferai en sorte » de m'en débarrasser bientôt. »

dès

dès long-temps, en secret, ses plus précieuses faveurs. Poniatowsky et ses confidens furent dupes des prostestations et des fausses larmes de Catherine. 1762.

Mais le temps des craintes étoit passé. Le mystère ne convenoit plus à Orloff. Ce favori superbe et grossier se prêtoit mal à la dissimulation de sa maîtresse, et lui faisoit sentir qu'il n'avoit plus rien à ménager. A toute heure il entroit chez elle, et en public il la traitoit souvent avec une liberté qui ne laissoit pas douter de leur intelligence. Accoutumé à vivre dans les casernes et dans les cabarets, Orloff aimoit à boire. Un soir qu'il soupoit avec l'impératrice, avec l'hetman Razoumoffsky et quelques autres courtisans, et qu'il étoit échauffé par le vin, il parla de l'ascendant qu'il avoit sur les gardes ; il se vanta d'avoir fait seul la révolution, et dit que son pouvoir étoit si grand, que s'il vouloit en abuser, il détruiroit dans un mois son propre ouvrage et détrôneroit l'impératrice. — « Tu pourrois faire cela dans un mois, » lui répondit l'hetman en riant de cette au- » dacieuse incartade ; mais, mon ami, avant » quinze jours nous t'aurions fait pendre » ! — Les autres courtisans parurent indignés,

1762. mais la faveur d'Orloff ne diminua point. La politique encore plus que l'amour attachoit alors Catherine à son favori. Elle connoissoit son activité, son emportement, son audace, et elle ne pouvoit ni s'armer contre lui d'une vaine hauteur, ni lui préférer des courtisans, plus polis sans doute, mais presque tous sans talens et sans courage. Moins complaisante avec les autres conjurés, qui n'étoient que des officiers subalternes et qu'elle avoit déjà suffisamment récompensés, elles les écarta peu à peu de la cour et les laissa reprendre leur train de vie soldatesque et leur libertinage obscur. Mais peut-être eut-elle tort de ne pas se contraindre plus long-temps avec eux [1].

Le châtiment des premiers soldats qui s'é-

[1] Tous ceux qui connoisssoient bien Catherine, l'accusoient d'ingratitude et d'égoïsme. Le conseiller d'état, Brocktorff, secrétaire intime du tzar, et qui avoit souvent empêché ce prince de se livrer à la colère que Catherine lui inspiroit, en parloit en ces termes: — « l'impératrice croit qu'on est trop heureux de la » servir et assez payé par l'honneur qu'elle suppose » qu'on doit s'en faire; et quand elle a fait de quelqu'un » l'usage qu'elle désire ou dont elle le croit susceptible, » elle en fait comme d'un citron dont on a exprimé le » jus; on en jette l'écorce par la fenêtre ».

toient mutinés n'avoit pas entièrement étouffé l'esprit de révolte. L'éloignement de l'archevêque de Novogorod et de la princesse Daschkoff, la santé chancelante du jeune Grand-Duc[1] dont on s'opiniâtroit à attribuer le dépérissement à sa mère, la pitié que ne cessoit d'inspirer le prince Ivan, tout enfin fournissoit des prétextes au mécontentement, et les popes s'en servoient avec habileté pour émouvoir et irriter le peuple. Il y eut une émeute générale dans les casernes. Le danger devint même si pressant, que l'impératrice se vit, pendant tout un jour[2], prête à éprouver le sort de son époux. Mais son courage ne l'abandonna point. Sans assembler son conseil, elle prit des mesures secrètes pour calmer la révolte ; et quand l'hetman Razoumoffsky, Bestuscheff, Panin, Gléboff, plusieurs sénateurs se présentèrent à elle pour lui témoigner leur inquiétude, elle leur dit fièrement : — « Pourquoi vous » alarmer ? Pensez-vous que je n'ose pas » envisager le péril ? ou plutôt craignez- » vous que je ne sache pas en triompher? » Ressouvenez-vous que vous m'avez vue, 1762.

[1] Il étoit attaqué d'une espèce de scorbut.

[2] Ce fut quelque temps après son retour de Moskow.

1762. » dans des momens plus terribles, conser-
» vant toute la force de mon ame, et que je
» puis supporter les plus cruels retours de la
» fortune avec autant de sérénité que j'ai
» supporté ses faveurs. Quelques factieux
» insolens, quelques soldats mutinés veu-
» lent m'ôter une couronne que je n'ai ac-
» ceptée qu'à regret [1], et pour soustraire la
» nation russe aux malheurs qui la mena-
» çoient. J'ignore de quel prétexte ils colo-
» rent leurs audace; j'ignore quels sont leurs
» moyens; mais, encore une fois, ils ne me
» causent nulle épouvante. La providence,
» qui m'a appelée à régner, me conservera
» pour la gloire et le bonheur de l'empire,
» et sa main toute-puissante confondra mes
» ennemis ».

Au moment même où elle tenoit ce langage, les Orloff et leurs amis ne négligeoient rien pour appaiser les gardes, et l'argent gagna ceux que les promesses et les discours du favori n'avoient pu vaincre. Dès qu'on fut sûr d'eux, on fit arrêter et juger vingt-quatre de leurs officiers. Les quatre princi-

[1] Il est certain que Catherine a prononcé ces propres mots : et c'étoit devant quelques-uns de ses complices qu'elle osoit parler ainsi !

paux[1] furent déclarés coupables de haute-trahison et condamnés à être écartelés. Mais Catherine, qui sentit qu'il y auroit moins d'avantage pour elle à les laisser exécuter qu'à donner une preuve éclatante de clémence, commua leur peine en un exil en Sibérie, et comme elle vouloit en même temps tâcher d'inspirer aux Russes quelque crainte de l'infamie, crainte dont ils n'ont point d'idée et qui a tant de pouvoir chez d'autres nations, elle fit dégrader et souffleter les quatre officiers par la main du bourreau. 1762.

Tandis que Catherine traitoit ainsi ses sujets, elle déployoit avec les étrangers toute la hauteur de son caractère. Le ministre de France, l'un des faciles confidens des amours de cette princesse et de Poniatowsky, la sollicita vainement pour en obtenir une Reversale semblable à celles qu'avoient accordées Elisabeth et Pierre III, à leur avéne-

[1] Les chefs étoient les trois frères Gourieff, officiers du régiment des gardes d'Ismaïloff, et Krouschtchoff, officier du régiment d'Ingrie ou Ingermlandskoï, et homme à grands talens. — Un frére de ce dernier, sergent dans le même régiment, étoit aussi du complot, mais il ne subit pas la même peine.

ment au trône, et qui prouvât que le titre
1762. d'impératrice ne changeoit absolument rien au cérémonial entre les deux cours. Elle persista même avec d'autant plus de joie dans son refus, que les difficultés qu'il occasionna[1], lui fournirent l'occasion de tenir assez long-temps ce ministre éloigné d'elle, et de l'empêcher d'instruire Poniatowsky du changement de son cœur. Enfin, elle déclara[2] que

[1] Ces difficultés n'étoient pas les seules que M. de Breteuil eût avec Catherine, et il n'est pas inutile de faire connoître les graves minuties qui occupent quelquefois les ambassadeurs. L'usage est que les femmes, comme les hommes, baisent la main de l'impératrice. M. de Breteuil eut long-temps la vanité de prétendre que sa femme, plutôt que de se conformer à cet usage, s'abstînt de paroître à la cour. Il fit beaucoup de représentations à cet égard. Catherine tint bon, et pour que madame de Breteuil ne pérît pas d'ennui dans son hôtel, le ministre fut obligé de céder. Cependant il crut faire alors un grand coup de politique en recommandant à sa femme de ne pas baiser la main de l'impératrice, mais d'en faire semblant.

[2] Voici la déclaration que l'impératrice fit remettre à tous les ministres étrangers :

« Le titre d'Impérial que Pierre-le-Grand, de » glorieuse mémoire, a pris ou plutôt renouvellé pour » lui et pour ses successeurs, appartient depuis long-

le cérémonial ne seroit point changé, mais qu'il n'y auroit plus de reversale au commen- 1762.

» temps, tant aux souverains qu'à la couronne et à la
» monarchie de toutes les Russies.

» Sa majesté impériale regarde comme contraire à
» la solidité de ce principe tout renouvellement des
» Reversales qu'on avoit données successivement à
» chaque Puissance, lorsqu'elle reconnut ce titre. En
» conséquence, sa majesté vient d'ordonner à son mi-
» nistre de faire une déclaration générale, que le titre
» d'impérial étant par sa nature même une fois attaché
» à la couronne et à la monarchie de Russie, et per-
» pétué depuis longues années et successions, ni elle,
» ni ses successeurs à perpétuité ne pourront plus re-
» nouveller lesdites reversales, et encore moins entre-
» tenir quelque correspondance avec les Puissances qui
» refuseront de reconnoître le titre impérial dans les
» personnes des souverains de toutes les Russies, ainsi
» que dans leur couronne et leur monarchie; et pour
» que cette déclaration termine à jamais toutes les
» difficultés dans une matière qui ne doit en comporter
» aucune, sa majesté se conformant à la déclaration de
» l'empereur Pierre-le-Grand, déclare que le titre
» d'impérial n'apportera aucun changement au céré-
» monial usité entre les cours, lequel restera toujours
» sur le même pied.

» A Moskow, le 21 novembre 1762.

Signé WORONZOFF.

B. A. GALLITZIN.

L'Ambassadeur Breteuil ayant envoyé cette décla-

cement de chaque nouveau règne. Cepen-
1762. dant elle donna à plusieurs de ses ambassa-

ration à Versailles, Louis XV y fit la réponse suivante, qui fut remise aux ministres de Catherine :

« Les titres ne sont rien par eux-mêmes. Ils n'ont » de réalité qu'autant qu'ils sont reconnus, et leur » valeur dépend de l'idée qu'on y attache et de l'étendue » que leur donnent ceux qui ont le droit de les admettre, » de les rejeter ou de les limiter. — Les souverains » eux-mêmes ne peuvent pas s'attribuer des titres à » leur choix ; l'aveu de leurs sujets ne suffit pas * ; » celui des autres puissances est nécessaire, et chaque » couronne, libre de reconnoître ou de récuser un titre » nouveau, peut aussi l'adopter avec les modifications » et les conditions qui lui conviennent.

» En suivant ce principe, Pierre Ier et ses succes- » seurs jusqu'à l'impératrice Elisabeth, n'ont jamais » été connus en France que sous la dénomination de » CZAR. — Cette princesse est la première de tous les » souverains de Russie à qui le roi ait accordé le titre » impérial, mais ce fut sous la condition expresse que » ce titre ne porteroit aucun préjudice au cérémonial » usité entre les deux cours.

» L'impératrice Elisabeth souscrivit sans peine à » cette condition, et s'en est expliquée de la manière » la plus précise dans la Reversale dressée par son » ordre et signée au mois de mars 1745, par les comtes » de Bestuscheff et de Woronzoff. — La fille de

* Louis XV et ses ministres Choiseul et Praslin connoissoient peu les droits des peuples.

deurs l'ordre secret de prendre le pas sur 1762.
» Pierre Ier y témoigne toute sa satisfaction. Elle y re-
» connoît que c'est *par amitié et par une attention*
» *toute particulière du roi pour elle*, *que sa majesté*
» *a condescendu à la reconnoissance du titre d'im-*
» *périal*, *que d'autres puissances lui ont déjà con-*
» *cédé;* et elle avoue que *cette complaisance du roi*
» *de France lui est très-agréable*.

» Le roi, animé des mêmes sentimens pour l'impé-
» ratrice Catherine II, ne fait point difficulté de lui
» accorder aujourd'hui le titre impérial et de le recon-
» noître en elle, comme attaché au trône de Russie:
» mais sa majesté entend que cette reconnoissance soit
» faite aux mêmes conditions que sous les deux règnes
» précédens, et elle déclare que si, par la suite, quel-
» qu'un des successeurs de l'impératrice Catherine, ou-
» bliant cet engagement solennel et réciproque, venoit
» à former quelque prétention contraire à l'usage cons-
» tamment suivi entre les deux cours, sur le rang et la
» préséance, dès ce moment la couronne de France, par
» une juste réciprocité, reprendroit son ancien style
» et cesseroit de donner le titre d'impérial à celle de
» Russie.

» Cette déclaration, tendante à prévenir tout sujet de
» difficulté pour l'avenir, est une preuve de l'amitié
» du roi pour l'impératrice et du désir sincère qu'il a
» d'établir entre les deux cours une union solide et
» inaltérable ».

Fait à Versailles, le 18 janvier 1763.

Signé, PRASLIN.

1762. celui de France, toutes les fois qu'ils le pourroient[1].

Joignant toujours l'adresse à la fermeté, Catherine sut séduire les plus dangereux des prêtres, et arrêter les cabales des moines. Elle fit revenir à sa cour la princesse Daschkoff, dont le crédit et les intrigues à Moskow pouvoient troubler le repos de l'empire. Elle renvoya le Piémontais Odart, que ses délations continuelles rendoient odieux à tous les courtisans. Elle acheta les trompettes de la renommée. Le bruit de ses louanges se répandit dans l'Europe, et retentit jusques dans Pétersbourg. La santé du jeune Grand-Duc se rétablit. Les espérances que donnoit ce prince détournèrent les regards loin de la prison du malheureux Ivan. Les Russes commencèrent à s'accoutumer à un joug dont ils avoient en vain voulu s'affranchir.

[1] On sait comment le duc du Châtelet traita le comte Ivan Tchernischeff, ambassadeur de Russie à la cour d'Angleterre. Il lui marcha sur les pieds et voulut ensuite se battre avec lui, ce que Tchernischeff refusa. C'est depuis cette époque que la cour de Pétersbourg ne donne plus que le titre de ministre plénipotentiaire aux agens qu'elle envoie à la cour de Londres.

L'ambition n'éteignoit point dans l'ame de Catherine le goût ardent des plaisirs. C'est même par ce goût qu'elle s'attachoit davantage ses courtisans ; mais elle savoit quitter les plaisirs pour passer aux travaux les plus sérieux, et s'occuper des soins pénibles du gouvernement. Elle assistoit à toutes les délibérations du conseil, lisoit les dépêches de ses ambassadeurs, dictoit ou minutoit de sa main les réponses qu'il falloit leur faire, ne chargeoit ses ministres que des détails, et en surveilloit encore l'exécution. Jalouse de dérober ses vices sous l'éclat de sa gloire, et d'effacer le souvenir de son crime à force de grandeur, elle suivoit des maximes qu'elle citoit souvent. — « Il faut être constant dans » ses projets, disoit-elle. Il vaut mieux mal » faire que de changer de résolution. Il n'y » a que les sots qui sont indécis. »

1762.

LIVRE CINQUIÈME.

ARGUMENT.

État de l'Europe. — Catherine soutient Biren en Courlande. — Panin veut changer la forme du gouvernement Russe. — Bestuschef en détourne l'Impératrice, et veut lui faire épouser Grégoire Orloff. — Complot tramé à Moskow contre la vie d'Orloff. — Couches de l'Impératrice. — Etat de la Pologne depuis les rois de la première race jusqu'à l'élection de Poniatowsky. — Conspiration à Pétersbourg. — Voyage de Catherine en Livonie. — Massacre du Prince Ivan.

1763. Nous avons déjà vu Catherine sortir d'une obscure principauté d'Allemagne, et s'avancer vers un trône, sur les degrés duquel elle est restée près de vingt ans chancelante. Nous l'avons vu monter sur ce trône, en précipiter tout à coup l'époux qui l'y avoit appelée, et s'y asseoir seule, avec bien moins d'obstacles qu'elle n'en prévoyoit. Nous allons maintenant la suivre dans le cours de son long règne et de sa vie privée. En continuant ce tableau, mon impartialité sera toujours

la même. Je ne tairai ni les grandes qualités de Catherine, ni ses moindres défauts, ni ses actions louables, ni ses plus honteuses foiblesses. Je n'avancerai pas un fait dont je n'aie acquis la preuve ; mais je retracerai tous ceux qui me paroîtront mériter d'être connus. Je dénoncerai avec courage à l'indignation des peuples une princesse qui a trop long-temps usurpé leur admiration, et dont beaucoup d'hommes célèbres ont, en quelque sorte, partagé les torts, en lui prodiguant d'excessives louanges. 1763.

Il faut d'abord jeter un coup-d'œil sur l'état de l'Europe, au moment où Catherine II s'empara des rênes du gouvernement.

Différens traités venoient de terminer cette guerre, connue dans les fastes de l'Europe sous le nom de guerre de sept ans, et l'une des plus terribles qui aient ensanglanté les deux mondes. Les monarques qui l'avoient entreprise et continuée avec tant d'acharnement, ne songèrent pas à cesser de combattre par des principes de sagesse ou d'humanité, mais parce que la diminution de leurs armées et l'épuisement de leurs finances les y forcèrent.

Malgré les secours de la France, de la

1763. Russie, de la Saxe, de la Suède, et de presque tout l'empire d'Allemagne, l'Autriche ne rentra point en possession de la Silésie, que Frédéric II lui avoit précédemment enlevée, et elle perdit, par la guerre, plus de cent quarante mille hommes, et s'endetta de cent millions d'écus[1]. Cette puissance étoit pourtant encore très-redoutable. Marie-Thérèse se voyoit, sinon chérie, du moins respectée dans ses divers états. Elle possédoit une ame forte, courageuse, et l'opiniâtreté héréditaire dans les princes de sa maison. La guerre qui venoit de lui faire perdre tant de soldats, lui avoit laissé ses meilleurs généraux[2], et lui en avoit même formé d'autres. Son cabinet étoit conduit par le comte Kaunitz[3], plus habile négociateur qu'homme d'état, et accoutumé à joindre à toute la morgue de la noblesse allemande l'astuce italienne.

La Prusse avoit bien plus souffert que l'Autriche, parce que le fort de la guerre avoit presque toujours été au cœur de ses provinces. Elle avoit perdu près de deux cents vingt mille hommes, et vu ruiner son

[1] L'écu d'Allemagne vaut près de six francs.

[2] Les maréchaux Daun, Laudhon et Lascy.

[3] Il est depuis devenu prince.

agriculture et son commerce ; mais elle n'avoit point contracté de dettes. Les contributions levées sur les pays ennemis, les subsides des Anglais, l'altération des monnoies, et une rigoureuse économie lui avoient suffi pour subvenir aux dépenses de la guerre. Frédéric II s'étoit illustré par de brillantes victoires, et ses défaites mêmes n'avoient fait qu'ajouter à sa gloire. Il connoissoit les hommes, et sur tout ses rivaux : ses talens politiques étoient encore supérieurs à ses talens guerriers. 1763.

L'électorat de Saxe n'avoit point perdu de soldats ; son armée s'étoit rendue avant d'avoir eu le temps de combattre. Mais le pays n'en étoit pas moins accablé des maux qu'occasionne la guerre. Amis et ennemis avoient également contribué à le dévaster. Quoiqu'Auguste III fût à la fois électeur de Saxe et roi de Pologne, il n'en étoit pas plus puissant. Ce prince, d'un caractère naturellement peu énergique, encore affoibli par l'âge et par les maladies que la débauche entraîne à sa suite, ne savoit ni commander à ses sujets, ni résister aux cours de Vienne et de Pétersbourg.

La Suède, qui étoit entrée dans cette

1763. guerre, moins par attachement pour ses alliés, que par rapport à l'argent qu'ils lui donnoient, perdit vingt-cinq mille hommes de ses meilleures troupes, et mit le plus grand désordre dans ses finances, ce qui l'exposa davantage à céder aux caprices des puissances qui pouvoient le mieux la payer.

Une vaine tentative pour donner au roi de Suède toute l'autorité qu'il partageoit avec le sénat, venoit de faire périr sur l'échafaud le comte de Brahé et plusieurs de ses partisans, et de rendre le sénat plus puissant que jamais. La plupart des sénateurs étoient sous l'influence de l'ambassadeur de France, d'Havrincourt; et Adolphe-Frédéric n'étoit ni assez habile, ni assez courageux pour se soustraire à leur tutelle.

Le Danemarck et la Norwège avoient eu le bonheur de s'enrichir, tandis que leurs voisins se ruinoient. Frédéric V, qui régnoit sur ces deux états, étoit moins dévot, mais aussi modéré, aussi bienfaisant, aussi économe que l'avoit été Christian VI, son père, et, quoiqu'il eût eu un corps de troupes à la solde des Anglais, ses états avoient réellement échappé à la guerre. Ses peuples, à la fois agricoles laborieux et navigateurs intrépides, se partageoient,

tageoient, avec les Hollandais, une grande partie du cabotage de l'Europe, genre de commerce peu avantageux en apparence, mais d'un bénéfice sûr. La marine du roi de Danemarck étoit composée de vingt-huit vaisseaux de ligne, d'un pareil nombre de frégates et de quelques chebeks. Il avoit trente-six mille hommes de troupes réglées. Il pouvoit, à tout instant, rassembler presqu'autant de milices bien exercées. Ses finances étoient en bon état. Son cabinet faisoit honneur à la pénétration et à la prudence du ministre qui le dirigeoit. Son armée étoit commandée par le comte de Saint-Germain, officier français habile et courageux, qui, mécontent du maréchal de Broglio, avoit quitté le service de sa patrie, pour passer à celui des Danois. 1763.

Le gouvernement français s'étoit signalé par tant d'inhabileté et d'imprudence pendant toute la durée de la guerre, qu'il avoit réduit la plus puissante nation de l'Europe à se voir enlever presque toutes ses colonies, ruiner sa marine et son commerce, et tuer deux cents mille de ses combattans. Avec des ressources immenses, il avoit accru ses dettes à un point effrayant. Les créanciers

1763. de l'état ne percevoient plus la rente de leurs fonds, et le luxe des financiers et des agens de la cour insultoit encore à leur misère. Eh! pourra-t-on jamais l'oublier? tant de désastres ne provenoient que de la foiblesse d'un prince, qui, ouvrant quelquefois, dans le conseil, un avis sage, ne savoit pas le faire suivre, et de l'insolente ambition d'une favorite[1], qui ne souffroit à la tête du ministère et des armées que ses vils adulateurs. La paix, non moins honteuse que la guerre, avoit aggravé les maux de la France. Mais la France étoit un corps robuste, qui pouvoit se rétablir : il l'a bien prouvé depuis, et il le prouvera sans doute encore mieux.

L'Espagne, entraînée dans la guerre par la politique du duc de Choiseul, avoit semblé ne s'être armée que pour offrir aux Anglais de nouvelles conquêtes. Elle s'étoit vu, presqu'aussitôt, prendre plusieurs galions, ainsi que la Havane et les îles Philippines ; et, à la paix, pour qu'on lui rendît ces deux possessions, elle avoit été obligée de céder aux vainqueurs celle de la Floride. Charles III, qui avoit passé, depuis peu, du trône de Naples sur celui

[1] Madame de Pompadour.

d'Espagne, étoit un prince facile, ami de la paix, habitué à se laisser gouverner, et n'ayant pour ministres ni des Albéroni, ni des Ximenès. 1763.

L'Angleterre étoit la seule puissance à laquelle la guerre avoit été avantageuse. Elle lui avoit coûté, à la vérité, cent soixante mille hommes; mais ces hommes étoient, pour la plupart, des stipendiaires étrangers. Elle avoit énormément augmenté la dette nationale; mais ses créanciers étoient ses propres sujets, enrichis et par les prises faites sur la France et sur l'Espagne, et par l'extension prodigieuse de leur commerce. La paix avoit conservé aux Anglais une grande partie de leurs conquêtes dans l'Inde et en Amérique, et ils s'étoient réservé les moyens de rendre les colonies Espagnoles tributaires de leur commerce, quoiqu'à un moindre dégré que ne l'étoient depuis longtemps celles des Portugais. Le cabinet de Saint-James avoit vu un homme médiocre éconduire un homme de génie. Bute remplaçoit Chatam; mais la politique usurpatrice de ce cabinet restoit toujours la même, et l'esprit, à la fois orgueilleux, entreprenant et mercantile de la nation ne changeoit point.

1763. La guerre n'avoit fait que resserrer les liens qui attachoient le Portugal à l'Angleterre, et l'écartoient de l'Espagne ; ce qui prouve bien que l'intérêt a plus de pouvoir que la religion, même chez le peuple le plus superstitieux de l'Europe. La cour de Lisbonne, sans cesse occupée de momeries catholiques, recevoit la loi de celle de Londres, qu'elle regardoit comme hérétique, et à laquelle la vendoit son ministre Pombal.

La Hollande, quoique moins asservie par l'Angleterre que le Portugal, lui étoit également dévouée. Ses marins, ses commerçans, autrefois le modèle des autres nations, n'étoient plus que les foibles imitateurs des Anglais. Le cabinet de la Haie, empressé de complaire à celui de Saint-James, avoit perdu toute sa considération : mais la Hollande étoit assez riche, et avoit une marine assez puissante pour être encore d'un grand poids dans la balance de l'Europe.

Les petits états d'Allemagne, qui font partie du corps germanique, étoient devenus, depuis long-temps, peu redoutables, par la division de leurs princes. La guerre de sept ans leur avoit enlevé beaucoup d'hom-

mes[1], et avoit causé à quelques-uns d'entre eux de grandes dévastations, sans leur apprendre à mieux s'unir. 1763.

La Suisse, quoique formant divers états, savoit rester unie, et toujours prête à armer, pour sa défense, cent mille soldats bien disciplinés. Les richesses acquises par quelques-unes de ses villes, n'altéroient ni son amour pour la liberté, ni ses vertus: son seul tort étoit de vendre une partie de ses troupes, et de les exposer à s'égorger quelquefois mutuellement pour des querelles étrangères.

L'Italie, partagée, comme la Suisse et l'Allemagne, en plusieurs souverainetés, mais ne formant aucune confédération, étoit bien moins redoutable. Elle se disoit encore la patrie des arts, mais elle n'étoit plus celle des talens. Elle avoit, au lieu d'hommes vertueux, des histrions et des chanteurs, qu'elle appeloit des virtuoses, espèce de gens dont la célébrité montre toujours combien est amollie et frivole la nation qui la produit. Rome restoit, depuis long-temps, sans influence dans les cours de l'Europe. Le pape mettoit toute son adresse à conserver une supériorité

[1] Environ 28,000 hommes.

1763. ecclésiastique, plus apparente que réelle, et à extorquer de l'argent de quelques peuples, encore assez aveugles pour lui en donner. Venise et Gênes avoient perdu, sinon leurs richesses, au moins la plus grande partie de leur commerce, même dans les échelles du Levant, où elles sont si à portée de trafiquer.

L'empire ottoman étoit alors ce qu'il avoit été depuis plusieurs siècles, et ce qu'il est encore, ignorant, fanatique, orgueilleux et barbare. Cependant les Ulhemas avoient déjà acquis un peu plus d'influence, et l'autorité des janissaires étoit un peu diminuée. Les Turcs, presque toujours vaincus par les Russes, depuis que Munich avoit commandé ces derniers, et vainqueurs des Autrichiens, depuis la mort d'Eugène, avoient, à l'instigation de Frédéric, menacé les frontières de la Hongrie ; mais ils ne se soucioient réellement point de combattre, et le Grand-Seigneur étoit assez embarrassé pour maintenir ses vastes états dans la soumission, sans avoir besoin de porter la guerre chez ses voisins.

Quoique la Russie eût fait la guerre loin de ses frontières, elle s'en étoit cruellement

ressentie. On évaluoit ses pertes à cent vingt mille hommes, et ses dépenses extraordinaires à quarante millions de roubles. L'infortuné Pierre III avoit commencé à lui donner la paix; Catherine l'affermit, en suspendant des projets hostiles contre le Danemarck[1] : mais l'intérieur de l'empire étoit encore rempli d'un esprit d'indignation et de révolte, qui l'agitoit sourdement, et qu'avoit fait naître la dernière révolution. Ni le jugement sévère prononcé contre les quatre principaux chefs[2] de l'émeute des gardes, ni la clémence affectée de l'impératrice, ne pouvoient étouffer ces sentimens de haine et de vengeance, qu'inspire toujours le spectacle d'une grande injustice. 1763.

Quoique Catherine cherchât à se dissimuler l'atrocité de ses forfaits, ou plutôt quoiqu'elle se flattât que ses sujets ignoroient toute la part qu'elle avoit à la mort de son époux, elle sentoit que le souvenir de cette mort ne seroit pas sitôt effacé, et qu'on ne pouvoit en écarter l'idée que par des nouveautés

[1] Un congrès fut tenu à Berlin à l'occasion des démêlés de la Russie avec le Danemarck, et Frédéric II eut la gloire d'être le médiateur entre ces deux puissances.

[2] Les trois frères Gourieff et Kroustchoff.

1763. brillantes et par des entreprises heureuses. Mais elle savoit aussi que trop d'obstacles s'opposoient encore à ces entreprises, et que la pénurie de ses finances et la politique lui commandoient la paix.

Elle s'occupa dès-lors avec un soin extrême de l'administration de ses vastes états, des progrès du commerce, de l'augmentation de la marine, et sur-tout des moyens les plus propres à avoir de l'argent, sans toutefois se livrer à l'économie; car son orgueil ne lui permettoit pas de renoncer au luxe asiatique que, depuis le commencement du règne d'Elisabeth, étaloit la cour de Russie. D'ailleurs elle croyoit que ce luxe lui étoit nécessaire pour tromper les nations étrangères sur sa vraie situation, en attendant qu'elle pût les étonner par ses conquêtes.

Après avoir travaillé avec ses ministres, cette princesse s'entretenoit fréquemment et toujours en particulier, tantôt avec Bestuscheff, tantôt avec Munich. L'un lui faisoit connoître la politique et les ressources des différentes cours de l'Europe, l'autre lui communiquoit le plan qu'il avoit tracé pendant son exil en Sibérie, pour chasser les Turcs de Constantinople, plan qui flattoit

singulièrement l'ambition de Catherine, et que trente ans après nous l'avons vue presqu'au moment d'exécuter. 1763.

Elle connoissoit si bien ses propres talens, son courage et tout le parti qu'elle pouvoit tirer de sa puissance, que, causant un jour confidemment avec un ministre étranger [1], plus fait pour applaudir à ses erreurs que pour apprécier son génie, elle lui demanda s'il croyoit que la paix qui venoit d'être conclue à Hubertsbourg [2] dureroit long-temps. Le ministre lui répondit que l'épuisement des peuples et la sagesse des souverains qui les gouvernoient, sembloient leur promettre un repos de plusieurs années : mais il ajouta qu'elle devoit mieux en juger que lui, puisqu'elle pouvoit, par ses lumières, apprécier le système politique des cours de l'Europe, et par ses forces, le diriger à son gré. Catherine, prenant alors un air de modestie, lui dit : — « Vous pensez donc que l'Europe a » maintenant les yeux fixés sur moi, et que » j'ai quelque considération dans ses prin- » cipales cours ? — La réponse ne pouvoit manquer d'être affirmative. Catherine l'é-

[1] Breteuil.

[2] Entre l'Autriche et la Prusse.

1763. couta avec complaisance ; puis se parant de toute la dignité impériale : — « Je crois en » effet, répliqua-t-elle, que la Russie mérite » attention. J'ai la plus belle armée du monde. » L'argent me manque, il est vrai, mais j'en » serai abondamment pourvue en peu d'an- » nées. Si je me laissois aller à mon penchant, » j'aurois encore plus de goût pour la guerre » que pour la paix; mais l'humanité, la jus- » tice et la raison me retiennent. Cependant, » je ne serai pas comme l'impératrice Elisa- » beth. Je ne me ferai pas presser pour en- » treprendre la guerre; je la ferai quand elle » me sera avantageuse, mais jamais par com- » plaisance pour d'autres ». — Cette princesse ajouta, qu'on ne pourroit commencer à la juger que dans cinq ans; qu'il lui falloit au moins ce temps-là pour rétablir l'ordre dans son empire, et recueillir le fruit de ses soins; mais qu'en attendant elle se conduiroit avec tous les princes de l'Europe, comme une coquette habile.

Ces paroles étoient très-vraies. Le ministre les crut dictées par la vanité. Cependant, il se hâta d'y répondre par un compliment flatteur.

Le premier essai que Catherine fit de son

influence, fut en faveur de Biren, qui éprouvoit quelques difficultés de la part du sénat de Mittau. En rappelant les troupes qui étoient en Poméranie, cette princesse leur fit donner l'ordre de se porter en Courlande pour soutenir les prétentions de son protégé. Elle fit alors entrer en Pologne une autre armée, sous le commandement du comte de Romanzoff, armée qui fut bientôt grossie des vingt mille auxiliaires que le général Tchernischeff avoit conduits sous les drapeaux prussiens. 1763.

Pendant le long exil de Biren, les états de Courlande le regardant comme déchu de son titre de duc, avoient élu à sa place le prince Charles de Saxe, troisième fils d'Auguste III, roi de Pologne. Ce prince, soutenu du crédit de son père et du vœu de la nation courlandaise, sembloit devoir l'emporter sur un concurrent que sa réputation de cruauté rendoit odieux. Mais la présence des armées russes fit aisément taire la bonne volonté qu'on avoit pour le duc Charles. Simolin[1], envoyé de Catherine, dicta bientôt au sénat de Mittau les loix de sa sou-

[1] C'est le même que nous avons vu, depuis, ambassadeur à Londres et à Paris.

1763. veraine, et une déclaration donnée à Moskow [1] en faveur de Biren, menaça le roi de Pologne de la guerre, et le força à donner l'investiture de la Courlande au spoliateur de son fils.

Satisfaite de tant de docilité, Catherine employa sa médiation, auprès de Marie-Thérèse et de Frédéric, pour les engager à retirer leurs troupes des états héréditaires du roi de Pologne; mais elle ne put d'abord l'obtenir. L'impératrice-reine en attribua la faute au roi de Prusse, qui ne manqua pas de la rejeter sur elle. Heureusement la paix ne leur permit pas de continuer ces injustices.

Frédéric, qui savoit dès long-temps de quelle importance pouvoit être l'amitié de Catherine, et qui désiroit de l'acquérir, fut un des plus empressés à lui prodiguer les cajoleries. Il lui fit offrir l'ordre de l'Aigle noir, qu'elle accepta avec reconnoissance, et dont elle se décora tandis qu'elle étoit encore à Moskow. Sans doute cette princesse n'oublioit pas qu'on avoit fait un crime à son époux de porter un ordre prussien. Mais elle voulut montrer à ses sujets qu'elle n'é-

[1] 31 Décembre.

toit pas sans considération dans les cours étrangères ; et ce qui avoit été une faute pour lui, devint pour elle un trait d'habileté. 1763.

Quelques nouveaux différens s'élevèrent alors entre la cour de Pétersbourg et celle de Copenhague, au sujet de l'administration du Holstein. Par un traité secrètement conclu treize ans auparavant [1] entre le roi de Danemarck et le roi de Suède [2], celui-ci avoit cédé au premier ses droits à la régence du Holstein, pendant la minorité du jeune Grand-Duc ; car la cour de Danemarck convoitoit dès long-temps une principauté qui étoit si fort à sa convenance, et qu'elle a acquise depuis. Elle vit avec peine le retour du prince Georges, qui venoit y commander au nom de la Russie. Elle refusa même d'abord de reconnoître son autorité. Mais Catherine menaça ; on craignit de voir les troupes russes reprendre le chemin du

[1] En 1750.

[2] En 1739, Charles, duc de Holstein, laissa en mourant, son fils Charles-Pierre-Ulric, qui devint l'Empereur Pierre III, sous la tutelle d'Adolphe-Frédéric, alors évêque de Lubeck, et depuis roi de Suède.

1763. Holstein. Les commissaires danois sortirent de Kiel, et un envoyé extraordinaire [1] de Copenhague vint à Moskow excuser le roi son maître.

La cour de Pétersbourg et celle de Stockholm vivoient alors dans la meilleure intelligence. Unies par les liens du sang, elles avoient également besoin de la paix, et la Russie ne laissoit pas encore prévoir cet énorme accroissement de puissance, dont elle a, quelques années après, épouvanté la Suède et ses autres voisins.

Tranquille sur les intentions des princes de l'Europe, Catherine ne pouvoit l'être également sur celle de ses sujets. Elle faisoit cependant tout ce qu'elle croyoit de plus propre à se les attacher. Naturellement généreuse, elle l'étoit encore par politique. Le désir d'augmenter le nombre de ses créatures la rendoit même prodigue, et ses craintes la ruinoient.

Elle se paroît avec soin d'une fausse indulgence. Non-seulement elle rendit la liberté à Goudowitz, à Wolkoff et à Melgounoff, mais elle donna au dernier un corps de troupes à commander, et au second la

[1] M. Haxthausen.

lieutenance du gouvernement d'Orembourg. Goudowitz ne voulut rien accepter. 1763.

Dans les premiers mois qui suivirent le trépas sanglant de Pierre III, Catherine eut peu le temps d'envisager toute l'horreur de son crime : mais la réflexion, souvent tardive, amène toujours les remords ; et l'ame audacieuse de cette princesse ne put les étouffer entièrement. D'ailleurs, des conspirations, sans cesse renaissantes, l'entretenoient dans une continuelle inquiétude. On les découvroit, on les prévenoit, mais on ne pouvoit en anéantir les causes. Catherine étoit d'autant plus gênée de sa situation, qu'elle affectoit de dissimuler ses alarmes.

Ce qui l'affligeoit aussi en secret, c'est que depuis que Grégoire Orloff étoit reconnu pour son amant, les hommes les plus distingués par leur naissance, jaloux de la fortune de ce favori ou révoltés de ses hauteurs, se tenoient éloignés de la cour. Catherine ne voyoit souvent auprès d'elle que des soldats grossiers, qui abusoient étrangement des droits qu'ils croyoient avoir à sa reconnoissance. Ce n'étoient point leurs services passés qu'elle récompensoit. Peut-être s'en seroit-elle volontiers dispensée : mais elle payoit

1763. d'avance ceux qu'ils pouvoient encore lui rendre ; et ses largesses, et les honneurs dont elle les combloit augmentoient leur insolence et leur cupidité. Elle rougissoit pourtant quelquefois des déférences qu'elle se croyoit forcée de leur montrer ; et pour excuser leurs défauts, elle vantoit en eux des qualités qu'ils n'avoient pas. — « Je ne mène point une vie » agréable, disoit-elle un jour. Je sais que » les gens qui m'entourent manquent d'édu- » cation ; mais je leur dois ce que je suis. Ils » sont pleins de courage et de probité, et je » suis bien sûre qu'ils ne me trahiront pas ». — Une partie de cet aveu ne pouvoit être sincère. Les complices de Catherine ne manquoient pas de courage ; mais leur probité, où étoit-elle ?

Parmi ces courtisans orgueilleux et brutaux, Panin étoit presque le seul qui se distinguât par des mœurs polies et un esprit assez cultivé. Malgré cela il ne jouissoit que d'un crédit secondaire. Il songeoit toujours au sénat aristocratique qu'il avoit voulu faire établir par Pierre III, et il saisissoit toutes les occasions pour en faire briller l'avantage prétendu aux yeux de ceux avec qui il s'entretenoit. Observant un jour que Catherine

sembloit

sembloit éprouver une impression de terreur extraordinaire, il crut le moment favorable pour lui développer entièrement son projet et le lui faire adopter. Après lui avoir exagéré les périls qu'il redoutoit pour elle, et la difficulté d'éviter les troubles qui suivent toujours une usurpation, il ajouta qu'elle avoit pourtant un moyen de s'en affranchir, et de rendre désormais son trône inébranlable; mais qu'il craignoit bien qu'une fausse délicatesse ne l'empêchât de se servir de ce moyen. Catherine le pria de s'expliquer. Aussitôt il lui détailla les principes d'un systême de gouvernement qu'une longue expérience de ses inconvéniens ne l'empêchoit pas d'admirer. — « Les souverains Moskowites, » ajouta-t-il, ont jusqu'à présent joui d'une » puissance sans bornes; mais c'est l'étendue » même de cette puissance qui la rend dan- » gereuse à celui qui en est le dépositaire, » puisqu'un prétendant audacieux peut à tout » moment l'usurper, et que l'usurpateur est » au-dessus des loix. Croyez-moi, madame, » faites le sacrifice d'une autorité absolue. » Créez un conseil fixe et permanent qui » vous garantisse la couronne. Déclarez so- » lennellement que vous renoncez pour vous

1763.

» et pour vos successeurs au pouvoir de des-
1763. » tituer à votre gré les membres de ce corps » auguste. Déclarez que s'ils commettent quel- » que crime ou quelque faute grave, leurs pairs « seuls auront le droit de les juger et de les » condamner, sur des informations exactes » et sévères. Au moment où vous prendrez » un parti si sage, on oubliera que vous êtes » montée au trône avec violence, et l'on son- » gera seulement que vous ne voulez vous » y maintenir que par la justice. »

Catherine, que flattoit tout ce qui étoit nouveau ou extraordinaire, trouva ce projet sublime, et crut qu'en renonçant au pouvoir arbitraire, elle alloit à la fois acquérir une gloire immortelle et se concilier à jamais l'amour de ses sujets. Elle eût eu raison, sans doute, si elle avoit voulu les rendre progressivement et également libres, et leur donner un sénat dont les membres eussent été pris indifféremment dans toutes les classes et élus à la majorité des suffrages. Mais laisser un peuple entier dans le plus avilissant, le plus cruel esclavage, et choisir par faveur un sénat dans un ordre privilégié, n'étoit-ce point remplacer un maître par vingt ou trente tyrans? Et le despotisme des corps n'est-il

pas toujours plus terrible et plus immuable que celui des individus ? 1763.

Cependant Catherine chargea Panin d'écrire son plan et de le lui présenter, et elle s'exprima de manière à lui faire croire qu'elle le mettroit à exécution. Panin se hâta d'obéir, et pour mieux s'assurer du succès, il mit le nom de Grégoire Orloff à la tête de ceux qu'il destinoit à composer le nouveau sénat. Le favori parut flatté de cette distinction : mais il demanda le temps de réfléchir, et avant de répondre à Panin, il consulta Bestucheff, qui, pour jouer encore un rôle, consentoit à éclairer de son expérience celui qu'honoroit le caprice de la souveraine. Bestucheff sentoit trop le prix d'un pouvoir qu'il avoit long-temps dirigé, pour ne pas frémir de le voir échapper des mains de Catherine. Il se rendit sur le champ auprès de cette princesse, lui représenta, avec force, tout le danger de la démarche que vouloit lui faire hasarder Panin, et la conjura de ne pas s'exposer à un repentir tardif, en partageant une autorité qu'elle avoit acquise avec tant de peine, et qu'elle ne recouvreroit jamais si elle se la laissoit enlever un seul moment.

1763. L'impératrice sentit aisément la sagesse des conseils du vieux chancelier, et lui promit de les suivre. En reparoissant devant elle, Panin la trouva déjà dissuadée. Elle rendit justice à son zèle, loua ses lumières, mais lui avoua qu'il lui étoit impossible d'en profiter. Le ministre fut vivement blessé d'un changement si prompt. Forcé de dissimuler devant Catherine, il exhala son humeur avec ses amis, et ne put s'empêcher de dire à l'un d'entr'eux [1], en lui confiant ces particularités : — « Si l'impératrice se déter» mine à diriger seule les affaires, vous verrez » comme nous règnerons mal ». — Ces paroles prouvent que Panin écoutoit plus son ressentiment que sa raison, ou qu'il étoit bien peu capable de juger Catherine.

Cependant Panin ne tarda pas à découvrir que c'étoit au seul Bestuscheff qu'il devoit le mauvais succès de son entreprise, et il trouva l'occasion de s'en venger, en faisant avorter à son tour un projet qu'avoit formé l'ambitieux vieillard, pour se rendre plus nécessaire. Témoin des amours de Catherine, Bestuscheff savoit dès long-temps qu'elle s'y livroit toujours avec emportement, et que,

[1] M. de Breteuil.

pour favoriser l'objet de sa passion, elle étoit capable des plus grands sacrifices. Il remarqua en outre que jamais aucun de ses premiers amans n'avoit eu autant d'empire sur elle que Grégoire Orloff. En effet, ce favori devenoit chaque jour plus cher à l'impératrice. Sa beauté mâle, qui avoit fait naître le goût de cette princesse, et qui étoit encore relevée par un air de confiance et de fierté que n'avoit pu manquer de lui donner la haute faveur dont il jouisssoit, les grands services qu'il avoit rendus à Catherine, ceux qu'il pouvoit lui rendre encore, les droits secrets que lui donnoit la certitude de la voir de nouveau devenir mère, tout enfin assuroit l'ascendant d'Orloff. Catherine avoit cherché quelque temps à couvrir ses liaisons avec lui d'un voile de décence : mais, soit par excès d'amour, soit par politique, elle écarta bientôt le mystère, et sembla même se faire une gloire d'avouer hautement sa passion.

1763.

C'étoit sur-tout dans les fêtes et les spectacles donnés dans l'intérieur de ses appartemens, qu'elle bannissoit le plus la contrainte. Elle avoit une fois rassemblé beaucoup de monde à la représentation d'une tragédie

1763. française, dans laquelle Orloff jouoit le rôle principal; et, se trouvant à côté d'un des confidens[1] de Poniatowsky, elle s'attacha, pendant toute la durée du spectacle, à lui faire observer la noblesse, les grâces, l'intelligence de son nouvel amant. Puis se rappelant tout à coup qu'il avoit la réputation de manquer d'esprit, et qu'elle en étoit autrefois convenue avec ce même confident, elle voulut le faire revenir sur son compte, et lui dit tout bas : — « Croyez que si Orloff fait le nigaud, » c'est pour mieux se jouer des courtisans. »

Mais revenons au projet de Bestuscheff. Bien certain de la passion de l'impératrice, ce vieux courtisan prévint Orloff du désir qu'il avoit de le voir empereur. Il réveilla en même temps son ambition et exalta son orgueil. — « Grégoriewitz, lui dit-il, c'est » en vain que Catherine vous a fait le don » de son cœur si elle n'y joint celui de sa » main. Elle sait avec quel zèle et quelle » audace vous l'avez servie. Elle sait à quels » périls vous l'avez arrachée pour l'investir » de la puissance suprême. Elle ne peut donc » vous récompenser dignement qu'en vous » faisant partager un trône qu'elle vous doit.

[1] M. de Breteuil.

» Eh ! comment s'y refuseroit-elle ? Qui, 1763.
» mieux que vous, peut soutenir ce trône
» contre les nombreux conspirateurs qui
» s'efforceront long-temps de le renverser ?
» Qui, mieux que vous, doit plaire à cette
» princesse, sous le double rapport et d'a-
» mant et de défenseur ? Oui, sans doute,
» elle vous idolâtre ; et je la connois assez
» pour être convaincu qu'elle fera pour vous
» tout ce que vous oserez prétendre. Il faut
» donc aujourd'hui, mon cher Gregorie-
» witz, profiter de l'inconstante faveur du
» sort. Demain, peut-être, il n'en sera plus
» temps. Le cœur de Catherine, dont vous
» paroissez à présent si sûr, peut changer
» d'un instant à l'autre. Soltikoff et Ponia-
» towsky prouvent que ses amours ne sont
» pas éternelles. La mort même peut vous
» l'enlever ; et, si vous n'héritiez pas de sa
» puissance, son trépas vous exposeroit à
» vous voir punir de ce que vous avez en-
» trepris pour elle.

» Je sens pourtant que ce n'est point à
» vous à demander à l'impératrice le don de
» sa main. Elle vous opposeroit peut-être
» des obstacles que votre délicatesse vous em-
» pêcheroit de combattre. Un refus pourroit

1763. » vous occasionner une gêne mutuelle. Fiez-
» vous-en à ma longue expérience et à mon
» amitié. Je saurai déterminer l'impératrice
» à vous offrir elle-même sa couronne. Je
» vous promets que je ne hasarderai aucune
» proposition, que je ne sois bien certain
» de la voir accepter ; mais promettez-moi,
» de votre côté, que vous me laisserez agir
» seul, et que vous feindrez même d'ignorer
» mes démarches. »

Orloff avoit écouté le vieux chancelier avec la plus grande attention. Présomptueux et léger, il se crut un moment sur le trône des tzars; et, se précipitant dans les bras de Bestuscheff, il lui promit tout ce qu'il voulut.

Bestuscheff, se trouvant le même jour avec l'impératrice, la sonda adroitement sur le mariage qu'il avoit dessein de lui faire contracter; et elle lui parut d'autant plus disposée à former ce nœud, qu'elle étoit alors dans une situation bien propre à le lui faire désirer. Elle dit pourtant au chancelier que, quelqu'envie qu'elle eût d'épouser son amant, elle ne s'y résoudroit jamais, si cette alliance devoit éprouver des obstacles, et elle avoua qu'en y pensant mûrement, elle ne voyoit pas

comment elle pourroit la former sans révolter 1763.
tout l'empire.

Le chancelier se chargea d'en trouver le moyen. Il composa, au nom de la nation russe, une requête très-adroite, dans laquelle, après un éloge pompeux de tout ce que l'impératrice avoit entrepris pour la gloire et le bonheur de son peuple, il rappeloit la foiblesse de la constitution du jeune Paul Pétrowitz et les fréquentes inquiétudes que causoit sa santé ; et il conjuroit Catherine de donner à l'empire une nouvelle preuve de son amour, en sacrifiant sa propre liberté et en prenant un époux.

Pour cacher ses véritables intentions à ceux qui devoient les servir, Bestuscheff commença par proposer le prince Ivan, bien sûr que tous ceux qui signeroient la requête, rejeteroient cet infortuné. En même temps Catherine, que dirigeoit le vieux courtisan, voulant avoir l'air d'approuver cette proposition, et craignant toujours qu'Ivan ne fût tout à coup retiré de sa prison, et couronné, le fit transférer du château de Schlusselbourg dans un couvent, près d'Arkangel, où, comme si l'on eût voulu lui faire mieux sentir le malheur qui l'attendoit, on le traita

1763. quelque temps avec les honneurs dus à son rang : mais il fut bientôt ramené très-secrètement à Schlusselbourg.

Ce qu'avoit prévu le vieux chancelier ne manqua pas d'arriver. Lorsqu'il présenta la requête au clergé, douze évêques, gagnés d'avance, s'empressèrent de la signer, en spécifiant que Catherine n'épouseroit pas le prince Ivan, parce qu'il pourroit la punir de ses bienfaits, et prétendre ne devoir la couronne qu'à ses propres droits. Ils demandèrent en même temps que cette impératrice daignât choisir parmi ses sujets celui qu'elle croiroit le plus digne de partager son trône.

Un très-grand nombre d'officiers généraux adhéra au sentiment des évêques. Sans l'adresse de Panin et le courage de l'hetman Kyrille Rozoumoffsky et du chancelier Woronzoff, l'artifice de Bestuscheff triomphoit, et le petit-fils d'un strélitz, échappé à la hache, étoit empereur de toutes les Russies[1].

[1] Catherine voulant illustrer Orloff, pour que son mariage avec lui parût moins disproportionné, sollicita l'impératrice-reine, Marie-Thérèse, de lui accorder un diplôme de prince de l'Empire Elle devoit ensuite le décorer du titre de duc d'Ingrie et de Carélie.

Panin engagea Razoumoffsky et Woron- 1763.
zoff à représenter à Catherine tout ce que l'union qu'elle projetoit avoit d'humiliant et de dangereux pour elle. L'hetman lui parla avec la rudesse de son caractère, et l'autorité que lui donnoit sa fortune et ses services. Woronzoff, se jetant à ses pieds, la supplia de ne pas faire un mariage qui entraîneroit les plus grands malheurs. Ses représentations furent très-hardies, et décelèrent en lui une fermeté dont on ne le croyoit pas capable. Mais Catherine, qui n'étoit jamais embarrassée, affecta beaucoup de surprise; et, après avoir rendu grâce à l'amitié de Razoumoffsky, et loué le noble courage de Woronzoff, elle protesta — « que l'idée du mariage qu'ils redoutoient, ne s'étoit jamais » présentée à son esprit; que c'étoit certai» nement à son insçu qu'on avoit conduit » une intrigue aussi odieuse, et que, puisque » Bestuscheff en étoit l'auteur, elle l'en pu» niroit ». — Cependant elle se garda bien de sévir contre un vieillard qui, d'accord avec elle, n'avoit cherché qu'à flatter ses goûts, et qu'elle croyoit encore très-important de ménager.

Bestuscheff vit donc échouer son projet,

1763. sans que son crédit en parût ébranlé. Il fut, au contraire, chaque jour mieux accueilli de l'impératrice et du favori, tandis que Woronzoff n'en éprouva plus que de la froideur. Bien sûr alors que trop de zèle pour la gloire de Catherine n'étoit pas toujours le moyen de lui plaire, et que sa disgrace étoit déjà résolue, Woronzoff s'empressa de prévenir, par un exil volontaire, une retraite forcée. Il annonça que sa santé étoit épuisée par les travaux du cabinet; et, sous prétexte de la rétablir, il demanda la permission de voyager pendant deux ans dans les pays étrangers. L'impératrice, que sa présence gênoit, lui accorda cette permission avec une secrète joie; mais elle feignit pourtant de ne le voir s'éloigner qu'à regret. Elle lui témoigna, en public, beaucoup de considération et de bienveillance, et le pria hautement de hâter son retour pour reprendre les fonctions d'un ministère qu'il remplissoit, dit-elle, avec tant de succès pour le bonheur de l'empire.

Cependant l'appréhension de voir Catherine épouser l'audacieux qui l'avoit aidée à précipiter du trône son malheureux époux, occasionna de violens murmures. On trama plusieurs complots inutiles contr'elle et son

favori. Un seul fut un instant prêt à réussir. La garde veilloit à la porte d'Orloff comme à celle de l'impératrice. On gagna une des sentinelles, qui promit de le livrer endormi à trois des conjurés. Mais l'heure fut mal indiquée; et, quand les conjurés se présentèrent, la sentinelle qui devoit les seconder étoit déjà relevée par une autre. Celle-ci, étonnée de voir trois hommes lui demander à entrer chez Orloff, fit assez de bruit pour que d'autres gardes se rassemblassent. Les conspirateurs n'eurent que le temps de s'évader à la faveur de l'uniforme qu'ils portoient. 1763.

Ce mouvement répandit l'alarme dans le palais. Catherine fut réveillée. Elle crut que sa vie n'étoit pas en sureté dans Moskow, et elle se hâta de quitter cette ville pour retourner à Pétersbourg. Le jour de son départ fut signalé par les transports d'une joie outrageante, même par des excès de fureur. Son portrait avoit été placé, sur un arc de triomphe, dans la grande place de Moskow: le peuple l'en arracha[1] et le mit en pièces, après l'avoir traîné dans la boue.

[1] On y en remit un autre qui y étoit encore à la mort de Catherine.

1763. Catherine arriva à Pétersbourg le jour de l'anniversaire de son avènement au trône. Sachant bien que pour commander à l'esprit du vulgaire, il faut souvent éblouir ses yeux, elle n'épargna rien pour rendre son entrée magnifique. Sa voiture marchoit précédée de tous les régimens des gardes, et accompagnée de celles des ministres étrangers et des nombreux courtisans, que l'ambition et la vanité attiroient sur ses pas. Ce faste n'eut pourtant pas l'effet que Catherine en attendoit. Il causa plus d'étonnement que de joie, et ne fit qu'irriter davantage les cœurs qu'avoit aigris celle qui l'étaloit. Le nombre des mécontens s'accrut. Les conspirations se multiplièrent et devinrent plus dangereuses par les noms imposans qu'on y associa. On comptoit hautement parmi les ennemis de Catherine les personnages les plus puissans de l'empire, et même ceux qui l'avoient le mieux servie. L'hetman Razoumoffsky, le comte Panin et son frère furent de ce nombre; et il paroît certain que si ces différens conspirateurs avoient pu se tourner vers un prince digne de réunir leurs vœux, Catherine eût perdu la couronne. Mais les uns vouloient élever sur le trône le Grand-Duc Paul Pétrowitz, les autres désiroient d'y

rappeler le malheureux Ivan. Tous embarrassés, tous incertains, ils formoient également le projet de détrôner l'Impératrice sans s'accorder sur le successeur qu'ils lui donneroient. 1763.

Catherine, secrètement avertie du dessein de Panin et de Razoumoffsky, fut un instant prête à les faire arrêter; mais elle n'avoit que des indices peu certains, des soupçons qui pouvoient la tromper, et elle sentit que par une rigueur, peut-être déplacée contre des hommes très-considérés, elle courroit risque d'occasionner un soulèvement général. Elle chercha alors à employer la ruse, moyen qui lui avoit si souvent servi.

Quoique peu après la révolution qui l'avoit placée sur le trône elle eût payé de beaucoup d'ingratitude le dévouement et le courage de la princesse Daschkoff, et que même depuis qu'elle avoit été forcée de la rappeler à sa cour, elle la traitât assez froidement, elle feignit tout à coup de vouloir lui rendre sa confiance. Elle ne doutoit pas que la princesse Daschkoff ne participât aux complots que tramoient ses anciens amis. Elle lui connoissoit une ame opiniâtre; mais elle savoit aussi qu'elle avoit beaucoup de vivacité et

1763. d'imprudence. Elle espéra donc de lui arracher quelques aveux qui pourroient éclaircir ses doutes. Elle lui écrivit une très-longue lettre, dans laquelle, après lui avoir prodigué les noms tendres, les promesses avantageuses et toutes les flatteries les plus propres à la séduire, elle la conjuroit, au nom de leur ancienne amitié, de lui révéler ce qu'elle savoit des conspirations nouvelles, l'assurant en même temps qu'elle accorderoit leur grâce à tous ceux qui y trempoient. La princesse Daschkoff, irritée de ce que Catherine croyoit faire d'elle l'instrument de ses vengeances, comme elle l'avoit fait de son élévation, ne répondit que quatre lignes aux quatre pages de l'impératrice. Voici cette réponse. — « Madame, je n'ai rien entendu : mais si » j'avois entendu quelque chose, je me gar- » derois bien de le dire. Qu'exigez-vous de » moi? Que j'expire sur l'échafaud? Je suis » prête à y monter. »

Etonnée de tant de fierté, et n'espérant pas de la vaincre, Catherine essaya de s'attacher ceux qu'elle n'osoit punir. Quelques conjurés subalternes, qui avoient été arrêtés et qui s'obstinoient à garder le silence sur leurs complices, furent exilés en Sibérie : mais les

les Panin et Razoumoffsky reçurent plusieurs nouvelles marques de faveur. 1763.

Cependant comme les complots se renouveloient sans cesse et que la clémence dont on usoit envers les coupables, sembloit les enhardir au crime, Catherine déclara qu'à l'avenir elle ne se conformeroit point à l'édit par lequel l'impératrice Elisabeth avoit promis de ne laisser condamner à mort aucun criminel. Elle crut qu'on ne pouvoit malheureusement contenir les Russes que par la crainte des supplices. Elle vit ensuite que cette crainte ne les arrêtoit pas assez. N'auroit-elle pas dû voir, en même temps, que le seul moyen de diminuer le nombre des criminels, c'est de répandre l'instruction, d'établir solennellement les principes d'une bonne morale, et d'honorer ceux qui les mettent en pratique? On a fait beaucoup de loix contre le crime; on a trop négligé les institutions en faveur de la vertu.

Catherine ne parut pas beaucoup sentir l'avantage de pareilles institutions, mais elle ne négligea rien de tout ce qui lui sembloit devoir contribuer à la prospérité de son empire. Dans le temps même où elle avoit les plus fortes raisons de craindre pour sa

1763. sureté, elle s'occupoit des détails du gouvernement avec autant d'assiduité et de calme que si son règne eût dû être éternel. Elle fondoit des hôpitaux ; elle encourageoit le commerce et l'industrie ; elle faisoit mettre de nouveaux vaisseaux sur le chantier. Voyant avec peine que la population de ses états n'étoit pas proportionnée à leur vaste étendue, et que les terres de ses plus fertiles provinces ne produisoient que de foibles récoltes, parce qu'elles manquoient de bras, elle publia une déclaration pour inviter tous les étrangers à venir s'établir en Russie. Elle leur promettoit des avantages considérables, et sur-tout le libre exercice de leur religion, avec la facilité de quitter le pays quand ils voudroient, et d'emporter les richesses qu'ils y auroient acquises, à condition d'en laisser une certaine partie au fisc. Peu importoit, sans doute, à cette princesse que ceux qui viendroient s'établir dans ses états fussent d'une religion différente de la sienne, pourvu qu'ils se montrassent cultivateurs intelligens, manufacturiers laborieux et citoyens paisibles. Quant aux richesses qu'elle leur donnoit l'espoir d'emporter, elle savoit bien que la plupart des hommes qui ont fait des éta-

blissemens dans un pays, s'attachent à ces établissemens en raison de leur importance, et ont rarement la force de les quitter[1]. 1763.

Quoique Poniatowsky ne pût pas ignorer qu'Orloff étoit depuis long-temps l'amant préféré de Catherine, il essayoit encore de ranimer, par ses lettres, la passion qu'il avoit autrefois inspirée à cette princesse. Espérant peut-être que sa présence suffiroit pour le faire triompher de son rival, il supplia l'impératrice de lui permettre de venir à Pétersbourg dans le plus grand secret. Mais ses sollicitations furent vaines. Catherine savoit trop ce qu'elle avoit à redouter de la violence d'Orloff, pour consentir à un voyage qui n'auroit pu manquer d'être découvert. Elle cessa donc de dissimuler avec le Polonais ; mais en lui avouant qu'elle n'avoit plus d'amour pour lui, elle l'assura de sa constante amitié, et lui promit de lui en donner des preuves dans toutes les occasions. Elle ne tarda pas, en effet, à réaliser cette promesse.

[1] Quelques allemands ont formé çà et là des établissemens près de Pétersbourg et dans le gouvernement de Voronèje. Il y a eu aussi quelques colonies de *Moraves* ou *herrenheutes* : mais la misère et la mort ont été bientôt le lot de presque tous ces colons.

1763. Pendant une partie dè cette année, Catherine se tint assez souvent renfermée dans son palais. Elle se déroboit même quelquefois à sa cour par de petits voyages qu'elle faisoit à ses maisons de plaisance les moins fréquentées, et où elle n'étoit accompagnée que de deux ou trois confidens sûrs. Quoiqu'il lui semblât assez indifférent qu'on connût ses liaisons avec Orloff, elle vouloit pourtant cacher qu'elle étoit enceinte ; et prétextant une indisposition, pour ne pas paroître durant quelques jours, elle mit au monde un enfant que quelques personnes disent être une fille, et d'autres ce Bobrinsky[1], dont la conduite a bien mal récompensé cette princesse du danger auquel elle s'exposa pour lui[2].

A peine Catherine fut délivrée de sa grossesse que l'intérêt de son ancien amant, ou plutôt la politique, attira ses regards sur la Pologne. Ce royaume éprouvoit depuis long-temps l'influence de la Russie, et cette influence étoit d'autant plus puissante sous

[1] Quelques personnes ont prétendu que Bobrinsky étoit né peu de jours avant la révolution de 1762, et un homme qui a été secrétaire de Grégoire Orloff, me l'a assuré.

[2] Il sera encore parlé de Bobrinsky dans la suite de cet Ouvrage.

Catherine, qu'indépendamment de l'armée de Romanzoff, campée sur les bords de la Vistule, cinquante mille hommes étoient répartis dans la Livonie, l'Esthonie et la Courlande. Auguste III, épuisé par ses débauches encore plus que par le chagrin que lui avoit occasionné l'invasion de la Saxe, ne pouvoit être éloigné du terme de ses jours. Tous ceux qui prétendoient à devenir ses successeurs commencèrent à s'agiter, et la cour de Pétersbourg fut le centre de leurs intrigues. L'orgueilleuse Catherine dut être flattée de se voir l'arbitre de ses ambitieux rivaux. Mais tandis qu'elle se plaisoit à entretenir leurs divisions et leurs espérances, elle s'étoit secrètement décidée. Il lui falloit un roi dont elle connût le foible caractère et le servile dévouement : elle choisit Poniatowsky. 1763.

La Pologne, qui joua quelquefois un rôle si brillant en Europe, et qui, par l'étendue de son territoire, la fertilité de son sol, l'esprit et le courage de ses habitans, sembloit devoir acquérir encore plus de prépondérance, a perdu par les vices de son gouvernement, une partie des avantages qu'elle tenoit de la nature.

Il n'est pas inutile de rappeler ici l'état de

ce riche et malheureux pays, que nous ver-
1763. rons plus d'une fois exciter l'ambition de Catherine, et qu'elle a long-temps désolé, pour le mieux préparer à être envahi.

L'histoire de la Pologne, comme celle de presque tous les autres pays de l'Europe, remonte à une époque assez éloignée et remplie d'incertitude. Tout ce qu'on en sait de mieux, c'est que la Pologne fut d'abord gouvernée par une race de rois[1] dont la puissance étoit à peu près absolue. A cette race succédèrent les Piasts qu'on croit avoir été électifs, mais qui conservèrent long-temps la couronne dans leur famille. Le royaume étoit souvent troublé par les prétentions des grands qui se réunissoient contre le monarque, et lui opposoient une puissance qui balançoit la sienne.

L'un des derniers rois de la race des Piasts, Casimir, surnommé le Grand, ou le père des paysans, réprima l'autorité dangereuse et toujours inquiète des grands, en leur suscitant de nombreux rivaux parmi la noblesse inférieure, à laquelle il accorda divers priviléges. Mais, quelqu'amour qu'eût ce prince pour la justice, et quelqu'intérêt qu'il

[1] La race de Lesko.

prît aux malheureux paysans, il ne lui fut jamais possible d'adoucir le sort barbare auquel ils sont condamnés en Pologne. 1763.

Louis de Hongrie, neveu et successeur de Casimir, ne put profiter des avantages qu'avoit acquis ce monarque, parce qu'en lui déférant la couronne, la noblesse polonaise l'obligea de souscrire à des conditions onéreuses. A la mort de Louis, qui ne laissa pas d'héritier mâle, cette turbulente noblesse offrit le trône à Ladislas Jagellon, duc de Lithuanie, et lui imposa les mêmes conditions qu'à Louis. Une de ces conditions étoit de ne pas percevoir d'impôts sans le consentement des diètes. Ses successeurs furent, ainsi que lui, obligés de faire sans cesse de nouveaux sacrifices pour obtenir l'argent qui leur étoit nécessaire; et enfin on décida Sigismond-Auguste à reconnoître[1] qu'à sa mort la couronne deviendroit absolument élective. Ce prince, qui n'avoit point de fils, consentit sans peine à faire une déclaration par laquelle il achetoit son repos. Peu de temps après on dressa une charte[2] qui devint la base et le garant de ce privilége. Les

[1] En l'an 1550.

[2] Connue sous le nom de *Pacta conventa*.

1763. quatre principaux articles de la charte, étoient :

1°. Que la couronne seroit élective, et que le roi ne pourroit jamais se donner un successeur de son vivant ;

2°. Que les diètes générales seraient assemblées tous les deux ans ;

3°, Que tout noble polonais auroit droit de suffrage pour l'élection du roi ;

4°. Que si le roi se permettoit d'enfreindre les loix et de méconnoître les priviléges de la nation[1], les sujets seroient déliés de leur serment de fidélité.

Les priviléges garantis par cette charte, furent encore étendus, et tous les successeurs de Sigismond Auguste jusqu'à Stanislas Poniatowsky inclusivement, n'ont été élus qu'en jurant de les maintenir. Pouvoit-on donc moins attendre de princes qui recevoient la couronne à titre de grâce, et qui, s'ils ne l'avoient pas acceptée à ces conditions, s'en seroient vu frustrer en faveur d'un concurrent moins difficile ? Plus la noblesse accrut son pouvoir, plus elle en abusa. Non contente d'accorder librement ses suffrages,

[1] C'est-à-dire, de la noblesse, car le reste n'est compté pour rien.

elle les vendit. Henri de Valois[1] fut le premier qui acheta à force d'or et de promesses le trône des Jagellons, moyen qui n'a cédé depuis qu'à la terreur des armes. 1763.

A chaque avènement au trône, la noblesse usurpa quelque nouveau privilége. Sous le règne de Jean Casimir, on créa ce *liberum veto*, ce droit donné à chaque noble d'arrêter seul la délibération de toute une diète, et de la dissoudre au gré d'un caprice individuel; droit qui a été une des principales sources des désordres, de l'anarchie et de la destruction entière de la Pologne.

Mais d'après ce pouvoir si étendu, qu'avoit chaque gentilhomme, on doit juger de celui dont jouissoient les palatins, les grands officiers et en général tous les riches Polonais. Tantôt ils levoient des régimens indépendans de l'autorité du roi, tantôt ils formoient des confédérations qui, sous prétexte de défendre les loix, semoient le trouble et la révolte, et, au nom de la liberté, exerçoient la plus absurde tyrannie.

Ce sont les nobles polonais, dont l'aveugle ambition a depuis trois cents ans consommé par degrés la ruine de leur pays. Cette na-

[1] Le bigot et débauché Henri III de France.

tion, naturellement brave, qui vainquit
1763. souvent les Ottomans, et qui donna des loix à la Prusse et à la Russie, n'a pu, depuis ses dissentions, résister à aucune des armées qui l'ont attaquée. Les rois de Suède, Charles-Gustave et Charles XII, l'ont conquise tour à tour; et dès l'instant que les Russes ont pu opposer des troupes disciplinées à sa brillante et licencieuse pospolite, ils se sont vus les maîtres de lui imposer des loix.

Cependant ces Polonais qui se disoient si libres, l'étoient-ils en effet, même lorsqu'ils exerçoient ce droit vanté d'élire leurs rois? Le siècle où nous vivons a vu plusieurs fois le contraire, et un [1] des hommes qui ont le mieux connu leur histoire, les a défiés d'y trouver deux exemples d'une élection libre.

Il n'y a guère de grande puissance en Europe qui n'ait plus ou moins influé sur ces élections : mais depuis plus de cinquante ans la Russie est la seule qui les a véritablement dirigées.

Telle étoit la situation de la Pologne, lorsque la mort [2] d'Auguste III ranima les

[1] Tchernesky.

[2] Le 5 octobre.

brigues des prétendans au trône, et fournit 1763.
à Catherine le moyen de déployer tout l'ascendant de sa politique. Cette princesse, que les cours de Vienne et de Versailles vouloient détacher de la Prusse, commença par obtenir habilement de ces cours qu'elles ne prendroient point part aux affaires de la Pologne. Le marquis de Paulmy, ambas- 1764.
sadeur de France à Warsowie, déclara [1] à la diète, que Louis XV ne se mêleroit en rien de l'élection du nouveau roi; et bientôt le comte de Mercy parla de même au nom de Marie-Thérèse.

Cependant la promesse de ces deux cours ne suffisoit point à Catherine. Elle vouloit encore s'assurer de n'être pas contrariée par celle de Berlin : elle y réussit. Frédéric la sollicitoit depuis long-temps de signer un traité d'alliance défensive, et elle en avoit elle-même d'autant plus d'envie, qu'elle employoit plus d'art à le lui faire désirer. Pensant alors que les délais qu'elle mettoit à la signature de ce traité, ne venoient que de sa répugnance pour un ministre [2] qui avoit été l'ami de son époux, le monarque prussien fit

[1] Le 16 mars.

[2] Le baron de Goltz.

1764. choix d'un plénipotentiaire qui devoit nécessairement être plus agréable à cette princesse : il envoya à Pétersbourg le comte de Solms, marié à une princesse d'Anhalt-Bernbourg, cousine germaine de Catherine. Le comte de Solms fut favorablement accueilli de l'impératrice, et il conclut bientôt avec elle, au nom du roi de Prusse, un traité d'alliance défensive, qui devoit durer huit ans. Les deux puissances se garantissoient réciproquement leurs possessions, et s'engageoient à ne faire ni paix, ni trève sans un consentement mutuel. Elles se promettoient, en outre, l'une à l'autre, en cas de guerre, le secours d'un corps de dix mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux. Mais un article secret disoit que si l'impératrice étoit attaquée vers la Krimée, ou le roi de Prusse du côté du Rhin, le secours de troupes seroit remplacé par un subside de quatre cent mille roubles, ou de quatre cent quatre-vingt mille écus de Prusse.

Frédéric, à qui ses démêlés avec l'Autriche et ses projets d'agrandissement faisoient sans cesse présager une nouvelle guerre, se flattoit que la cause des subsides lui seroit avantageuse. Mais le temps prouva qu'en contrac-

tant cet engagement, Catherine avoit su le faire tourner à son profit. 1764.

Le traité contenoit un autre article secret relatif à la Pologne. Le voici :

« Comme il est de l'intérêt de sa majesté » le roi de Prusse et de sa majesté l'impéra- » trice de toutes les Russies, d'employer tous » leurs soins et tous leurs efforts pour que » la république de Pologne soit maintenue » dans son état de libre élection, et qu'il » ne soit permis à personne de rendre ledit » royaume héréditaire dans sa famille, ou » de s'y rendre absolu, sa majesté le roi de » Prusse et sa majesté impériale ont promis » et se sont engagés mutuellement et de la » manière la plus forte, par cet article secret, « non-seulement à ne point permettre que, » qui que ce soit, entreprenne de dépouiller » la république de son droit de libre élec- » tion, de rendre le royaume héréditaire ou » de s'y rendre absolu, dans tous les cas où » cela pourroit arriver; mais encore à pré- » venir et à anéantir par tous les moyens » possibles, et d'un commun accord les vues » et les desseins qui pourroient tendre à ce » but, aussitôt qu'on les aura découverts, et » à avoir même en cas de besoin, recours

1764. » à la force des armes pour garantir la république du renversement de sa constitution et de ses loix fondamentales.

» Ce présent article secret aura la même force et vigueur que s'il étoit inséré mot pour mot dans le traité principal d'alliance défensive signé aujourd'hui, et sera ratifié en même temps.

» En foi de quoi, il en a été fait deux exemplaires semblables, que nous, les ministres plénipotentiaires de sa majesté le roi de Prusse, et de sa majesté l'impératrice de toutes les Russies, autorisés pour cet effet, avons signés et scellés du cachet de nos armes.

» Fait à Pétersbourg, le 11 Avril (31 Mars v. s.) 1764. »

C. DE SOLMS, PANIN, GALLITZIN.

Le nouveau souverain de la Saxe, qui se flattoit d'hériter du trône d'Auguste III, son père, comme il avoit hérité de son électorat, s'adressa à l'impératrice pour la prier d'approuver ses prétentions; mais elle n'hésita point à lui enlever toute espérance. Elle lui manda : — « qu'elle lui conseilloit, » en véritable amie, de ne pas exposer ses

» intérêts dans une affaire dont l'issue ne » sauroit répondre à ses vues. » 1764.

Fière de tout ce qu'elle pouvoit en Pologne, Catherine écarta, l'un après l'autre, les candidats qui lui déplaisoient, sans pourtant s'expliquer encore sur celui qu'elle prétendoit favoriser. La plupart des nobles polonais vouloit élire un Piast, descendant de leurs anciens rois. Catherine parut aussi quelque temps le désirer. Mais tout à coup Warsowie apprit, avec un extrême étonnement, que c'étoit à Poniatowsky que cette princesse destinoit le trône. Ce choix excita un mécontentement presqu'universel, et de violens murmures. Les magnats polonais, indignés de voir prêt à régner sur eux un jeune homme[1] d'une naissance peu illustre, et dont l'élévation n'étoit justifiée ni par des actions brillantes, ni par de grandes vertus, se demandoient les uns aux autres quels services Poniatowsky avoit rendus à la république, pour en obtenir une si glorieuse récompense ?

Poniatowsky avoit des qualités plus propres à le faire distinguer dans une société privée, qu'à le rendre digne du sceptre.

[1] Il avoit 32 ans.

1764. Grand, bien fait, doué d'une figure à la fois imposante et pleine d'aménité, il parloit et écrivoit les sept principales langues de l'Europe avec beaucoup de facilité et de grâce: mais il ne possédoit qu'une légère connoissance des affaires. Son éloquence étoit vague, sa présomption révoltoit. Plus foible que doux, plus prodigue que généreux, il pouvoit aisément séduire des femmes et éblouir une multitude irréfléchie, mais non persuader des hommes instruits. Il étoit sans doute plutôt fait pour se laisser gouverner que pour gouverner lui-même. Cependant, soutenu du crédit et des armes de la Russie, et n'ayant aucun obstacle à craindre de la part des autres puissances, son triomphe ne fut pas long-temps douteux. L'amour-propre de Catherine étoit intéressé à ce triomphe. Cette princesse mettoit un si grand prix à voir la couronne des Sarmates sur le front de son ancien amant, qu'elle écrivoit sans cesse au comte de Kayserling, son ambassadeur à Warsowie, de tout employer en faveur de Poniatowsky. Une de ses lettres fut interceptée et contenoit ces propres mots : — « Mon cher comte, souvenez-vous de » mon candidat. Je vous écris ceci, deux

« heures



Stanislas-Auguste Poniatowsky.
Elu Roi de Pologne le 7 Septembre 1764, détrôné en Avril 1793, mort à Petersbourg le 12 Février 1798.

R. Delvaux Sculp.

» heures après minuit : jugez si la chose » m'est indifférente ! » 1764.

Le comte de Kayserling n'avoit garde de désobéir. Ni lui, ni les généraux russes ne négligèrent rien pour assurer le choix que désiroit leur souveraine. Les diétines étoient déjà convoquées. Celle de Warsowie élut Poniatowsky d'une voix unanime : mais, quelques soins qu'on eût pris pour disposer aussi favorablement celles des provinces, son succès n'y fut pas le même. Ses concurrens obtinrent plus de suffrages que lui, dans quelques-unes, et au moins autant dans les autres.

Lorsque la diète de convocation se rassembla, les troupes russes entrèrent dans Warsowie, sous prétexte d'y maintenir l'ordre et la liberté.

Cette ville se remplit en même-temps d'une foule d'étrangers, prêts à se réunir au premier signal. Le comte Branitzky[1], grand-général de la couronne, et le prince Radziwill, prirent les armes pour empêcher que les Russes ne forçassent les suffrages :

[1] Père de celui qui, après avoir épousé mademoiselle Engelhardt, nièce du prince Potemkin, fut un de ceux qui vendirent la Pologne à Catherine II.

1764. mais que pouvoient-ils contre les armées étrangères qui maîtrisoient tout le pays, et contre une partie de leurs compatriotes, disposés à se joindre à ces armées?

Il est pourtant difficile de se faire une idée du tumulte qui commença par régner dans la diète de Warsowie. Le comte Malakowsky, vénérable par son grand âge et par sa vertu, en avoit été nommé maréchal. Il voulut en vain y établir l'ordre et en faire sortir les étrangers. On lui répondit par des cris de fureur, et on tira le sabre. L'éloquent Mokranowsky, nonce de Cracowie, courut risque de périr sous les épées des officiers russes, qui vouloient le percer du haut des tribunes. Il entreprit d'abord de défendre sa vie : mais, remettant ensuite son sabre dans le fourreau et découvrant sa poitrine : — « S'il vous faut une victime, » dit-il aux Russes, me voilà. Mais du moins » je mourrai libre, ainsi que j'ai vécu ». — Peut-être les perfides auroient-ils eu l'audace de l'égorger, sans le prince Adam Czartorinsky, qui eut le noble courage de se jeter au-devant de lui, et de le couvrir de son corps. Ainsi, les premières séances de la diète ne furent remplies que de dis-

cours injurieux et de bruyantes querelles.

1764.

Quelqu'un qui savoit à Pétersbourg tout le déplaisir que l'élection de Poniatowsky feroit aux Polonais, et qui vouloit le ravaler aux yeux de Catherine, osa dire à cette princesse que son protégé sembloit d'autant moins fait pour monter sur le trône de Pologne, que son grand-père avoit été intendant d'une petite terre des princes Lubomirsky. — « Quand il l'auroit été lui-» même, répondit-elle avec humeur, je veux » qu'il soit roi, et il le sera. »

En tenant ce langage, Catherine ne craignoit point de se tromper. Indépendamment des troupes qu'elle avoit déjà en Pologne, elle fit entrer un corps de douze mille hommes en Lithuanie, et de nouveaux renforts s'avancèrent vers Kiœff. Son ambassadeur dominoit à Warsowie, et ses armées comprimoient la république.

Plusieurs provinces accusoient alors leurs nonces d'avoir mal répondu à leur vœu, en cédant à l'influence de la cour de Pétersbourg. On ne s'en tint pas aux murmures. On prit les armes ; il se forma différentes confédérations ; mais ces mouvemens n'eurent aucune suite. Les Russes menacèrent :

1764. les mécontens furent bientôt réduits au silence.

Enfin, on vit s'ouvrir la diète d'élection qui se tint, suivant l'usage, dans la plaine de Wola, distante d'environ trois milles de Warsowie. Cette diète commença par une messe solennelle et par un sermon[1]. Le comte de Kayserling, ambassadeur de Russie, se trouva indisposé et ne put se rendre à Wola, mais il fit remettre à la diète une lettre que lui adressoit l'impératrice, pour lui recommander, de la manière la plus pressante, le comte Poniatowsky.

Pendant ce temps-là Poniatowsky, accompagné d'un grand nombre de ses amis, visitoit chaque nonce en particulier, et cherchoit à le gagner par des témoignages de bienveillance et des promesses flatteuses. Les palatins étant tous rassemblés et rangés en ordre autour de la Szopa, grand bâtiment ouvert de tous côtés, dans lequel se tiennent le sénat et l'ordre équestre, le primat leur demanda à haute voix, et par trois fois différentes, qui ils vouloient pour roi? Tous

[1] Le prédicateur avoit pris pour texte ces paroles: *Eligite ex vobis meliorem, qui vobis placuerit, et posuite eum super solium.*

répondirent unanimement : — « Le comte » Poniatowsky ! » — Le lendemain [1] il fut proclamé roi de Pologne, sous le nom de Stanislas-Auguste. 1764.

Le nouveau monarque, de retour à Warsowie, traversa les rues de cette capitale aux acclamations de tout le peuple, et dès le même jour il occupa le château de la république. Quelques nonces s'étoient abstenus de paroître à la diète ; la plupart des grands étoient désolés qu'on eût nommé Poniatowsky : mais dès qu'il fut sur le trône, ils vinrent presque tous lui rendre hommage ; et il commença par régner aussi tranquillement que si son élection n'eût pas été l'ouvrage de la violence [2].

Quelques temps avant cette élection, Catherine avoit annoncé qu'elle vouloit se

[1] Le 7 septembre

[2] Stanislas Poniatowsky se conduisit d'abord avec beaucoup d'adresse et de circonspection. Il accueillit avec bonté ceux qui lui avoient paru le plus opposés. Le fils du comte de Brulh avoit cherché à le desservir, et cependant ce prince lui laissa la place de Grand-Maître de l'artillerie qu'il avoit promise au comte Branitzky, palatin de Helscz, et dont à la vérité ce dernier eut la générosité de ne pas vouloir le dépouiller.

1764. rapprocher du théâtre de ses succès et parcourir la Livonie.

Quelques personnes pensèrent qu'elle désiroit de voir encore une fois l'amant à qui elle donnoit un trône ; d'autres soupçonnèrent qu'elle étoit encore enceinte, et qu'elle ne s'éloignoit de Pétersbourg, que pour mieux cacher ses couches à une foule de courtisans dont la vigilance l'obsédoit. Nous verrons bientôt que son voyage avoit un tout autre motif.

Au moment où Catherine alloit s'éloigner de sa capitale, elle fut instruite que ses gardes conspiroient de nouveau. Plusieurs d'entr'eux furent arrêtés. Mais comme il sembloit que la découverte d'une conjuration enhardissoit toujours à en tramer quelqu'autre, et qu'on ne vouloit pas irriter la multitude par le spectacle des supplices, on instruisit en secret le procès des conspirateurs, et l'on eut la barbarie de les laisser mourir de faim dans leur prison.

Certes, je me refuserois à citer d'aussi horribles faits, s'ils ne m'étoient attestés d'une manière authentique, et si la sévérité de l'histoire permettoit de les passer sous silence. Eh ! pourrois-je donc, sans crime,

souffrir que, sur la foi de quelques flatteurs, la postérité vantât la clémence d'une femme qui a commandé ou laissé commettre ces révoltantes atrocités? 1764.

Le voyage de la Livonie avoit été suspendu pendant quelques jours. Avant de l'entreprendre, l'impératrice voulut visiter Cronstadt; et croyant donner aux ministres étrangers une idée avantageuse de sa marine, elle les invita à la suivre dans ce port. Ils l'y suivirent en effet, mais ils ne partagèrent pas l'opinion qu'elle avoit elle-même de ses forces navales. Ils ne trouvèrent qu'un assez petit nombre de vaisseaux, qu'ils jugèrent peu propres à tenir la mer; et l'ambassadeur d'Angleterre, qui cherchoit d'ailleurs à flatter Catherine, ne put lui dissimuler que sa marine lui paroissoit encore très-peu redoutable. Elle a prouvé depuis qu'elle pouvoit le devenir.

Au sortir de Cronstadt, l'impératrice ayant laissé le commandement de Pétersbourg au comte Panin, prit le chemin de la Livonie. Grégoire Orloff l'accompagnoit : cependant elle reçut à Riga la visite de Poniatowsky, qui, à la vérité, se déguisa de manière à ne point être reconnu, pour ne pas donner

1764. de l'ombrage au favori dont l'impératrice étoit encore attentive à ménager la jalousie.

Toutefois si Catherine prit soin de cacher à Orloff son entrevue avec Poniatowsky, elle ne fut sûrement pas fâchée que le public soupçonnât cette entrevue. Il falloit bien que son voyage eût un prétexte, et on la servit sans doute en imputant à l'amour ce qui n'étoit dû qu'à la politique. Mais l'œil de l'observateur n'y fut pas long-temps trompé : un attentat horrible lui en dévoila le mystérieux motif. Qu'importoit en effet à Catherine un quart-d'heure d'entretien avec un amant, qui n'occupoit plus la première place dans son cœur ? Mais combien ne lui sembloit-il pas nécessaire de se délivrer tout-à-coup d'un autre objet, dont le nom seul irritoit son peuple contr'elle et la livroit à d'éternelles terreurs ?

Du fond de son cachot, le prince Ivan ranimoit les espérances de ceux qui détestoient l'usurpation de Catherine. C'étoit pour rendre le trône à cet infortuné que presque toutes les conspirations étoient tramées. C'étoit pour lui que bravoient continuellement l'échafaud des hommes qui ne l'avoient jamais vu et dont il ignoroit lui-même l'existence.

Fidelle au systême de calomnie qui avoit si bien servi à perdre Pierre III, la cour de Russie l'employoit sans cesse contre Ivan. Tantôt on disoit qu'il étoit stupide et bègue au point de ne pouvoir s'énoncer; tantôt qu'il étoit ivrogne et féroce. Quelquefois même on prétendoit qu'il avoit des accès de folie, et se croyoit un prophète. Mais il n'est pas douteux que ces contes n'aient été inventés par la plus noire méchanceté, et répandus ensuite innocemment par des gens qui n'ont pas réfléchi à tout l'intérêt qu'on avoit eu d'abord à les faire. Certes, Ivan à qui on refusa toute sorte d'instruction[1] et qui vécut toujours dans un noir cachot, seul ou avec des officiers russes, les plus barbares des hommes, ne pouvoit être que très-borné: mais il y a encore loin de l'ignorance à l'imbécillité et à la folie. Ce qui prouve évidemment qu'Ivan n'étoit ni fou, ni imbécille, ce sont les entretiens qu'il eut[2] chez le comte 1764.

[1] Il avoit plus de huit ans lorsqu'il fut séparé de son père et de sa mère, qui, probablement avoient commencé à l'instruire. On assure en outre qu'un officier allemand qui le garda quelque temps, et qui ensuite se retira en Prusse, lui apprit furtivement à lire.

[2] En 1756.

1764. Pierre Schouwaloff et chez le chancelier Woronzoff, avec l'impératrice Elisabeth. Non-seulement les grâces de sa figure et les accens de sa voix, mais les plaintes touchantes qu'il fit entendre, émurent tous ceux qui étoient présens, et l'impératrice ne put s'empêcher de verser beaucoup de larmes. Si ce jeune prince avoit commis quelqu'acte de démence, auroit-on manqué de le dire? On trouve ensuite une nouvelle preuve de son bon sens et de sa sensibilité dans les discours qu'il tint à Pierre III, lorsqu'il le vit pour la première fois à Schlusselbourg. Le baron de Korff et Léon Narischkin les ont transmis à différentes personnes, et je les ai rapportés au commencement de cet Ouvrage[1]. Pierre III l'entretint plusieurs fois depuis, et il persistoit à vouloir le déclarer son héritier. Or, on doit bien penser que Wolkoff, Goudowitz et ses autres confidens l'en auroient détourné,

[1] Voyez page 239 de ce volume. — Busching les cite d'après Korff, dans le 6e. volume de son *Magasin Historique;* mais la manière dont il parle prouve qu'il craignoit de blesser Catherine. — Léon Narischkin les a plus fidellement rapportés au ministre de France L. P. Ségur, de qui je les tiens, et dont la véracité et la loyauté sont connues.

s'ils avoient pu croire Ivan à jamais indigne du trône. Mais enfin, quel que fût le caractère de ce prince, tout ce qu'on osoit entreprendre pour lui ne l'en rendoit pas moins redoutable à Catherine, et elle cherchoit le moyen de se défaire d'un si dangereux rival, sans paroître avoir contribué à sa perte. 1764.

Le hasard, ou plutôt la vigilance des émissaires de l'impératrice, lui fournit bientôt un instrument propre à servir ses desseins. Le régiment de Smolensko étoit en garnison dans la ville de Schlusselbourg, et une compagnie d'une centaine d'hommes gardoit la forteresse dans laquelle étoit renfermé le prince Ivan. Il y avoit dans ce régiment un officier nommé Wasili Mirowitsch, dont le grand-père suivit le parti du kosaque Mazeppa, lorsqu'il prit les armes en faveur de Charles XII contre Pierre Ier. Les biens de la famille de Mirowitsch avoient été confisqués. Ce jeune homme, qui étoit ambitieux, les réclama avec chaleur, et ce fut ce qui le fit connoître des agens de la cour. On ne lui rendit pas ses biens ; mais on le flatta de l'espoir d'une fortune considérable, s'il vouloit se prêter à assurer la tranquillité de l'empire. Que ne peut l'ambition sur un esprit rempli d'au-

1764. dace et de crédulité? Mirowitsch promit tout ce qu'on voulut. On lui donna, dit-on, alors le plan barbare qu'il exécuta peu après trop fidellement.

En même-temps on chargea le capitaine Oulousieff et le lieutenant Tschekin de coucher dans la chambre du prince Ivan, et on leur remit un ordre, signé de l'impératrice, par lequel il leur étoit enjoint de tuer ce malheureux prince, si on faisoit la moindre tentative pour le délivrer. Quelque temps après Catherine partit pour la Livonie.

Huit soldats gardoient ordinairement le corridor de la chambre où étoit Ivan et tous les passages qui y aboutissoient. Les autres restoient dans le corps de garde, à la porte de la forteresse, où ils étoient mis en faction en divers endroits. Le détachement avoit pour commandant un officier, qui devoit lui-même obéir au gouverneur.

On a prétendu que quelque temps avant d'exécuter son projet, Mirowitsch s'en étoit ouvert à un lieutenant du régiment de Weliki Louki, nommé Apollon Ouschakoff, et qu'Ouschakoff avoit fait serment au pied des autels de l'aider dans son entreprise. Mais comme ce dernier se noya avant la tentative

Gravé par Tardieu l'Ainé, Rue de Sorbonne N° 385.

Forteresse de Schlusselbourg.

I. Chambre où IWAN fut assassiné

de Mirowitsch, il est impossible de savoir si leur accord eut réellement lieu. 1764.

Ce qui est plus certain, c'est qu'il s'entretint vaguement de conspiration avec un des valets de la cour, et qu'il parla ensuite à Semen Tschewarideff, lieutenant du corps d'artillerie, de l'avantage qu'il y auroit à délivrer Ivan et à le remettre aux régimens des gardes. Se croyant intéressé à se donner l'air d'un conspirateur sans avoir des complices, il ne dit pourtant à Tschewarideff rien de positif ni sur le temps, ni sur la manière d'exécuter son projet.

Il avoit déjà fait sa semaine de service dans la forteresse, sans avoir osé rien entreprendre. Mais, rougissant bientôt de sa foiblesse, ou ranimé par ceux qui le poussoient secrètement, il demanda la permission de rester de garde encore une semaine. On n'hésita pas à y consentir.

Après avoir mis dans sa confidence un nommé Jacob Piskoff, il tâcha, vers les dix heures du soir[1], de gagner trois caporaux et deux soldats, qui firent d'abord quelques difficultés, mais qui bientôt séduits par l'appât des récompenses, promirent d'exécuter ses volontés. Cependant, soit crainte, soit

[1] Le $\frac{4}{15}$ juillet.

1764. précaution, ils résolurent tous ensemble d'attendre qu'il fût plus tard. Entre une et deux heures du matin, ils se réunirent de nouveau. Mirowitsch et les caporaux firent alors prendre les armes à une cinquantaine de soldats qui étoient de garde, et ils marchèrent vers la prison d'Ivan. Ils rencontrèrent en chemin Berednikoff, gouverneur de la forteresse. On l'avoit cru couché depuis long-temps, mais ayant sans doute été prévenu du dessein de Mirowitsch, il venoit pour s'y opposer. Berednikoff ordonna à Mirowitsch de déclarer pourquoi il avoit fait prendre les armes aux soldats, et en quel endroit il prétendoit aller. Mirowitsch, sans lui répondre, le frappa légèrement du bout de son fusil, et le remettant aux mains de quelques-uns de ses soldats, ce que Berednikoff souffrit très-patiemment, il continua sa marche. Arrivé à la porte du corridor où étoit la chambre d'Ivan, les sentinelles voulurent s'opposer à son passage. Aussitôt il commanda à ses gens de faire feu sur elles, ce qui fut exécuté. Les sentinelles tirèrent à leur tour; mais il n'y eut point de blessé de part ni d'autre[1].

[1] Qui ne voit que les cartouches distribuées au détachement, n'avoient point de balles?

Les soldats de Mirowitsch, surpris de la résistance qu'ils éprouvoient, voulurent se retirer. Leur chef les retint; mais ils exigèrent qu'il leur montrât l'ordre qu'il disoit avoir reçu de Pétersbourg. Il tire aussitôt de sa poche, et lit un faux décret du sénat, qui rappelle au trône le prince Ivan, et en exclut Catherine, parce qu'elle est allée en Livonie épouser le comte Poniatowsky. Cette soldatesque, ignorante et crédule, ajoute foi à ce décret, et se dispose de nouveau à obéir. On amène alors à Mirowitsch une pièce de canon qu'il pointe lui-même contre la porte du corridor. A cette vue la porte fut ouverte, et il entra sans obstacle avec toute sa suite. 1764.

Les officiers Oulousieff et Tschekin, préposés à la garde du prince, s'étoient renfermés dans sa chambre, et avoient crié aux sentinelles de faire feu. Mais, lorsqu'ils entendirent Mirowitsch ordonner d'enfoncer la porte, et qu'ils jugèrent qu'il n'y avoit pas moyen de résister aux assaillans, ils fondirent, l'épée à la main, sur la malheureuse victime qu'on vouloit leur enlever.

Au bruit des coups de fusil, Ivan s'étoit réveillé, et, entendant les cris et les menaces

de ses gardes, il les avoit conjurés d'épar-
1764. gner sa triste vie. Quand il vit que ces barbares n'avoient aucun égard à ses prières, il trouva des forces dans son désespoir, et, quoique nu, il se défendit assez longtemps. Ayant la main droite percée et le corps couvert de blessures, il saisit l'épée d'un de ces monstres et la brisa; mais, tandis qu'il se débattoit pour lui en arracher le tronçon, l'autre, le poignarda par derrière, et le renversa. Celui dont l'épée étoit cassée acheva de lui ôter la vie à coups de bayonnette.

Alors ils ouvrirent les portes, et montrèrent à la fois à Mirowitsch le corps sanglant du prince, et l'ordre par lequel Catherine les autorisoit à l'égorger, si quelqu'un osoit tenter de le leur enlever.

Mirowitsch recule d'abord quelques pas. Puis il se jette sur le corps du prince en s'écriant : — « J'ai manqué mon coup; je » n'ai donc plus qu'à mourir ». — Bientôt il se relève. Loin de chercher à se soustraire au châtiment qu'il devoit prévoir, ou à se venger des deux assassins en les massacrant, il retourne vers l'endroit où il avoit laissé le gouverneur entre les mains de ses soldats, et lui dit froidement, en lui rendant son

épée :



Ivan VI,
Né le 24 Août 1740; Empereur le 28 Octobre
de la même année; détroné en Décembre 1741;
assassiné dans sa prison en Juillet 1764.

Alexandre Tardieu del. et Sc. Rue de l'Arbre Sec N.° 251.

épée : — « Maintenant, c'est moi qui suis 1764.
» votre prisonnier. »

Le lendemain le cadavre du malheureux Ivan fut exposé devant l'église de Schlusselbourg, revêtu d'un habit de matelot. Un peuple immense y accourut, et il est impossible de décrire la douleur et l'indignation qu'excitoit la vue d'un infortuné qui, après avoir été cruellement précipité du trône lorsqu'il étoit encore au berceau, passa ses jours dans un affreux cachot, où des scélérats le massacrèrent impitoyablement. Ivan avoit six pieds de haut, une blonde et superbe chevelure, la barbe rousse, des traits réguliers, et la peau d'une extrême blancheur; aussi sa beauté, sa jeunesse [1], faisoient encore mieux sentir le malheur de sa destinée et la cruauté de ses bourreaux. Son corps fut enveloppé d'une peau de mouton, mis dans un cercueil et enterré sans cérémonie.

La foule et les murmures augmentèrent au point qu'on craignit quelque tumulte. On avoit aussi craint sans doute pour ses deux assassins, Oulousieff et Tschekin, qui, dès qu'ils eurent commis leur crime, trouvèrent

[1] Il n'avoit pas encore 24 ans.

1764. un vaisseau tout prêt à les transporter en Danemarck, où le ministre de Russie s'empressa de les accueillir[1].

Le gouverneur de Schlusselbourg fit passer au comte Panin, une relation détaillée de l'attentat de Mirowitsch et de la mort tragique d'Ivan. Il lui envoya aussi un manifeste qui s'étoit trouvé dans la poche de Mirowitsch, et qu'il avoit, disoit-on, dès long-temps fabriqué avec le lieutenant Ouschakoff. Ce manifeste, qui contenoit beaucoup d'injures et d'imprécations contre Catherine, et représentoit le prince Ivan comme le seul empereur légitime, devoit, ajoutoit-on, être publié dès l'instant que ce prince seroit libre et entreroit dans Pétersbourg. Panin dépêcha sur le champ un courrier à l'impératrice pour lui rendre compte de tous ces détails.

Cette princesse étoit alors à Riga dans une impatience que, malgré sa profonde dissimulation, elle ne pouvoit entièrement cacher. Elle comptoit les jours écoulés depuis l'époque où Mirowitsch avoit été de garde[2],

[1] Peu de temps après ils rentrèrent en Russie et furent avancés dans le service.

[2] On a vu plus haut qu'avant d'oser tenter l'exécution de son projet, il laissa passer sa semaine de garde.

et inquiète d'un retard dont elle ne pouvoit deviner la cause, elle se levoit fréquemment la nuit, et demandoit s'il n'étoit pas arrivé un courrier[1]. Enfin, au bout de trois jours 1764.

[1] Ces faits ont été plusieurs fois confirmés par le général Brown, qui attribuoit bonnement les inquiétudes de Catherine, à des pressentimens surnaturels. Ce général Brown étoit un très-honnête homme, dont la vie fut remplie d'événemens extraordinaires. Né en Irlande, en 1701, et ne pouvant obtenir de l'emploi dans sa patrie, à cause du catholicisme qu'il professoit, il entra fort jeune au service de l'Autriche. Delà il passa en Russie et se distingua dans les campagnes que le célèbre Maréchal Munich fit en 1737 et 1738, avec tant de gloire contre les Turcs. Ayant été envoyé en Hongrie avec un corps de troupes, Brown fut pris par les Turcs, réduit à l'esclavage et vendu successivement à quatre différens maîtres. Une fois il fut attaché dos à dos, et presqu'entièrement nu, avec un autre prisonnier, pendant deux jours de suite, et exposé sur la place où l'on vend les esclaves. Il avoit alors le rang de colonel, mais il ne se donnoit que pour capitaine, afin qu'on mît un moindre prix à sa rançon. Il eut le bonheur de faire connoître sa situation à l'ambassadeur de France, qui le racheta aussitôt pour 300 ducats. Mais le turc, à qui Brown avoit appartenu, découvrant qu'il étoit d'un rang plus élevé qu'on ne l'avoit dit, le réclama et menaça même d'employer la force pour le ravoir. Il fallut que l'ambassadeur de France fît intervenir le grand-visir, qui imposa silence au musulman. Brown

1764. d'incertitude, les dépêches de Panin lui rendirent la tranquillité.

Cependant l'événement funeste qui venoit d'ensanglanter Schlusselbourg, accrut de beaucoup la haine qu'on portoit à Catherine. On recueillit soigneusement les moindres circonstances de l'attentat de Mirowitsch. On les examina de sang-froid, et on resta persuadé qu'avant de partir pour la Livonie, l'impératrice avoit tramé cet horrible complot. Elle revint bientôt à Pétersbourg. A son entrée, elle fut environnée d'un peuple immense, qui cherchoit à découvrir sur son visage ce qui se passoit dans son cœur; mais, toujours maîtresse d'elle-même, cette princesse parut n'éprouver aucun remords. Sa démarche fut aussi ferme, son front aussi calme que si elle n'eût jamais eu le moindre reproche à se faire.

Le lieutenant-général Weymar avoit déjà été chargé de se rendre à Schlusselbourg. Quand il eut examiné en particulier Mirowitsch et ses complices, on les transféra à Pétersbourg, où leur procès fut instruit devant

retourna en Russie, et parvint au grade de général. Il fut fait ensuite gouverneur de Riga et y mourut en 1789, à l'âge de 88 ans.

une commission composée de cinq prélats, d'un pareil nombre de sénateurs et de plusieurs officiers-généraux. Mirowitsch parut devant ses juges avec cette tranquillité que peut seule donner à un coupable la certitude d'être approuvé en secret, et d'échapper au supplice. Il répondit d'un air frivole et souvent insolent, aux interrogations qu'on lui faisoit. Il est vrai que les juges eux-mêmes n'y mettoient pas beaucoup d'importance, et sembloient craindre d'approfondir cet exécrable mystère. Un seul[1] eut l'équité de se récrier contre une forme de procédure aussi étrange. Mais on blâma son zèle indiscret, et on lui recommanda de garder le silence, s'il ne vouloit pas perdre son emploi, et se voir dégrader de noblesse. Enfin, au bout de quelques jours, Mirovitsch fut condamné à avoir la tête tranchée[2], non comme coupable de haute-trahison, mais seulement comme perturbateur du repos public. Cette sentence ne l'émut point; il marcha à l'échafaud en homme qui ne craint rien, et qui se croit bien sûr de recevoir sa grâce, ainsi qu'il en avoit, dit-on, la

1764.

[1] C'étoit un sénateur.

[2] Le 26 septembre.

1764. promesse. S'il y comptoit en effet, il se vit cruellement déçu. On hâta le moment de l'exécution, et le malheureux fut à la fois instrument et victime d'une politique barbare. Les Russes furent long-temps étonnés que l'impératrice l'eût laissé périr. Mais comment auroit-elle pu le soustraire au supplice sans se faire accuser hautement d'avoir provoqué son attentat ? et si, comme tout semble le prouver, elle y eut réellement part, croit-on qu'elle osât balancer à se délivrer d'un témoin qui l'auroit exposée à de continuelles inquiétudes ?

L'insensé Mirowitsch fut le seul condamné à mort. Les soldats qu'il avoit engagés à se joindre à lui pour délivrer le prince Ivan, subirent d'autres peines plus ou moins sévères. Piskoff, qu'on regardoit comme le plus coupable, fut condamné à passer douze fois par les verges sur une ligne de mille soldats. Les trois caporaux et les deux fusiliers, séduits après Piskoff, y passèrent dix fois; ensuite ils furent mis à la chaîne, et employés aux travaux publics. Les autres soldats qui avoient obéi à Mirowitsch passèrent aussi par les verges; et, après les avoir incorporés dans d'autres régimens, on les envoya

dans des garnisons éloignées. Tschewarideff, 1764.
fut dégradé de son rang d'officier, pour avoir écouté, sans les révéler, les vagues confidences de Mirowitsch. Il y eut cinquante-huit personnes punies. On ne craignit pas de déployer contr'elles un grand appareil de sévérité, afin de laisser moins présumer quels étoient les véritables provocateurs de leurs fautes.

Néanmoins, quelque soin qu'on prît pour détourner les soupçons, le peuple s'obstinoit à imputer à Catherine tout l'odieux d'une aussi noire trame. Il l'accusoit de perfidie et de cruauté; il la regardoit comme une des femmes les plus coupables qui eussent jamais usurpé la couronne; il détestoit sa puissance, mais il rampoit à ses pieds.

La mort du prince Ivan fit penser que ce ne seroit pas le dernier attentat que Catherine oseroit se permettre. On craignit que le sacrifice de son fils ne mît bientôt le comble à ses forfaits. La prudence n'étoit pas encore au nombre des vertus de ce prince. Vif, impétueux, n'aimant point le comte Panin, son gouverneur, et lui trouvant des ridicules, il laissoit souvent échapper des paroles qui pouvoient lui devenir funestes.

1764. On assure qu'il demandoit quelquefois pourquoi on avoit fait mourir son père, et pourquoi sa mère s'étoit emparée d'un trône dont il étoit l'héritier? — Ces questions ne pouvoient guère manquer de parvenir jusqu'à l'oreille de Catherine. On les citoit dans Pétersbourg, et tous ceux qui les entendoient frémissoient de la naïve franchise qui les avoit dictées.

Cependant, quelqu'affectée que dût être Catherine des discours de son fils, elle feignit de les ignorer, et en attribua moins le tort à ce jeune prince, qu'à quelques ennemis de son repos. Elle ne douta pas que l'âge et l'expérience ne le rendissent plus discret. La longue patience et le profond respect de Paul Pétrowitz ont prouvé depuis qu'elle ne s'étoit point trompée.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce premier Volume.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

Fin de la Table des Chapitres.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DK 170 C3 v.1

Castéra, Jean Henri
Histoire de Catherine II

